

OUVELLE-ESPAGNE

PAR LE CAPITAINE

BERNAL DIAZ DEL CASTILLO

l'un des Conquérants

Traduite de l'espagnol avec une Introduction et des Notes

PAR

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

TOME QUATRIÈME





VÉRIDIQUE HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

VÉRIDIQUE HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

PAR LE CAPITAINE

BERNAL DIAZ DEL CASTILLO

L'un des Conquérants

Traduite de l'espagnol avec une introduction et des notes

PAR

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

TOME QUATRIÈME

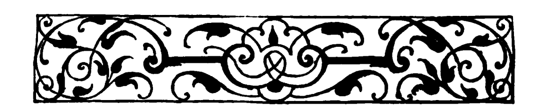


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

1887



VÉRIDIQUE HISTOIRE

DES

ÉVÉNEMENTS DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

CHAPITRE CLXVII

Comment, en Castille, nos Procurateurs récusèrent l'évêque de Burgos et de ce qui s'ensuivit.

J'AI déjà dit, aux chapitres passés, que don Juan Rodriguez de Fonseca, Évêque de Burgos et Archevêque de Rosano, ainsi s'intitulait-il, s'employait fort en faveur de Diego Velazquez et à l'encontre de Cortès et de nous. Mais notre Seigneur Jésus-Christ permit, que, l'an mil cinq cent et vingt-un, fût élu dans Rome pour Souverain Pontife notre Tres Saint-Père le pape Adrien de Louvain, lequel était alors Gouverneur de Castille et résidait en la cité de Vittoria. Nos Procurateurs y allèrent baiser ses saints

pieds, et un grand seigneur allemand, de la Chambre de Sa Majesté, lequel avait nom Monsieur de Lasoa, vint de la part de l'Empereur congratuler Sa Sainteté de son Pontificat. Et ce Monsieur de Lasoa était informé des héroïques actions et hautes prouesses que Cortès et nous tous avions faites en la conquête de cette Nouvelle-Espagne, des grands, bons, nombreux et notables services que toujours nous rendions à Sa Majesté et de la conversion de tant de milliers d'Indiens entrés au giron de notre Sainte Foi. Or, il paraît que ce Cavalier allemand supplia le Saint-Père Adrien de daigner prendre fait et cause pour Cortès contre l'Évêque de Burgos. Sa Sainteté prit la chose fort à cœur, vu que, en outre des plaintes portées par nos Procurateurs, maintes autres personnes de qualité avaient accusé ledit Évêque, par devant notre Saint-Père, de nombre d'injustices et méchefs; car, Sa Majesté étant en Flandres, l'Évêque, en qualité de Président des Indes, ordonnait tout et était haï.

Et nos Procurateurs, à ce que nous sûmes, eurent assez de cœur pour l'oser récuser, si bien que, Francisco de Montejo et Diego de Ordas, avec le licencié Francisco Nuñez cousin de Cortès, et son père Martin Cortès, se réunirent à la Cour et, grâce à la faveur que leur prêtèrent d'autres Cavaliers et grands Seigneurs, parmi lesquels, et de tous le plus actif, fut le duc de Bejar, hardiment et audacieusement récusèrent le susdit Évêque, avec fortes raisons à l'appui.

La première : Que le Diego Velazquez avait fait don à l'Evêque, dans l'île de Cuba, d'un très bon

pueblo dont les Indiens lui tiraient des mines de l'or qu'il lui expédiait en Espagne et qu'il n'avait rien donné à Sa Majesté, Lui étant plus obligé qu'à l'Évêque. D'autre part : que, l'an mil cinq cent et dix-sept, nous étant rassemblés au nombre de cent dix soldats, sous un Capitaine nommé Francisco Hernandez de Cordova, après avoir acheté de nos deniers navires, victuailles et le reste, nous étions allés découvrir la Nouvelle-Espagne, et que l'Évêque de Burgos avait, dans son rapport à Sa Majesté, attribué cette découverte à Diego Velazquez; ce qui n'était point vrai. D'autre part : que, ayant dépêché vers notre découverte un sien neveu nommé Juan de Grijalva, lequel découvrit plus outre et fit, en cette expédition, pour vingt mille pesos d'or d'échanges, ledit Diego Velazquez expédia quasi tout audit Évêque et n'en bailla mie à Sa Majesté : que, lorsque Cortès vint conquérir la Nouvelle-Espagne, il envoya en présent à Sa Majesté la Lune d'or et le Soleil d'argent, quantité d'or en grains tiré des mines et force joailleries et tuileaux diversement ouvragés, Lui écrivit, ainsi que tous ses soldats, relatant par le menu les événements et lui dépêcha, avec cet envoi, Francisco de Montejo et un autre Cavalier nommé Alonso Hernandez Puertocarrero, cousin du comte de Medellin; mais que l'Évêque ne les voulut point ouïr, leur prit tout le présent d'or destiné à Sa Majesté, les maltraita en paroles, les nommant traîtres et procureurs d'un autre traître, cela les lettres qu'ils apportaient à Sa Majesté et en écrivit d'autres fort différentes,

disant que son ami Diego Velazquez envoyait ce présent, dont, au surplus, il garda par devers lui la moitié et la plus grosse part : que l'un des deux Procurateurs envoyés par Cortès, Alonso Hernandez de Puertocarrero, ayant supplié l'Évêque de lui octroyer licence d'aller en Flandres près de Sa Majesté, celui-ci le fit appréhender au corps et jeter en prison où il trépassa : qu'il avait fait commandement, en la Casa de Contratacion de Séville, au Contador Pedro de Issasaga et à Juan Lopez de Recalde qui s'y tenaient en qualité d'Officiers de Sa Majesté, de ne prêter aide aucune à Cortès, tant en soldats qu'armes ou autre chose quelconque, et que, sans consulter avec Sa Majesté, il pourvoyait de charges et d'offices des hommes sans mérite, habileté ou connaissance du commandement, tels que Christoval de Tapia : que, pour marier sa nièce doña Petronila de Fonseca avec le Tapia ou e Diego Velazquez, il leur avait promis le Gouvernement de la Nouvelle-Espagne : enfin, qu'il approuvait et expédiait bellement à Sa Majesté les faux rapports et instruments que dressaient les Procurateurs de Diego Velazquez, lesquels étaient Andrès de Duero, Manuel de Rojas et le père Benito Martin, tandis qu'il celait, tournait à mal et condamnait les très véridiques relations de Cortès et des vrais serviteurs de Sa Majeste.

Tels et autres nombreux griefs lui furent imputés, le tout avec preuves à l'appui, si bonnes que la partie adverse, malgré tout ce qu'elle allégua, ne s'en put aucunement défendre. L'acte dressé et mis au net fut

apporté à Saragosse où Sa Sainteté était lors de cette affaire. Dès qu'Elle eut examiné les états et motifs de la récusation, la partie du Diego Velazquez eut beau alléguer les dépenses pour les navires et autres frais, ses demandes furent rejetées, parce qu'il n'avait point recouru à notre Roi et Seigneur, mais seulement a l'Évêque de Burgos, son ami, au lieu que Cortes avait fait ce à quoi il était tenu, comme loyal serviteur, et Sa Sainteté, en sa qualité de Gouverneur de Castille et de Pape, ordonna à l'Évêque de Burgos de cesser incontinent de s'occuper des affaires et plaids de Cortès et de ne se mêler plus des choses des Indes, et déclara Hernando Cortès Gouverneur de cette Nouvelle-Espagne, à charge pour nous de payer à Diego Velazquez les frais qu'il avait pu faire. En outre, Elle expédia à la Nouvelle-Espagne des bulles avec force indulgences pour les hôpitaux et églises et écrivit une missive recommandant à Cortès et à tous les Conquérants, ses compagnons, de moyenner fort diligemment la sainte conversion des naturels, sans meurtres ni larcins, mais pacifiquement et du mieux que faire se pourrait, tout en leur prohibant les sacrifices, sodomies et autres turpitudes. Le bref ajoutait qu'en outre du grand service que nous faisions à notre Seigneur Dieu et à Sa Majesté, Sa Sainteté, comme notre père et pasteur, avait charge de prier Dieu pour nos âmes à cause qu'un tel bien était, par nos mains, advenu à toute la Chrétienté. Et le Pape nous expédia encore d'autres saintes bulles d'absolution.

Or, voyant ce qu'ordonnait le Saint-Père, tant comme Pontife que comme Gouverneur de Castille, nos Procurateurs dépêchèrent, à toute poste, vers Sa Majesté qui était arrivée de Flandres et était en Castille, des courriers porteurs de lettres de Sa Sainteté pour notre Monarque. L'Empereur, après s'être informé par le menu de tout le dessusdit, confirma ce qu'avait ordonné le Souverain Pontife, déclara Cortès Gouverneur de la Nouvelle-Espagne, commanda de rembourser le Diego Velazquez de ce qu'il avait dépensé pour l'Armada et lui ôta le Gouvernement de l'île de Cuba à cause de la flotte qu'il avait envoyée sous Pamphilo de Narvaez, sans licence de Sa Majesté et nonobstant la défense de la Royale Audience et des Frères Hiéronymites qui résidaient dans l'île de Santo-Domingo en qualité de Gouverneurs; ceux-ci, autre grier, lui avaient adressé, afin d'empêcher le départ de cette flotte, un Oydor de ladite Royale Audience, nommé Lucas Vazquez de Ayllon qui, au lieu d'être obéi, avait été appréhendé, mis aux fers et expédié sur un navire.

Mais laissons ce devis et disons que lorsque l'Évêque de Burgos apprit ce que j'ai ci-dessus récité et les mandements de Sa Sainteté et de Sa Majesté et qu'ils lui furent notifiés, l'ennui qu'il en eut fut tel qu'il tomba très malade, quitta la Cour et se retira à Toro où il tenait son état et sa maison. Et malgré tout ce que put moyenner en sa faveur son frère don Antonio de Fonseca, Seigneur de Coca et Alaexos, il ne lui put faire recouvrer son ancienne autorité.

C'est assez en parler. Disons comme quoi le vent contraire suivit de près la bonace qui favorisait Cortès, car il lui survint de grands embarras par suite des accusations que portaient contre lui Pamphilo de Narvaez, Christoval de Tapia et le pilote Cardenas, lequel, ainsi que je l'ai conté à son chapitre, tomba en maladive rêverie de ce qu'il n'avait pas eu sa part du premier or envoyé en Castille. Il fut aussi accusé par un certain Gonzalo de Umbria, pilote, auquel il avait fait couper les pieds parce qu'il voulait se lever avec un navire, en compagnie de Cermeño et de Pedro Escudero que Cortès fit pendre.

CHAPITRE CLXVIII

Comment se présentèrent devant Sa Majesté Pamphilo de Narvaez, Christoval de Tapia, le pilote Gonzalo de Umbria et un autre soldat nommé Cardenas, avec l'appui de l'Évêque de Burgos, encore que celui-ci n'eût plus rien à démêler ès choses des Indes et, après avoir été destitué de sa charge, se tînt à Toro. Des nombreuses plaintes contre Cortès portées par les susdits devant Sa Majesté et du succès qu'elles eurent.

J'ai déjà dit au chapitre passé comment Sa Saintete, ayant compris les grands services que Cortès et nous tous, les Conquérants, qui guerroyions en sa

compagnie, avions rendus à Dieu notre Seigneur, à Sa Majesté et à toute la Chrétienté, avait fait à Cortès la grâce de le nommer Gouverneur de la Nouvelle-Espagne, et les Bulles et Indulgences que pour les églises et hôpitaux et les saintes absolutions que pour nous Elle avait expédiées, et comment Sa Majesté, après avoir examiné les ordres du Saint-Père et s'être dûment informée, les avait, par d'autres Royaux commandements, confirmés. C'est alors que la charge de Président des Indes fut ôtée à l'Évêque de Burgos et qu'il s'en alla vivre en la cité de Toro.

Or, en ce point, Pamphilo de Narvaez, lequel avait été Capitaine de l'Armada dressée par Diego Velazquez contre nous, arriva en Castille et, au même temps, Christoval de Tapia que ledit Évêque avait envoyé prendre le Gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Menant en leur compagnie un certain Gonzalo de Umbria, pilote, et un autre soldat nommé Cardenas, tous conjointement se rendirent à Toro pour demander l'appui de l'Évêque de Burgos, afin de s'aller plaindre de Cortès par devant Sa Majesté qui était déjà venue de Flandres. L'Évêque qui ne désirait rien tant que plaintes contre Cortès et nous, leur départit telles faveurs et promesses que les Procurateurs du Diego Velazquez s'assemblèrent à la Cour. C'étaient Bernardino Velazquez que le Diego avait dépêché de Cuba pour pourchasser son cas, Benito Martin et Manuel de Rojas. Tous ensemble se présentèrent devant l'Empereur notre seigneur et se plaignirent âprement de Cortès. Voici les chefs

d'accusation qu'ils articulèrent contre lui : Que Diego Velazquez avait par trois fois envoyé découvrir et peupler la Nouvelle-Espagne et dépensé grosse somme de pesos d'or en navires, armes, victuailles et choses baillées aux soldats : qu'ayant dépêché Cortès comme Capitaine de l'Armada, celui-ci s'était révolté et ne lui avait oncques plus aucunement recouru. D'autre part : que, ce non obstant, le Diego Velazquez avait de rechef envoyé, dans dix-huit nefs, Pamphilo de Narvaez, comme Capitaine de plus de mille et trois cents soldats, avec force chevaux, escopettiers et arbalétriers, muni de lettres et provisions de Sa Majesté signées de son Président des Indes, Évêque de Burgos et Archevêque de Rosano, avec ordre de remettre audit Narvaez le Gouvernement de la Nouvelle-Espagne, et que, loin de lui obéir, Cortès l'avait guerroyé, déconfit, occis son Alferez et ses officiers, lui avait crevé un œil, brûlé toute sa chevance et fait prisonniers lui et les autres Capitaines qu'il menait en sa compagnie : que, malgré cette déconfiture, ledit Évêque avait pourvu à ce que Christoval de Tapia, lequel était présent, allât prendre le Gouvernement de ces pays, mais que Cortès lui avait dénié obéissance et l'avait fait rembarquer de force. En outre, ils l'accusaient d'avoir exigé des Indiens de toutes les cités de la Nouvelle-Espagne quantité d'or qu'il prenait, celait et gardait : d'avoir, contre le gré des soldats, prélevé, comme un Roi, le Quint de tout le butin fait à Mexico : d'avoir fait chauffer les pieds à Guatemuz et autres Caciques pour leur faire donner

de l'or : de n'avoir guerdonné ni assisté les soldats avec leurs parts d'or, mais de s'être tout attribué. Ils lui reprochaient aussi les palais et maisons fortes qu'il s'était bâtis, aussi grands qu'un gros village, y embesognant tous les Indiens de toutes les cités des alentours de Mexico, auxquels il faisait porter, de lointains pays, d'énormes cyprès et des pierres et l'accusaient d'avoir, dans le but de s'emparer de sa troupe et de sa flotte, baillé du venin à Francisco de Garay.

Et ils le chargeaient de maints autres griefs et accusations, tant que Sa Majesté les croyant vraies, était outrée d'entendre toutes les injustices qu'ils disaient de Cortès. Et, sans compter le reste, le Narvaez, de sa grosse voix, dit ces mots, qu'il faut ouïr : Et pour que Votre Majesté sache quel était le train des choses, la nuit où je fus défait et pris, je portais Vos Royales provisions sur mon sein et, l'œil crevé, craignant qu'ils ne me brulassent, car tout mon logis flambait, je me hâtai de les en extraire et un Capitaine de Cortès me les arracha : c'est Alonzo de Avila, celui qui est à cette heure prisonnier en France ; et il ne me les voulut rendre et publia que ce n'étaient point provisions, mais obligations que je venais recouvrer.

Sur ce, l'Empereur, à ce qu'on dit, se mit à rire et répondit qu'il aviserait à ce que justice fût faite en tout. Et, incontinent, Sa Majesté donna ordre de réunir certains gentilshommes de ses Conseils Royaux et de sa Royale Chambre, confiante que ces personnes feraient droite justice. C'étaient Mercurino de Gatti-

nara, Grand Chancelier, Italien, Monsieur de Lasao et le Docteur de la Roche, Flamands, Hernando de Vega, seigneur de Grajales et Grand Commandeur de Castille, le Docteur Lorenzo Galindez de Caravajal et le Licencié Vargas, Trésorier général de Castille. Dès qu'on eut dit à Sa Majesté qu'ils étaient assemblés, Elle leur enjoignit d'examiner très équitablement les plaids et débats mûs entre Cortès et Diego Velasquez et Cortès et les susdits plaignants et de faire justice en tout, sans tenir compte des personnes ni favoriser rien autre que le bon droit. Au vu de l'ordre Royal, ces gentilshommes délibérèrent de s'assembler ès maisons et palais où logeait le Grand Chancelier et mandèrent à comparoir le Narvaez, Christoval de Tapia, le pilote Umbria, Cardenas et Manuel de Rojas, Benito Martin et le Velazquez, ces derniers Procurateurs du Diego Velasquez. Et, mêmement, comparurent pour Cortès, son père, Martin Cortès, le Licencié Francisco Nuñez, Francisco de Montejo et Diego de Ordas. Les Procurateurs du Diego Velazquez, sommés de produire toutes les plaintes, demandes et charges contre Cortès, représentèrent les mêmes qu'ils avaient exposées devant Sa Majesté.

A cela répondirent pour Cortès ses Procurateurs : Quant à ce qu'ils prétendent, que Diego Velazquez, des premiers, avait envoyé découvrir la Nouvelle-Espagne et dépensé force pesos d'or, qu'il n'en est point ainsi comme ils disent, car ceux qui la découvrirent, à leurs frais, furent un certain Francisco Her-

nandez de Cordova et cent dix soldats ; et que, tout au contraire, Diego Velazquez est digne de griève peine, vu qu'il voulait envoyer Francisco Hernandez et ses compagnons de découverte à l'île des Guanajes pour y capturer violemment des Indiens et s'en servir comme d'esclaves. Et ils présentèrent des preuves et nul n'y contredit.

Ils ajoutèrent que si Diego Velazquez avait derechef envoyé son parent Grijalva, avec une autre Armada, il ne lui avait aucunement enjoint de faire des établissements, mais des échanges, et que presque tous les frais de l'entreprise furent supportés, non par le Diego Velazquez, mais bien par les Capitaines des navires, dont l'un était le même Montejo là présent et les autres Pedro de Alvarado et Alonso de Avila : qu'ils échangèrent pour vingt mille pesos : que le Diego Velazquez garda quasiment tout et l'envoya à l'Évêque de Burgos, pour gagner sa faveur et ne fit part que de ce qu'il voulut bien à Sa Majesté, sans compter qu'il donna au même Évêquc, dans l'île de Cuba, des Indiens qui lui tiraient de l'or et n'en bailla aucun à Sa Majesté, bien qu'il Lui fût plus obligé qu'à l'Évêque de Burgos. De quoi preuve fut faite, sans contradiction.

D'autre part, ils dirent que si Velazquez envoya, avec une autre Armada, Hernando Cortès, celui-ci fut premièrement élu par grâce de Dieu et heureuse fortune de l'Empereur, notre César et Seigneur, et qu'ils tiennent pour assuré que tout autre Capitaine eût été déconfit, tant était formidable la multitude

des guerriers rassemblés contre lui : que, d'ailleurs, le Diego Velazquez ne l'envoyait pas faire un établissement, mais des échanges (et ils en fournirent des preuves) et que s'il demeura dans le pays, ce fut sur les instantes requêtes de ses compagnons : que, voyant que c'était rendre service à Dieu et à Sa Majesté, il fonda un établissement, certes fort à propos : qu'on en fit relation à Sa Majesté, qu'on Lui expédia tout l'or qui se put avoir, qu'on Lui écrivit deux lettres à ce sujet, Lui faisant assavoir toute l'affaire et que, pour obéir à Ses Royaux Commandements, Cortès et tous ses compagnons étaient cœurs contre terre et Lui relatant tout ce que l'Évêque de Burgos faisait pour le Diego Velazquez, et l'envoi de nos Procurateurs avec l'or et les lettres et la façon dont l'Évêque celait nos nombreux services, n'envoyant pas à Sa Majesté nos lettres, mais bien d'autres façonnées à sa guise, gardant la plus grosse part de l'or par nous remis, dénaturant toutes les choses dont il convenait que Sa Majesté fût informée et ne Lui disant rien de ce qu'il était tenu de dire à notre Roi et Seigneur : que nos Procurateurs voulant aller en Flandres se présenter devant sa Royale personne, il avait fait appréhender l'un d'eux, nommé Alonso Hernandez, cousin du comte de Medellin, lequel était mort en prison, que ledit Évêque enjoignait aux Officiers de la Casa de Contratacion à Séville de ne prêter aide aucune à Cortès, tant en armes qu'en soldats, mais de le contrarier en tout, nous nommant à pleine bouche traîtres, toutes choses que faisait l'Évêque,

parce qu'il avait négocié le mariage d'une sienne nièce, doña Petronila de Fonseca, avec le Velazquez ou le Tapia, sous promesse de le faire nommer Gouverneur de Mexico. Et pour tout le dessus énoncé, furent exhibées copies des lettres par nous écrites à Sa Majesté et autres probants témoignages. Et la partie de Diego Velazquez, n'en ayant pas le moyen, n'y contredit en rien.

A leurs allégations au sujet de Pamphilo de Narvaez que, disaient-ils, Diego Velazquez avait envoyé avec dix-huit nefs, mille et trois cents soldats, cent chevaux, quatre-vingts escopettiers et tout autant d'arbalétriers, à grands frais, nos Procurateurs répondirent que le Diego Velazquez est digne de mort pour avoir armé cette flotte sans licence de Sa Majesté; que lorsqu'il dépêchait en Castille ses Procurateurs, ce n'était pas à notre Roi et Seigneur qu'il recourait, comme il y était tenu, mais à l'Évêque de Burgos seul : que la Royale Audience de Santo-Domingo et les Frères Hiéronymites qui y gouvernaient firent sommer Diego Velazquez, dans l'île de Cuba, sous griéves peines, de ne point expédier cette Armada jusques à temps que Sa Majesté en fût informée et lui en octroyât sa Royale licence, vu que agir autrement était faire grand desservice à Dieu et à Sa Majesté et mettre la zizanie en la Nouvelle-Espagne au moment où Cortès et ses compagnons étaient en pleine conquête et conversion de tant de millions de naturels, qui se rangeaient à notre Sainte Foi Catholique : qu'on avait, avec mission d'arrêter l'Armada, détaché un Oydor

de ladite Audience Royale, lequel se nommait le Licencié Lucas Vazquez de Aylion, et qu'au lieu de lui obéir ainsi qu'aux Royaux commandements dont il était muni, on l'avait appréhendé au corps et, sans révérence aucune, jeté en un navire : que celui qui perpétra ce détestable délit, passible de mort, comme approchant du *Crimen Læsæ Majestatis*, est Narvaez, là présent : qu'ils suppliaient donc les gentilshommes déjà nommés, lesquels siégeaient comme juges, de le faire châtier. Ils répondirent que justice serait faite.

Retournons aux décharges que donnaient nos Procurateurs. A l'adverse partie soutenant que Cortès refusa d'obéir aux Royales provisions dont était nanti Narvaez, qu'il l'avait guerroyé, déconfit, lui avait crevé un œil, l'avait pris, lui et tous ses compagnons et Capitaines et bouté le feu à son logis, ils répondirent : qu'en arrivant à la Nouvelle-Espagne, sitôt débarqué, la première chose que fit le Narvaez fut d'envoyer dire au grand Cacique Montezuma, que Cortès tenait captif, qu'il le venait délivrer et massacrer Cortès et tous les siens, troublant ainsi le pays s profondément que ce qui était pacifique nous devint hostile : que, dès que Cortès sut qu'il avait abordé au port de la Veracruz, il lui écrivit très affectueusement qu'il désirait voir ses provisions, s'il en avait de Sa Majesté, afin de leur obéir avec le respect dû à son Roi et Seigneur; mais que Narvaez refusa de répondre à ses lettres, le traitant toujours de traître, lui très loyal serviteur de Sa Majesté, et, dans son

camp, fit proclamer contre lui et ses compagnons la guerre à feu et à sang et à tout pillage franc : que Cortès le supplia maintes fois de ne point rompre la paix et d'avoir garde de remuer la Nouvelle-Espagne et d'être cause de leur perte à tous, lui proposant de poursuivre à l'écart, du côté qu'il lui plairait, ses conquêtes, tandis qu'il garderait la part qui lui agréerait davantage, tous deux servant ainsi Dieu et Sa Majesté et pacifiant ces terres; mais que Narvaez ne voulut pas non plus lui répondre à ce sujet : que alors Cortès voyant que toutes ses courtoisies ne servaient de rien, que Narvaez ne lui montrait point les Royales provisions, et, ayant appris l'insolence qu'il avait eu d'appréhender l'Oydor de Sa Majesté, voulant le châtier de ce délit, résolut d'aller parler avec lui, afin de voir les Royales provisions et de savoir pour quel motif il avait arrêté l'Oydor; enfin, que Narvaez avait comploté de se saisir, à l'aide d'un sauf-conduit, de Cortès; et, là-dessus, ils présentèrent preuves et témoignages bastants, et mêmement, comme témoin, Andrès de Duero, qui, étant alors de la compagnie de Narvaez, en bailla l'avis à Cortès. Et sur tous ces points, la partie de Diego Velazquez ne trouva quoi que ce fût à contredire.

Sur le chef d'accusation concernant Francisco de Garay qui, alléguaient-ils, était venu à Panuco avec une grosse Armada et des provisions de Sa Majesté le nommant Gouverneur de cette province et que Cortès, par astuces et diligences, avait fait mutiner ses soldats dont les Indiens de ladite province avaient

occis beau nombre, s'était emparé de ses navires et fait d'autres excès, tant et si bien que le Garay, se voyant perdu et abandonné, sans Capitaines ni soldats, était venu frapper en suppliant à l'huis de Cortès, lequel l'avait hébergé en son logis où, huit jours plus tard, il était trépassé à la suite d'un déjeuner où on lui avait baillé le boucon ; nos Procurateurs répondirent : que ce n'était pas exact : que Cortès n'avait nul besoin des soldats de Garay, ni de les faire mutiner, mais que Garay n'étant pas homme de guerre, ne savait pas s'y prendre avec les soldats : que n'ayant pas trouvé de bonnes terres, au débarquer, mais de grosses rivières, marais malsains, moustiques et chauves-souris, ses hommes oyant vanter l'extrême prospérité de Mexico, les richesses et le bon renom de libéralité de Cortès, désertaient et gagnaient au pied vers Mexico : que ses soldats rôdant parmi les peuplades de ces provinces, pillant et forçant femmes et filles, les naturels se levèrent contre eux et en firent le susdit massacre : que Cortès ne s'était pas emparé des navires, vu qu'ils avaient échoué : que s'il dépêcha vers Garay ses Capitaines, ce ne fut que pour confabuler avec lui, faire en son nom leurs offres de service et voir, au même temps, si ses provisions Royales étaient contraires à celles dont Cortès avait été antérieurement pourvu : que le Garay, voyant ses soldats en débandade et ses navires à la côte, s'en vint quérir secours à Mexico : que Cortès lui fit faire maintes honnêtetés par les chemins, des banquets à Tezcuco, et, lors de son entrée à Mexico

sortit au devant de lui et le logea dans sa maison : qu'ils avaient appointé le mariage de leurs enfants et qu'il lui voulait prêter aide et faveur pour peupler le rio de Palmas : s'il tomba malade et s'il plut à Dieu de le retirer de ce monde, la faute en est-elle à Cortès ? On lui fit un fort honorable enterrement, on prit le deuil, et les médecins qui le soignaient jurèrent qu'il était mort de douleur de côté, et telle est la vérité. Il n'y eut pas d'autre contradiction.

Au reproche de prélever le Quint, comme un Roi, ils répondirent : que, lorsque Cortès fut fait Capitaine Général et Grand Juge, jusqu'à ce que Sa Majesté en ordonnât autrement, les soldats lui promirent le cinquième des parts, le Quint-Royal prélevé, et qu'il le prit, à cause que depuis lors il dépensait tout ce qu'il avait, au service de Sa Majesté, comme en l'expédition de Panuco où il en fut du sien pour soixante mille pesos d'or, sans compter qu'il envoya en présent à Sa Majesté beaucoup d'or de ce qui lui était revenu du Quint. Et nos Procurateurs ayant produit des preuves de tout ce qu'ils avançaient, il n'y eut pas de contradiction de la part de ceux de Diego Velazquez.

Sur le chef d'avoir pris aux soldats leurs parts d'or, ils répondirent qu'elles leur furent distribuées, conformément au compte de l'or trouvé à la prise de Mexico, et qu'on n'en eut que fort peu, tout ayant été dérobé par les Indiens de Tlascala et de Tezcuco et les autres guerriers présents aux batailles et guerres. Et, sur ce point, il n'y eut pas de contradiction.

Au sujet de l'ordre qu'ils prétendaient que Cortès avait donné de brûler avec de l'huile les pieds à Guatemuz et autres Caciques pour leur faire bailler de l'or, ils répondirent que c'étaient les Officiers de Sa Majesté qui l'avaient fait, dans le but de découvrir le trésor de Montezuma, et en fournirent information suffisante.

En réponse à l'accusation d'avoir bâti d'immenses palais, contenant tout un village, et d'avoir fait porter de très loin les arbres, cyprès et pierres, ils reconnurent que les maisons sont vraiment fort somptueuses : que, pour en faire hommage à Sa Majesté, ainsi que de tout ce qu'il a, Cortès les fit édifier en Son Royal Nom : que les arbres et cyprès croissent jouxte la cité où on les amenait par eau : qu'il y avait tant de pierre aux démolitions des temples d'idoles, qu'il n'était métier de la tirer d'ailleurs; que, pour les bâtir, il n'y eut besoin que de commander au grand Cacique Guatemuz d'y faire travailler les artisans Indiens dont il y a nombre d'experts en bâtisse et charpente, lequel les fit venir de tous ses peuples à cet effet, et que c'était l'usage, parmi les Indiens, d'ainsi construire les maisons et palais des seigneurs.

A Narvaez, qui se plaignait de ce que, par ordre de Cortès, Alonso de Avila lui ayant ôté de force ses provisions Royales, avait refusé de les lui rendre et publié que c'étaient des obligations dues pour la vente de certains chevaux et juments que le Narvaez venait recouvrer, ils répondirent qu'ils n'avaient point vu de provisions, mais seulement trois obligations sous-

crites au Narvaez pour des chevaux et juments par lui vendus à crédit, et que Cortès n'avait oncques vu semblables provisions ni ne les avait fait saisir.

Au pilote Umbria qui se plaignait de ce que Cortès, sans motif, lui eût fait couper et dérompre les pieds, ils répondirent que ce fut par justice et après sentence dûment motivée, qu'on lui coupa les pieds, parce qu'il se voulait rebeller, abandonner son Capitaine au mitan de la guerre, et s'ensauver avec un navire en compagnie de deux autres hommes que Cortès fit pendre après jugement.

A la demande de Cardenas, qui prétendait qu'on ne lui avait pas donné sa part sur le premier or envoyé à Sa Majesté, ils opposèrent qu'il avait, avec plusieurs autres, signé qui'l n'en voulait part aucune, mais envoyer le tout à Sa Majesté : que d'ailleurs, Cortès lui avait baillé trois cents pesos pour porter à sa femme et à ses enfants, et que n'étant pas homme de guerre, mais de piètre judiciaire et qualité, ledit Cardenas, avec ces trois cents pesos, était amplement payé.

Enfin, nos Procurateurs maintinrent que si Cortès marcha contre Narvaez, le battit, lui creva l'œil, le fit prisonnier, lui et ses capitaines, et lui brûla son logis, la faute en fut au Narvaez, comme il appert de tout ce qu'ils ont dit et allégué : que ce fut le châtiment de l'extrême insolence qu'il eut d'appréhender un Oydor de Sa Majesté : que la justice étant du côté de Cortès et de ses compagnons, il plut à Notre Seigneur, dans sa bataille contre Narvaez, de donner la victoire à Cortès qui, avec deux cent soixante et six soldats

sans chevaux, sans arquebuses, sans arbalètes, moyennant sa brave cautèle et ses largesses d'or, déconfit le Narvaez, lui creva un œil et le prit, lui et ses Capitaines, en dépit de ses mille et trois cents hommes, de ses cent chevaux et autres tant arbalétriers qu'escopettiers. Et certes, si Narvaez était resté le maître, la Nouvelle-Espagne était perdue.

Et pour en finir avec les prétentions du Christoval de Tapia qui était venu, à ce qu'il disait, prendre le Gouvernement de la Nouvelle-Espagne, muni de provisions de Sa Majesté et auquel on avait refusé d'obéir, ils répondirent que le Christoval de Tapia (il était présent) s'était contenté de vendre quelques chevaux et nègres : que s'il fût allé à Mexico, où était Cortès, et lui eût montré sa Commission, celui-ci eût obéi, mais que tous les Cavaliers et Conseils de toutes les cités et villes, voyant qu'il convenait que Cortès continuât à gouverner en la conjoncture, et que le Tapia n'y était point idoine, en avaient appelé des Royales provisions à Sa Majesté Elle-même, selon qu'il apparaîtra par les actes passés à ce sujet.

Or, quand la partie du Diego Velazquez et du Narvaez eut achevé d'exposer ses demandes, ces gentilshommes qui siègeaient comme juges, ayant examiné les réponses, allégations et preuves de la partie de Cortès, et étant demeurés cinq jours embesognés à ouïr les uns et les autres, déterminèrent de mettre le tout en consultation avec Sa Majesté, et, après en avoir mûrement délibéré, leur sentence fut telle que s'ensuit. Tout d'abord ils déclarèrent Cortès très bon

et loyal serviteur de Sa Majesté, ainsi que nous tous les Conquérants qui passâmes avec lui, célébrèrent notre heureuse fortune, et louèrent et exaltèrent hautement nos terribles batailles et extrême bravoure contre les Indiens, n'oubliant pas de noter qu'étant si peu nombreux, nous avions défait Narvaez; puis ils imposèrent silence au Diego Velazquez sur sa contestation pour le Gouvernement de la Nouvelle-Espagne, lui intimant de réclamer par voie de justice à Cortès les frais qu'il avait pu faire en ses armements; ensuite, ils décrétèrent que Cortès serait Gouverneur de la Nouvelle-Espagne, conformément à la volonte du Souverain Pontife, reconnaissant, au nom de Sa Majesté, la validité des repartimientos faits par Cortès, lui baillant pouvoir de répartir d'ores en avant la terre et approuvant tout ce qu'il avait fait, comme apertement entrepris pour le service de Dieu et de Sa Majeste. L'affaire de Garay et les autres accusations, vu la pénurie d'informations y afférentes, étaient réservées pour plus tard, quand on ferait rendre les comptes à Cortès. Pour Alonso de Avila, qui était en ce temps prisonnier en France, ayant été capturé par Jean Florin, grand corsaire français, avec la garde-robe de Montezuma, ces Gentilshommes déclarèrent qu'il le fallait aller actionner en France, et le citer à comparaître en la Cour de Sa Majesté, pour voir ce qu'il répondrait à ce sujet. Ils ordonnèrent qu'aux deux pilotes Umbria et Cardenas seraient délivrées cédules Royales, leur concédant à chacun d'eux, en la Nouvelle-Espagne, des Indiens d'un rapport de mille pesos de

rente. Ils ordonnèrent en outre que tous les Conquérants fussent préférés et pourvus de bonnes Commanderies d'Indiens, et qu'il nous fût loisible de nous seoir aux places les plus prééminentes, aux saintes églises comme ailleurs.

Cette sentence rendue et prononcée par ces gentilshommes que Sa Majesté avait pris pour juges fut portée à la signature à Valladolid où Sa Majesté séjournait en cette saison, y étant venue de Flandres. Toute la Cour Royale et le Conseil s'y transportèrent, et Sa Majesté la signa. Elle bailla aussi d'autres Royales provisions, enjoignant d'expulser les renégats de la Nouvelle-Espagne, afin que la conversion des naturels ne souffrît point de contradiction. Elle ordonna, mêmement, qu'on n'y admît point d'avocats durant quelques années, car partout où ils étaient, ils ne faisaient que brouiller tout par plaids, débats et zizanies. Toutes ces commissions furent signées de Sa Majesté, paraphées par ces gentilshommes qui avaient jugé, et par don Garcia de Padilla, en ladite ville de Valladolid, le dix-sept de mai de l'an mil cinq cents et tant, et contresignées par le secrétaire don Francisco de los Cobos, lequel fut depuis Grand Commandeur de Leon.

C'est alors que Sa Majesté Césaréenne écrivit à Cortès et à nous tous, ses premiers compagnons, nous remerciant des nombreux, bons et notables services que Lui rendions. Et aussi, dans le même temps, le Roi Ferdinand de Hongrie, Roi des Romains, ainsi se nommait-il, père de l'Empereur aujourd'hui régnant,

écrivit une autre lettre en réponse à celle que Cortès lui avait adressée en lui envoyant un présent de plusieurs joyaux d'or. Et le Roi de Hongrie, dans sa lettre à Cortès, disait ainsi : Qu'il était informé des nombreux et grands services qu'il avait rendus à Dieu premièrement, et ensuite à son Seigneur et frère l'Empereur, et à toute la chrétienté; qu'il n'avait qu'à l'avertir, et qu'en toutes choses, il serait volontiers son intercesseur auprès de l'Empereur son Seigneur et frère, car sa généreuse personne méritait mille fois mieux. Puis il l'engageait à distribuer ses Commanderies aux braves soldats qui l'avaient aidé, et lui disait d'autres courtoises paroles. Et il me souvient que la lettre était signée : Moi le Roi et Infant de Castille, et contresignée par son Secrétaire, lequel se nommait N..... de Castillejo. Je lus deux ou trois fois cette lettre à Mexico. Cortès me la montra afin que je visse en quelle haute estime, nous autres, les vrais Conquérants, étions tenus par Sa Majesté.

Donc, lorsque toutes ces dépêches furent ès mains de nos Procurateurs, incontinent ils les expédièrent en poste à un certain Rodrigo de Paz, cousin de Cortès et parent du Licencié Francisco Nuñez. Et un hidalgo d'Estremadure, parent du même Cortès et nommé Francisco de las Casas, partit avec lui. Embarqués sur un bon voilier, ils cinglèrent vers l'île de Cuba. Advenus à Santiago de Cuba, où demeurait le Gouverneur Diego Velazquez, ils lui notifièrent les Royales provisions et sentence, afin qu'il se désistât du procès avec Cortès et lui réclamât ses frais, la-

quelle notification se fit, trompettes sonnantes. Et le Diego Velazquez tomba malade de chagrin et, peu de mois après, mourut, très pauvre et mal content.

Et pour n'avoir pas à répéter par la suite ce que le Francisco de Montejo et le Diego de Ordas négocièrent en Castille, je le veux dire ici. Leur succès fut tel que Sa Majesté fit à Francisco de Montejo la grâce de le nommer Gouverneur et Adelantado de Yucatan et Cozumel, avec titre de Don et Seigneurie et confirma au Diego de Ordas les Indiens qu'il avait en la Nouvelle-Espagne, lui bailla une Commanderie de Monseigneur Saint-Jacques et, pour armoiries, le Volcan qui est proche Guaxocingo. Ainsi pourvus, ils revinrent à la Nouvelle-Espagne et, deux ou trois ans plus tard, le même Ordas retourna en Castille et demanda la conquête du Marañon, où il se perdit corps et biens.

Laissons cela et disons que l'Évêque de Burgos ayant appris les hautes faveurs que Sa Majesté fit à Cortès et à tous les Conquérants, et que les gentilshommes qui avaient jugé le débat étaient parvenus à éclairer les trafics qu'il avait avec Diego Velazquez et comme quoi il prenait l'or envoyé par nous à Sa Majesté et celait et dénaturait nos nombreux services pour faire valoir ceux de son ami Diego Velazquez, de triste et pensif qu'il était auparavant, tomba malade à ce coup joint aux ennuis qu'il avait avec un gentilhomme, son neveu, don Alonso de Fonseca, qui fut fait Archevêque de Santiago. Et

don Juan Rodriguez de Fonseca prétendait à cet Archevêché.

Quittons-le et disons comment Francisco de las Casas et Rodrigo de Paz arrivèrent à la Nouvelle-Espagne et entrèrent dans Mexico avec les Royales provisions par lesquelles Sa Majesté faisait Cortès Gouverneur. Quelle allégresse! Quelles réjouissances! Que de courriers se hâtant à travers toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne, pour aller quérir des étrennes aux villes nouvellement fondées! Et de combien de faveurs Cortès combla-t-il le las Casas, le Rodrigo de Paz et leurs compagnons qui étaient de Medellin, son pays! Cortès fit le Francisco de las Casas Capitaine et le gratifia de prime saut d'un bon pueblo nommé Anguitlan. Au Rodrigo de Paz, il donna d'autres fort bons et riches villages et le fit son Grand Majordome et son secrétaire, et il commandait absolument à Cortès lui-même. A tous ceux qui étaient venus de son pays de Medellin, à tous il leur bailla des Indiens et au maître du navire qui apporta la nouvelle de sa nomination de Gouverneur, assez d'or pour s'en retourner riche en Castille.

Mais c'est assez deviser d'allégresses et d'étrennes, car je veux repondre à une interrogation qui m'a été faite, et non sans raison, par quelques curieux lecteurs, sur la façon dont je m'y pris pour savoir ce qui s'était passé en Espagne, tant les mandements de Sa Sainteté que les plaintes portées contre Cortès et les réponses qu'y opposèrent nos Procurateurs et la teneur de la sentence et maintes autres particularités

que je dégoise et déclare ici, puisque j'étais, en cette saison, embesogné en la conquête de la Nouvelle-Espagne et de ses provinces et ne pouvant rien voir ni ouïr de tout cela? Je leur répondis que non seulement je le pus savoir, mais qu'il fut loisible à tous les Conquérants de voir et lire en quatre ou cinq lettres missives ou relations, article par article, comment et quand et en quel temps advint chaque chose. Ces lettres et mémoriaux furent écrits de Castille par nos Procurateurs afin que nous connussions qu'ils s'évertuaient très chaudement à nos affaires. En ce temps, il m'advint plus d'une fois de dire et je ne me trompais pas, qu'il ne faisaient rien autre que les affaires de Cortès et les leurs propres et que nous qui, par nos gains et conquêtes, avions haussé Cortès à l'état où il était, nous ne faisions qu'entasser misère sur misère. Prions donc Notre Seigneur Dieu de nous prêter aide et reconfort et d'insinuer au cœur de notre grand César la volonté d'accomplir sa droite justice, puisque en tout il est très Catholique.

Passons outre et disons à quoi s'employa Cortès devenu Gouverneur.

CHAPITRE CLXIX

De ce à quoi s'employa Cortès devenu Gouverneur de la Nouvelle-Espagne, de la répartition qu'il fit des peuples Indiens et autres événements, et d'un colloque qui fut, à ce sujet, tenu entre personnes doctes.

Voila donc Hernando Cortès Gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Or, mon sentiment, et c'est celui d'autres anciens Conquérants des plus expérimentés et de mûr conseil, est que le devoir de Cortès était alors de repasser attentivement sa vie, depuis son départ de l'île de Cuba et de se remémorer toutes les traverses où il s'était vu. Il devait se rappeler ceux qui, lors de notre débarquement dans les sables, l'aidèrent à se faire élire Capitaine Général et Grand Juge de la Nouvelle-Espagne, ceux qu'il trouva toujours à son côté dans toutes les guerres, à Tabasco, à Cingapacinga, aux trois batailles de Tlascala, à Cholula, quand marmites et piment étaient prêts pour nous faire bouillir et nous manger, et ceux aussi qui prirent son parti, lorsque six ou sept soldats ses ennemis, lui faisaient sommations d'avoir à retourner à la Villa Rica et de n'aller point à Mexico, lui représentant la grosse puissance guerrière et la force de la cité, et ceux qui entrèrent avec lui dans Mexico et se trouvèrent à la prise du grand Mon-

tezuma, et ceux qu'il mena en sa compagnie contre Narvaez et son armée et qui l'aidèrent à le prendre et déconfire et qui, ensuite, retournèrent avec lui à Mexico au secours de Pedro de Alvarado et se trouvèrent en ces grandes et furieuses batailles jusqu'à notre sortie et fuite de Mexico où, de mille et trois cents soldats, il en resta morts environ huit cent cinquante y compris ceux qui furent massacrés dans Tustepeque et par les chemins, ne s'en échappant que quatre cent quarante fort mal navrés, et grâce à la miséricorde de Dieu.

Il aurait dû aussi se souvenir de cette très terrible bataille de Otumba et de ceux qui, après deux jours de combats, l'avaient aidé à vaincre et à sortir de si grand péril et de tous ceux qui l'assistèrent aux conquêtes de Tepeaca, Cachula et leurs marches, comme Ozucar, Guacachula et autres pueblos, et du retour que nous fîmes par Tezcuco sur Mexico et de maintes autres entreprises que nous tentâmes de Tezcuco, telles que celle d'Iztapalapa où les ennemis voulurent nous noyer, et le cuidèrent exécuter, en lâchant l'eau de la lagune, et, mêmement, des batailles que nous soutînmes contre les naturels de ce lieu et leurs alliés Mexicains et, ensuite, de l'expédition de Saltocan et des Peñols que l'on nomme aujourd'hui du Marquis et de maintes autres entreprises, et de la tournée à travers les grandes peuplades de la lagune et des nombreuses rencontres et batailles que nous eûmes en ce voyage, tant avec ceux de Suchimilco qu'avec ceux de Tacuba. Et, à son retour à Tezcuco, qui le

défendit contre les conjurés qui avaient comploté de l'occire, alors que fut pendu Villafaña? Et, cette algarade passée, quels furent ceux qui l'assistèrent à la conquête de Mexico, durant quatre-vingt-treize jours, sans relâche, bataillant jour et nuit, blessés et harassés, jusques à tant que fut pris Guatemuz, seigneur de Mexico? Et qui donc l'aida et le favorisa quand Christoval de Tapia vint à la Nouvelle-Espagne pour s'en faire remettre le Gouvernement? Et, par dessus tout, quels furent les soldats qui écrivirent par trois fois à Sa Majesté, à la louange des grands, nombreux et bons services de Cortès, La suppliant de le faire Gouverneur de la Nouvelle-Espagne?

Je ne veux pas remémorer ici tous les autres services que nous rendîmes à Cortès, Car, en vaillants mâles et braves soldats, ayant pris part à tout, le jour que lui vint le Gouvernement, et, après Dieu, c'est à nous qu'il le dut, certes il aurait bien fait de tenir compte de Pedro, de Sancho et de Martin et d'autres qui le méritaient. Son devoir n'était-il pas de songer au soldat, au compagnon jeté par la fortune à Colima, à Zacatula, à Panuco ou à Guazacualco et aux fuyards errants de Tutepeque dépeuplé? Ils étaient pauvres, n'ayant pas eu la chance d'avoir de bons Indiens. Pourtant il y avait de quoi les pourvoir et les tirer de malsaine terre, ainsi que, maintes fois, en ses lettres missives, Sa Majesté le lui commandait et recommandait. Et s'il ne leur baillait rien du sien, Cortès devait du moins leur fournir le moyen de se refaire et leur donner la préférence en tout. Il au-

rait dû écrire aux Procurateurs qui étaient en Castille en notre nom, de travailler pour nous, et, lui-même, s'efforcer, par des lettres pressantes, de nous faire obtenir pour nous et pour nos fils, tous les emplois et Offices Royaux de la Nouvelle-Espagne. Mais, il faut bien le dire, le mal d'autrui ne pèse guère et il ne travaillait que dans son intérêt, d'abord pour être Gouverneur, ce qu'il fut avant d'être Marquis, et puis Marquis, à son retour de Castille.

Laissons cela et exposons ici la vraiment bonne et juste répartition qu'on eût dû faire de tous les peuples de la Nouvelle-Espagne. Au dire de très doctes Conquérants qui la gagnèrent, gens de mûr et prudent jugement, ce qu'il y avait à faire était de diviser en cinq parts la Nouvelle-Espagne. Donner à Sa Majesté, pour son Royal Quint, un cinquième comprenant les meilleures cités et têtes de villes; en laisser un autre à répartir pour en affecter la rente aux églises, hôpitaux et monastères et pour Sa Majesté, s'il lui plaisait d'en gratifier les Cavaliers qui L'avaient servie en Italie, et il y en avait assez pour tous. Quant aux trois autres parts, restantes, les répartir entre Cortès et nous tous les vrais Conquérants, suivant la qualité de chacun, en concessions perpétuelles. A cette époque, Sa Majesté y aurait consenti, car ces conquêtes ne Lui avaient rien coûté; Elle ignorait tout et ne savait rien de ces pays, étant pour lors en Flandres, et se voyant nantie par nous, ses très loyaux vassaux, d'une des bonnes parties du monde, Elle se fût tenue pour satisfaite de nous en guerdonner.

Et nous aurions gardé nos concessions et nous ne serions pas abaissés comme nous sommes au jour d'aujourd'hui et toujours de mal en pire, car s'il en est plus d'un, de nous autres Conquérants, qui n'a pas de quoi vivre, que feront les fils que nous laissons ?

Je veux dire ce que fit Cortès et à qui il distribua les peuples Indiens. Tout d'abord, à Francisco de las Casas, à Rodrigo de Paz, au Factor et au Veedor et au Contador fraîchement arrivés de Castille, à un certain Avalos et à Saavedra, ses parents, à un Barrios, marié avec une sœur de sa femme doña Catalina Xuarez, à Alonso Lucas, à Juan de la Torre, à Luis de la Torre, à Villegas, à Alonso Valiente et à un Ribera le borgne. A quoi bon n'en nommer que quelques-uns? Puisque à tous ceux qui vinrent de Medellin et aux domestiques de grands Seigneurs qui lui contaient des contes à son gré, il bailla le meilleur de la Nouvelle-Espagne. Je ne prétends pas qu'il avait tort de donner à tous, puisqu'il y avait de quoi; mais son devoir était de faire passer avant tout la volonté de Sa Majesté et d'aider les soldats qui l'avaient aidé à se mettre en l'état et puissance où il était. Ce qui est fait est fait, il n'y a plus à y revenir, mais qu'il s'agît d'entreprises de guerre ou d'autres affaires à sa convenance, alors il savait bien où nous prendre et nous envoyer quérir pour batailler et guerroyer, comme je le dirai plus avant.

Mais laissons ces pitoyables contes et l'assujettissement où il nous tenait, puisque aussi bien il n'est plus

de remède. Pourtant, je ne veux pas laisser de rapporter un mot de Cortès. Après qu'on lui eût ôté le Gouvernement (ce fut à la venue de Luis Ponce de Leon et, Luis Ponce étant mort, laissa pour son Lieutenant Marcos de Aguilar, ainsi que je le narrerai plus outre), nous étions allés, moi et quelques Cavaliers et Capitaines, des anciens du temps de la conquête, demander à Cortès de nous donner quelques-uns de ses Indiens qu'on lui devait retirer, Sa Majesté ayant ordonné de lui en ôter un certain nombre, comme il fut fait depuis. Et il nous conseilla, pour toute réponse, de prendre patience tout ainsi qu'il faisait lui-même, ajoutant que si Sa Majesté lui faisait la grâce de lui rendre le Gouvernement, sur sa conscience! (c'est ainsi qu'il jurait) il n'errerait plus comme autrefois, donnerait de bons repartimientos à ceux que lui désignait Sa Majesté et s'efforcerait d'amender sa grosse erreur passée. Et, avec ces belles promesses et ces douces paroles, il s'imaginait contenter ces Conquérants.

Quittons-le donc et disons que, peu de jours auparavant, étaient arrivés de Castille les Officiers du Domaine Royal de Sa Majesté : le Trésorier Alonso de Estrada, natif de Ciudad-Real, et Gonzalo de Salazar, Factor, et pour Contador, au lieu de Julian de Alderete trépassé, Rodrigo de Albornoz natif de Paladinas ou de la Gama, et le Veedor Pedro Almindez Chirino, natif de Ubeda ou Baeza, avec maintes autres personnes pourvues de charges.

Et, changeant de propos, je veux dire que, dans

ce même temps, un certain Rodrigo Rangel, déjà souventes fois nommé, pria Cortès, sous le prétexte que, ne s'étant pas trouvé à la prise de Mexico ni à aucune de nos batailles de la Nouvelle-Espagne, il était néanmoins désireux de se faire un nom, de lui donner une Capitainerie pour aller conquérir les peuplades Zapotèques soulevées, et de lui permettre d'emmener Pedro de Ircio, comme conseiller de ses actions. Cortès qui connaissait le Rangel et le savait impropre à tout service, toujours dolent, endolori, perclus de bubes, très débile, avec des jambes tortes et maigres, et couvertes de plaies, le corps et la tête à vif, se refusait à cette expédition, disant que les Indiens Zapotèques étaient gens malaisés à dompter à cause des grandes et hautes sierras où ils sont établis, toujours dans les brouillards et les bruines, que l'on n'y peut mener des chevaux, que chemins y sont étroits et glissants, et qu'on n'y peut cheminer autrement que les pieds sur la tête de celui qui vient derrière. Qu'on l'entende à la lettre comme je le dis, car c'est la vérité, vu que celui qui monte devant et celui qui le suit marchent pieds contre tête. Donc, concluait Cortès, il n'y fallait pas aller, et en tout cas, il n'y fallait aller qu'avec des soldats lestes et robustes, et bien experimentés aux guerres. Mais le Rangel était très entêté et du pays de Cortès, qui finit par lui céder. A ce que nous sûmes depuis, Cortès ne fut pas fâché de l'envoyer mourir quelque part, car il était de méchante langue. Et Cortès écrivit à Guazacualco, à dix ou douze soldats, parmi lesquels il me nomma, nous priant d'aller ac-

compagner et assister Rangel. Et nous y allâmes tous.

J'ai déjà dit qu'il y a, dans le pays des Zapotèques, de très hautes sierras, que les naturels sont fort agiles et dispos, et que les cris et sifflements par lesquels ils s'appellent, font retentir les échos de toutes leurs vallées. Et comme il nous fallait traîner le Rangel, nous ne pouvions avancer ni rien faire de bon. Si nous allions à un village, nous le trouvions dépeuplé, et les maisons ne se touchent pas, les unes sont sur la hauteur, les autres au fond du val; il pleuvait, le pauvre Rangel criait de douleur, tant ses bubes lui faisaient mal, et nous, nous n'avions guère d'entrain à marcher en sa compagnie. Voyant donc que c'était temps perdu et que si, par aventure, les Zapotèques qui sont agiles, beaux archers et armés de grandes lances, bien plus longues que les nôtres, nous attendaient et faisaient tête, il en pourrait advenir pour nous quelque méchef, Rangel étant d'ailleurs beaucoup plus malade qu'à sa venue, on délibéra d'abandonner cette noire conquête, et vraiment noire se pouvait-elle dire, et chacun de s'en retourner à sa chacunière. Et le Pedro de Ircio qu'il menait pour conseiller, fut le premier à lui bailler tel conseil, et, le laissant seul, regagna la Villa Rica où il vivait. Rangel dit alors qu'il voulait aller avec nous à Guazacualco, dans l'espoir de venir à bout de son mal, en terre chaude. Quant à nous, habitants de Guazacualco, ce nous sembla plus dur de l'emmener avec nous, que d'être venus à la guerre quant et lui.

A peine à Guazacualco, il déclara qu'il voulait aller pacifier les provinces de Cimatan et Tulapan, dont les Indiens, je l'ai maintes fois dit en son lieu, n'avaient oncques voulu faire la paix, grâce aux fortes rivières et aux marais tremblants au milieu desquels ils étaient établis, et, outre ces forteresses, ils sont par nature très vaillants archers et avec leurs grands arcs tirent très juste.

Retournons à notre conte. A Guazacualco, ayant exhibé des provisions de Hernando Cortès, par lesquelles il l'envoyait comme Capitaine, à charge de conquérir les provinces rebellées, et particulièrement celle de Cimatan et de Tulapan, Rangel somma quasi tous les habitants de ladite ville de l'accompagner. Et Cortès était si redouté, qu'après avoir vu ses provisions, nous n'osâmes point, malgré tout notre ennui, faire autrement, et partirent avec le Rangel une centaine de soldats, tant de pied que de cheval, et vingt-six albalétriers et escopettiers. Nous prîmes par Tonala, Aguayalulco, Copilco et Zacualco, passâmes plusieurs rivières en canoas et en barques, et ayant traversé Teotitan Copilco et toutes les peuplades que nous nommons la Chontalpa et où tout était paisible, nous parvînmes à environ cinq lieues de Cimatan. Là, dans des marais et mauvais pas, quasi tous les guerriers de cette province s'étaient rassemblés et avaient fait des enclos et hautes palissades de pieux et de gros madriers avec des créneaux et meurtrières, par où ils pouvaient tirer. De prime abord, ils nous servirent une si brave volée de flèches et bâtons brûlés, qu'ils

tuèrent sept chevaux et blessèrent huit soldats. Et Rangel qui était à cheval, reçut un coup de flèche au bras, mais qui n'entra guère. Or, comme nous autres, vieux Conquérants, lui avions dit qu'il fallait toujours se faire éclairer par d'agiles piétons, pour découvrir les chemins et embuscades, et que nous savions, par expérience, que ces Indiens étaient très braves et rusés, le Rangel qui était grand hâbleur, s'écria : Que, par la morbleu! s'il nous eût cru, tel méchef ne lui serait pas advenu et que, d'ores en avant, nous serions les Capitaines et le commanderions en cette guerre! Et, incontinent, les soldats pansés ainsi que plusieurs chevaux, qu'en outre des sept tués, ils nous avaient blessés, Rangel me commanda de marcher devant à la découverte. Je menais avec moi un sien lévrier, très féroce, deux soldats des plus lestes et des arbalétriers. Et on lui recommanda de se tenir derrière avec les gens de cheval, tandis que soldats et arbalétriers marcheraient avec moi. Ainsi suivant notre chemin vers Cimatan, qui était en ce temps bien peuplé, nous rencontrâmes d'autres palissades et fortifications ni plus ni moins fortes que les premières, d'où on nous tira, à nous qui allions devant, tant de flèches et de bâtons, que du coup le lévrier fut occis et moi, si je n'avais été très bien armé, j'y serais resté, car ils me piquèrent de sept flèches qui furent amorties par l'épais coton de mon armure. Néanmoins, je fus touché à une jambe et tous mes compagnons furent blessés. Alors, je criai à des Indiens alliés qui venaient un peu derrière nous, de faire vitement avancer les arbalé-

triers, escopettiers et gens de pied, mais que les cavaliers demeurassent, car, sur ce terrain, ils ne pouvaient courir ni servir de rien autre que de cible aux flèches. Aussitôt nos gens avancèrent dans l'ordre susdit, car avant de prendre les devants, je l'avais ainsi réglé, que les cavaliers resteraient très en arrière et que tous les autres se tiendraient prêts à marcher au signal ou au commandement. A l'arrivée des arbalétriers et escopettiers, nous délogeâmes les Cimatèques des palissades, mais ils se réfugièrent dans de grands marais tremblants, d'où, une fois entré, on ne pouvait sortir qu'à quatre pattes ou bien aidé. Sur ce, Rangel parut avec les cavaliers, et comme il y avait tout près plusieurs cases que leurs habitants venaient d'abandonner, nous nous y reposâmes ce jour là, en pansant nos blessés.

Le lendemain, nous nous arroutâmes vers le pueblo de Cimatan. Et dans de vastes savanes plates, au milieu desquelles gisent de très dangereux marais, les naturels nous attendirent. Et c'était ruse entre eux concertée, que de nous attendre au champ ras de ces savanes, dans l'espoir que les cavaliers, envieux de les joindre et de faire le coup de lance, chargeraient à bride avalée et s'embourberaient aux marais. Et il en fut ainsi. Car malgré tout ce que nous avions pu dire et conseiller au Rangel de prendre garde aux marais et de ne pas pousser à travers les savanes les chevaux qui s'y embourberaient, que c'étaient astuces familières à ces Indiens, ainsi que les fortifications et meurtrières dressées à leur approche, il ne nous vou-

lut point croire. Et le premier qui s'embourba fut ledit Rangel, dont le cheval y fut tué, et s'il n'eût été promptement secouru, les nombreux Indiens qui s'étaient jetés sur lui dans ces maudits marais, l'eussent attrapé et mené tout vif au sacrifice. Néanmoins, il s'en tira avec la tête défoncée, outre les plaies qu'il avait déjà. Et comme toute cette province est fort peuplée, nous gagnâmes un hameau voisin dont les habitants s'enfuirent. Rangel fut pansé ainsi que trois soldats blessés. De là, nous allâmes à d'autres cases. Elles étaient vides, les maîtres venaient de déguerpir, et nous y trouvâmes une autre fortification bien entourée de troncs d'arbres, avec des meurtrières. Il n'y avait pas un quart d'heure que nous avions fait halte, qu'un gros de guerriers Cimatèques tombant sur le hameau, nous y enveloppent et tuent un soldat et deux chevaux. Nous eûmes fort à faire que de les repousser. Notre Rangel était alors fort souffrant de la tête et ne dormait ni nuit ni jour, grâce aux innombrables moustiques et grosses chauves-souris qui le mordaient et lui tiraient du sang. Il pleuvait continuellement. Et quelques soldats nouvellement venus de Castille, qu'il avait amenes avec lui, ayant vu, qu'à trois reprises, les Indiens de cette province nous avaient attendus de pied ferme, tué onze chevaux et deux soldats, et navré plusieurs autres, conseillèrent au Rangel, puisqu'il était si mal en point, de s'en aller de cette marécageuse et malsaine terre. Le Rangel en avait bonne envie, et voulant que cette retraite parût venir, non de son fran-

arbitre et volonté, mais de l'avis de tous, il délibéra d'appeler en conseil les personnes qu'il savait être de son avis au sujet du retour. Entre temps, j'étais allé avec une vingtaine de soldats, voir si nous pouvions faire quelques prises dans des vergers de cacaoyers, aux environs. Nous en ramenâmes deux Indiens et trois Indiennes. C'est alors que le Rangel, me prenant à part, comme pour me consulter, me parla de son mal à la tête, du conseil que lui donnaient les autres soldats de s'en retourner vers Cortès et me déclara tout l'incident. Je lui reprochai vivement cette reculade, et comme nous nous connaissions de l'île de Cuba, depuis plus de quatre ans, je lui dis : Comment, Monsieur, et que dira-t-on de Votre Grâce? Si près de Cimatan, vouloir rebrousser! Cela ne plaira guère à Cortès, et les malicieux qui ne vous aiment point, vous jetteront à la face que pas plus ici que chez les Zapotèques, vous n'avez rien fait de bon, malgré les braves Conquérants de Guazacualco que vous meniez avec vous : moi et d'autres soldats, nous sommes d'avis, pour notre honneur et celui de Votre Grâce, de bouter en avant : moi et mes camarades, nous irons à la découverte des marais et des bois, et avec les arbalétriers et escopettiers, nous pousserons jusqu'à la la capitale de Cimatan : que Votre Grâce donne mon cheval à un autre cavalier d'assez de cœur pour le bien mener et bien manier la lance, je ne m'en puis servir là où je vais, à plus grave besogne que de faire le coup de lance : quant à vous, suivez-nous a quelque distance avec la cavalerie.

A ces mots, le Rodrigo Rangel, qui était braillard et fort hâbleur, sortit de la cassine où se tenait le conseil et, à grands cris, appelant les soldats, leur dit : Le sort en est jeté! Nous marchons en avant! Par la morbleu! (c'est ainsi qu'il jurait et parlait d'habitude) Bernal Diaz del Castillo m'a dit des vérités congruentes! Cela ne plut guère à quelques soldats, mais à d'autres agréa fort.

Et, sur l'heure, nous nous acheminâmes, rangés en bon ordre, les arbalétriers et escopettiers conjointement avec moi et les cavaliers derrière, à cause des bois et marais où les chevaux ne pouvaient courir, et gagnâmes un autre village dont les habitants décampèrent. De là, nous allâmes à la capitale de Cimatan. Reçus par une autre rude volée de flèches et de bâtons, nous les fîmes lestement fuir. Les naturels dudit pueblo brûlèrent eux-mêmes plusieurs de leurs cases. Nous prîmes là une quinzaine de femmes et d'hommes que nous envoyâmes vers les Cimatèques, les engageant à venir faire la paix avec promesse de leur pardonner leurs actes de guerre. Les parents des femmes et menues gens prisonnières vinrent. Nous leur rendîmes nos prises et ils promirent de ramener toute la peuplade. Mais ils ne revinrent jamais avec la réponse. Le Rangel me dit alors : Par la morbleu! Vous m'avez trompé! il faut retourner avec d'autres camarades et m'aller chercher tout autant d'Indiens et Indiennes que vous m'en avez fait lâcher par votre conseil! A l'instant, nous partîmes, cinquante soldats et moi pour chef, et découvrîmes quelques ca-

banes, sises parmi des marais tremblants. Nous n'osâmes y entrer et les naturels s'enfuirent à travers de grands halliers épineux qu'ils nomment xiguaquetlan, fort mal gracieux et dont les piquants traversent les pieds. Enfin, nous prîmes, dans des vergers de cacaoyers, six hommes et femmes avec leurs petits enfants et retournâmes vers notre Capitaine. Il s'apaisa et relâcha tout aussitôt ces nouveaux prisonniers dans l'espoir d'induire les Cimatèques à la paix. En fin de compte, ils ne voulurent point venir et nous résolûmes de retourner à notre ville de Guazacualco. Tel fut le succès de l'expédition des Zapotèques et de Cimatan et de la gloire que voulait acquérir Rangel quand il demanda cette conquête à Cortès.

Deux ans après, ou un peu plus tard, nous revînmes effectivement contre les Zapotèques et autres provinces et les conquîmes et pacifiâmes. Le bon Fray Bartolomé de Olmedo, qui était un saint moine, travailla fort avec eux; il leur prêchait et enseignait les articles de la Foi et baptisa dans ces provinces plus de cinq cents Indiens. Mais, en vérité, il était las et vieux et ne pouvait guère plus courir les chemins, car il avait une cruelle infirmité.

Laissons cela et contons comme quoi Cortès envoya en Castille, à Sa Majesté, environ quatre-vingt mille pesos d'or, par un certain Diego de Soto, natif de Toro, qu'accompagnait, à ce qu'il me semble, un Ribera le Borgne, qui avait été secrétaire de Cortès. C'est alors qu'il envoya la très riche pièce d'artillerie,

faite d'or bas et d'argent, qu'on dénommait l'Oiseau Phénix. Il expédia aussi à son père Martin Cortès, plusieurs milliers de pesos d'or, et je vais dire quel en fut le succès.

CHAPITRE CLXX

Comment le Capitaine Hernando Cortès envoya en Castille à Sa Majesté quatre-vingt mille pesos d'or et d'argent, en même temps qu'une pièce d'artillerie, laquelle était une couleuvrine très richement ouvrée de maintes figures, et toute ou presque toute, d'or bas mélangé d'argent de Mechoacan et avait nom le Phénix: et comment il expédia aussi à son père Martin Cortès environ cinq mille pesos d'or et quel en fut le succès.

Or donc, Cortès avait recueilli et amassé environ quatre-vingt mille pesos d'or et la couleuvrine dénommée le Phénix était finie de forger. Ce fut une très excellente pièce digne d'être présentée à un aussi haut Empereur que notre grand César. Et on lisait sur un exergue gravé en la couleuvrine même :

Cet oiseau naquit sans pareil,
Moi, pour Vous servir, sans second,
Et Vous, sans égal au monde.

Cortès expédia le tout à Sa Majesté par un hidalgo natif de Toro, lequel avait nom Diego de Soto. Et il

ne me souvient pas bien si ce fut alors que partit un certain Juan de Ribera, qui était borgne d'un œil où il avait une taie et avait été secrétaire de Cortès. A mon sentiment, ce Ribera était homme de mauvais naturel, car lorsqu'il jouait aux cartes ou aux dés, il ne me semblait pas jouer honnêtement. Il avait en outre d'autres vilains envers. Je dis cela, parce que, à son arrivée en Castille, il retint par devers lui les pesos d'or que Cortès lui avait confiés pour son père. Martin Cortès les lui réclama. Alors le Ribera, qui était, de nature, mal enclin, oubliant les bienfaits dont l'avait comblé Cortès, alors qu'il n'était qu'un pauvre homme, au lieu de parler véridiquement et bien de son maître, en dit tant de méchancetés et si adroitement tournées, car il était beau rhétoricien et avait été secrétaire de Cortès, qu'on lui prêtait crédit, particulièrement l'Évêque de Burgos. Alors le Narvaez, Christoval de Tapia, les Procurateurs de Diego Velazquez et les autres qui les aidaient, profitant de la mort de Francisco de Garay, survenue en cette saison, recommencèrent tous ensemble leurs plaintes pardevant Sa Majesté, prétendant que les juges institués par Elle s'étaient montrés partiaux, grâce aux présents d'or que Cortès avait envoyés à cet effet, tant et si bien que tout fut derechef bouleversé et Cortès si soigneusement desservi, que la chose aurait mal tourné pour lui, sans le duc de Bejar qui le favorisa et se porta garant que Sa Majesté, quand Elle enverrait contrôler son administration, ne le trouverait aucunement coupable. Et ce qui fit agir ainsi le duc,

c'est qu'il avait déjà négocié le mariage de Cortès avec une dame, sa nièce, laquelle se nommait doña Juana de Zuñiga, fille du comte de Aguilar don Carlos de Arellano et sœur de certains gentilshommes et familiers de l'Empereur.

Sur ces entrefaites, arrivèrent les quatre-vingt mille pesos d'or et les lettres ès quelles Cortès faisait maints remercîments et offres de service à Sa Majesté pour les hautes grâces dont Elle l'avait comblé en le gratifiant du Gouvernement de Mexico et en daignant l'assister de sa justice en la sentence rendue en sa faveur par la junte des gentilshommes de son Royal Conseil et de sa Chambre. Bref, toutes les accusations portées contre Cortès s'accoisèrent de rechef, sous condition qu'il rendrait compte de ses actes et, pour lors, on n'en parla plus.

C'est assez deviser de ces orages qui étaient sur le point d'éclater sur Cortès, parlons un peu de sa couleuvrine et de l'exergue où Cortès sublimait ses propres services. Cela s'étant su à la Cour, certains ducs, marquis, comtes et hommes de haute valeur, qui s'estimaient fort grands serviteurs de Sa Majesté et cuidaient même, en leur for, que nuls autres Cavaliers n'avaient autant fait pour Son service, trouvèrent de quoi murmurer au sujet de cette artillerie et, mêmement, de Cortès, pour avoir écrit un tel blason. D'autre part, de grands seigneurs comme l'amiral de Castille, le duc de Bejar et le comte de Aguilar répondirent à ces Cavaliers, devisant du blason de la couleuvrine, qui leur semblait fort arrogant:

Que Vos Grâces ne s'émerveillent point de ce que Cortès ait mis cet exergue sur sa pièce : voyons, il y eut-il, de notre temps, un Capitaine qui ait fait tant de prouesses, gagné tant de terres et converti tant de millions d'hommes à notre Sainte Foi, sans que Sa Majesté y ait rien dépensé et rien mis du sien? Et, non seulement Cortès, mais ses soldats et compagnons qui l'aidèrent à conquérir une si forte cité, si riche en habitants et territoires, ne sont-ils pas dignes que Sa Majesté leur fasse mainte largesse? Car, à le bien considérer, nous avons hérité nos blasons et nos terres et nos rentes de nos ancêtres, lesquels firent des actions héroïques au service de la Couronne Royale et des Rois qui régnaient de leur temps, tout ainsi que Cortès et ses compagnons ont fait. Grâce à ces paroles, l'exergue fut oublié. Et nous apprîmes que ne voulant pas que la couleuvrine dépassât Séville, Sa Majesté en fit présent à don Francisco de los Cobos, Grand Commandeur de Leon, et qu'elle fut cassée et fondue à Séville. L'or en fut affiné et produisit, à ce qu'on dit, environ vingt mille ducats. A cette époque, Cortès, outre les quatre-vingt mille pesos et la couleuvrine, avait déjà envoyé, la première fois, force richesses, telles que la Lune d'argent et le Soleil d'or et maintes autres joailleries d'or, par Francisco de Montejo et Alonso Hernandez Puertocarrero, et, la seconde fois, par Alonso de Avila et Quiñones, la plus riche chose de la Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire la garde-robe de Montezuma, de Guatemuz et des grands seigneurs de Mexico, laquelle fut pillée par

Jean Florin, français; et cela s'étant su, Cortès acquit noble renom, tant en Castille qu'en maintes autres parties de la Chrétienté et fut partout hautement loué.

Disons maintenant quelle fut l'issue du procès de Martin Cortès contre le Ribera au sujet des quelques milliers de pesos que Cortès avait envoyés à son père. Au cours du procès, Ribera, passant par la ville de Cadahalso, dîna ou déjeûna avec du jambon grillé et, après en avoir mangé, trépassa subitement, sans confession. Que Dieu lui pardonne. Amen!

Quittons la Castille et retournons à la Nouvelle-Espagne. Cortès s'y occupait sans relâche de la cité de Mexico. La voulant voir bien peuplée de naturels Mexicains, comme elle était auparavant, il leur octroya franchises et libertés de ne point payer tribut à Sa Majesté, tant que leurs maisons ne seraient pas rebâties, leurs chaussees et ponts réparés, ainsi que tous les édifices et les tuyaux par où l'eau, venant de Chapultepeque, entrait dans Mexico. Dans le quartier des Espagnols, outre maintes autres congruentes mesures, il faisait bâtir des églises et des hôpitaux dont avait soin, comme supérieur et vicaire, Fray Bartolomé de Olmedo. Ce bon Père avait même recueilli en un hôpital tous les Indiens malades qu'il y soignait avec extrême charité.

En ce temps, arrivèrent de Castille, au port de la Veracruz, douze frères Franciscains, et, pour leur vicaire général, un fort bon religieux, nommé Fray Martin de Valencia, natif de la ville de Valencia de

Don Juan, dans la Tierra de Campo. Ce très révérend religieux avait été élu vicaire par le Saint-Père. Et je conterai plus avant la réception qui lui fut faite à sa venue.

CHAPITRE CLXXI

Comment arrivèrent au port de la Vera-Cruz douze frères franciscains de très sainte vie, dont le vicaire et gardien, Fray Martin de Valencia, natif d'une ville de Tierra de Campo nommée Valencia de Don Juan, était si bon religieux, qu'il eut renom de faire des miracles, et de ce que Cortès fit à leur arrivée.

Comme je l'ai narré, en son lieu, aux chapitres passés, nous avions écrit à Sa Majesté, La suppliant de nous envoyer des religieux Franciscains de bonne et sainte vie pour nous aider à convertir et endoctriner les naturels de cette terre, les induire à se faire chrétiens et leur prêcher notre Sainte Foi, ainsi que l'avait essayé Fray Bartholomé de Olmedo, dès notre entrée dans la Nouvelle-Espagne. Et, à ce sujet, conjointement avec nous tous les Conquérants, Cortès avait écrit à don Fray Francisco de los Angeles, Général des Franciscains qui fut depuis Cardinal, de nous faire la grâce de choisir des religieux de pieuse vie, afin que notre Sainte Foi fût toujours exaltée et que les naturels de ces contrées

reconnussent la vérité de nos paroles, quand tout er bataillant avec eux, nous leur disions que Sa Majesté enverrait des Religieux de bien meilleure vie que nous, pour leur faire entendre les raisonnements et prédications de notre Foi. Et ils nous demandaient s'ils étaient tels que le Père Fray Bartolomé de Olmedo et nous leur répondions que oui. Bref, le Général don Fray Francisco de los Angeles nous fit la faveur de nous expédier sans retard les susdits Religieux. C'est alors que vint avec eux, Fray Toribio Motolinea ; ce nom de Motolinea lui fut imposé par les Caciques et seigneurs de Mexico et signifie pauvre frère, parce que tout ce que, pour l'amour de Dieu, on lui donnait, il le donnait aux Indiens, restant quelques fois sans manger, vêtu d'habits très delabrés et marchant pieds nus. Il prêchait toujours et les Indiens l'aimaient fort, car c'était une sainte personne.

Retournons à notre relation. Cortès ayant appris qu'ils étaient au port de la Vera-Cruz, ordonna à tous les pueblos, tant d'Indiens que d'Espagnols, de balayer les chemins sur leur passage, de leur bâtir des cabanes, en plein champ, là où ils feraient leur reposée et, à leur arrivée ès villes ou villages d'Indiens, de sortir les recevoir, au son des cloches, et, la réception faite, de leur garder à l'ordinaire le plus profond respect. Les naturels y devaient aller avec chandelles de cire allumées et toutes les Croix qu'on pourrait avoir. Et, pour plus d'humilité et afin que les Indiens le vissent et en prissent exemple, il en-

joignit aux Espagnols de s'agenouiller pour leur baiser les mains et les habits. En outre, Cortes leur envoya force rafraîchissements au long du chemin et leur écrivit très affectueusement. Suivant leur voyage ils avançaient vers Mexico, et Cortès lui-même, accompagné de Fray Bartolomé de Olmedo et de nos valeureux Capitaines et vaillants soldats, les sortit recevoir et, conjointement avec nous, Guatemuz, seigneur de Mexico, et la plupart des Principaux Mexicains, ainsi que maints autres Caciques d'autres cités. Lorsque Cortès sut qu'ils approchaient, il descendit de cheval et nous fîmes tous de même. En nous rencontrant avec les révérends frères, le premier qui s'agenouilla devant Fray Martin de Valencia pour lui baiser les mains, fut Cortès. Le Frayle n'y voulut point consentir et il lui baisa l'habit, puis le Père Fray Bartolomé de Olmedo les embrassa et salua très tendrement et tous, à genoux, Capitaines et soldats, nous leur baisâmes la robe, ainsi que le Guatemuz et les seigneurs de Mexico. Et lorsque le Guatemuz et les autres Caciques virent Cortès se mettre à genoux pour lui baiser les mains, ils furent grandement émerveillés. Ils voyaient les moines, maigres, en habits déchirés, sans chevaux, à pied, sans chaussures et tout jaunes et Cortès, qu'ils considéraient comme une idole ou un être pareil à leurs Dieux, ainsi agenouillé devant eux! Depuis lors, tous les Indiens en prirent exemple, si bien que, même aujourd'hui, quand il vient des Religieux, ils leur font de telles et semblables réceptions et révérences. Et je dis plus, quand

il parlait à ces Religieux, Cortès tenait toujours sa toque à la main et leur montrait en tout extrême respect. Et Fray Bartolomé (j'oubliais de le dire), par ordre de Cortès, les hébergea en une très belle maison, s'en alla vivre avec eux et les régala à merveille.

Quittons les là à la bonne heure et disons que, au bout de trois ans et demi ou un peu plus, il arriva douze moines Dominicains. Leur Provincial ou Prieur était un Religieux nommé Fray Tomas Ortiz, Biscayen. On disait qu'il avait été Prieur ou Provincial aux terres de la Pointe du Dragon. Et Dieu permit, qu'à leur arrivée, ils fussent pris du mal de Modorra, dont quasi tous trépassèrent, ce que je narrerai plus loin, et comment et quand et avec qui ils vinrent et ce qu'on racontait du Prieur, ainsi que maintes autres aventures. Depuis sont venus maints autres bons Religieux, de bonne vie, du même Ordre de Saint-Dominique, et de fort bon exemple, qui ont très bien endoctriné en notre Sainte Foi les naturels de ces provinces de Guatimala et ont été très profitables à tous.

Mais je veux laisser cette religieuse matière et dire que Cortès, craignant toujours qu'en Castille, grâce à l'Évêque de Burgos, les Procurateurs de Diego Velazquez, Gouverneur de Cuba, vinssent à se réunir de nouveau pour dire du mal de lui à l'Empereur notre Seigneur, et ayant eu avis certain par lettres de son père Martin Cortès ou de Diego de Ordas, qu'on moyennait son mariage avec Madame doña Juana de Zuñiga, nièce de don Alvaro de Zuñiga, duc de Bejar,

s'évertua à envoyer le plus de pesos possible, provenant tant des tributs que des presents des Caciques de tout le pays, afin que le duc de Bejar pût connaître ses grandes richesses aussi bien que ses actions héroïques et prouesses et, surtout, afin que Sa Majesté le favorisât de ses grâces. Pour lors, il envoya trente mille pesos et, à cette occasion, écrivit à Sa Majesté ce que je vais relater.

CHAPITRE CLXXII

Comment Cortès, en envoyant trente mille pesos d'or, écrivit à Sa Majesté qu'il s'employait à la conversion des naturels et réédification de Mexico, et avait dépêché, pour pacifier les provinces de Honduras, un Capitaine nommé Christoval de Oli à la tête d'une bonne Armada avec laquelle il s'était révolté, et rendit compte d'autres choses advenues à Mexico, et comment, par le même navire qui emportait les lettres de Cortès, le Contador de Sa Majesté Rodrigo de Albornoz en expédia d'autres fort secrètes, où il disait beaucoup de mal de Cortès et de ses compagnons, et de ce que Sa Majesté manda pourvoir à ce sujet.

DÉJA nanti du Gouvernement de la Nouvelle-Espagne par ordre de Sa Majesté, Cortès pensa qu'il serait bon de Lui faire assavoir les soins qu'il

prenait en la sainte conversion des naturels et réédification de la grande cité de Tenustitlan Mexico. Il Lui narra aussi qu'il avait expedié le capitaine Christoval de Oli pour peupler des provinces nommées Honduras, et lui avait confié cinq nefs bien avitaillées, avec grosse foison de soldats, maints chevaux, canons, escopettiers, arbalétriers, et tout genre d'armes, dépensant plusieurs milliers de pesos d'or en cette Armada, avec laquelle le Christoval de Oli s'était révolté, sur le conseil d'un certain Diego Velazquez, Gouverneur de l'île de Cuba, qui s'était associé avec lui; et que, si Sa Majesté le jugeait à propos, il était déterminé d'envoyer, sous bref délai, un autre Capitaine pour reprendre ladite Armada ou ramener Oli prisonnier, ou d'y aller lui-même en personne, vu que, s'il demeurait sans châtiment, d'autres Capitaines s'enhardiraient à se révolter avec d'autres armées, dans les autres terres insoumises qu'il était forcé d'envoyer conquérir et peupler, suppliant Sa Majesté de lui en octroyer licence. Il porta plaintes aussi contre le Diego Velazquez, non tant seulement pour le cas du capitaine Christoval de Oli, mais encore à raison des scandales et complots par lui suscités, et des lettres écrites de l'île de Cuba, excitant à l'occire, tellement que s'il sortait de cette cité de Mexico pour aller réduire quelques peuplades rebelles, ceux de la faction de Diego Velazquez se conjuraient pour l'occire et mettre la main sur le Gouvernement; qu'il avait fait justice de l'un des plus criminels, et que l'Évêque de Burgos, Président des Indes et grand ami du

Diego Velazquez, leur prêtait faveur à cet effet. Cortès ajoutait dans sa lettre qu'il envoyait et offrait à Sa Majesté trente mille pesos d'or, et que, sans les troubles et conjurations passés, il eût pu en recueillir bien davantage, mais qu'avec l'aide de Dieu et la bonne fortune de Sa Royale Majesté, il en expédierait autant que faire se pourrait, par tous les navires en partance.

Au même temps, il écrivit à son père Martin Cortès et à un sien parent, le Licencié Francisco Nuñez Rapporteur du Royal Conseil de Sa Majesté, ainsi qu'à Diego de Ordas, leur notifiant tout le dessusdit. En outre, il les informa qu'un certain Rodrigo de Albornoz, lequel était Contador à Mexico, médisait secrètement de lui parce qu'il n'avait pas eu d'aussi bons Indiens qu'il eût voulu et que Cortès lui avait refusé, pour la marier avec une personne de qualité, une Cacique, fille du Seigneur de Tezcuco; qu'il savait que ledit Albornoz avait été Secrétaire des Flandres, qu'il était grand serviteur de don Juan Rodriguez de Fonseca, et qu'en homme coutumier d'écrire des nouveautés et même en chiffres, il se pourrait faire qu'il écrivît à l'Évêque de Burgos, comme Président des Indes (nous ignorions encore à ce moment qu'il avait été destitué de cet emploi), des choses contraires à la vérité: qu'ils se tinssent donc bien avisés de tout. Cortès expédia ces lettres en double, car il se méfiait toujours de l'Évêque de Burgos qui, en sa qualité de Président, avait enjoint à Pedro de Issasaga et à Juan Lopez de Recalde, officiers de la Casa

de Contratacion de Séville, de lui expedier en poste toutes les lettres et dépêches de Cortès, afin d'en savoir le contenu, car Sa Majesté étant, en cette saison, venue de Flandres en Castille, l'Évêque de Burgos voulait gagner à la main et faire son rapport a Sa Majesté Césaréenne, avant que nos Procurateurs Lui pussent remettre les lettres de Cortès. Et, à ce moment, nous ne savions pas encore que la charge dė Président des Indes eût été retirée à l'Évêque de Burgos, don Juan Rodriguez de Fonseca.

Laissons les lettres de Cortès, et je dirai que, par la même nef qui emportait le pli de Cortès, le Conta dor Albornoz, déjà nommé, expédia d'autres lettres à Sa Majesté, à l'Évêque de Burgos et au Royal Conseil des Indes, ès quelles, chapitre par chapitre, il exposait tous les griefs déjà articulés contre Cortès, lorsque Sa Royale Majesté en institua juges les gentilshommes de son Royal Conseil dénombrés ci-dessus au chapitre afférent, lesquels, par sentence rendue, nous déclarèrent très loyaux serviteurs de Sa Majesté. Mais, outre les anciennes accusations, l'Albornoz écrivit à nouveau : Que Cortès exigeait de tous les Caciques de la Nouvelle-Espagne force tuileaux d'or et leur faisait tirer quantité d'or des mines, leur disant que c'était pour envoyer à Sa Royale Majesté, mais qu'il gardait tout et n'en envoyait mie; qu'il s'est fait bâtir des maisons très bien fortifiées; qu'il a réuni, sous couleur de les marier à des soldats Espagnols, beau nombre de filles de grands Seigneurs, et que si des hommes honorables les lui demandent pour femmes,

il ne les veut point bailler, préférant les garder pour amies. Il ajoutait que tous les Caciques et Principaux le tenaient en aussi haute estime que s'il eût été Roi; que, dans ce pays, on ne connaît d'autre Roi et Seineur que Cortès; que, comme Roi, il prélevait le Quint; qu'il a un fort grand trésor de barres d'or; qu'il est malaisé de savoir s'il est déjà rebelle ou s'il sera loyal dans l'avenir, et qu'il y avait nécessité que Sa Majesté dépêchât sans retard un Cavalier avec force soldats fort bien équipés, afin de lui ôter le commandement et seigneurie. Et il en écrivit bien d'autres sur la matière.

Je ne veux pas spécifier davantage le contenu de ces lettres, il me suffira de dire qu'elles vinrent aux mains de l'Évêque de Burgos, en sa résidence de Toro. Et comme, en cette saison, le Pamphilo de Narvaez et Christoval de Tapia, déjà souventes fois par moi nommés, étaient à la Cour, ainsi que tous les Procurateurs du Diego Velazquez, l'Évêque de Burgos leur donna le conseil, grâce à ladite lettre d'Albornoz, de renouveler auprès de Sa Majesté leurs anciennes plaintes contre Cortès, sous prétexte que les juges institués par Elle, s'étaient montrés très partiaux pour Cortès et de prier Sa Majesté de daigner examiner présentement et à nouveau ce qu'écrivait le Contador, son Officier, et, en preuve de ce, ils présentèrent les lettres susmentionnées. Au vu des lettres, émue par les paroles et plaintes que le Narvaez criait de sa grosse voix, demandant justice, Sa Majesté les crut vraies. D'autre part, l'Évêque de Burgos, don

Juan Rodriguez de Fonseca, les avait appuyées de maintes autres recommandations. Sa Majesté dit : Je veux envoyer châtier Cortès malgré tout son or, puisqu'on dit qu'il fait tant de mal, car justice est plus haute richesse que tout l'or qu'il peut envoyer. Et l'Empereur commanda de pourvoir à ce qu'on dépêchât incontinent l'Amiral de Santo Domingo avec six cents hommes, aux frais de Cortès. Il lui devait faire trancher la tête, s'il le trouvait coupable, et châtier tous ceux de nous qui avaient pris part à la défaite de Pamphilo de Narvaez. Et, pour y faire aller l'Amiral, Sa Majesté lui promit l'Amirauté de la Nouvelle-Espagne, au sujet de laquelle il plaidait pour lors à la Cour.

Or, bien que déja muni de ses provisions, l'Amiral, paraît-il, tarda quelques jours, ou n'osa pas partir, parce qu'il manquait d'argent, et peut-être aussi, parce qu'on lui conseilla de prendre garde à la chance de Cortès qui, malgré tout son armement, n'en avait pas moins déconfit Narvaez, et que ce serait aventurer sa vie et son état pour se retirer quinaud, car il ne trouverait en Cortès ni en aucun de ses compagnons faute aucune et rien que force loyauté. D'autre part, on représenta à Sa Majesté que c'était un gros morceau que l'Amirauté de la Nouvelle-Espagne, au prix des minces services que Lui pourrait rendre cette expédition.

Entre temps que l'Amiral se préparait à partir pour la Nouvelle-Espagne, la chose vint à être sue par les Procurateurs de Cortès, son père Martin Cortès et

un moine nommé Fray Pedro Melgarejo de Urrea. Et comme ils avaient les doubles des lettres de Cortes, ils comprirent, grâce à elles, que c'était quelque traître tour du Contador Albornoz ou d'autres personnes ennemies de Cortès, et, tout à coup, ils allèrent aussitôt trouver le duc de Bejar, lui firent relation de tout ce que j'ai ci-dessus remémoré, et lui montrèrent les lettres de Cortes. Lorsqu'il apprit qu'on envoyait l'Amiral avec un si gros nombre de soldats, le Duc en fut fortement touché, car il avait du tout résolu de marier Cortès avec Madame doña Juana de Zuñiga, sa nièce. Et, sur l'heure, sans plus dilayer, il se présenta devant Sa Majesté, accompagné de certains comtes de ses amis et parents, du vieux Martin Cortès et de Fray Pedro Melgarejo de Urrea. Advenus en la présence de l'Empereur notre Seigneur, ils firent fort humblement toutes les révérences obligées et dûes à notre Roi et Seigneur, et le Duc dit qu'il suppliait Sa Majesté de ne pas prêter l'oreille à la lettre d'un homme tel que le Contador Albornoz, ennemi de Cortès, jusques à ce qu'Elle eût d'autres informations dignes de foi et créance, et de ne point envoyer d'Armada. Et bien plus, le Duc dit qu'il s'étonnait que Sa Majeste, si chrétienne et droite en justice, pût si délibérément envoyer appréhender Cortès et ses soldats, après leurs si bons et loyaux services sans pareils au monde et tels que, dans aucun livre, on n'a pu trouver que vassaux en aient oncques rendu de semblables aux Rois passés! Qu'il avait une fois déjà garanti sur sa tête que Cortès et tous ses soldats

sont trés loyaux et le seront toujours, et que, derechef, présentement et volontiers, il offre encore et sa tête et tout son état comme garants que Sa Majesté nous trouverait toujours très loyaux ainsi qu'Elle le verrait par ci-après. Là-dessus on montra à Sa Majesté les lettres que Cortès écrivait à son père, ès quelles il exposait, ainsi que je l'ai narré, que le Contador lui en voulait de ce qu'il ne lui avait pas donné d'aussi bons Indiens qu'il prétendait et lui avait refusé la fille d'une fort principale Cacique. Le Duc dit encore que Sa Royale Majesté devait considérer combien souventes fois Cortès lui avait expédié et offert de grosses quantités d'or, ajoutant maintes autres décharges en sa faveur.

Et Sa Majesté voyant que là claire justice était pour Cortès et nous autres les Conquérants, manda pourvoir à ce qu'une personne de qualité et savoir, imbue de la crainte de Notre Seigneur Dieu, fût chargée de faire rendre à Cortès ses comptes.

Or, en cette saison, la Cour se tenait à Tolède. Le Lieutenant du Corregidor don Martin de Cordova, comte de Alcaudete, était un gentilhomme nommé le Licencié Luis Ponce de Leon, cousin dudit comte qui était, pour lors, Corregidor de cette cité. Sa Majesté fit appeler ledit Licencié Luis Ponce de Leon, et lui commanda de partir sans retard pour la Nouvelle-Espagne, de faire rendre ses comptes à Cortès, et s'il le trouvait en quelque chose coupable de ce dont on l'accusait, de le châtier avec toute rigueur de justice. Le Licencié Luis Ponce de Leon répondit qu'il rempli-

rait le mandat Royal, et commença à se préparer pour le voyage, mais il ne se pressa guère, car il tarda plus de deux ans et demi à arriver à la Nouvelle-Espagne.

Et je vais laisser là les partisans du Gouverneur de Cuba, Diego Velazquez, et leurs accusations contre Cortès, ainsi que le Licencié Luis Ponce de Leon et ses préparatifs de voyage, pour dire, outrepassant mon récit et anticipant sur les événements, que ce ne fut que deux ans plus tard, par ce qu'écrivit Martin Cortès, de la Cour, que nous fûmes informé de tout ce que je viens de narrer ici au sujet des lettres de Cortès et de l'Albornoz. Et, afin que les curieux lecteurs sachent que c'était constante habitude de la part de l'Albornoz d'écrire à Sa Majesté ce qui n'était pas, je veux en conter un trait. Les personnes qui ont séjourné à la Nouvelle-Espagne et dans la cité de Mexico, doivent savoir qu'au temps où en était Vice-Roi don Antonio de Mendoza, cet homme très illustre et digne de mémoire (Dieu l'ait en sa sainte gloire) gouvernait très judicieusement et justement. Or, le Rodrigo de Albornoz, qui n'était pas très bien avec lui, écrivit à Sa Majeste, médisant de son administration, et ces mêmes lettres qu'il avait envoyées à la Cour revinrent à la Nouvelle-Espagne aux mains du Vice-Roi. Celui-ci, après y avoir lu tout le mal qu'il y disait de lui, fit appeler l'Albornoz, et d'une voix douce et lente, en faisant des pauses (c'est ainsi que parlait le Vice-Roi), lui dit, en lui montrant les lettres : Puisque vous avez pour coutume d'écrire à Sa Majesté, écrivez la vérité, et, maintenant, allez avec Dieu, vous

n'êtes qu'un méchant homme ! Et le Contador resta tout penaud et honteux.

C'est assez bavarder sur ce sujet. Je veux dire comment Cortès, sans rien savoir pour lors de tout ce qui s'était tramé contre lui à la Cour, expédia à Honduras une Armada contre Christoval de Oli. Et j'en vais narrer l'aventure.

CHAPITRE CLXXIII

Comment Cortès, sachant que Christoval de Oli s'était révolté avec son Armada et avait fait société avec Diego Velazquez, Gouverneur de Cuba, envoya contre lui un Capitaine nommé Francisco de las Casas, et quel en fut le succès.

Il me faut retourner fort en arrière de notre relation, afin qu'on l'entende bien. J'ai déjà dit, à son chapitre, comment Cortès avait envoyé aux Higueras et Honduras une Armada commandée par Christoval de Oli et comment celui-ci s'était révolté. Or, lorsque Cortès apprit que Christoval de Oli s'était soulevé avec la flotte, à l'aide de Diego Velazquez, Gouverneur de Cuba, il demeura fort pensif; mais comme il était hardi et ne se laissait guère moquer en de telles occurrences, il avait déjà fait son rapport a Sa Majesté et Lui avait écrit en sa lettre, ainsi que je l'ai dit, qu'il comptait aller en personne ou envoyer

d'autres Capitaines contre ledit Christoval de Oli. Or, en cette saison, était venu de Castille à Mexico un Cavalier nommé Francisco de las Casas, personne en qui il se pouvait fier et son parent. Et Cortès résolut de l'envoyer contre Christoval de Oli, avec cinq nefs bien artillées et avitaillées et cent soldats, parmi lesquels des Conquérants de Mexico, de ceux qui l'avaient accompagné depuis l'île de Cuba. C'était un Pedro Moreno Medrano, un Juan Nuñez de Mercado, un Juan Bello et d'autres que je ne nomme pas ici et qui trépassèrent en chemin.

Or donc, le Francisco de las Casas ayant été dépêché, avec pouvoirs et commandements fort bastants pour appréhender ledit Christoval de Oli, sortit du port de la Veracruz sur ses bonnes nefs bien avitaillées, avec ses pennons aux armes Royales, et, le vent le favorisant, arriva à la baie du Triunfo de la Cruz, où le Christoval de Oli tenait sa flotte à l'ancre, auprès d'une ville qu'il avait fondée et nommée Triomphe de la Croix, ainsi que je l'ai d'autres fois dit ci-dessus, à son chapitre. Lorsqu'il vit ces navires mouillés en son port, malgré que Francisco de las Casas eût fait arborer des bannières de paix, le Christoval de Oli, ne s'en tenant pas pour assuré, fit armer deux caravelles avec force soldats et leur interdit le port de peur qu'ils ne prissent terre. Ce que voyant, Las Casas, qui était homme hardi, fit tirer et mettre à la mer ses bateaux, les garnit d'hommes en force et en armes, de fauconneaux, escopettes et arbalètes et y descendit, résolu a prendre terre d'une maniere ou

de l'autre, et le Christoval de Oli l'en voulant empêcher, ils eurent une brave bataille où Las Casas coula une des deux caravelles de l'ennemi, lui tua quatre soldats et en blessa d'autres.

Alors Christoval de Oli qui, peu de jours auparavant, avait envoyé en expédition au rio de Pichin deux compagnies de ses gens pour prendre un Capitaine nommé Gil Gonzalez de Avila, lequel, sous prétexte que ledit rio de Pichin tombait dans le Gouvernement du Golfo Dulce, était à faire des conquêtes en cette Province, voyant qu'il n'avait pas sous la main tous ses soldats et les attendant d'heure en heure, délibéra de faire des propositions de paix à Francisco de las Casas. S'il prenait terre, Oli sentait bien qu'ils en viendraient aux mains et, désireux d'avoir sa troupe au complet, il demanda la paix. Quant au Las Casas, il résolut de se tenir, loin de terre, cette nuit-là, en haute-mer, avec ses navires, à la cape et à l'aguet, avec l'intention d'aller débarquer en une autre baie, car, pendant la riotte et bataille marine, on lui avait secrètement remis une lettre où quelques soldats de la troupe d'Oli, partisans de Cortès, lui promettaient leur aide et l'engageaient à venir par terre s'emparer de Christoval de Oli.

Les choses en étaient là, mais la bonne fortune d'Oli et la male chance de Las Casas furent telles que, cette nuit même, se leva un furieux vent de nord et, comme il souffle par le travers de cette côte, il y jeta les navires de Francisco de las Casas, si roidement qu'il y perdit tout. Trente soldats se noyèrent

Les autres furent pris et restèrent deux jours sans manger, tout trempés d'eau salée et mouillés par la pluie qui tombait à torrents, recrus de fatigue et de froid. Et le Christoval de Oli était fort joyeux et triomphant d'avoir pris le Francisco de las Casas. Et il fit sur l'heure jurer aux soldats prisonniers qu'ils seraient toujours avec lui et contre Cortès, s'il venait en personne à cette terre. Sitôt qu'ils eurent juré, il les relâcha, ne retenant que le seul Francisco de las Casas.

Peu de temps après, les Capitaines qu'il avait envoyés contre Gil Gonzalez de Avila, le ramenèrent prisonnier. Ce Gil Gonzalez de Avila était venu, semble-t-il, comme Gouverneur et Capitaine du Golfo Dulce et avait fondé une ville, laquelle était sise à une lieue environ du port que l'on dénomme aujourd'hui Golfo Dulce. On l'avait appelée San-Gil de Belle-Vue, parce que le rio de Pichin était en ce temps peuplé de bons pueblos. Gil Gonzalez n'avait avec lui que fort peu de soldats, car la plupart étaient tombés malades et d'autres étaient demeurés en ladite ville de San-Gil de Buena-Vista. Cristoval de Oli en fut informé et l'envoya prendre. Gil Gonzalez ne se voulut pas laisser faire et huit Espagnols de ses gens, ainsi qu'un sien neveu nommé Gil de Avila, furent occis en la bagarre.

Christoval de Oli, se voyant avec deux prisonniers, tous deux Capitaines, en était fort allègre et content. Et comme il avait renom de vaillant et certes il l'était de sa personne, afin que cette aventure fût

sue par toutes les Iles, il l'écrivit à son ami Diego Velazquez, à l'île de Cuba. Puis, quittant le Trionfo de la Cruz, il alla à un pueblo de l'intérieur, sis en pays peuplé de maints autres villages. Ce pueblo a nom Naco et il est à présent detruit, comme tous les autres. Et je le dis, parce que je les ai vus et parcourus, ainsi que San-Gil de Buena-Vista et le rio Pichin et le rio de Balama, lors de ma campagne avec Cortès, ainsi que plus amplement le narrerai en son temps et lieu.

Retournons à notre relation. Christoval de Oli s'établit avec ses prisonniers dans Naco, d'où il faisait des expéditions. Il y envoya comme Capitaine un certain Briones. Ce Briones qui avait été un des premiers conseillers de sa révolte, était naturellement brouillon. Il lui manquait les deux lobules des oreilles et il prétendait qu'on les lui avait coupées, parce que étant assiégé en une forteresse, il avait refusé de se rendre, lui et d'autres Capitaines. Ce dit Briones fut depuis pendu à Guatimala, comme séditieux et mutineur d'armées. Reprenons notre récit. Or donc, ce Briones étant parti à la tête d'une grosse troupe, le bruit courut aux quartiers de Christoval de Oli qu'il s'était soulevé avec tous les soldats de sa compagnie et qu'il s'en allait à la Nouvelle-Espagne. C'était vrai. Ce que voyant, les Capitaines prisonniers Francisco de las Casas et Gil Gonzalez de Avila, jugèrent le moment opportun pour tuer Christoval de Oli. Et comme ils allaient partout, libres et sans liens, Oli se tenant pour fort vaillant n'en faisait aucun

cas, ils concertèrent très secrètement avec les soldats et amis de Cortès que, au cri de : A moi, pour le Roi et Cortès en son Royal nom, contre ce tyran! ils l'occiraient à coups de couteaux. Le complot fait, Francisco de las Casas, moitié plaisantant et riant, disait à Oli : Seigneur Capitaine, lâchez-moi : j'irai à la Nouvelle-Espagne parler à Cortès et lui rendre compte de ma défaite et je m'entremettrai pour que Votre Grâce, comme son Capitaine, conserve son Gouvernement : considérez que vous devez tout à Cortès, que ma prison ne vous importe guère et que je ne puis que vous embarrasser en vos conquêtes. Le Christoval de Oli répondit qu'il se trouvait fort bien ainsi et se réjouissait de tenir un si vaillant homme en sa compagnie. A cela, le Francisco de las Casas repartit : Alors, que Votre Grâce prenne garde à sa personne, car, un jour ou l'autre, je tâcherai de vous tuer. Christoval de Oli ne fit aucun cas de cette parole qu'il prenait pour une gausserie.

L'accord était fait avec les amis de Cortès. Or, un soir, on devisait autour de la table du souper dont on venait d'ôter les nappes. Les maîtres d'hôtel et les pages étaient allés souper. Il y avait là Juan Nuñez de Mercado avec d'autres soldats du parti de Cortès et du complot et Francisco de las Casas et Gil Gonzalez de Avila qui, chacun, tenaient caché un couteau d'écritoire aigu comme rasoir, car on ne leur laissait point porter d'armes. Ils discouraient avec Christoval de Oli des conquêtes de Mexico et de la fortune de Cortès, quand, brusquement, las Casas empoigna par

la barbe Oli qui ne s'y attendait aucunement et lui donna par la gorge du couteau qu'il avait fait affiler comme un rasoir. Gil Gonzalez et les soldats de Cortès se jetèrent aussitôt sur lui et le navrèrent en tant d'endroits qu'il ne se put valoir; mais, comme il était très roide et membru et d'une force extrême, il se dépêtra de leurs mains en criant : A moi! Mais tous ses gens étaient à souper et sa malechance fut telle qu'ils ne vinrent pas à temps. Il s'enfuit donc et s'alla cacher dans des halliers, espérant que les siens le secourraient. Ils accoururent en nombre. Ce non obstant, Francisco de Las Casas criait et appelait : Ici, pour le Roi et Cortès contre ce tyran! Il n'est plus temps de souffrir ses tyrannies! Et lorsqu'ils ouïrent le nom de Sa Majesté et de Cortès, tous ceux qui venaient au secours de Christoval de Oli ne l'osèrent plus défendre. Las Casas les fit arrêter. Cela fait, on publia un ban enjoignant à quiconque saurait où était Oli, de le déclarer, sous peine de mort. Aussitôt, sa retraite fut découverte, il fut pris, son procès fut fait et, suivant sentence rendue par les deux Capitaines, il fut décapité sur la place de Naco. Ainsi mourut ce très valeureux homme pour avoir écouté de méchants conseillers et s'être révolté contre Cortès, sans considérer qu'il l'avait fait son Mestre de Camp et gratifié de fort bons Indiens. Christoval de Oli était marié avec une Portugaise nommée doña Filipa de Araujo et en avait une fille. Et comme en un chapitre antérieur, j'ai dit sa stature, ses traits, son pays et condition, je n'en dirai pas plus long.

Francisco de las Casas et Gil Gonzalez de Avila, se voyant libres et leur ennemi mort, réunirent leurs deux troupes et s'accordèrent pour commander tous deux. Las Casas fonda Truxillo et lui imposa ce nom, etant natif de Truxillo d'Estramadure. Gil Gonzalez dépêcha des messagers à San-Gil de Buena-Vista, qu'il avait déjà fondée, pour y faire savoir l'événement et commander à son lieutenant nommé Armenta de demeurer où il l'avait laissé, sans rien innover, parce qu'il allait à la Nouvelle-Espagne demander secours et renforts à Cortès et reviendrait promptement. Tout ainsi réglé, les deux Capitaines résolurent d'aller à Mexico informer Cortès de ce qui était advenu.

Nous allons en rester là jusqu'au moment opportun et je vais dire les dispositions que prit Cortes, sans rien savoir de l'aventure de Naco.

CHAPITRE CLXXIV

Comment Hernando Cortès sortit de Mexico, s'acheminant vers les Higueras en quête de Christoval de Oli, de Francisco de las Casas et des autres Capitaines et soldats; des Cavaliers et Capitaines qu'il tira de Mexico pour aller en sa compagnie, de l'apparat et train qu'il mena jusqu'à la ville de Guazacualco et de ce qui en outre se passa.

Le Capitaine Hernando Cortès, peu de mois après avoir expédié Francisco de las Casas contre Christoval de Oli, ainsi que je l'ai narré ci-dessus à son chapitre, s'avisa de ce que son Armada pouvait, d'aventure, n'avoir pas eu bon succès. D'autre part, on lui disait que ce pays était riche en mines d'or. Il était donc tout à la fois aussi convoiteux des mines, qu'inquiet des disgrâces qui avaient pu advenir à l'Armada, se représentant les malheurs qu'en de telles entreprises la méchante Fortune amène d'ordinaire. Et comme, de nature, il était de grand cœur, il s'était repenti d'avoir envoyé Las Casas, non qu'il ne l'estimât bastant à tout péril, mais parce qu'il regrettait de n'y être pas allé lui-même. Et mû par ces pensers, il résolut de partir.

Il laissa Mexico bien muni d'artillerie tant aux forts qu'aux arsenaux, et mit en sa place pour gouverner, comme ses lieutenants, le Trésorier Alonzo de Estrada

et le Contador Albornoz. Et s'il eût connu les lettres que le Contador avait écrites en Castille à Sa Majesté, médisant de lui, certes, il ne lui aurait pas baillé tel pouvoir, et je ne sais même ce qui en serait advenu. Il choisit pour son Alcalde-Mayor le Licencié Zuazo, déjà maintes fois par moi nommé, et pour Lieutenant d'Alguazil Mayor et Majordome de tous ses biens, un certain Rodrigo de Paz, son parent. Il laissa Mexico aussi bien approvisionné qu'il put, et recommanda à ces Officiers du Domaine Royal auxquels il remettait la charge du Gouvernement, d'avoir grand souci de la conversion des naturels et, de même, à Fray Toribio Motolinea, de l'Ordre de Monsieur saint François, et au Père Fray Bartolomé de Olmedo, que j'ai si souvent nommé, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, lequel était puissant et estimé dans Mexico et le méritait bien car il était bon moine et Religieux, les enchargeant d'avoir l'œil à ce que Mexico, ni d'autres provinces ne se soulevassent. Et, afin que le pays demeurât plus paisible et sans grands Caciques pour chefs, il emmena quant et lui le plus grand de Mexico, Guatemuz, celui qui, maintes fois par moi remémoré, nous guerroya lorsque nous gagnâmes Mexico, et le seigneur de Tacuba et l'un des chefs du susdit Guatemuz, nommé Juan Velazquez, et maints autres Principaux, parmi lesquels Tapiezuela qui était fort prééminent. Il prit aussi avec lui d'autres Caciques de la province de Mechoacan et doña Marina l'interprète, car Geronimo de Aguilar était déjà trépassé. Et il mena en sa compagnie beau nombre de Cavaliers et

Capitaines habitant Mexico, tels que Gonzalo de Sandoval qui était Alguazil Mayor, Luis Marin, Francisco Marmolejo, Gonzalo Rodriguez de Ocampo, Pedro de Ircio, Avalos et Saavedra qui étaient frères, un certain Palacios Rubios, Pedro de Saucedo le Camus, Geronimo Ruiz de la Mota, Alonso de Grado, Santa Cruz le Burgalais, Pedro de Solis, de son surnom Casquet, Juan Xaramillo, Alonso Valiente, un Navarrete, un Serna et Diego de Mazariegos, cousin du Trésorier, et Gil Gonzalez de Benavides, Hernan Lopez de Avila, Gaspar de Garnica et maints autres dont j'ai oublié les noms. Il conduisit aussi Fray Juan de las Varillas, de Salamanque, frère de la Merci, un Clerc et deux Franciscains Flamands, bons théologiens et prédicateurs. Il emmena pour majordome un certain Carranza, pour maîtres d'hôtel, Juan de Jasso et Rodrigo Mañueco, pour sommelier Cervan Bejarano, pour argentier un certain San-Miguel qui vivait d'habitude à Guaxaca, et pour dépensier un Guinea, lequel fut aussi habitant de Guaxaca. Il emporta quantité de vaisselles d'or et d'argent, et celui qui en avait la charge était Tello de Medina. Il avait pour valet de chambre un Salazar, natif de Madrid, pour médecin, le Licencié Pero Lopez qui habita Mexico, Maître Diégo de Pedraza pour chirurgien, et de nombreux pages, dont l'un était don Francisco de Montejo, qui fut dans la suite des temps Capitaine au Yucatan (il ne s'agit pas ici de son père l'Adelantado), deux pages de lances, dont l'un avait nom Puebla, huit valets d'éperons et deux fauconniers nommés Perales et Garci

Caro et Alvaro Montañes, cinq joueurs de hautbois, sacquebuttes et doulcines, un danseur de corde et un jongleur montreur de marionnettes. Gonzalo Rodriguez de Ocampo était son Écuyer. Des muletiers Espagnols conduisaient ses mulets de somme et, enfin, venait un grand troupeau de porcs qui s'en allaient quêtant leur nourriture au long du chemin. Et, avec les Caciques dessusdits, marchaient environ trois mille Indiens Mexicains armés en guerre, sans compter la foule des gens de leur service.

Cortès était déjà sur son départ, quand le Factor Salazar et le Veedor Chirinos qui restaient à Mexico, voyant qu'il ne leur laissait aucune charge et qu'il ne tenait pas d'eux autant de compte qu'ils auraient souhaité, resolurent de se faire les grands amis du Licencié Zuazo, de Rodrigo de Paz et de tous les amis et vieux Conquérants de Cortès qui devaient rester en son absence, et, tous ensemble, lui présentèrent une requête concluant à ce qu'il ne sortît pas de Mexico et demeurât pour gouverner le pays, lui représentant que toute la Nouvelle-Espagne se soulèverait. Là-dessus il y eut de longs discours et répliques de Cortès à ceux qui faisaient la requête, et, ne le pouvant convaincre de rester, le Factor et le Veedor dirent qu'ils le voulaient servir et accompagner jusques à Guazacualco, où il devait passer.

Les voilà donc partis de Mexico, avec le train que j'ai décrit. Si je savais dire les grandes réceptions et fêtes qu'on leur faisait dans toutes les peuplades qu'ils traversaient, ce serait chose merveilleuse. Plus de

cinquante soldats et gens errants nouvellement venus de Castille se joignirent à eux au cours du chemin. Et Cortès, craignant qu'il n'y eût de vivres à suffisance pour tous, leur ordonna d'aller par deux routes distinctes jusques à Guazacualco.

Or, au long des journées de marche, le Factor, Gonzalo de Sandoval et le Veedor faisaient mille courtoisies à Çortès, particulièrement le Factor qui, lorsqu'il lui parlait, tenait toujours sa toque à la main, courbé jusques à terre, le tout accompagné de fort grandes révérences et, en de délicates paroles, très affectueuses et de la plus haute rhétorique, il lui disait de s'en retourner à Mexico et de ne point s'exposer à un si long et si fatigant voyage, lui représentant maints inconvénients. Parfois même, pour lui complaire, il s'en allait à côté de Cortès, sur le chemin, chantant des chansons de ce goût : Ah! mon oncle, retournons-nous-en! Ah! mon oncle retournons! Et Cortès lui répliquait sur le même ton : En avant, mon neveu, en avant! N'en croyez pas les augures! Il en sera ce que Dieu voudra! En avant, mon neveu, etc...

C'est assez deviser du Factor et de ses amènes et délicates paroles. Je veux dire que, sur la route, en un hameau appartenant à Ojeda le Borgne, non loin du pueblo d'Orizava, Juan Xaramillo se maria par devant témoin avec l'interprète doña Marina.

Passons outre. S'acheminant vers Guazacualco, nos gens arrivèrent à un gros bourg de la commanderie de Gonzalo de Sandoval, nommé Guazpaltepeque. Or,

lorsque nous sûmes, dans Guazacualco, qne Cortès s'avançait avec une si noble cavalcade, nous allâmes à trente-trois lieues, comme qui court au-devant d'un bénéfice, tant Alcade-Mayor que Capitaines, avec tout le Conseil de Ville et les Regidors, pour le recevoir et lui souhaiter la bienvenue. Et je le dis ici, afin que les curieux lecteurs et autres voient en quelle estime et aussi en quelle crainte était tenu Cortès, car on ne faisait que ce qu'il voulait, bon ou mauvais. De Guazpaltepeque, il s'achemina vers notre ville, et, à une grosse rivière qu'il y a sur la route, ses mésaventures commencèrent. Au passage, trois canoas chavirèrent. Cortès y perdit quelque argent et hardes; mais Juan Xaramillo y laissa la moitié de son bagage. On n'en put rien tirer, à cause que la rivière était pleine de très grands lézards. Puis, nous gagnâmes un pueblo du nom d'Uluta et, de là, jusques à Guazacualco où nous l'accompagnâmes, ce n'était que peuplades. Et je veux dire la foule de canoas attachées deux par deux que nous avions fait préparer sur le grand fleuve, proche la ville. Il y en avait plus de trois cents.

Et quelle noble réception nous lui fîmes avec arcs triomphaux, embuscades de Chrétiens et de Mores et autres grandes réjouissances et feux d'artifices! Nous le logeâmes du mieux que nous pûmes, ainsi que tous ceux de sa compagnie. Cortès demeura là six jours, et le Factor ne cessait de lui répéter qu'il fallait qu'il rebroussât chemin et prît garde à ceux qu'il laissait en son lieu : qu'il tenait le Contador pour un triple brouillon à double face, ami de nouveautés: que le Tréso-

rier se vantait d'être fils du Roi Catholique, et que pour lui, il n'opinait rien de bon de ce qu'il avait pu voir des colloques et entretiens secrets qu'ils tenaient depuis qu'il leur avait remis le pouvoir et même auparavant. D'ailleurs, Cortès avait eu en mains, pendant la route, des lettres de Mexico où l'on disait du mal de l'administration de ceux qu'il avait laissés en son lieu. Les amis du Factor l'en avisaient, et, là-dessus, ledit Factor disait à Cortes qu'il saurait, lui et le présent Veedor, gouverner aussi bien que ceux qu'il avait laissés à Mexico, et il entremêlait des choses si mielleuses à toutes ses offres de service, en paroles si amoureuses, qu'il finit par convaincre Cortès de lui bailler, ainsi qu'au Veedor Chirinos, pouvoir pour être Gouverneurs sous cette condition que, s'ils voyaient Estrada et Albornoz ne point faire ce qu'ils devaient au service de Notre Seigneur et de Sa Majesté, ils gouverneraient seuls. Ces pouvoirs furent cause de maintes disgrâces et troubles qu'il y eut à Mexico, ainsi que je le dirai quatre chapitres plus outre; et tant que nous n'aurons pas achevé un très pénible voyage, et que nous ne serons pas installés dans une ville nommée Truxillo, je ne conterai rien des événements advenus à Mexico. Mais je dirai que le Père Fray Bartolomé de Olmedo et les Frères de Saint-François murmuraient contre Cortès de ce qu'il avait baillé ces pouvoirs : Plaise à Dieu que Cortès n'en ait pas repentir ! Et ils ne disaient point mal, comme nous le verrons bientôt. Mais leurs murmures importaient peu; Cortès n'en faisait pas grand cas, encore qu'ils fussent

de bons moines, car il n'avait pas envers eux aussi bon vouloir que pour Fray Bartolomé de Olmedo qui était toujours son conseiller.

Passons, et je dirai avec combien de compliments et d'accolades, le Factor et le Veedor prirent congé de Cortès avant de s'en retourner à Mexico. Le Factor avait comme des sanglots dans la voix, et l'on eût dit qu'il allait pleurer en faisant ses adieux. Et, avec ses provisions dans le sein, libellées à son gré par son ami le Secrétaire Alonso Valiente, ils rebroussent devers Mexico, ramenant Hernan Lopez de Avila, lequel était mal grevé de douleurs et tout perclus de bubes.

Laissons-les donc suivre leur chemin, car je ne traiterai, en cette relation, des grands troubles et zizanies qu'il y eut à Mexico, qu'en temps et lieu, lorsque nous serons, avec Cortès et tous les Cavaliers déjà nommés et maints autres sortis de Guazacualco, parvenus à Truxillo, après avoir exécuté ce si pénible voyage où nous fûmes au point de nous perdre, ains que je le conterai plus loin. Et comme, en la même saison, adviennent deux ou trois choses, afin de ne pas perdre le fil de l'une pour narrer l'autre, j'ai résolu de suivre celui de notre très-laborieux chemin.

CHAPITRE CLXXV

De ce que disposa Cortès après le retour du Factor et du Veedor à Mexico, du labeur que nous eûmes en ce long chemin, des grands ponts que nous fîmes et de la faim que nous endurâmes au cours des deux ans et trois mois que dura ce voyage.

Après la départie du Factor et du Veedor, la première chose qu'ordonna Cortès fut d'écrire à la Villa Rica à un sien Majordome nommé Simon de Cuenca de charger deux navires de faible tonnage de biscuit de maïs (en ce temps, on ne récoltait pas de froment à Mexico), de six pipes de vin, huile, vinaigre, porc salé, fers de chevaux et autres objets d'approvisionnements. Ces navires devaient suivre la côte du nord, et il écrirait et ferait savoir en quel lieu ils aborderaient. Ledit Simon de Cuenca les devait commander. Ensuite, Cortès enjoignit à tous les habitants de Guazacualco de partir avec lui. Les malades seuls restèrent. J'ai déjà dit que cette ville était peuplée des Conquérants les plus anciens, quasi tous hidalgos, ayant eu part aux conquêtes passées de Mexico. Or, au moment où nous nous devions reposer de nos grands travaux et moyenner quelques acquêts et épargnes, il nous commanda pour une marche de plus de cinq cents lieues, à travers un territoire presque tout entier hostile, laissant derrière nous perdu tout ce que

nous avions. Et nous demeurâmes en ce voyage plus de deux ans et trois mois.

Donc, pour reprendre notre propos, nous étions tous prêts, avec nos armes et chevaux et nous n'osions lui dire non. Et si quelqu'un rechignait, il le faisait marcher de force. Nous étions en tout, tant de Guazacualco que de Mexico, deux cent cinquante soldats environ, dont cent trente à cheval et le reste escopettiers et arbalétriers, sans compter beaucoup d'autres soldats nouvellement venus de Castille.

A moi, Cortès m'ordonna d'aller incontinent, comme Capitaine de trente Espagnols et de trois mille Indiens Mexicains, contre les peuplades hostiles de Cimatan. Je devais y entretenir les trois mille Mexicains, et si les naturels de cette province se tenaient cois ou venaient se soumettre au service de Sa Majesté, ne les molester ou violenter en rien, hors leur faire donner à manger à mes gens; s'ils se refusaient à obéir, j'avais ordre de les envoyer sommer de la paix, par trois fois, de manière à ce qu'ils comprissent bien, par devant un notaire qui m'accompagnait et des témoins, et, au cas où ils s'obstineraient, de les guerroyer et, à cet effet, Cortès me bailla des pouvoirs et instructions que je conserve encore aujourd'hui signés de son nom et de son secrétaire Alonso Valiente. Je fis ce voyage, conformément à ses ordres, et ces peuplades demeurèrent paisibles; mais, peu de mois après, voyant qu'il ne restait que peu d'Espagnols à Guazacualco, et que nous tous, les Conquérants, nous étions partis avec Cortès, ils se levèrent derechef. Quant à

moi, ma mission achevée, je gagnai, avec mes Espagnols et mes Indiens, le pueblo d'Iquinuapa où Cortès m'avait ordonné de me rendre.

Retournons à Cortès et à son voyage. Sorti de Guazacualco, il alla à Tonala, à huit lieues de marche, passa une rivière en canoas et gagna un autre village nommé El Aguayalulco. Puis, ayant traversé un autre rio en canoas, à sept lieues d'Aguayalulco, il franchit un bras de mer et, à cet effet, on lui fit un pont de près d'un demi quart de lieue de long, chose vraiment merveilleuse que ce pont jeté à travers l'estuaire. Et ce fut l'ouvrage de deux Capitaines, habitants de Guazacualco, que Cortès envoyait toujours en avant, et dont l'un, nommé Francisco de Medina, était homme diligent et qui savait fort bien commander aux naturels du pays. Ce grand pont passé, il s'achemina à travers des hameaux, jusqu'à un autre fleuve, nommé Mazapa, qui descend de Chiapa et que les mariniers appellent Rio de dos Bocas. Après avoir passé ce fleuve à l'aide de nombreuses canoas attachées deux par deux, Cortès advint aux pueblos d'Iquinuapa où, comme je l'ai dit, je l'attendais avec ma compagnie de soldats. Après quoi, il franchit, sur des ponts que nous fîmes avec des madriers, une autre rivière, puis un estuaire, et arriva au gros bourg de Copilco. C'est à partir de là que commence la province que l'on nomme la Chontalpa, laquelle était des mieux peuplées, couverte de vergers de cacaos et très pacifique. De Copilco nous allâmes par Nacaxuxuica à Zagutan, traversant en route une autre rivière en canoas. Cortès y perdit

une certaine quantité de fers de chevaux. Ce pueblo était paisible lorsque nous y entrâmes, mais, à la nuit, les manants s'ensauvèrent et se mussèrent en des marais, sur l'autre bord d'un grand fleuve. Alors Cortès nous commanda de les aller quérir à travers les bois. Cet ordre fut inconsidéré et sans profit. Après avoir passé très difficilement le fleuve, nous ramenâmes sept Principaux et quelques menues gens, mais on n'en put rien tirer, car ils s'enfuirent derechef et nous demeurâmes seuls et sans guides.

En ce désarroi, survinrent les Caciques de Tabasco, avec cinquante canoas chargées de maïs et de vivres, et, au même temps, des Indiens de ma commanderie de Teapan que j'avais alors, amenèrent quelques canoas de victuailles. Puis nous nous dirigeâmes vers Tepetitan et Iztapa. Et nous fûmes arrêtés par une fort grosse rivière nommée Chilapa, où nous nous attardâmes quatre jours à faire des barques. Je dis à Cortès que dans le haut de la rivière, d'après ce que j'avais ouï dire, il y avait un pueblo nommé Chilapa, du même nom que la rivière, et qu'il serait bon d'embarquer dans une canoa brisée que nous avions trouvée là, cinq de nos guides Indiens et de les y envoyer demander des canoas. Suivant mon dire et l'ordre de Cortès, les cinq Indiens furent dépêchés avec un soldat, et, en remontant le rio, rencontrèrent deux Caciques qui amenaient six grandes canoas et des vivres. Grâce à ces barques, nous pûmes passer. Ce passage dura quatre jours. De là, nous gagnâmes Tepetitan. Le village était vide et les cases brûlées. Et, à ce que

nous apprîmes, d'autres peuplades avaient, peu de jours auparavant, assailli et brûlé ce village, et emmené nombre d'habitants captifs. Pendant les trois jours que nous marchâmes, après avoir passé le rio de Chilapa, le chemin était fort boueux et les chevaux s'y embourbaient jusques aux sangles. Il y avait de très vastes champs. De là, nous poussâmes jusqu'à un autre pueblo, nommé Iztapa. Les Indiens prirent peur et s'ensauvèrent de l'autre côté d'une grosse rivière. Nous les y allâmes quérir, ramenant les Caciques et nombre de naturels avec leurs femmes et enfants. Cortès leur parla flatteusement et leur fit rendre quatre Indiennes et trois Indiens que nous leur avions pris dans les bois. En retour, ils offrirent gracieusement à Cortès quelques objets d'or de peu de valeur. Nous demeurâmes trois jours en ce village, parce qu'il y avait de la bonne herbe pour les chevaux et beaucoup de maïs, et Cortès disait que c'était bon terroir à fonder une ville, les environs, d'après ce qu'il avait appris, étant avantageusement peuplés pour le service de ladite ville.

Et dans ce village d'Iztapa, Cortès s'informa auprès des Caciques et marchands natifs de l'endroit, du chemin qu'il nous fallait tenir. Il leur montra même un morceau d'étoffe de nequen qu'il avait apporté de Guazacualco, où étaient marqués tous les pueblos de la route que nous devions suivre jusques à Gueyacala, qui veut dire, en leur langue, la Grande Acala, car il y avait un autre pueblo dénommé Acala la Petite. Ils répondirent que nous rencontrerions tout le long du

chemin, nombre de rivières et d'estuaires et que, jusqu'à Tamaztepeque, il y avait trois rios, un large estuaire et trois journées de marche. Ce qu'ayant entendu, Cortès pria tous les Caciques d'aller lui faire des ponts et préparer des canoas. Mais ils n'en firent rien. Nous mîmes donc au havre-sac du maïs grillé et autres légumes pour trois jours, ne comptant pas, d'après leur assurance, sur une plus longue étape. Mais ils n'avaient dit cela que pour se débarrasser de nous, et il y avait sept jours de marche. Nous trouvâmes les rivières sans canoas ni ponts. Il nous en fallut construire un de fort gros arbres, où passèrent les chevaux. Tous, soldats et Capitaines, nous allâmes couper et charroyer le bois, les Mexicains y aidant de leur mieux. Cette besogne nous prit trois jours, et nous n'avions rien à manger que des herbes et de certaines racines sauvages qu'ils nomment en cette terre quecuexque, lesquelles nous brûlèrent langues et bouches.

L'estuaire passé, plus de chemin. Il fallut nous en ouvrir un l'épée à la main. Deux jours durant, nous avançâmes ainsi, croyant aller droit sur Tamaztepeque, quand un matin, nous nous retrouvâmes juste à l'endroit où nous avions ouvert le chemin. Ce que voyant et oyant les murmures et tout le mal qu'on disait de lui et de son famélique voyage, qu'il ne considérait que son appétit sans songer à ce qu'il faisait, et qu'il valait mieux s'en retourner à Mexico que de mourir tous de faim, Cortès faillit crever de colère. Sans compter que les bois étaient si prodigieusement

hauts et épais, que malaisément pouvions-nous voir le ciel, et si l'on voulait monter sur quelque arbre pour découvrir le pays, on ne voyait rien, tant les forêts qui nous enfermaient étaient touffues. Deux de nos guides s'enfuirent, et le seul qui restât était si malade, qu'il ne pouvait raisonner du chemin ni d'autre chose. Mais comme Cortès était diligent en tout et ne se laissait prendre au dépourvu, nous avions une boussole et un pilote nommé Pedro Lopez. S'aidant du dessin de l'étoffe apportée de Guazacualco, sur laquelle étaient marqués les pueblos, Cortès nous commanda de marcher de concert avec la boussole à travers les bois, où nous nous frayions avec les épées un chemin vers l'est où, sur l'étoffe, était marqué le pueblo de Tamaztepeque. Et Cortès ajouta que si, le lendemain, nous n'advenions en lieu peuplé, il ne savait ce que nous deviendrions. Et beaucoup de nos soldats, et même la plupart, nous désirions retourner à la Nouvelle-Espagne et néanmoins, nous poursuivions notre route à travers les bois. Enfin, grâce à Dieu, nous vîmes des arbres anciennement coupés, et tôt après, une petite sente. Et moi et le Pedro Lopez qui allions devant, frayant le chemin avant d'autres soldats, nous rebroussâmes pour dire à Cortès de se réjouir, qu'il y avait des estancias, de quoi toute notre armée reçut extrême contentement. Avant que d'arriver aux estancias, il fallait traverser une rivière et des marais, ce que ayant exécuté péniblement mais promptement, nous gagnâmes le pueblo. Il était abandonné du jour même, mais nous y trouvâmes de quoi bien manger; du

maïs, des phaséols et autres légumes. Et comme nous étions morts de faim, nous nous en donnâmes une bonne ventrée, les chevaux, eux aussi, se refirent, et nous rendîmes de tout maintes grâces à Dieu.

Or, le danseur de corde que nous menions et que j'ai ci-dessus nommé, était déjà trépassé ainsi que trois autres Espagnols des nouveaux venus de Castille. Quant aux Indiens de Mechoacan et Mexicains, ils mouraient à foison. Maints autres tombaient malades et restaient sur le chemin, à la désespérade.

Comme ce village était dépeuplé et que nous n'avions ni trucheman ni guide, Cortès ordonna à deux de nos Capitaines d'aller en quête des naturels par bois et estancias. D'autres soldats, montés sur des canoas trouvées en un grand rio proche le village, tombèrent sur un gros d'Indiens de l'endroit, et, grâce à de bonnes paroles et caresses, en firent venir une trentaine; la plupart d'entre eux étaient Caciques et Papas. Cortès leur parla fort amiablement à l'aide de doña Marina. Ils apportèrent à foison maïs et poules, et indiquèrent le chemin à suivre jusques à un autre pueblo nommé Izguatepeque, à trois journées ou seize lieues de marche. Et avant d'y arriver, il y avait un autre village sujet de Tamaztepeque d'où nous partions.

Et, avant que je pousse plus outre, je veux dire que durant la grande famine que nous souffrîmes tant Espagnols que Mexicains, certains Caciques de Mexico ayant attrapé, paraît-il, deux ou trois naturels des peuplades que nous laissions derrière nous, après les

avoir tenus cachés parmi leurs Indiens sommiers et sous leur costume, mûs par la faim, les tuèrent, les rôtirent dans des fours creusés, à cet effet, dans la terre et garnis de pierre, à l'ancienne mode de Mexico, et les mangèrent. Et, mêmement, ayant repris les deux guides qui s'étaient enfuis, ils les mangèrent aussi. Cortès l'ayant su, fit appeler les Caciques Mexicains et les tança, les menaçant de les châtier, s'ils recommençaient. Là-dessus, un frère Franciscain de ceux que nous avions emmenés, prêcha de fort bonnes et saintes choses. Le sermon fini, Cortès, en châtiment public de la mort des Indiens qu'ils avaient mangés, fit brûler un Mexicain, encore qu'il les sût tous fautifs, mais il voulut paraître faire justice et avoir l'air d'ignorer qu'il y eût d'autres coupables que le susdit brûlé.

Ne nous attardons pas à conter maintes autres misères que nous souffrîmes. Quant aux joueurs de hautbois, sacquebuttes et doulcines que Cortès traînait après lui, ainsi que l'ai ci-dessus remémoré, habitués comme ils étaient aux délices de Castille et peu duits aux fatigues et à la faim, ils étaient tombés malades et ne lui faisaient plus de musique, hormis un seul que nous envoyions tous au diable avec ses chansons, disant qu'il nous semblait ouïr abois de renards ou chacals, et qu'il vaudrait mieux avoir du maïs à repaître que de la musique.

Retournons à notre relation, et je dirai que quelques personnes se sont auprès de moi enquises pourquoi, durant cette âpre famine, nous ne mangions pas

les porcs du troupeau amené par Cortès, car nécessité fait loi et Cortès, nous voyant si faméliques, aurait dû, en de telles conjectures, les faire répartir entre tous. A cela je réponds qu'un certain Guinea, majordome et dépensier de Cortès et malicieux traître, avait fait courir le bruit et nous laissait croire, qu'au passage des rivières, les requins et caïmans les avaient tous mangés, et de peur que nous ne les vissions, ils venaient toujours à quatre journées derrière nous. D'ailleurs, pour autant de soldats que nous étions, tout le troupeau n'aurait pas fait un jour. C'est pourquoi on ne le mangea pas et, sans doute aussi, pour ne pas fâcher Cortès.

Et changeant de discours, je dirai que sur tout notre passage, aux villages et chemins, nous laissions des croix, partout où nous trouvions des arbres pour les y entailler, surtout des ceybas. Et les croix y restaient marquées, plus perdurables que celles de bois, car, l'écorce croissant, elles n'en demeurent que plus parfaites. On laissait aussi, aux endroits où on les pourrait lire, des lettres ainsi minutées : Par ici passa Cortès en tel temps. Cela se faisait afin que si d'autres personnes venaient à notre recherche, elles pussent savoir que nous étions devant.

Reprenons notre chemin vers Ciguatepecad. Une vingtaine d'Indiens de Tamaztepeque nous accompagnèrent, nous aidèrent à passer deux rivières en barques et canoas et furent même chargés, en qualité de messagers, d'aller dire aux Caciques du pueblo où nous allions de ne pas avoir peur d'être en rien mo-

lestés. Aussi, beaucoup d'entre eux nous attendirent-ils en leurs cases, et ce qui s'y passa je le narrerai plus outre.

CHAPITRE CLXXVI

Comment, après notre arrivée au Pueblo de Ciguatepecad, Cortès dépêcha Francisco de Medina, comme Capitaine, avec mission, dès qu'il aurait retrouvé Simon de Cuenca, de s'en venir tous deux au Triomphe de la Croix, au Golfo Dulce, et de ce qui s'ensuivit.

A NOTRE arrivée audit pueblo, Cortès caressa beaucoup les Caciques et Principaux, leur distribua de bons chalchihuites de Mexico et s'informa d'eux où débouchait une forte et rapide rivière qui coulait tout contre leur village. Ils répondirent qu'elle allait se jeter en des estuaires où est sise une peuplade dite Gueyatasta, voisine d'un autre gros bourg nommé Xicalango, et Cortès jugea bon d'y envoyer aussitôt deux Espagnols en canoas, lesquels gagneraient la côte du nord et s'informeraient du Capitaine Simon de Cuenca et des deux navires qu'il avait fait charger de victuailles pour son voyage. Il lui écrivit, faisant savoir nos travaux, et lui ordonna de continuer à côtoyer. Après s'être dûment enquis du moyen d'aller par cette rivière jusques aux susdites peuplades, il y

dépêcha deux Espagnols, dont le plus prééminent, par moi souventes fois nommé, était Francisco de Medina, auquel il bailla pouvoir pour être Capitaine conjointement avec le Simon de Cuenca. Ce Medina était fort diligent et bien informé du pays. Ce fut ce soldat qui fit révolter le pueblo de Chamula, lorsque nous allâmes avec le Capitaine Luis Marin à la conquête de Chiapa, ainsi que je l'ai conté plus haut, à son chapitre. Et certes il eût mieux valu que Cortès ne lui baillât oncques tel pouvoir, vu ce qui en advint. Medina descendit la rivière et parvint au lieu où, proche Xicalango, se tenait Simon de Cuenca avec ses deux navires, attendant des nouvelles de Cortès; après avoir remis ses lettres, il présenta ses provisions pour être Capitaine. Au sujet du commandement, les deux Capitaines se prirent si aigrement de bec qu'ils en vinrent aux armes, et, prenant le parti de l'un ou de l'autre, tous les Espagnols qui montaient les navires furent occis. Il n'en survécut que six ou sept. Ayant vu cette riotte, les Indiens de Xicalango et Gueyatasta leur tombent dessus, les achèvent et brûlent les navires. Et nous n'en sûmes rien avant deux ans et demi.

C'est assez deviser de cet accident, retournons à notre halte de Ciguatepecad. Les Principaux dirent à Cortès qu'il y avait de là à Gueyacala trois journées de marche, que la route traversait deux rivières, dont l'une fort large et profonde, et suivie de si dangereux bourbiers tremblants et vastes marécages que, sans canoas, il n'y pourrait faire passer des chevaux

ni même aucun soldat de son armée. Cortès y envoya sans retard deux Espagnols avec trois Principaux pour leur montrer l'endroit. Ils devaient examiner la rivière et les marais, voir de quelle manière nous pourrions passer et en faire bon rapport. Ces deux soldats étaient Martin Garcia, Valencien, Alguazil de notre armee, et Pedro de Ribera. Le Martin Garcia à qui Cortès avait spécialement recommandé la chose, s'aidant de petites canoas qu'il trouva là, visita les rios, et, ayant vu qu'en faisant des ponts on pourrait passer, ne se soucia mie d'examiner les dangereux marécages qu'il y avait une lieue plus àvant. Il retourna vers Cortès et l'assura qu'avec des ponts on passerait, croyant que les marais n'étaient si malaisés que nous les trouvâmes depuis.

Ensuite Cortès me commanda, moi et Gonzalo Mejia, pour aller avec quelques Principaux de Ciguatepecad aux pueblos d'Acala, nous enjoignant de caresser les Caciques et, par bonnes paroles, de leur persuader de ne pas s'enfuir. Cette peuplade d'Acala est formée d'une vingtaine de hameaux, les uns en terre ferme, les autres sur des îlettes, et partout on y circulait en canoas, par rios et estuaires. Nous emmenâmes les trois Indiens de Ciguatepecad comme guides, mais, dès la première nuit que nous passâmes à la belle étoile, ils déguerpirent. Ils n'osèrent pas aller avec nous chez les gens d'Acala, car ils étaient ennemis et se guerroyaient, ainsi que nous l'apprîmes plus tard. Il nous fallut donc aller sans guides. Après avoir laborieusement traversé les marais, nous ad-

vînmes au premier village d'Acala. Les gens y étaient ameutés et de mine guerrière. Ce nonobstant, avec des paroles affectueuses, nous les flattâmes, les priant d'aller à Ciguatepecad voir Malinche et lui porter à manger.

Le jour où nous y arrivâmes, les naturels de ce pueblo n'avaient, à ce qu'il parut depuis, aucun avis de la venue de Cortès et du grand train qu'il menait, tant cavaliers que Mexicains. Le lendemain, ayant été informés par des marchands Indiens des grandes forces qu'il conduisait, les Caciques montrèrent meilleure volonté de lui envoyer des vivres, et dirent que, dès qu'il serait parmi leurs peuples, ils le serviraient et feraient le possible pour l'avitailler, mais qu'ils ne voulaient pas aller là où il était, chez leurs ennemis. Au milieu de ces pourparlers avec les Caciques, parurent deux Espagnols avec des missives de Cortès par lesquelles il me mandait de m'acheminer vers lui, sous trois jours, avec tout l'approvisionnement que je pourrais avoir, à cause que tous les gens du pueblo où je l'avais laissé avaient levé le pied. Il me faisait savoir qu'il marchait vers Acala, qu'il n'avait pas de maïs et n'en trouvait mie, me recommandant de moyenner fort diligemment que les Caciques ne déguerpissent point. Les Espagnols qui m'apportèrent ses missives me dirent aussi que Cortès avait dépêché, dans des canoas, sur la rivière en amont de Ciguatepecad, quatre Espagnols, dont trois nouveaux venus de Castille, pour demander des vivres aux peuplades du voisinage, qu'ils n'étaient pas revenus et

qu'on cuidait qu'ils avaient été occis, et il en fut ainsi.

Retournons à Cortès qui, s'étant mis en chemin, parvint en deux jours au fleuve dont j'ai déjà parlé. Il mit extrême diligence à y bâtir un pont, et le travail en fut tel et de si gros et grands madriers y furent dressés que, le pont fait, les Indiens d'Acala admirèrent qu'il eût pu disposer ainsi de telles pièces de bois. Il y employa quatre jours. Quand Cortès quitta Ciguatepecad avec tous ses soldats, il n'avait, ainsi que je l'ai dit, ni maïs ni vivres, et, durant ces quatre jours, la faim et le labeur furent excessifs; et le pire de tout, c'est qu'ils ne savaient pas si, plus loin, ils auraient du maïs et si cette province était en paix. Pourtant quelques vieux soldats trouvaient une ressource à couper de grands arbres à semblance de palmier, dont le fruit est une sorte de noix à coque très dure qu'ils faisaient rôtir, cassaient et mangeaient.

Mais laissons ce famélique discours, et je dirai que la même nuit qu'ils achevèrent le pont, j'arrivai, avec mes trois compagnons et cent trente charges de maïs, quatre-vingts poules, du miel, des phaséols, du sel et autres fruits. La nuit venait. Il commençait à faire noir. Quasi tous les soldats étaient à guetter l'arrivée des provisions, car ils savaient que j'étais allé en quête. Cortès ayant dit aux Capitaines et soldats son bon espoir en Dieu d'avoir très promptement de quoi tous repaître, si les Indiens ne m'avaient occis comme les quatre Espagnols qu'il avait envoyés à cet

effet, vu que j'étais allé quérir des vivres à Acala. Donc, reprenant notre conte, sitôt que j'arrivai au pont avec le maïs et les victuailles, dans la nuit, tous les soldats se jetèrent dessus, prirent tout et n'en laissèrent mie à Cortès, à Sandoval ni à aucun Capitaine, malgré les cris de : Laissez! c'est pour le Capitaine Cortès! Et, mêmement, son majordome Carranza, ainsi se nommait-il, et Guinea, son dépensier, avaient beau crier et embrasser le maïs en suppliant qu'on en laissât au moins une charge, comme il faisait noir, les soldats leur répondaient : Vous avez mangé de bons porcs, vous et Cortès, et nous avez vus mourir de faim sans nous en bailler une bribe! Et, sans se plus soucier de discours, ils happaient tout.

Or, lorsque Cortès sut qu'ils avaient tout pris et ne lui avaient rien laissé, il se mit hors de lui, trépignant de fureur et criant qu'il voulait faire enquête et châtier ces beaux larrons. Alors on lui répéta le propos des porcs. Et voyant et considérant qu'il s'encolérait pour rien et criait dans le désert, il me fit appeler et, tout courroucé, me demanda comment j'avais si mal gardé les provisions. C'était à Votre Grâce, répliquai-je, à les envoyer garder, et votre garde et votre personne même n'eussent rien gardé, car la faim, Dieu vous en garde! ne connaît point de loi. Et voyant qu'il n'y avait pas de remède, la nécessité le pressant, il me caressa en paroles mielleuses, et, le Capitaine Gonzalo de Sandoval étant présent, me dit : O Monsieur mon frère Bernal Diaz del Castillo, pour

l'amour de moi, faites part à deux, si vous avez laissé quelque cachette au chemin, car je cuide bien de votre bonne diligence que vous avez gardé quelque petite chose pour vous et votre ami Sandoval. A ces mots et à la façon dont il les dit, j'eus pitié de lui. Et Sandoval, lui aussi, s'écria : Vrai! Je le jure, je n'ai pas une poignée de maïs à griller pour faire du cacalote! Alors, je cédai et leur dis : Il faut que cette nuit, au second guet, lorsque le camp sera bien coi, nous allions quérir douze charges de maïs, vingt poules, trois pots de miel, des phaséols, du sel et deux Indiennes boulangères que ces peuples d'Acala m'ont donnés pour moi, et il y faut aller de nuit, car les soldats nous dépouilleraient en chemin, et nous partagerons le tout entre Votre Grâce, Sandoval, moi et mes gens. Cortès, réjoui dans l'âme, m'accola, et Sandoval dit qu'il voulait aller cette nuit même, avec moi, chercher les provisions. Nous les apportâmes et ils apaisèrent cette terrible faim. Je fis en outre présent à Sandoval d'une des deux Indiennes. Alors Cortès s'informa si les moines avaient à manger, et je lui répondis que Dieu avait pris meilleur soin d'eux que lui, que tous les soldats leur baillaient de ce qu'ils avaient pris et qu'ils ne mourraient pas de faim.

J'ai remémoré ici ce fait, afin que l'on voie à quelles misères s'exposent les Capitaines aux pays nouveaux. Au redouté Cortès on ne laissa pas un grain de maïs à manger, et le Capitaine Sandoval ne voulant fier à personne autre la part qui lui devait revenir, l'alla

lui-même quérir avec moi, bien qu'il eût nombre de soldats à y pouvoir envoyer.

Mais c'est assez deviser de ce grand travail du pont et de la faim passée. Je veux dire comment, une lieue plus loin, nous tombâmes en de maudits marais, tels que troncs d'arbres, ramées ou tout autre quelconque moyen, rien n'y faisait. Les chevaux ne pouvaient passer. Ils enfonçaient de tout le corps dans de vastes bourbiers, tellement que nous cuidâmes n'en sauver aucun, mais les y laisser tous morts. Néanmoins nous nous opiniâtrâmes à passer outre, car la terre ferme et un bon chemin étaient à demi jet d'arbalète, et comme les chevaux y pataugeaient laborieusement, il se forma à travers le marais une allée d'eau et de boue où ils passèrent avec moins de risque d'y rester, pour ce qu'ils allaient parfois presque à la nage parmi la tourbe et l'eau. Enfin, ayant gagné la terre ferme, nous en rendîmes grâces à Dieu. Aussitôt Cortès m'ordonna de retourner vitement à Acala, d'avoir bien soin de maintenir les Caciques en paix et de lui envoyer incontinent des vivres sur le chemin. Et je le fis ainsi. Le jour même de mon arrivée à Acala, à la nuit, j'expédiai trois Espagnols qui m'avaient accompagné, avec plus de cent Indiens chargés de maïs et autres victuailles. J'avais dit à Cortès, quand il me chargea de cette commission, d'avoir soin d'aller en personne attendre les provisions, de peur qu'on ne les pillât comme l'autre fois. Il le fit et poussa en avant avec Sandoval et Luis Marin, de sorte qu'ils eurent tout et en firent la répartition. Le jour ensuivant, vers

midi, Cortès entra dans Acala. Les Caciques allèrent lui bailler la bienvenue et lui portèrent des vivres. Je le laisserai là et conterai ce qui s'ensuivit.

CHAPITRE CLXXVII

De ce que moyenna Cortès après son entrée dans Acala et comment, plus loin, en un pueblo sujet dudit Acala, il fit pendre Guatemuz, grand Cacique de Mexico, et un autre Cacique, seigneur de Tacuba, et quelle en fut la cause et de ce qui s'ensuivit.

A SON arrivée à Gueyacala, ainsi se nommait ce pueblo, les Caciques vinrent pacifiquement au devant de Cortès qui, par doña Mariña, leur parla de telle manière qu'ils en semblèrent réjouis. Il leur bailla des choses de Castille. Ils apportèrent du maïs et des vivres. Puis, il les fit tous appeler et s'enquit d'eux du chemin que nous devions tenir et leur demanda s'ils avaient connaissance d'autres hommes à barbe et chevaux comme nous et s'ils avaient vu des navires sur la mer. Ils répondirent qu'à huit journées de là il y avait beaucoup d'hommes à barbes et des femmes de Castille et trois acales (c'est ainsi qu'en leur langue ils nomment les nefs). Cortès se réjouit de cette nouvelle et, s'informant des villages et de la route à suivre, et ils lui montrèrent le tout figuré sur

des mantes, et mêmement les rivières, marais et bourbiers. Alors, il les pria, vu le nombre de leurs gens et la grandeur de leurs peuplades, de jeter des ponts sur les cours d'eau et d'y mener des canoas. Les Caciques répondirent que, de vingt pueblos qu'ils étaient, la plupart ne leur voulaient obéir et spécialement d'aucuns sis emmi les rivières; qu'il était donc nécessaire qu'il y envoyât des Teules (ainsi nommaient-ils nos soldats) pour en tirer du maïs et autres victuailles et leur enjoindre d'obéir aux Caciques, puisque aussi bien ils étaient leurs sujets. Ce qu'ayant entendu, Cortès fit appeler sur l'heure un certain Diego de Mazariegos, cousin du trésorier Alonso de Estrada, resté comme Gouverneur à Mexico, afin qu'il vît et connût la haute estime en laquelle il tenait sa personne et l'honneur qu'il lui faisait de l'envoyer comme Capitaine vers ces peuplades et autres circonvoisines. Et, en le dépêchant, il lui bailla le secret avis, comme il ne s'entendait pas très bien aux choses du pays, pour être nouvellement venu de Castille, et n'avait pas autant d'expérience des affaires Indiennes, de m'emmener en sa compagnie et de n'agir que d'après mes conseils. Ce qu'il fit. Je n'aurais pas voulu citer ce fait en ma relation pour ne pas avoir l'air de m'en vanter et je ne le citerais point; mais ce fut chose publique dans tout le camp et je l'ai même vu imprimé tout au long dans les lettres et rapports que Cortès écrivit à Sa Majesté, Lui faisant assavoir tout ce qui s'était passé au voyage de Honduras. C'est pourquoi je le transcris.

Reprenons notre propos. Nous allâmes avec Mazariegos au nombre de quatre-vingts soldats en des canoas que nous donnèrent les Caciques et, advenus parmi ces peuplades, elles nous baillèrent de ce qu'elles avaient et nous en ramenâmes une centaine de canoas de maïs et de vivres, des poules, du miel et du sel et dix Indiennes qu'ils tenaient esclaves. Et les Caciques vinrent voir Cortès, de sorte que tout le camp eut de quoi bien manger. Au bout de quatre jours, quasi tous les Caciques s'enfuirent. Il ne demeura que trois guides avec lesquels nous nous remîmes en route, et, après avoir franchi deux rios, l'un sur des ponts qui se rompirent au passage et l'autre en barques, nous parvînmes à un autre village sujet dudit Acala. Les manants avaient levé le pied et, nous étant mis en quête, nous trouvâmes des vivres et du maïs qu'ils avaient cachés dans le bois.

Quittons un moment ce long conte de fatigues et de routes et disons comme quoi Guatemuz, Grand Cacique de Mexico, et d'autres Principaux Mexicains qui nous accompagnaient avaient entre eux agité et peut être résolu de nous massacrer tous, de regagner Mexico, d'y rassembler leurs grandes forces, de guerroyer les Espagnols restés en ladite cité et de relever leur puissance. Ce furent deux grands Caciques Mexicains nommés Tapia et Juan Velazquez qui découvrirent la chose à Cortès. Ce Juan Velazquez avait été Capitaine Général de Guatemuz, lors de la guerre de Mexico. Ainsi prévenu, Cortès fit ses enquêtes, non seulement avec ceux qui lui avaient décelé le com-

plot, mais auprès d'autres Caciques qui y étaient mêlés. Ils confessèrent que, comme ils nous voyaient errer par les chemins, mal gardés et mécontents, que nombre de soldats étaient malades, que les vivres nous manquaient toujours, que les quatre hautbois, le danseur de corde et cinq soldats étaient morts de faim et que trois autres avaient rebroussé devers Mexico, à l'aventure, par les routes déjà parcourues, ils avaient cuidé, préférant mourir que d'aller plus loin, qu'il serait aisé, au passage de quelque rivière ou marais, de nous tomber dessus, car ils étaient environ trois mille Mexicains, armés de leurs armes et lances et quelques-uns d'épées. Le Guatemuz avoua que ce que les autres avaient confessé était exact, mais que ce projet n'était pas de lui, qu'il ne savait si tous y avaient eu part ou si jamais on l'aurait exécuté, qu'il n'en avait oncques eu la pensée et que ce n'avait été qu'une simple conversation. Quant au Cacique de Tacuba, il déclara que Guatemuz et lui s'étaient dit entre eux qu'il valait mieux mourir d'une fois que de mourir chaque jour en voyant la grande faim qu'enduraient leurs vassaux et parents.

Et, sans plus de preuves, Cortès ordonna de pendre Guatemuz et le seigneur de Tacuba son cousin. Avant l'exécution, les Franciscains et le frère de la Merci, à l'aide de doña Marina, les confortèrent et recommandèrent à Dieu. Quand on le brancha, Guatemuz dit : O Capitaine Malinche, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai compris et reconnu à tes fausses paroles que tu me gardais cette mort !

Que ne me la suis-je donnée le jour où je me livrai à toi dans ma ville de Mexico! Pourquoi me meurtris-tu sans justice? Que Dieu t'en demande compte! Le Seigneur de Tacuba dit qu'il tenait pour bien employée sa mort, puisqu'il mourait avec son seigneur Guatemuz. Avant qu'on les pendît, le frère de la Merci Fray Juan qui savait un peu la langue, les confessa. Les Caciques suppliaient les moines de les recommander à Dieu, car ils étaient, pour des Indiens, bons chrétiens et croyaient bien et véritablement. Pour moi, j'eus grande pitié du Guatemuz et de son cousin, pour les avoir connus si grands seigneurs et aussi pour ce qu'ils en usaient honnêtement avec moi quand l'occasion s'en présentait en chemin, particulièrement en me donnant quelques Indiens pour faire de l'herbe à mon cheval. Et cette mort qu'on leur fit souffrir fut très injustement ordonnée et parut malséante à nous tous qui fûmes de cette expédition.

Reprenons notre chemin en bon ordre, de peur que les Mexicains, voyant ainsi brancher leur seigneur, ne se révoltent; mais ils étaient si malheureux, faméliques et dolents, qu'ils n'en avaient déjà plus souvenance. Donc, après cette pendaison, nous nous acheminâmes vers une autre bourgade. Avant que d'y entrer, nous traversâmes en barques un cours d'eau bien profond. Tout était vide. Les gens avaient déguerpi ce jour même. Nous nous mîmes à quêter des vivres par les estancias et trouvâmes huit Indiens, lesquels étaient prêtres d'idoles. Ils revinrent de bon gré avec nous et

Cortès leur dit par doña Marina de rappeler les habitants, de ne pas avoir peur et de porter des vivres. Ils répondirent à Cortès, le priant d'ordonner qu'on ne touchât à d'aucunes idoles qui étaient jouxte la case où logeait Cortès, et qu'ils lui bailleraient à manger et feraient leur possible. Cortès leur repartit qu'il ferait à leur désir, qu'on ne toucherait à rien, mais pourquoi tenaient-ils tant à ces méchantes idoles qui n'étaient que terre et vieux bois, bonnes tant seulement à les engeigner? Et tel fut le prêche qu'il leur fit avec les moines et doña Marina, qu'ils répondirent bellement à leurs discours en promettant de les délaisser et en apportant vingt charges de maïs et des poules. Cortès s'enquit d'eux s'ils savaient à combien de soleils il y avait des hommes à barbe comme nous et des chevaux. Ils dirent que les hommes à chevaux se tenaient à sept soleils de là, dans un pueblo nommé Nito, qu'ils nous guideraient jusques à un autre village et qu'il nous faudrait dormir une nuit en pleins champs avant que d'y arriver. Et Cortès leur enjoignit de faire une croix en un très grand arbre nommé ceyba qui était près des cases à idoles.

Je veux dire aussi que Cortès était mal dispos, pensif et mécontent des misères que nous endurions en ce voyage et d'avoir fait injustement pendre Guatemuz et son cousin le seigneur de Tacuba; chaque jour il avait faim, les Espagnols étaient malades, les Mexicains mouraient à foison. Et il paraît que la nuit, ne pouvant reposer à force de songer à tout cela, il sortit de son lit pour se promener en une salle où il y avait

des idoles (c'était l'appartement principal de ce hameau) et n'y prenant pas garde, il chut de plus de deux fois sa hauteur et se cassa la tête. Il demeura coi, n'en dit mot et se contenta de panser sa plaie, car il était dur à la souffrance.

Le lendemain dès le fin matin, nous nous acheminâmes avec nos guides, et, sans la moindre aventure digne d'être contée, nous allâmes dormir au bord d'un estuaire, prés de hautes forêts. Le jour ensuivant, nous reprîmes notre chemin et, à l'heure de la grand'messe, parvînmes à un pueblo nouvellement bâti. Les naturels l'avaient déserté ce jour-là même et s'étaient jetés emmi les marais. Les cases étaient toutes neuves et fraîchement faites. Le village était palissadé de gros madriers et tout entouré de troncs d'arbres énormes, avec de profonds fossés devant l'entrée et deux enceintes au-dedans, dont l'une en façon de barbacane garnie de torrions et mâchicoulis. L'autre côté était clos par de très hauts rochers et de grands parapets munis de tas de pierres façonnées à la main. Un vaste marais défendait l'autre face. En entrant dans les cases, nous y trouvâmes une foison de coqs à jabot et de poules bouillies à la mode indienne, avec leurs piments et pains de maïs qu'ils nomment tamales. Nous nous émerveillâmes d'abord de chose si nouvelle, et d'autre part, nous réjouîmes de si copieux festin. Ce cas étrange nous donna de quoi penser. Nous trouvâmes aussi une grande case pleine de lances courtes, d'arcs et de flèches. Nous cherchâmes aux alentours du village s'il y avait des

champs de maïs et du monde. Nous ne vîmes pas une âme, ni même un grain de maïs.

En ce point, une quinzaine d'Indiens sortant des marais, vinrent à nous. C'étaient les Principaux de ce village. Ils posèrent les mains sur le sol, baisèrent la terre et dirent à Cortès, quasi larmoyants, qu'ils le priaient en grâce de ne rien brûler chez eux : qu'ils étaient nouvellement venus se fortifier en ce lieu à cause de leurs ennemis (ils les nommèrent, ce me semble, Lacandons) qui leur avaient brûlé et détruit deux villages en plaine où ils vivaient et leur avaient robé et occis nombre des leurs, et que nous verrions sur notre route, dans la plaine, les ruines de leurs villages. Et ils récitèrent le conte de cette guerre et la cause de leurs inimitiés. Cortès s'enquit d'eux pourquoi ils avaient tant de coqs et de poules à cuire. Ils répondirent que d'heure en heure ils s'attendaient à être attaqués par leurs ennemis qui, victorieux, leur prendraient sûrement chevance et poulailles et les mèneraient captifs; et, pour ne leur laisser rien de quoi se rigoler, ils aimaient mieux tout manger d'avance, d'autant que s'ils battaient l'ennemi, ils envahiraient ses villages et s'empareraient de son bien. Cortès leur dit qu'il était fâché de leurs malheurs et de leur guerre, mais qu'étant de passage il n'y pouvait remédier. Ce village et deux autres grosses peuplades où nous passâmes le jour ensuivant, se nomment les Mazotecas, ce qui veut dire, en leur langue, peuples ou terre de cerfs. Et ce nom leur fut imposé avec raison pour ce que je conterai plus avant. Deux de ces Indiens

vinrent avec nous, nous montrèrent leurs villages brûlés et renseignèrent Cortès sur les Espagnols qui étaient plus loin.

Je m'en tiendrai là et dirai comment, le lendemain, nous sortîmes de ce village et ce qui nous advint en route.

CHAPITRE CLXXVIII

Comment nous suivîmes notre voyage et de ce qui nous y advint.

En sortant du Bourg-Clos, ainsi le nommâmes-nous dorénavant, nous nous acheminâmes par terrain bon et plat, tout en savanes et sans arbres. Et le soleil chauffait si fort que jamais nous n'avions eu si grosse chaleur. Par la campagne rase où nous allions, il y avait tant de cerfs et de si lente allure, qu'on les forçait aisément à cheval pour peu qu'on leur courût après. On en tua une vingtaine. Nous nous enquîmes de nos guides pourquoi ces cerfs couraient si peu vite et ne s'épouvantaient des chevaux ni de rien autre. Ils répondirent que parmi ces peuples qui, je l'ai dit, se nommaient les Mazotèques, ces cerfs sont tenus pour dieux, parce qu'ils leur ont paru de figure divine ou que leur idole leur a défendu de les tuer et épouvanter, ce qu'ayant fait, ces bêtes ne fuient plus. Dans cette chasse, un parent de Cortès, Pala-

cios Rubios, perdit un cheval de gras-fondure, à cause de l'extrême chaleur et de la course qu'il fournit.

Laissant la chasse, nous parvînmes bientôt aux villages incendiés. Tout était détruit, brûlé. Cela faisait peine à voir. Et, poursuivant notre marche, les coureurs à cheval et les agiles piétons que Cortès envoyait toujours en avant atteignirent deux naturels d'un autre pueblo plus lointain où nous devions passer. Ces Indiens revenaient de la chasse, chargés d'un grand lion et de plusieurs iguanes. Ce sont bêtes en façon de petits serpents que, dans ces contrées, ils nomment ainsi iguanes, et c'est un délicat manger. Nos gens leur demandèrent si leur village était proche. Ils dirent que oui et qu'ils nous y guideraient. Ce pueblo était sis en une îlette entourée d'eau douce. De là où nous étions, on n'y pouvait passer autrement qu'en canoas. Après avoir tourné un peu plus de demi-lieue, nous trouvâmes une passe où on avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Le pueblo n'avait plus que la moitié de ses habitants. Les autres, en toute hâte, emportant leur chevance, s'étaient mussés parmi les roseaux, proche leurs champs. Nombre de nos soldats y campèrent cette nuit, au milieu du maïs, y trouvant un bon souper et des provisions pour les jours suivants. Dans le village, déjà du tout dépeuplé, nous trouvâmes un grand lac d'eau douce plein de gros poissons à semblance d'aloses, mais très fades au goût et pleins d'arêtes, et, avec de vieilles couvertures et des filets cassés que nous découvrîmes dans les cases abandonnées, nous pêchâmes tout le poisson. Il y en avait

plus de mille. Puis, nous nous mîmes en quête de guides. On en prit dans les labours. Dès que Cortès leur eut parlé, par doña Marina, de nous acheminer vers les endroits où étaient les hommes à barbes et à chevaux, ils se réjouirent de ce que nous ne leur faisions aucun mal, dirent qu'ils nous montreraient volontiers le chemin et qu'ils avaient cru d'abord que nous les voulions occire. Cinq d'entre eux s'avoyèrent avec nous par une route bien large; mais à mesure que nous avancions, elle s'allait rétrécissant, à cause d'un grand fleuve et estuaire qui la bordait. C'est là, paraît-il, que s'embarquaient les naturels pour aller débarquer au pueblo que nous devions gagner, lequel a nom Tayasal. Il est sis en une îlette tout entourée d'eau et l'on n'y peut aborder autrement qu'en canoas. Les cases et temples blanchissaient et se voyaient à plus de deux lieues. C'était la capitale d'autres petites bourgades des environs.

Reprenons notre récit. Voyant que notre large route s'était changée en très étroite sente, nous comprîmes bien que les naturels communiquaient par l'estuaire. Nos guides nous l'ayant confirmé, nous résolûmes de camper près de grands bois. Cette nuit, quatre compagnies de soldats, par les sentes qui aboutissaient à l'estuaire, allèrent en quête de guides. Et Dieu permit qu'ils prissent deux canoas chargés de maïs et de sel avec dix Indiens et deux femmes. On les mena sur l'heure à Cortès, qui les caressa et leur parla affectueusement par doña Marina. Ils dirent qu'ils étaient naturels du bourg de l'îlette, lequel

devait être distant, d'après leurs signes, d'environ quatre lieues. Aussitôt Cortès commanda de retenir la plus grande canoa avec quatre Indiens et les deux femmes et dépêcha l'autre au bourg avec six Indiens et deux Espagnols pour prier le Cacique d'amener des barques au passage du fleuve, lui promettant de ne le chagriner en rien et lui envoyant quelques rassades de Castille. Ensuite, nous nous acheminâmes vers le fleuve, par terre, tandis que la canoa prenait par l'estuaire. Quand nous arrivâmes au fleuve, le Cacique et plusieurs autres Principaux y étaient déjà, nous attendant au passage, avec cinq canoas. Ils avaient apporté cinq poules et du maïs. Cortès leur témoigna grande bienveillance, et, après maints beaux raisonnements que firent lesdits Caciques, Cortès délibéra d'aller avec eux à leur pueblo, dans les cinq canoas, sous escorte de trente arbalétriers. Advenu en leurs cases, ils lui baillèrent à manger, lui offrirent quelque peu d'or bas et de mince valeur, et lui dirent qu'il y avait des Espagnols, semblables à nous, en deux endroits : d'abord, en un lieu nommé Nito (qui n'est autre que San-Gil de Buena Vista du golfo Dulce), et qu'ils viennent d'être avisés qu'il y a nombre d'autres Espagnols à Naco ; qu'il peut y avoir d'un endroit à l'autre dix journées de marche, et que Nito est sur la côte du nord et Naco dans l'intérieur. Là-dessus, Cortès nous dit que le Christoval de Oli avait sans doute réparti ses gens entre deux villes, car alors nous ne savions rien de Gil Gonzalez de Avila, ni qu'il eût fondé San-Gil de Buena Vista

Reprenons notre voyage. Après avoir tous passé ce grand fleuve en canoas, nous allâmes camper à deux lieues. Nous ne marchâmes pas davantage, parce que nous attendions le retour de Cortès. A son arrivée il nous ordonna de laisser audit bourg de Tayasal un cheval moreau qui, depuis la chasse aux cerfs, était malade de gras-fondure et ne se pouvait tenir sur ses pieds. Dans ce pueblo, s'enfuirent un nègre et deux Indiennes naborias, et trois Espagnols y demeurèrent. Ce n'est qu'au bout de trois jours qu'on s'aperçut qu'ils manquaient. Ils aimaient mieux rester parmi des ennemis que de continuer à peiner avec nous.

Ce jour-là, je fus fort malade des fièvres et du grand soleil qui m'était entré dans la tête, car, ainsi que je l'ai déjà dit, il faisait pour lors un très ardent soleil, comme il parut aux pluies qui bientôt commencèrent de tomber si roidement que, durant trois jours et trois nuits, il ne cessa de pleuvoir. Pourtant nous n'arrêtâmes pas, car, encore que nous eussions voulu attendre le beau temps, nous n'avions pas de provisions de maïs, et la peur d'en manquer nous faisait marcher.

Retournons à notre relation. Deux jours plus tard, nous tombâmes sur une montagnolle de pierres qui tranchaient comme rasoir. Nos soldats eurent beau chercher un autre chemin à plus d'une lieue à droite comme à gauche afin d'éviter cette sierra de Pedernales, il nous fallut la traverser. Ces pierres firent grand mal aux chevaux, qui, glissant et tombant sous

la pluie, se coupaient aux quatre jambes et au corps. La descente fut encore pire. Plus nous descendions, plus c'était mauvais. Huit chevaux y restèrent, et la plupart des survivants en sortirent déjarretés, et un soldat nommé Palacios Rubios, parent de Cortès, s'y cassa la jambe. En nous voyant hors de cette sierra de Pedernales, ainsi la nommions-nous d'ores en avant, nous remerciâmes et louâmes Dieu.

Déjà nous approchions du pueblo de Taica et nous marchions tout joyeux, croyant y trouver des vivres. Mais entre le village et nous coulait une rivière qui descendait d'une sierra parmi de grands rochers et précipices. Et comme il avait plu trois jours et trois nuits durant, le rio courait si furieusement et bruyamment, de chute en chute, entre d'énormes roches, que le fracas s'en pouvait ouïr à deux lieues. Il était en outre très profond et il n'y avait pas à songer à le traverser. Nous résolûmes donc d'y jeter un pont d'une roche à l'autre, et notre hâte à le bâtir avec de très gros arbres fut telle qu'au bout de trois jours nous commençâmes à passer en route pour le village. Mais durant les trois jours que nous y avions été embesognés, les naturels eurent le loisir de cacher tout le maïs et les vivres et de se mettre à couvert. Impossible de les trouver nulle part aux alentours. Alors, pressés par la faim grandissante, nous demeurions comme stupides, ne rêvant que mangeailles et misères. Je l'affirme, vraiment, oncques ne sentis comme alors si griève douleur en mon cœur, me voyant avec les fièvres, sans rien à manger ni à bailler

à mes hommes. Pourtant, ce n'était pas faute de battre diligemment le pays à plus de deux lieues à la ronde. Et c'était la veille de Pâques de la Résurrection de notre Sauveur Jésus-Christ. Que les lecteurs s'imaginent quelles Pâques ce devaient être, sans rien à manger! Avec du maïs, nous aurions été bien contents.

Ce qu'ayant vu, Cortès dépêcha incontinent de ses domestiques et valets d'éperons par bois et ravins, en quête de maïs. Le premier jour de Pâques, ils en apportèrent à peu près une fanègue. Alors, voyant notre extrême nécessité, il fit appeler quelques soldats, quasi tous de Guazacualco, parmi lesquels il me nomma, et nous dit qu'il nous priait en grâce de retourner tout le pays et de lui trouver des vivres, car nous voyions en quel état était le camp. Au moment où Cortès nous donnait cet ordre, Pedro de Ircio, grand hâbleur, était là, qui le supplia de l'envoyer pour notre Capitaine. Et Cortès lui dit: Allez-y donc, à la bonne heure! Ce qu'ayant ouï, et sachant que Pedro de Ircio ne pouvait marcher à pied et ne ferait que nous empêcher au lieu de nous aider, je dis secrètement à Cortès et au Capitaine Sandoval qu'il ne fallait pas que Ircio y allât, qu'il était trop court sur pattes pour pouvoir marcher avec nous à travers bourbiers et marécages; que ce n'était pas son affaire; qu'il était bon pour pérorer mais non pour aller en expédition, et qu'il s'arrêterait ou s'asseyerait en route à tout bout de champ. Là-dessus Cortès lui ordonna de rester. Donc, nous partîmes cinq soldats, avec deux guides. Après avoir franchi plusieurs cours

d'eau bien profonds, nous tombâmes dans des marais et ensuite sur des estancias où s'étaient réfugiés la majeure partie des gens de Taica. Nous trouvâmes quatre cases pleines de maïs, force phaséols, une trentaine de poules et des melons de la terre qu'on nomme en ces pays ayotes, et nous attrapâmes quatre Indiens et trois femmes. Nous eûmes donc de bonnes Pâques. Cette nuit-là, un millier de Mexicains nous rejoignit auxdites estancias. Cortès leur avait ordonné de partir derrière nous et de nous suivre s'ils voulaient avoir à manger. Et, tous fort allègres, nous chargeâmes sur les Mexicains tout le maïs qu'ils purent porter pour que Cortès le répartît. Ayant envoyé aussi à Cortès et à Sandoval vingt poules et les Indiens et les Indiennes, nous restâmes à garder deux cases pleines de maïs, de peur que les naturels ne les vinssent brûler ou piller dans la nuit. Le lendemain, ayant poussé en avant avec de nouveaux guides, nous découvrîmes d'autres estancias où il y avait maïs, poules et autres légumes. Je fis aussitôt de l'encre, et, sur une peau de tambour, j'écrivis à Cortès d'expédier force Mexicains, vu què j'avais trouvé d'autres métairies à maïs. Et comme je lui avais envoyé les Indiens et les Indiennes et le reste que j'ai dit plus haut et que tout le camp le sut le jour ensuivant, il me vint une trentaine de soldats et plus de cinq cents Mexicains qui s'en allèrent tous bien pourvus. C'est ainsi que, grâces à Dieu, le camp fut avitaillé. Et nous demeurâmes cinq jours en ce pueblo. J'ai déjà dit qu'il se nomme Taica.

Entre temps, je veux dire que, depuis la pacification de ces contrées et provinces, les Espagnols du pays ou ceux qui voyagent par ces chemins, lorsqu'ils rencontrent ce grand pont ou quelqu'un des autres que nous bâtîmes sur notre passage, les voyant toujours debout après tant d'années, avec les gigantesques arbres que nous y employâmes, s'émerveillent et soulent encore dire ; Voici les ponts de Cortès! comme qui dirait les colonnes d'Hercule.

Laissons ces souvenirs qui n'importent point à notre cas et reprenons notre route vers un autre pueblo nommé Tania. Nous mîmes deux jours à y arriver. Il était dépeuplé. En cherchant des vivres, nous trouvâmes du maïs et autres légumes, mais en médiocre quantité. Nous battîmes les alentours, cherchant un chemin; nous ne vîmes partout que rivières et ruisseaux. Les guides que nous avions amenés du dernier village s'étaient ensauvés, une nuit, des soldats qui les gardaient. C'étaient des nouveaux venus de Castille, qui, paraît-il, s'endormirent. Cortès, l'ayant appris, les voulut châtier; mais il céda aux prières. Alors il envoya en quête de guides et d'un chemin. Mais c'était superflu que de le vouloir trouver en terre sèche. De tous côtés le village était entouré d'eau. Pas un Indien, pas une Indienne à prendre. En outre, il pleuvait sans relâche, et nous ne savions que faire avec tant d'eau. Et nous étions tous, ainsi que Cortès, effrayés et affligés de ne savoir où trouver un chemin. Alors Cortès, tout encoléré, dit à Pedro de Ircio et à d'autres Capitaines

de Mexico : Je voudrais bien voir, à cette heure, quelqu'un de vous me dire qu'il veut aller chercher des guides et un chemin et ne pas laisser tout à faire à ceux de Guazacualco ! Sur ces paroles, Pedro de Ircio s'arrangea avec six soldats de ses connaissances et amis et partit d'un côté, tandis qu'un certain Francisco de Marmolejo, personne de qualité, avec six autres soldats, prenait de l'autre et que le Burgalais Santa-Cruz, qui fut Regidor de Mexico, tirait de son bord avec d'autres soldats. Ils marchèrent trois jours ; mais ils eurent beau aller, les uns à droite et les autres à gauche, ils ne trouvèrent ni guides ni chemins ; rien que de l'eau partout, ruisseaux ou rivières. Quand il les vit revenir bredouilles, Cortès faillit crever de dépit. Il chargea Sandoval de me dire la grande peine où nous étions et de me prier de sa part d'aller quérir guides et chemin, le tout en paroles amoureuses et suppliantes, car il savait bien que j'étais malade et que j'avais même encore les fièvres, vu que, avant la démarche de Sandoval, ayant été avisé de me tenir prêt à partir avec Francisco Marmolejo, qui était mon ami, j'avais répondu que je n'y pouvais aller, que j'étais malade et fatigué, qu'on me mettait toujours à la tâche et qu'on pouvait bien y envoyer un autre. Donc, cette fois, Sandoval vint à ma hutte et me supplia d'y aller avec deux compagnons de mon choix, parce que Cortès disait qu'après Dieu, il ne comptait que sur moi pour le tirer d'affaire. Et, malgré que je fusse malade, piqué d'honneur, j'y consentis et demandai, comme compagnons, Hernando

de Aguilar et un certain Hinojosa que je savais durs à la besogne. Nous partîmes donc. Nous prîmes en aval d'aucuns ruisseaux et, dans le bois qui les bordait, il y avait des marques de branches coupées. Après avoir suivi ces traces pendant plus d'une lieue, nous sortîmes des ruisseaux et tombâmes sur des huttes abandonnées de ce jour même, et, toujours suivant notre piste, nous vîmes de loin, sur un coteau, des champs de maïs et une case où nous ouïmes qu'il y avait du monde. C'était au coucher du soleil; nous nous tînmes sous bois jusques à la nuit close. Quand il nous sembla que les habitants de cette borde devaient s'être endormis, alors, silencieusement, nous nous jetâmes dans la case où nous surprîmes trois Indiens, deux femmes jeunes et belles pour des Indiennes, et une vieille. Ils avaient deux poules et un peu de maïs. Et nous enlevâmes maïs, poules, Indiens et Indiennes, et, tout allègres, rentrâmes au camp. Sandoval était le premier à nous attendre sur le chemin. Lorsqu'il sut l'aventure, il ne se tenait pas de joie. Nous allâmes devant Cortès qui fit plus grand état de notre trouvaille que si on lui eût baillé tout autre bonne chose. Alors, Sandoval dit à Pedro de Ircio : Si l'autre jour, quand il alla quérir du maïs, Bernal Diaz del Castillo eut raison de dire qu'il n'y voulait aller qu'en compagnie de gens dispos et non avec un petit marcheur qui, tout au long du chemin, s'en viendrait contant ce qui advint au comte de Ureña et à don Pedro Giron son fils (c'étaient les contes habituels de Pedro de Ircio) vous, vous n'avez point rai-

son de dire qu'il vous voulait brouiller avec le seigneur Cortès et moi. Tous se mirent à rire à ce mot de Sandoval, car Pedro de Ircio était mal avec moi. Ensuite, Cortès me remercia et dit : J'ai toujours été sûr qu'il ne reviendrait pas les mains vides.

Mais je veux laisser ces louanges creuses et sans profit aucun. Assez d'autres les répétèrent à Mexico, en contant ce laborieux voyage.

Reprenons notre propos. Cortès se renseigna auprès des guides et des deux femmes. Tous s'accordèrent à dire qu'il nous fallait descendre une rivière pendant deux jours pour gagner un pueblo de deux cents cases nommé Oculitzi qui était abandonné depuis peu de jours. En dévalant le long de notre rio, nous rencontrâmes un grand cabanage où faisaient halte les Indiens marchands. Nous y dormîmes. Le lendemain, nous entrâmes au lit même du ruisseau, et, après y avoir marché une demi-heure environ, nous tombâmes sur un bon chemin qui nous mena ce même jour audit bourg d'Oculitzi. Le maïs et autres légumes y abondaient. On y trouva dans un oratoire d'idoles un vieux bonnet rouge et une alpargate offerts aux idoles, et quelques soldats qui battirent les ravines ramenèrent à Cortès deux vieux Indiens et quatre femmes qu'ils avaient pris dans les champs de maïs du lieu. Cortès s'informa d'eux, par notre trucheman doña Marina, quel était le chemin et à quelle distance se trouvaient les Espagnols. Ils répondirent : à deux jours de marche, que jusque-là il n'y avait aucune habitation et que leurs cases étaient proche la côte de la mer. Inconti-

nent, Cortès ordonna à Sandoval de partir sur l'heure avec six soldats et de tâcher, n'importe par quel moyen, de s'enquérir et assurer si les soldats établis là avec Christoval de Oli étaient nombreux, ce qu'il voulait savoir afin de tomber nuitamment sur Oli, s'il y était, et le prendre, lui ou ses soldats; car, à ce moment, nous ne cuidions pas qu'il y eût un autre Capitaine en ce pays. Sandoval partit donc avec les six soldats et trois guides Indiens qu'il emmenait dudit bourg d'Oculitzi, et, suivant la côte du Nord, il vit venir par la mer, à l'aviron et à la voile, une canoa. Alors, voyant que ladite canoa, chargée de maïs et de sel et montée par des marchands Indiens, serrait la côte au plus près, afin d'entrer dans le grand fleuve du Golfo Dulce, tant qu'il fit jour, il se tint sous bois et, à la nuit, la surprit en un hâvre qui servait de port aux canoas. Il s'y embarqua avec deux de ses compagnons et les trois guides et, à l'aide des mêmes rameurs Indiens qui la montaient, ayant su que le grand fleuve était proche, il continua de côtoyer, tandis que les autres soldats le suivaient par terre. Et la fortune voulut que ce matin même, alors qu'ils approchaient du grand fleuve, quatre habitants de la ville qui y était établie et un Indien de Cuba, de ceux de Gil Gonzalez de Avila, y fussent venus. Ils avaient passé dans une canoa, sur l'autre bord du fleuve, pour y chercher des fruits nommés zapotes, qu'ils faisaient rôtir et mangeaient, car la famine était extrême en leur ville et, quasi tous dolents, ils n'osaient pas aller quérir des vivres aux pueblos du

voisinage dont les Indiens leur avaient fait la guerre et tué dix soldats depuis le départ de Gil Gonzalez de Avila. Ils étaient donc occupés à faire choir les zapotes de l'arbre où deux hommes étaient grimpés, quand ils virent venir par la mer la canoa montée par Gonzalo de Sandoval et ses compagnons. Épouvantés et émerveillés de chose si nouvelle, ils ne savaient s'ils devaient fuir ou attendre. S'approchant d'eux, Sandoval leur cria de ne pas prendre peur. Ils demeurèrent donc cois et stupides.

Après que le Sandoval et ses compagnons se furent tout à plein informés près de ces Espagnols de l'établissement fondé là par Gil Gonzalez de Avila, du mauvais succès et perte de l'Armada de Las Casas, de la prison où Christoval de Oli avait tenu Las Casas et Gil Gonzalez de Avila, de la décollation dudit Oli, dans Naco, sur sentence rendue par les susdits Capitaines et de leur départ pour Mexico, et qu'ils eurent appris quels et combien ils étaient en cette ville et l'âpre faim qu'ils y enduraient et comment, peu de jours auparavant, ils avaient, en ladite ville, pendu un certain Capitaine Armenta que Gil Gonzalez leur avait laissé pour son lieutenant, et la cause de cette pendaison fut qu'il ne les voulait point laisser aller à l'île de Cuba, Sandoval résolut de mener aussitôt ces hommes à Cortès et de ne rien entreprendre, ne voulant pas aller à la ville sans lui et avant qu'il ne se fût personnellement informé par ces gens. Alors, un soldat du nom d'Alonso Ortiz, qui fut depuis habitant de la ville de San-Pedro, supplia Sandoval de lui

faire la merci de lui octroyer licence de le devancer d'une heure pour porter la nouvelle à Cortès et aux nôtres, afin d'en avoir les étrennes. Et ainsi le fit-il.

Cortès se réjouit à ces nouvelles, et tout notre camp avec lui, cuidant en avoir fini avec la misère. Mais elle ne fit que redoubler et croître, ainsi que je le conterai plus outre. A Alonso Ortiz, porteur de la nouvelle, Cortès donna sans barguigner un fort bon cheval rouan, de ceux qu'on nomme cap de More, et tous nous le guerdonnâmes de ce que nous pouvions avoir. Bientôt survint le Capitaine Sandoval avec les soldats et l'Indien de Cuba. Ils firent à Cortès leur rapport de tout le dessus dit et de maintes autres choses dont il s'enquérait et lui dirent qu'ils avaient un navire qu'on était à calfater en un port à demi-lieue de leur ville, dans le but de s'y embarquer tous et d'aller à l'île de Cuba, et qu'ils avaient pendu le lieutenant Armenta, parce qu'il s'y refusait et voulait faire bailler le garrote à un Clerc qui ameutait la ville et avaient élu pour lieutenant, au lieu d'Armenta pendu, un certain Antonio Nieto.

Mais c'est assez parler des nouvelles apportées par ces deux Espagnols, disons les larmes qu'on versa dans leur ville en ne les voyant pas rentrer à la nuit, non plus que les autres ni l'Indien de Cuba, de leur récolte de fruits. On les cuidait occis par Indiens, tigres ou lions. Et l'un d'eux était marié et sa femme le pleurait. Tous les habitants ainsi que le Clerc qui se nommait le Bachelier N... Velazquez se réunirent dans l'église et suppliaient Dieu de les aider et dé-

tourner d'eux de plus grands malheurs, et la femme ne faisait que prier pour l'âme de son mari.

Retournons à notre relation. Cortès ordonna à toute notre armée de s'arrouter vers la mer à six lieues de là. Il y avait sur le chemin un estuaire très haut et profond, où l'eau montait et baissait. Nous demeurâmes une demi-journée à attendre le reflux et après l'avoir passé à vole-pied et à la nage, nous parvînmes au grand fleuve du Golfo Dulce. Le premier qui voulut aller à la ville distante de deux lieues fut Cortès lui-même. Escorté de six soldats, ses valets d'éperons, il s'embarqua dans deux canoas attachées ensemble, dont l'une était celle où les gens de Gil Gonzalez étaient allés chercher les zapotes et l'autre celle que Sandoval avait prise aux Indiens sur la côte, qu'on avait, pour le cas échéant, tirées à terre et cachées dans le bois. Elles furent remises à l'eau et solidement attachées l'une à l'autre. Cortès avec ses domestiques y passa et ensuite commanda d'y faire passer deux chevaux. Voici comme on s'y prit : les canoas à la rame et les chevaux à la nage menés par le licol, adroitement et sans lâcher trop de corde au cheval, de peur qu'il ne fît chavirer la canoa. Cortès défendit aussi qu'aucun de nous passât dans lesdites canoas, avant d'avoir vu lettre ou mandement de lui, à cause du grand risque du passage. Car un moment il se repentit presque de s'y être aventuré, vu le furieux courant du fleuve.

Je vais m'en tenir là, puis je conterai ce qui davantage nous advint.

CHAPITRE CLXXIX

De l'entrée de Cortès en la ville où étaient établis les gens de Gil Gonzalez de Avila, de l'extrême allégresse de tous les habitants et de ce qu'ordonna Cortès.

Après avoir traversé le grand fleuve du Golfo Dulce de la susdite façon, Cortès alla à la ville où étaient établis les Espagnols de Gil Gonzalez de Avila, sise à deux lieues environ, près de la mer, et non au même endroit où avait été primitivement fondée San Gil de Buenavista. Lorsque les habitants virent s'avancer parmi leurs cases des hommes à cheval et six autres à pied, ils furent tout émerveilles et quand ils surent que c'était ce Cortès si fameux dans toutes les Indes et en Castille, ils ne pouvaient se tenir de contentement. Après qu'ils lui eurent tous baisé les mains et baillé la bienvenue, Cortès leur parla très affectueusement et ordonna au Lieutenant, lequel avait nom Nieto, d'aller à l'endroit où l'on radoubait le navire et d'en ramener leurs deux bateaux et toutes les canoas qu'ils pourraient avoir, attachées deux par deux, et mêmement de quérir toute la cassave qu'il y avait et de la porter au Capitaine Sandoval qui, n'ayant plus de pain de maïs à manger, la repartirait entre tous ceux de son armée. Le Lieutenant l'alla quérir aussitôt, et il ne s'en trouva que cin-

quante livres, car ces gens ne vivaient que de zapotes rôtis, de légumes et coquillages qu'ils pêchaient, et cette cassave qu'ils donnèrent, ils ne l'avaient gardée que pour avitailler le navire qu'ils calfataient, afin d'aller à l'île de Cuba. Alors Cortès envoya les deux bateaux et huit matelots à Sandoval et lui écrivit d'être le dernier, avec le capitaine Luis Marin, à traverser le fleuve et de prendre garde qu'il ne s'embarquât plus d'hommes à la fois qu'il n'ordonnait. Les bateaux portant chacun deux chevaux devaient être peu chargés, à cause de la violence du courant du fleuve qui était très haut et rapide, et aucun cheval ne devait passer dans les canoas, de peur de les faire se perdre et chavirer.

Lors du passage, un certain Saavedra et son frère nommé Avalos, parents de Cortès, voulaient passer les premiers. Sandoval avait beau leur dire d'attendre la barque prochaine, que les trois Religieux passaient en ce moment et qu'il était juste de leur faire en premier cette courtoisie, le Saavedra, qui, comme parent de Cortès, aurait voulu que Sandoval se tût et ne lui mît aucun empêchement, lui répondit incongrûment. Sandoval n'était pas endurant et ils se prirent si aigrement de bec que le Saavedra mit la main au poignard. Sandoval qui était pour lors dans le fleuve jusqu'aux genoux, veillant à ce que les barques ne se chargeassent outre mesure, tout ainsi comme il était, se rua sur le Saavedra et, lui empoignant la main dont il brandissait le poignard, le culbuta dedans l'eau. Et si nous ne nous étions vivement entremis à

les séparer, certes le Saavedra n'en eût pas été quitte à bon compte, car la plupart des soldats tenaient pour Sandoval.

Laissons cette riotte et je dirai que nous demeurâmes quatre jours à passer ce fleuve. Quant à manger, il n'y fallait pas songer, hormis des pacayas, lesquelles croissent sur de petits palmiers nains, et quelques autres noix. Nous les faisions griller, nous en cassions la coque et nous mangions le dedans. Un soldat nommé Tarifa, en passant le fleuve en canoa, se noya avec son cheval. Ni l'un ni l'autre ne reparut. Deux autres chevaux se noyèrent. Le maître de l'un d'eux, Solis, dit le Casquet, hurlait de désespoir, maudissant Cortès et son voyage. Je veux dire la grande faim qu'on souffrit à ce passage du fleuve et les murmures contre Cortès et son entreprise et ses tenants. Sans compter qu'arrivés à la ville, il n'y avait pas une bouchée de cassave à manger. Les habitants eux-mêmes n'en avaient mie et ne savaient point les chemins, sauf de deux pueblos du voisinage déjà dépeuplés. Alors Cortès commanda au Capitaine Luis Marin d'aller, avec les gens de Guazacualco, en quête de maïs. C'est ce que je vais narrer.

CHAPITRE CLXXX

Comment, le lendemain de notre arrivée à cette ville à laquelle je ne sais d'autre nom que San-Gil de Buena Vista, nous partîmes avec le Capitaine Luis Marin, au nombre de quatre-vingts soldats, tous à pied, à la recherche du maïs et découverte du pays, et ce qui s'ensuivit je le vais narrer ci-après.

J'ai déjà dit que lorsque nous arrivâmes à la ville que Gil Gonzalez de Avila avait fondée, les habitants y mouraient de faim. Ils étaient une quarantaine d'hommes et quatre femmes de Castille, dont deux mulâtresses, tous dolents et très jaunes de teint. Et comme personne, ni nous ni eux, n'avait de quoi manger, nous étions fort impatients d'aller en quête de vivres. Et Cortès ordonna que le Capitaine Luis Marin sortît avec ceux de Guazacualco à la recherche du maïs. Nous partîmes avec lui au nombre de quatre-vingts soldats, à pied, jusqu'à ce qu'on eût vu s'il y avait des chemins pour les chevaux. Nous emmenâmes quant et nous un Indien de Cuba, afin qu'il nous guidât vers des estancias et villages, à huit lieues de là. Nous y trouvâmes du maïs à foison, d'immenses cacaoyères, des phaséols et autres légumes dont nous eûmes amplement de quoi repaître. Aussitôt nous fîmes dire à Cortès, en lui expédiant par des Indiens un acompte de dix fanègues, de dépêcher tous les

Mexicains pour emporter le mais, et nous envoyâmes querir nos chevaux.

Or donc, nous sachant en bon terroir et ayant appris de marchands capturés sur le fleuve du Golfo Dulce que le droit chemin pour aller à Naco, où fut décapité Christoval de Oli, passait par l'endroit où nous étions, Cortès commanda à Gonzalo de Sandoval de nous suivre avec la majeure partie de son armée et de prendre ses quartiers auxdites estancias, jusqu'à nouvel ordre.

Advenu chez nous, Sandoval y voyant foisonner la mangeaille, en fut tout regaillardi et expédia incontinent à Cortès, par des Indiens Mexicains, quelque trente fanègues de maïs. Il fut réparti entre les habitants de la ville et, en gens faméliques et accoutumés à ne se repaître que de zapotes rôtis et de cassave, s'étant gavés de galettes de ce maïs, le ventre leur enfla et, comme ils étaient déjà dolents, sept d'entre eux en moururent.

Durant cette grande famine, Dieu permit que vînt aborder là, des îles de Cuba, un navire chargé de sept chevaux et quarante porcs, de huit pipes de viande salée et de pain cassave. Une quinzaine de passagers et huit mariniers le montaient. Quasi toute la cargaison de ce navire appartenait à un nommé Anton de Camargo. Cortès lui acheta à crédit tout ce qu'il avait de vivres et en distribua aux habitants qui, déjà affaiblis par une si longue abstinence, se donnèrent telle ventrée de viande salée que la caquesangue leur vint qui en troussa quatorze.

L'arrivée de ce navire garni de gens et de mariniers détermina Cortès à aller visiter, sonder et compasser ce si puissant fleuve, voir si ses bords étaient peuplés en amont et quelle terre c'était. Il fit sans retard calfater un brigantin échoué de ceux de Gil Gonzalez de Avila, adouber un bateau afin d'en faire une barque de décharge et attacher quatre canoas l'une à l'autre, et trente soldats s'étant mis à la tête des huit hommes de mer nouvellement venus dans le navire et de vingt Indiens Mexicains, il s'en alla par le fleuve. Après l'avoir remonté dix lieues, il trouva une large lagune de six lieues d'ouverture. Ses rives, fréquemment inondées, n'étaient pas peuplées. Le fleuve, en amont, devenait de plus en plus torrentueux et coupé de rapides que le brigantin, le bateau et les canoas ne pouvaient remonter; il résolut de les laisser en un repli du fleuve, à la garde de six Espagnols, et, par un chemin étroit, à travers les terres, gagna des hameaux dépeuplés, et ensuite, advint à des champs de maïs où il prit trois Indiens qui le guidèrent vers de petits villages dont les naturels avaient du maïs à foison, des poules et même des faisans qu'en ces terres on nomme sacahueles, et des perdrix du pays et des colombes. Et j'ai vu et trouvé de ces perdrix ainsi domestiquées dans des peuplades de la frontière du Golfo Dulce, quand j'allai à la recherche de Cortès, comme je le conterai plus loin.

Retournons à notre relation. Là, Cortès prit des guides, et, poussant outre, s'avoya vers d'autres hameaux nommés Cinatan Tencintle où il y avait de

grandes cacaoyères et des plantations de maïs èt de coton. Avant que d'y arriver, les nôtres ouïrent les naturels, se rigolant et banquetant, mener grand bruit d'atabales et cornets. Afin de n'en être point éventé, Cortès se tint caché en un bois avec ses soldats, et, choisissant son temps, leur tomba dessus et, d'un seul coup, prit une dizaine d'Indiens et quinze femmes. Tous les autres courent aux armes, et revenant sur les nôtres avec arcs, flèches et lances, commencent à leur tirer dessus. Mais Cortès et les nôtres leur marchèrent à l'encontre et passèrent par les épées huit de leurs Principaux. Les Indiens, voyant leurs affaires mal en point et leurs femmes prises, envoyèrent quatre vieillards, dont deux étaient prêtres d'idoles, qui tout doucement vinrent prier Cortès de rendre les prisonniers. Ils apportaient quelques petits joyaux d'or de peu de valeur. Cortès leur parla par doña Marina qui était là avec son mari Juan Xaramillo, car sans elle il ne pouvait entendre les Indiens, et leur dit de porter du maïs, des poules et du sel et toutes les provisions qu'il leur désigna, au lieu où le brigantin, la barque et les canoas etaient restés, et qu'ensuite il rendrait les prisonniers. On leur indiqua l'endroit du fleuve où nos bateaux étaient garés. Ils répondirent qu'ils le feraient, car il y avait non loin de là une sorte d'estuaire qui aboutissait au fleuve. Aussitôt, ils firent des barques et, à moitié nageant, les portèrent jusqu'à ce qu'il y eût assez de fond pour qu'elles pussent bien flotter. Or, bien qu'ayant promis de rendre tous les prisonniers, Cortès, paraît-il, ordonna de

garder trois femmes avec leurs maris pour faire le pain et servir. Là-dessus, tous les Indiens de cette peuplade jettent le cri de guerre et, du haut des escarpements du fleuve, envoient à Cortès et à ses soldats une si roide volée de bâtons, flèches et pierres que Cortès fut blessé à la face et douze autres soldats. Là, une barque se perdit avec la moitié de son chargement et un Mexicain se noya. Sur ce fleuve, il y a tant de moucherons qu'on n'y pouvait tenir. Mais Cortès endurait tout. Bref, il rentra dans sa ville (je ne sais de quel nom il la nomma) et l'approvisionna bien mieux qu'elle n'était avant.

J'ai déjà dit que le pueblo où parvint Cortès se nommait Cinacan. On m'a dit récemment qu'il pouvait être distant de soixante et dix lieues de Guatimala. Cortès demeura vingt-six jours en ce voyage jusques à son retour à la ville.

Et voyant qu'il n'y avait rien à faire là, vu le manque de peuplades Indiennes, et se trouvant bien avitaillé, tant par ses provisions antérieures que par ce qu'il rapportait, il se détermina d'écrire à Sandoval d'aller au plus tôt à Naco, lui narra tout son voyage du Golfo Dulce, ainsi que je l'ai ci-dessus relaté, lui fit savoir qu'il allait peupler Puerto de Cavallos et lui demanda dix soldats de ceux de Guazacualco, car, sans eux, il se sentait mal à l'aise en campagne.

CHAPITRE CLXXXI

Comment Cortès, s'embarquant avec tous les soldats qu'il avait menés en sa compagnie ou trouvés à San-Gil de Buena-Vista, alla s'établir au lieu que l'on nomme aujourd'hui Puerto de Cavallos, auquel il bailla le nom de la Natividad, et de ce qui s'y fit.

Lorsque Cortes eut vu que l'assiette de la ville où il avait trouvé établis les gens de Gil Gonzalez de Avila n'était point bonne, il détermina de s'embarquer dans les deux navires et le brigantin avec tous les habitants de ladite ville, si bien qu'il n'y resta personne. Après huit jours de navigation, il alla débarquer à l'endroit que l'on nomme aujourd'hui Puerto de Cavallos. Ayant vu que cette baie ferait un bon port et su des Indiens que les alentours étaient peuplés, il résolut d'y fonder une ville qu'il nomma Natividad, et y mit pour son Lieutenant un certain Diego de Godoy. De là, il fit des incursions dans l'intérieur des terres, à des villages voisins, aujourd'hui dépeuplés, y prit langue, apprit qu'il y avait non loin d'autres peuplades et approvisionna la ville de maïs. Ayant su que le pueblo de Naco, où fut décapité Christoval de Oli, était proche, il écrivit à Gonzalo de Sandoval, le croyant déjà arrivé et établi dans Naco, de lui envoyer dix soldats de ceux de Guazacualco, car sans eux, disait-il en la lettre, il ne se sentait pas à l'aise pour

faire campagne. Il ajoutait qu'il voulait aller de là au port de Honduras où était bâtie la ville de Truxillo, cependant que Sandoval avec ses soldats pacifierait ces terres et y fonderait une ville. Cette lettre vint aux mains de Sandoval et nous trouva aux estancias dont j'ai ci-dessus parlé, et non pas à Naco.

Laissons Cortès dans Puerto de Cavallos, d'où il courait le pays et où d'innombrables moustiques le piquaient nuit et jour. Je lui ai ouï dire depuis, qu'ils lui faisaient passer de si mauvaises nuits qu'il avait la tête toute vide à force de ne point dormir.

Or donc, sur le vu de la lettre de Cortès, Gonzalo de Sandoval quitta les susdites estancias pour des hameaux nommés Cuyoacan, à sept lieues plus avant. Il ne put immédiatement aller à Naco, comme le lui commandait Cortès, pour ne pas laisser derrière, sur les routes, maints soldats qui s'étaient dispersés en d'autres métairies où ils trouvaient à manger, eux et leurs chevaux, et aussi parce qu'il y avait, sur le chemin des estancias, une rivière très profonde qu'on ne pouvait franchir à gué, où il fallait tenir une canoa prête à passer les traînards Espagnols et de nombreux Mexicains malades. Et comme, d'autre part, il venait chaque jour, des peuplades voisines confinant au fleuve et au Golfo Dulce, force guerriers Indiens courir les estancias, de peur de quelque malencontre et occision d'Espagnols ou de Mexicains, Sandoval établit au passage de ladite rivière un poste de huit soldats et m'y laissa pour leur chef, avec ordre d'avoir toujours la canoa tirée à terre et de nous tenir à l'erte, prêts,

à l'appel des passagers venant des estancias, à les faire traverser sans retard.

Une nuit, de nombreux guerriers Indiens des villages et campagnes du voisinage, cuidant que nous ne nous gardions point et qu'ils nous pourraient prendre la canoa, assaillirent notre cabanage et y boutèrent le feu. Mais ils ne vinrent pas si secrètement; déjà nous les avions éventés. Nous nous serrâmes, huit soldats et quatre Mexicains valides, et, chargeant les guerriers à braves taillades, les fîmes rebrousser par où ils étaient venus. Deux soldats et un Indien furent blessés de coups de flèches, mais légèrement. Ce qu'ayant vu, nous nous rendîmes, trois camarades ensemble, à une lieue environ, à des estancias où nous avions ouï dire que des Indiens et Espagnols dolents etaient demeurés, et en ramenâmes un certain Diego de Mazariegos, maintes fois nommé, d'autres Espagnols qui lui tenaient compagnie et des Indiens Mexicains malades, et, après leur avoir fait passer la rivière, nous nous dirigeâmes aussitôt vers le camp de Sandoval. Au cours de cette marche, un Espagnol de ceux que nous avions recueillis aux estancias était fort malade. C'était un des nouveaux venus de Castille, à moitié Canarien, fils de Génois. Et, comme il allait très mal et que nous n'avions rien autre à lui donner à manger que galette de maïs et pinole, une demi-heure environ avant que de parvenir à l'endroit où était Sandoval, il trépassa sur le chemin. Je n'avais pas de monde pour porter le cadavre jusques au camp. En y arrivant, je contai à Sandoval notre voyage et le cas du mort resté

en route. Il se fâcha contre moi. Pourquoi ne l'avions-nous pas, entre nous tous, rapporté sur nos épaules ou sur un cheval? Nous répondîmes au Sandoval que nous avions sur chaque cheval deux malades, que nous autres nous étions à pied et que, par conséquent, on ne le pouvait ramener. Et un soldat nommé Bartolomé de Villa-Nueva, mon compagnon, répliqua insolemment au Sandoval que nous avions assez à faire que de nous porter nous-mêmes sans avoir encore à rapporter des morts sur le dos, et qu'il reniait Cortès pour toute la misère et la perte dont il était cause. Sur ce, tout à la chaude, Sandoval nous ordonna, à Villa-Nueva et à moi, sans plus tarder, de l'aller enterrer. Nous prîmes deux Indiens Mexicains et une bêche, et, ayant creusé sa sépulture, l'enterrâmes et y mîmes une croix. Nous trouvâmes dans la poche du mort un petit sac plein de dés et un papier où il y avait écrit son lieu de naissance, de qui il était fils et quels biens il avait à Tenerife. Dans la suite des temps, on y envoya cette note. Que Dieu lui pardonne! Amen.

Mais je veux cesser de conter des contes et dire que Sandoval résolut de nous mener à d'autres villages qui sont aujourd'hui proche les mines qu'on y découvrit trois ans après. De là, nous gagnâmes une autre peuplade nommée Quinistan, et, le lendemain, à l'heure de la messe, nous entrâmes dans Naco. C'était en ce temps un bon bourg. Nous le trouvâmes dépeuplé de ce jour même, et, après nous être logés en de fort vastes préaux, là où avait été décapité

le Mestre de Camp Christoval de Oli, maintes fois par moi nommé, nous vîmes que le bourg était bien pourvu de maïs, phaséols et piment; nous y trouvâmes aussi un peu de sel, qui était ce que nous appétions le plus, et installâmes notre bagage, comme si nous y dussions demeurer à toujours mais. Il y a dans ce lieu la meilleure eau que j'aie bue en toute la Nouvelle-Espagne, et un arbre dont l'ombre, à l'heure la plus chaude de la sieste, quelque ardent que fût le soleil, semblait rafraîchir le cœur, et il en tombait comme une très menue rosée qui réconfortait la tête. Ce bourg était alors bien peuplé, en bon terroir, fertile en fruits (il y avait des zapotes rouges et des petits) et entouré de moindres peuplades.

Restons-en là, puis je conterai ce qui nous y advint.

CHAPITRE CLXXXII

Comment le Capitaine Gonzalo de Sandoval entreprit de pacifier cette province de Naco, des grandes rencontres qu'il eut avec les naturels et de ce qui s'ensuivit.

Après être entrés dans Naco et y avoir fait récolte de maïs, phaséols et piment, nous prîmes, dans les champs, trois des Principaux de l'endroit. Gonzalo de Sandoval les caressa, leur donna des

rassaaes de Castille et les pria d'aller appeler les autres Caciques, promettant de ne les molester en rien. Ils y allèrent à son commandement et ramenèrent deux Caciques. Mais on ne put obtenir d'eux de repeupler le bourg. Ils se bornaient à apporter de temps à autre quelques vivres, ne nous faisant n bien ni mal. Nous en agissions de même avec eux. Nous demeurâmes les premiers jours en cet état.

Or Cortès avait écrit à Gonzalo de Sandoval, ains que je l'ai dit plus haut, de lui envoyer au plus tôt à Puerto de Cavallos dix soldats de ceux de Guazacualco, tous nommément désignés, et entre autres, moi. J'étais, en cette saison, quelque peu malade et dis à Sandoval de m'excuser, car j'étais mal dispos. Il avait envie de me garder, je restai donc et il envoya huit soldats, vaillants mâles et bons pour tout péril, lesquels y allèrent de si mauvaise grâce qu'ils reniaient Cortès et son voyage. Et ils avaient bien raison, car ils ne savaient même pas si le territoire qu'ils avaient à traverser était en paix. Sandoval convint de demander aux Caciques de Naco cinq Indiens Principaux pour les accompagner jusques au Puerto de Cavallos, les menaça, si quelqu'un des soldats recevait quelque ennui, de leur brûler le bourg et de leur courre sus et de les guerroyer, et ordonna, dans tous les pueblos où ils passeraient, qu'il leur fût baillé fort bien à manger.

Ils s'avoyèrent donc vers Puerto de Cavallos, où ils trouvèrent Cortès qui allait s'embarquer pour Truxillo, lequel se réjouit avec eux des bonnes nou-

velles qu'ils lui donnaient de nous, et, les menant quant et lui aux navires, s'embarqua sans retard.

Il laissait comme Capitaine, en cette ville de Puerto de Cavallos, un certain Diego de Godoy avec une quarantaine d'hommes, la plupart anciens compagnons de Gil Gonzalez de Avila ou nouveaux venus de Castille.

Après l'embarquement de Cortès, Godoy, resté son Lieutenant dans la ville, faisait, avec les soldats les plus sains qu'il avait, des expéditions aux villages voisins. Il en pacifia deux. Mais les Indiens, voyant que les soldats demeurés là étaient quasi tous dolents et qu'il en trépassait chaque jour, ne tenaient aucun compte d'eux et ne les fournissaient plus de vivres. Et comme ils n'étaient pas de force à en aller quérir, leur disette et famine furent telles qu'en peu de jours il en mourut la moitié. Trois autres désertèrent et vinrent en fuyards rejoindre Sandoval.

Il nous faut les laisser en cet état et retourner à Naco. Ayant vu que, malgré qu'il les y eût maintes fois invités, les manants et naturels de Naco se refusaient à réintégrer le bourg et que les autres peuplades du voisinage ne se présentaient et ne tenaient aucun compte de nous, Sandoval résolut d'aller en personne moyenner de les faire venir. Nous marchâmes donc sur les pueblos de Girimonga et d'Aculaco et sur trois autres villages voisins de Naco. Tous se vinrent mettre en l'obéissance de Sa Majesté. Puis, nous allâmes à Quizmitan et à une autre peuplade de la sierra où il en fut tout de même. De manière

que tous les Indiens de cette marche furent pacifiés, et comme on n'en exigeait rien de plus que ce qu'ils voulaient donner, ils n'avaient aucune peine à venir avec nous. Ainsi tout était en paix jusqu'à la ville que fonda Cortès, laquelle aujourd'hui se nomme Puerto de Cavallos.

Laissons cette matière, car il me faut revenir à Cortès qui va débarquer au port de Truxillo. Et comme deux ou trois choses adviennent au même temps (je l'ai souventes fois dit aux chapitres passés), et que je dois mener ma plume à pas comptés aux lieux divers où nous allions conquérir et peupler, ainsi que l'auront très apertement vu les curieux lecteurs, je suis, pour l'instant, contraint de laisser le propos de Sandoval et de tout ce qui lui succéda dans la province de Naco, car je veux narrer ce que Cortès fit à Truxillo.

CHAPITRE CLXXXIII

Comment Cortès débarqua au port de Truxillo et comment tous les habitants de cette ville sortirent pour le recevoir et se réjouirent fort avec lui et de tout ce qu'il y fit.

Après s'être embarqué au Puerto de Cavallos avec nombreuse compagnie de ses soldats de Mexico et ceux que lui avait envoyés Sandoval, Cortès, par un bon vent, arriva en six jours au port de

Truxillo. Les habitants qui vivaient là et qu'y avait laissés Francisco de Las Casas, quand ils surent que c'était Cortès, allèrent tous à la mer, qui est proche, le recevoir et lui baiser les mains. Plusieurs d'entre eux étaient de ces bandoliers chassés de Panuco, qui furent les conseillers de la révolte de Christoval de Oli. J'ai conté ci-dessus, à son chapitre, leur exil de Panuco. Se sachant coupables, ils supplièrent Cortès de leur pardonner. Cortès, avec force caresses et promesses, les accola tous et leur pardonna. Là-dessus, il alla à l'église et, son oraison faite, ayant été logé le mieux qu'on put, il lui fut rendu compte des diverses fortunes de Francisco de Las Casas et de Gil Gonzalez de Avila, de la décollation de Christoval de Oli et de leur départ pour Mexico après qu'ils eurent pacifié quelques peuplades de cette province. Cortès, la chose bien entendue, leur dispensa à tous d'honnêtes paroles et leur laissa les emplois tels qu'ils les tenaient, fors celui de Capitaine Général de ces provinces qu'il bailla à un sien cousin nommé Saavedra, ce qui leur agrea. Après quoi, il convoqua tous les peuples de cette marche. Ceux-ci, ayant appris que c'était le Capitaine Malinche (ainsi le nommaient-ils), qu'ils savaient avoir conquis Mexico, vinrent tous à son appel et apportèrent des présents de vivres.

Quand les Caciques des quatre principales peuplades furent assemblés, Cortès leur parla par doña Marina et leur dit les choses appartenantes à notre Sainte Foi et que nous étions tous vassaux d'un grand Empereur qui a pour vassaux de très grands seigneurs et se nomme

don Carlos d'Autriche, lequel nous a envoyés en ces contrées pour leur faire laisser les sodomies, larcins et idolâtries et renoncer à manger de la chair humaine, sacrifier, larronner et se faire la guerre entre eux, afin qu'étant frères, ils se traitassent comme tels. Il ajouta qu'il venait aussi leur faire jurer obéissance à notre si puissant Roi et Seigneur, au service duquel ils devaient contribuer, suivant leurs moyens, ainsi que tous ses autres vassaux. Et doña Marina leur dit maintes autres choses, comme elle les savait si bien dire, entre autres que ceux qui ne se voudraient point soumettre à la seigneurie de Sa Majesté en seraient châtiés. En outre, Fray Juan de Las Varillas et les deux religieux Franciscains qu'avait amenés Cortès leur prêchèrent de belles et saintes choses et deux Indiens Mexicains, experts en la langue espagnole, aidés d'autres truchemans du pays, leur interprétaient les discours des moines. Cortès leur promit aussi de leur garder en tout justice, car ainsi l'ordonnait notre Roi et Seigneur. Enfin, après maints autres raisonnements fort bien compris des Caciques, ils répondirent qu'ils se donnaient pour vassaux à Sa Majesté et agiraient suivant la volonté de Cortès. Alors il leur dit d'avitailler cette ville et d'envoyer nombre d'Indiens munis de haches pour couper un bois qu'il y avait au milieu de la ville et qui empêchait de voir la mer et le port. Il leur commanda aussi d'aller en canoas appeler trois ou quatre peuplades établies en des îlots que l'on nomme les Guanajes, lesquels en ce temps étaient peuplés, et de leur

faire apporter du poisson qui abonde en ce lieu. Ainsi firent-ils. Cinq jours après, les habitants des îlots vinrent apporter des présents de poisson et poulaille. Cortès leur fit donner un verrat trouvé à Truxillo et quelques truies qu'il avait amenées de Mexico, afin qu'ils fissent lignée de porcs. Un Espagnol lui avait dit que le terroir était bon et qu'ils y multiplieraient en les lâchant, sans gardiens, sur ces îlots. Et il en fut tout ainsi qu'il le dit, car, au bout de deux ans, les porcs y foisonnaient et on les allait chasser.

Quittons ce propos qui n'a que faire à notre relation, de peur qu'on me tienne pour prolixe au déduit des vieux contes. Je dirai donc qu'il vint tant d'Indiens couper les bois de la ville, suivant l'ordre de Cortès, qu'en deux jours on put voir bien clairement la mer. Ils bâtirent quinze cases et une très bonne pour Cortès.

Cela fait, Cortès s'informa des peuplades et territoires rebelles qui se refusaient a venir appointer la paix. Et le Cacique du pueblo de Papayeca qui était, en ce temps, un gros bourg, capitale d'autres villages et qui est aujourd'hui désert ou peu s'en faut, lui bailla une note de plusieurs pueblos qui ne se voulaient point soumettre, sis en de hautes sierras et bien remparés. Cortès y dépêcha sans retard le Capitaine Saavedra. Avec la troupe compétente et les huit de Guazacualco, Saavedra s'arrouta et parvint aux peuplades guerrières. Toutes l'accueillirent pacifiquement, fors trois villages qui récalcitrèrent. Et Cortès était si redouté et fameux parmi les naturels que

jusques à Olancho, où se découvrirent depuis de riches mines, il était craint et respecté, et, dans toutes ces provinces, on le nommait El Capitan Hue Hue de Marina, ce qui veut dire le vieux Chef qui mène doña Marina.

Laissons Saavedra et sa troupe embesognés aux peuplades insoumises, lesquelles, à ce qu'il me semble, se nommaient les Acaltèques, et revenons à Cortès dans Truxillo. Il y avait vu tomber malades les moines Franciscains, un sien cousin du nom d'Avalos, le licencié Pedro Lopez, le majordome Carranza et Guinea le dépensier, Juan Flamand et maints autres, tant de ses soldats que de ceux qu'il trouva dans Truxillo et mêmement, Anton de Camargo, qui avait amené le navire aux provisions. Il détermina donc de les expédier à l'île de Cuba, à la Havane ou à Santo Domingo s'ils voyaient le vent et la mer propices, leur bailla, a cet effet, une nef bien équipée et calfatée et aussi bien avitaillée que possible et écrivit à l'Audience Royale de Santo Domingo et aux Frères Hiéronymites et à la Havane, rendant compte de son départ de Mexico en quête de Christoval de Oli, après avoir remis ses pouvoirs aux Officiers de Sa Majesté et de son laborieux voyage. Il relatait comment Christoval de Oli avait pris un Capitaine nommé Francisco de Las Casas que lui, Cortès, avait envoyé pour reprendre son Armada: que ledit Christoval de Oli s'était également saisi d'un certain Gil Gonzalez de Avila, Gouverneur du Golfo Dulce: que les deux Capitaines prisonniers, s'étant concertés, lui avaient donné des

coups de couteau et, après l'avoir repris, lui avaient fait par sentence trancher le chef : que présentement il était en train de s'établir parmi le territoire et les peuples sujets de cette ville de Truxillo : que la terre était riche en mines et qu'il fallait lui envoyer les soldats qui, dans l'île de Santo Domingo, n'avaient pas de quoi se suffire. Et, afin d'accréditer ce qu'il disait de l'or, il envoya maintes pièces de joaillerie tirées de sa garde-robe, de la vaisselle apportée de Mexico et même celle de son dressoir. Il fit Capitaine de ce navire son cousin Avalos et lui commanda de prendre au passage vingt-cinq soldats qu'avait laissés sur des îlots, à ce qu'on lui avait dit, un Capitaine venu pour enlever des Indiens dans les parages de Cozumel.

Sorti du port de Honduras, ainsi se nommait-il, tantôt avec bonne brise, tantôt avec vent contraire, après avoir dépassé la pointe de Sant Anton qui est proche des sierras dites de Guaniguanico, à soixante ou septante lieues de la Havane, le navire, par un gros temps, fut jeté à la côte. Les moines, le Capitaine Avalos et nombre de soldats s'y noyèrent. Il s'en sauva, dans le bateau et sur des planches, quelques-uns qui, à grand'peine, gagnèrent la Havane. De là, la Renommée s'envola par toute l'île de Cuba avec la nouvelle que Cortès et nous tous étions vivants et en peu de jours parvint à Santo Domingo. Car le licencié Pedro Lopez, médecin, qui se sauva de ce naufrage sur une planche, écrivit tout l'accident à la Royale Audience de Santo Domingo au nom de Cortès,

qui, disait-il, établi dans Truxillo, avait besoin de vivres, vin et chevaux et que la grosse somme d'or qu'ils apportaient pour en acheter s'était perdue en la mer de la manière que j'ai ci-dessus narrée. A cette nouvelle, tous se réjouirent, car le bruit courait et l'on tenait déjà pour certain que Cortès et tous ses compagnons étaient morts. L'avis en avait été porte à l'Ile Espagnole par un navire de la Nouvelle-Espagne. Et lorsque l'on apprit à Santo Domingo que Cortès était installé et établi dans les susdites provinces, hâtivement les Oydors et marchands se mirent à charger deux vieux navires de chevaux, poulains, chemises, bonnets et autres affiquets, n'emportant en fait de choses comestibles et utiles qu'une pipe de vin et les chevaux, et tout le reste babioles.

En attendant qu'on arme les navires et qu'ils arrivent au port, je veux dire que Cortès étant dans Truxillo, certains Indiens des îles des Guanajes, à huit lieues en mer, vinrent lui porter leurs doléances. Ils disaient qu'un navire avait mouillé près de leur village et que le bateau dudit navire était plein d'Espagnols armés d'arbalètes et d'escopettes qui voulaient prendre de force leurs macehuales, c'est le nom qu'ils donnent à leurs vassaux. Ces gens, à ce qu'ils ont compris, sont les mêmes pillards qui, les années passées, leur ont pris de la même façon beau nombre d'Indiens qu'ils emmenèrent captifs sur un navire comme celui qui était présentement à l'ancre. Ils priaient donc Cortès d'y pourvoir. A cette nouvelle, Cortès fit, sur l'heure, armer un brigantin de sa meil-

leure artillerie, y mit vingt soldats et un bon Capitaine et leur commanda de se saisir en tout cas du navire dont parlaient les Indiens et de le lui ramener avec tous les Espagnols prisonniers, comme détrousseurs des vassaux de Sa Majesté. Il ordonna aux Indiens de s'armer de bâtons et de flèches et d'aller dans leurs canoas, de concert avec le brigantin, aider à la capture de ces hommes, baillant, à cet effet, pouvoir au Capitaine. Donc, le brigantin armé prit la mer, convoyé par les nombreuses canoas des naturels. Mais quand les gens du navire mouillé près des îlettes le virent venir à la voile, comprenant que c'était à leur encontre, ils n'attendirent guère, hissèrent leurs voiles et prirent le large. Le brigantin ne put les atteindre. On parvint à savoir depuis que c'était un certain bachelier Moreno, dépêché par la Royale Audience de Santo Domingo pour quelque affaire à Nombre de Dios, qui vint à la dérive, paraît-il, ou de propos délibéré, voler les Indiens des Guanajes.

Laissons Cortès occupé à pacifier cette province et, retournant à Sandoval, je dirai ce qui lui advint dans Naco.

CHAPITRE CLXXXIV

Comment le Capitaine Gonzalo de Sandoval, lequel était dans Naco, prit quarante soldats Espagnols et leur Capitaine qui venaient de Nicaragua, dommageant et pillant les Indiens des peuplades où ils passaient.

CEPENDANT que Sandoval était à Naco, gagnant à la paix la plupart des peuples de cette marche, quatre Caciques de deux endroits nommés Quecuspan et Tanchinalpa lui vinrent dire qu'il y avait chez eux beaucoup d'Espagnols faits comme nous, avec armes et chevaux, lesquels leur prenaient leurs biens, leurs filles et leurs femmes et les enchaînaient à des chaînes de fer. De quoi Sandoval grandement courroucé, leur ayant demandé à quelle distance ils demeuraient, ils répondirent que nous y adviendrions en un jour. Là-dessus, il commanda à ceux de nous qui devaient y aller avec lui de nous équiper de notre mieux, avec armes, chevaux, arbalètes et escopettes. Nous partîmes soixante et dix hommes avec lui et advenus aux villages où étaient ces soldats, nous les trouvâmes bien tranquilles et ne se doutant aucunement que nous les venions prendre. Quand ils nous virent, ils sursautèrent et mirent la main aux armes, mais nous empoignâmes prestement le Capitaine et plusieurs autres, sans qu'il y eût de sang d'un côté ni de l'autre. Alors,

Sandoval leur demanda d'un ton sévère si ce leur semblait bien d'aller ainsi détroussant les vassaux de Sa Majesté en conquérant et pacifiant de cette belle manière. Puis il leur fit ôter les carcans aux Indiens et Indiennes qu'ils y tenaient, remit aux Caciques ceux de l'endroit et ordonna aux autres de s'en retourner en leurs terres qui étaient proches.

Cela fait, il signifia au Capitaine, lequel se nommait Pedro de Garro, que lui et ses soldats étaient prisonniers et qu'il leur fallait aller quant et nous à Naco. Nous nous y acheminâmes avec eux. Ces soldats avaient amené de Nicaragua plusieurs Indiennes dont quelques-unes belles et des Naborias pour le service. Presque tous avaient des chevaux. Et comme nous étions délabrés et défaits à force de courir les chemins et n'avions pas d'Indiennes pour nous faire le pain, ils étaient, quant au service, de vrais Comtes, au regard de notre pauvreté.

Quand nous fûmes arrivés avec eux à Naco, Sandoval leur assigna des logements convenables, car il y avait dans le nombre quelques hidalgos et personnes de qualité. Après qu'ils se furent reposés un jour, leur capitaine Garro ayant vu que nous étions de ceux de Cortès, se fit grand ami de Sandoval et de nous tous et se réjouissait de notre compagnie.

Or je veux dire comment et de quelle manière et à quelle cause ce Capitaine et ces soldats étaient venus. Voici comme. Pedro Arias de Avila, pour lors Gouverneur de Terre Ferme, avait, paraît-il, envoyé un sien Capitaine nommé Francisco Hernandez, personne très

prééminente, conquérir et pacifier les terres de Nicaragua et ce que davantage il pourrait découvrir et lui avait baillé grosse troupe de soldats tant cavaliers qu'arbalétriers. Advenu aux provinces de Nicaragua et de Leon, ainsi les nomme-t-on, Francisco Hernandez les pacifia et peupla, et se voyant avec nombreuse soldatesque, prospère et éloigné de Pedro Arias de Avila, trouva de spécieux conseillers, entre autres un certain bachelier Moreno, déja nommé, que l'Audience Royale de Santo Domingo et les Frères Hiéronymites qui gouvernaient ès îles avaient envoyé suivre quelque procès en Terre Ferme. C'était, à ce que je pense, au sujet de la mort de Balboa, gendre de Pedro Arias, lequel l'avait fait décapiter sans justice après l'avoir marié avec sa fille doña Isabel Arias de Peñalosa, de son nom. Et le bachelier Moreno dit au Capitaine Francisco Hernandez de recourir, lorsqu'il aurait conquis quelque terre, à notre Roi et Seigneur, afin d'en être fait Gouverneur, que ce n'était point trahison et que Pedro Arias avait agi contre toute justice en faisant décapiter Balboa, son gendre, vu que le Balboa avait auparavant envoyé ses Procurateurs à Sa Majesté afin d'être fait Adelantado. Prenant prétexte de ces paroles du Bachelier, Francisco Hernandez dépêcha le Capitaine Pedro de Garro vers la bande du nord, en quête d'un port d'où il informerait Sa Majesté des provinces qu'il avait conquises et peuplées, espérant qu'Elle lu ferait la merci de l'en nommer Gouverneur, comme trop éloignées du gouvernement de Pedro Arias. Et le Pedro de Garro était en train d'exécuter sa com-

mission, quand nous l'arrêtâmes ainsi que je l'ai conté.

Lorsque Sandoval eut entendu le dessein poursuivi par Garro, ils en devisèrent secrètement ensemble et convinrent d'en informer Cortès qui était à Truxillo, Sandoval tenant pour assuré que Cortès aiderait à ce que Francisco Hernandez demeurât Gouverneur de Nicaragua.

Ce concert établi, Sandoval et Garro expédièrent avec des lettres dix hommes, cinq des nôtres et cinq de ceux de Garro, avec ordre d'aller, en suivant la côte, jusques à Truxillo où résidait alors Cortès, ainsi que je l'ai dit ci-dessus à son chapitre. Ils emmenèrent une vingtaine des Indiens de Nicaragua, afin de les aider à passer les rivières. Et, suivant leur marche, ils ne purent traverser, à cause de grandes crues, le rio de Pichin, non plus qu'un autre nommé Balama, et, au bout de quinze jours, rentrèrent à Naco sans avoir rien fait de leur commission. De quoi Sandoval fut si courroucé qu'il maltraita en paroles leur chef et, sur l'heure, ordonna au Capitaine Luis Marin d'y aller sans plus tarder, à travers les terres, avec dix soldats, cinq de Garro et cinq des nôtres. J'en fus. Nous partîmes tous à pied et traversâmes maintes peuplades guerrières. Et s'il me fallait écrire par le menu les grandes fatigues et rencontres que nous eûmes avec des Indiens de guerre et les cours et pertuis d'eau que nous franchîmes en barques et à la nage et la faim que nous endurâmes, le récit n'en finirait pas de si tôt, plein de choses fort notables. Et j'ajoute qu'il y avait des jours où nous

traversions trois grosses rivières en barques et à la nage. En arrivant à la côte, nous rencontrâmes force estuaires, pleins de lézards. Nous mîmes deux jours à passer en barques, tant il était roide, le rio de Xagua, à dix lieues du Triunfo de la Cruz. Nous trouvâmes là les têtes et ossements de sept chevaux des gens de Christoval de Oli, morts de la mauvaise herbe qu'ils avaient pâturée. De là, nous allâmes au Triunfo de la Cruz où nous vîmes des carcasses de navires échoués. Puis, en quatre jours, nous parvînmes à un pueblo nommé Quemara. De nombreux guerriers Indiens nous sortirent à l'encontre. Ils portaient de grandes et grosses lances qu'ils pointaient de la main droite en les appuyant sur le bras gauche, les maniant de la même façon dont nous jouons de la pique. Ils nous joignirent pied contre pied, mais nous nous fîmes place à coups d'arbalète et de taille et passâmes outre à l'abri de la rondache. Deux de nos soldats y furent blessés. Ces Indiens qui nous guerroyèrent ne nous croyaient pas à Cortès, mais à quelque autre Capitaine et cuidaient que nous leur venions voler leurs Indiens.

Mais c'est assez conter les travaux passés. Après deux autres jours de marche, nous gagnâmes Truxillo. Avant d'entrer en ville, vers l'heure de vêpres, nous vîmes cinq hommes à cheval. C'étaient Cortès et d'autres Cavàliers qui s'en venaient promener le long de la côte. Quand ils nous aperçurent de loin, ils ne savaient quelle nouveauté ce pouvait être; mais Cortès, nous ayant reconnus, mit pied à terre, et,

les larmes aux yeux, nous vint bailler l'accolade et nous à lui, et nous dit : O mes frères et compagnons, quel désir j'avais de vous voir et de savoir comment vous étiez! Il était si maigre qu'il nous fit peine à voir. Nous sûmes qu'il avait été à la mort des fièvres et de la tristesse qu'il avait dans l'âme, et il ne savait rien encore, ni en bien ni en mal, de Mexico. D'autres personnes ont dit qu'il avait été si près de la mort qu'on lui avait déjà fait faire une robe de Saint François pour l'ensevelir. Il s'en vint à pied, avec nous, à la ville, et nous logea. Nous soupâmes avec lui. Sa pauvreté était telle que nous ne pûmes même pas nous rassasier de cassave. Quand nous lui eûmes relaté l'objet de notre venue et lu les lettres sur le cas de Francisco Hernandez et l'aide qu'on attendait de lui, il répondit qu'il y ferait tout son possible.

Lors de notre arrivée à Truxillo, les deux petits navires expédiés de Santo Domingo y avaient abordé depuis trois jours, chargés de marchandises, telles que chevaux, poulains, de vieilles armes, quelques chemises, des bonnets rouges et autres babioles. Ils n'apportèrent qu'une pipe de vin, pas un objet de fruit ou d'utilité. Certes, il eût mieux valu que ces navires ne vinssent point, car nous nous endettâmes tous à acheter de ces colifichets.

Or, entre tant que nous étions avec Cortès, lui faisant le conte de notre laborieux voyage, on vit venir en la haute mer un navire sous voiles. Il entra dans le port. Il venait de la Havane. C'était le licencié Zuazo, le même Licencié que Cortès avait laissé

comme Alcade Mayor à Mexico, qui l'envoyait avec quelque rafraîchissement pour Cortès et une lettre, laquelle suit. Et si je n'en redis pas les paroles formelles, j'en dirai du moins la substance.

CHAPITRE CLXXXV

Comment de la Havane le licencié Zuazo expédia à Cortès une lettre dont je vais ci-dessous dire le contenu.

Sitôt que le susdit navire eut pris port, un hidalgo qui en était Capitaine sauta à terre, vint incontinent baiser les mains à Cortès et lui rendit une lettre du licencié Zuazo. Dès que Cortès l'eut lue, il fut navré d'une telle tristesse qu'il se prit aussitôt, paraît-il, à sangloter en son appartement. Il n'en sortit pas jusqu'au lendemain qui était un samedi. Cette nuit-là, il se confessa à Fray Juan et lui commanda de dire une messe de Notre-Dame, dès le fin matin. Il y communia. Après la messe, il nous pria de l'écouter, que nous en apprendrions de belles de la Nouvelle-Espagne, qu'on y avait fait courir le bruit que nous étions tous morts, qu'on avait mis la main sur nos biens et qu'on les avait vendus à l'encan et repris nos Indiens qu'on avait répartis à d'autres Espagnols sans mérite. Et il commença de lire la lettre, laquelle disait ainsi.

Tout d'abord, il lut les nouvelles qu'envoyaient de Castille son père Martin Cortès et Ordas : comment le Contador Albornoz lui avait été contraire dans les lettres qu'il écrivit à Sa Majesté et à l'évêque de Burgos, et comment Sa Majesté y avait pourvu par l'envoi de l'Amiral de Santo Domingo, avec six cents hommes, ainsi que je l'ai déjà dit, et comment le duc de Bejar s'était porté garant, sur sa tête et son état, que nous étions, Cortès et nous tous, de loyaux serviteurs de Sa Majesté, et maintes autres choses relatées à leur chapitre, et qu'on avait donné au Capitaine Narvaez la conquête du rio de Palmas, et à un certain Nuño de Guzman le Gouvernement de Panuco, et que l'évêque de Burgos était trépassé.

Venant au fait de la Nouvelle-Espagne, Zuazo disait en sa lettre que, Cortès ayant donné dans Guazacualco au Factor Gonzalo de Salazar et à Pedro Almindez Chirinos les pouvoirs et provisions pour être Gouverneurs, au cas où ils verraient que le Trésorier Alonzo de Estrada et le Contador Albornoz ne gouvernaient pas bien, dès leur retour à Mexico, nantis de ces pouvoirs, lesdits Factor et Veedor s'étaient faits fort amis du même licencié Zuazo, qui était Alcade Mayor, de Rodrigo de Paz, Alguazil Mayor du Capitaine-Général, d'Andrès de Tapia, de Jorge de Alvarado et de la plupart des Conquérants de Mexico. Quand le Factor se vit avec tant d'amis et partisans, il prétendit que lui-même et le Veedor devaient gouverner et non point le Trésorier ni le Contador. Là-dessus il y eut force noises et morts d'hommes,

d'aucuns favorisant le Factor et le Veedor, d'autres tenant pour leurs amis le Trésorier et le Contador. En fin de compte, le Factor et le Veedor demeurèrent en la charge de Gouverneurs et emprisonnèrent leurs adversaires le Trésorier et le Contador avec plusieurs autres de leur parti. Chaque jour il y avait coups d'épées et émeutes. Les Gouverneurs distribuaient les Indiens vacants à leurs amis, sans égard au mérite. Quant au licencié Zuazo, ils ne le laissaient pas faire justice, et Rodrigo de Paz, qui tâchait de les tenir en main, avait été jeté en prison. Le licencié Zuazo s'était alors entremis pour réconcilier le Factor, le Trésorier, le Contador et Rodrigo de Paz. Ils restèrent huit jours d'accord. Sur ces entrefaites, les provinces des Zapotèques et des Minxes se soulevèrent, ainsi qu'un pueblo fortifié nommé Coatlan, où il y avait un haut Peñol. On y envoya force soldats des nouveaux venus de Castille et d'autres qui n'étaient pas des Conquérants, et, comme Capitaine, le Veedor Chirinos. On y gaspillait à foison les pesos d'or du Domaine de Sa Majesté et de sa Royale Caisse, et il y avait telle profusion de vivres en ce camp que c'était une vraie pétaudière et un tripot. Aussi les Indiens n'en faisaient aucun cas. Et, de nuit, sortant brusquement du Peñol, ils donnèrent sur le camp du Veedor. Ils lui occirent quelques soldats et en blessèrent bon nombre. C'est pourquoi le Factor y envoya, au même titre que le Veedor et pour lui faire compagnie, un sien grand ami, des Capitaines de Cortès, nommé Andrès de Monjaraz. Ce Monjaraz était pour lors tout

perclus de bubes et incapable de rien faire de bon. Les Indiens étaient donc très victorieux, et Mexico, chaque jour, sur le point de se révolter. Et Salazar s'évertuait, par tous moyens, à envoyer de l'or en Castille à Sa Majesté et au grand Commàndeur de Leon, don Francisco de los Cobos, tout en répandant le bruit que Cortès et nous tous étions morts aux mains des Indiens en un pueblo du nom de Xicalango.

Or, en ce temps, était arrivé de Castille Diego de Ordas que Cortés y avait dépêché en qualité de Procurateur de la Nouvelle-Espagne. Et ce qu'il procura, ce fut, pour lui, une Commanderie de Santiago, une cédule de Sa Majesté lui concédant des Indiens, et, pour armoiries, le volcan de Guaxocingo. Advenu à Mexico, l'Ordas ayant vu les séditions et discordes et s'étant fait ami du Factor, déclara qu'il voulait aller à la recherche de Cortès. Et il s'en alla par la mer, avec une grande nef et un brigantin, voir si Cortès était vif ou mort, et suivit la côte jusques à tant qu'il parvînt au pueblo de Xicalango, où avaient été massacrés Simon de Cuenca et le Capitaine Francisco de Medina, ainsi que je l'ai plus amplement écrit à son chapitre. Sur l'avis qu'il en eut, Ordas revint à la Nouvelle-Espagne, et, sans débarquer, écrivit par des passagers à Salazar qu'il tenait pour certain que Cortès était mort. Puis, ayant lancé cette nouvelle, sur la même nef, il traversa jusqu'à l'île de Cuba pour y acheter des génisses et des juments.

Quand le Factor Salazar eut vu la lettre d'Ordas, il s'en alla dans Mexico, la montrant aux uns et aux

autres et semant le bruit de la mort de Cortès et de tous ses compagnons. Il prit le deuil, fit dresser un monument tumulaire en la cathédrale de Mexico et célébra les funérailles de Cortès. Après quoi il se fit proclamer, à son de trompettes et timbales, Gouverneur et Capitaine-Général de la Nouvelle-Espagne, et enjoignit à toutes les femmes dont les maris étaient morts en compagnie de Cortès de prier pour leurs âmes et de se remarier, faisant publier cet ordre jusques à Guazacualco et autres villes. Or il advint que la femme d'un certain Alonso Valiente, nommée Juana de Mansilla, ne se voulut point remarier, disant que son mari et Cortès et nous tous étions vivants, et que les vieux Conquérants n'étaient pas gens de si peu de cœur que ceux 'qui assiégeaient, avec le Veedor Chirinos, le Peñol de Coatlan et se laissaient guerroyer sans revanche par les Indiens, qu'elle avait bon espoir en Dieu de voir bientôt son mari Alonso Valiente, avec Cortès et tous les autres vieux Conquérants, de retour à Mexico, et qu'elle ne se voulait point remarier. Pour avoir tenu ce propos, le Factor la fit publiquement fouetter par les rues de Mexico comme sorcière. D'ailleurs, comme il y a de par le monde plus d'un traître adulateur, l'un d'eux que nous tenions pour honnête homme et que, pour son honneur, je ne nomme pas ici, dit au Factor devant plusieurs autres personnes, qu'il était malade de terreur pour avoir vu, la nuit dernière, en passant près du Tatelulco, qui est l'église de Monseigneur Saint Jacques, dans le préau où soulait être la grande

idole de Huichilobos, brûler parmi les flammes vives les âmes de Cortès et de doña Marina et celle du Capitaine Sandoval, et qu'il était tout malade d'épouvante. Un autre, que je ne nommerai pas non plus et qu'on tenait en bonne réputation, vint dire aussi au Factor qu'il revenait des fantômes dans les préaux de Tezcuco et que les Indiens disaient que c'était l'âme de doña Marina et celle de Cortès. Et tout n'était que traîtresses menteries dites pour gagner les bonnes grâces du Factor, ou peut-être d'après ses ordres.

En ce temps, Francisco de las Casas et Gil Gonzalez de Avila, Capitaines que j'ai maintes fois nommés et qui firent décapiter Christoval de Oli, étaient arrivés à Mexico. Lorsque Las Casas vit tous ces désordres et que le Factor s'était fait proclamer Gouverneur, il dit publiquement que c'était mal fait et qu'on ne devait point consentir de tels actes; que Cortès était vivant, qu'il en avait ferme créance et qu'alors même qu'il serait trépassé, ce qu'à Dieu ne plût, Pedro de Alvarado était meilleur personnage et gentilhomme et plus idoine que le Factor à être Gouverneur, et qu'il fallait l'envoyer appeler. Et son frère Jorge de Alvarado et, mêmement, le Trésorier et autres habitants de Mexico lui écrivirent secrètement de venir en tout cas à Mexico avec tous ses soldats et qu'ils moyenneraient de lui bailler le Gouvernement jusques à tant qu'on sût si Cortès était vivant et que Sa Majesté dûment informée daignât en ordonner autrement. Sur ces lettres, Pedro de Alvarado s'acheminait déjà vers Mexico, lorsqu'il prit peur

du Factor dont les menaces de mort l'arrêtèrent en route et, ayant su que Rodrigo de Paz avait été pendu et le licencié Zuazo appréhendé au corps, il s'en retourna à sa conquête.

Car, ce pendant, Salazar ayant amassé tout l'or qu'il put recouvrer dans Mexico et la Nouvelle-Espagne, dans le but de l'expédier à Sa Majesté avec ses lettres secrètes, par un sien ami nommé Peña dont il voulait faire son messager auprès d'Elle, Francisco de Las Casas, le licencié Zuazo et Rodrigo de Paz, ainsi que le Trésorier et le Contador y contredirent, soutenant que jusques à tant que l'on sût, par nouvelles certaines, si Cortès était mort ou vif, il ne devait pas annoncer sa mort, puisqu'il n'en était pas assuré et que, s'il voulait envoyer à Sa Majesté de l'or de Ses Quints Royaux (ce qui était fort bien), il fallait que ce fût conjointement et conformément et d'accord avec le Trésorier et le Contador et non tant seulement en son nom. Et comme l'or était déjà dans les navires prêts à mettre à la voile, Las Casas, muni de commandements de l'Alcade Mayor Zuazo et appuyé par Rodrigo de Paz, les autres Officiers du Domaine de Sa Majesté et plusieurs des Conquérants, alla mettre arrêt sur les navires jusqu'à ce qu'on eût écrit à notre Roi l'état dans lequel était la Nouvelle-Espagne, car il paraît que le Factor s'opposait à ce qu'on écrivît d'autres lettres que les siennes.

Or donc, le Factor ayant vu que Las Casas et le Licencié n'étaient pas de bons amis et le tenaient en main, les fit aussitôt empoigner, et procédant, contre

Francisco de Las Casas et Gil Gonzalez de Avila, au sujet de la mort de Christoval de Oli, les condamna à avoir la tête tranchée. Et ils avaient beau en appeler à Sa Majesté, il voulait exécuter effectivement la sentence et ce ne fut qu'à force d'importunités qu'il admit leur appel et les expédia prisonniers en Castille avec les pièces du procès.

Cela fait, ce fut le tour de Zuazo, lequel, brusquement enlevé et chargé sur un mulet de somme, fut mené au port de la Vera-Cruz et embarqué pour l'île de Cuba où, prétendait Salazar, il avait à rendre compte de l'administration de la charge de Juge qu'il y avait exercée.

Quant à Rodrigo de Paz, le Factor l'avait fait jeter en prison et lui réclamait l'or et l'argent de Cortès, soutenant qu'en sa qualité de Majordome il devait savoir où ils étaient cachés, et qu'il en voulait faire envoi à Sa Majesté comme de biens sur Elle usurpés par Cortès. Il refusa de les livrer et, vu qu'il était clair qu'il les détenait, Salazar lui fit bailler la gehenne et brûler à l'huile et au feu les pieds et, même, partie des jambes. Et il était très maigre et malade de sa prison et à moitié mort. Non content de ces tortures, le Factor, voyant que s'il lui laissait la vie, il irait se plaindre à Sa Majesté, ordonna qu'on le pendît comme séditieux et bandolier. Il fit aussi arrêter la plupart des soldats et habitants de Mexico partisans de Cortès. Jorge de Alvarado et Andrès de Tapia se réfugièrent dans la maison des Frères Franciscains. Quasi tous tenaient pour Cortès. Néanmoins

plusieurs Conquérants, parcequ'il leur donnait de bons Indiens, criant vivat! au vainqueur, se rangèrent au parti du Factor. Celui-ci retira dans ses palais toutes les armes qui étaient au dépôt de munitions, braqua devant son hôtel l'artillerie qui garnissait la forteresse et les arsenaux, en fit Capitaine un don Luis de Guzman, parent du duc de Medina-Sidonia, et nomma un certain Artiaga, dont j'ai oublié le prénom, Capitaine de sa garde du corps dont faisaient partie un Ginès Nortès, un Gonzalez Sabiote et d'autres anciens soldats de Cortès.

Dans sa lettre, Zuazo écrivait encore à Cortès qu'il l'engageait à aller au plus vite remettre l'ordre à Mexico, car outre les susdits maux et scandales, il en était d'autres pires, et que le Factor avait écrit à Sa Majesté qu'il avait trouvé dans la garde-robe de Cortès un coin avec lequel il marquait l'or que les Indiens lui apportaient en cachette, afin de n'en pas payer le Quint. Zuazo lui contait, voulant faire voir à quel point en étaient les choses à Mexico, qu'un habitant de Guazacualco venu à la cité pour demander des Indiens vacants par suite de la mort d'un autre Espagnol établi en ladite ville, s'étant enquis, encore que très secrètement, d'une femme chez laquelle il logeait, pourquoi elle s'était remariée, puisque son mari était certainement vivant ainsi que tous les compagnons de Cortès, appuyant son dire de causes et raisons probantes, le Factor, à qui cette jaserie avait été aussitôt rapportée, l'envoya prendre par quatre Alguazils qui le menèrent dûment agraffé en prison et le voulait faire

pendre comme séditieux. Enfin, le pauvre homme qui se nommait Gonzalo Hernandez, retournant son propos, affirma qu'ayant vu la femme pleurer son mari, il lui avait dit, pour la consoler, qu'il était vivant, mais que certainement nous étions tous morts. Là-dessus, le Factor le gratifia des Indiens qu'il était venu demander et lui ordonna de ne pas demeurer davantage à Mexico et de tenir sa langue, sinon qu'il le ferait pendre.

A la fin de sa lettre, le Licencié annonçait que peu de temps après le départ de Cortès, le bon Père Fray Bartolomé avait passé de vie à trépas. C'était un saint homme. Tout Mexico l'avait pleuré. On l'avait enterré en grande pompe dans l'église de Monseigneur Saint Jacques, et, depuis sa mort jusqu'à son enterrement, les Indiens étaient restés tout ce temps sans rien manger. Les Pères Franciscains, au sermon de ses funérailles, avaient dit de lui qu'il était un saint personnage auquel l'Empereur était fort redevable, mais plus encore les Indiens, car s'il avait, avec Cortès et les autres vieux Conquérants, donné à l'Empereur tous ces vassaux, il avait, aux Indiens, donné la connaissance de Dieu et conquis leurs âmes pour le ciel, ayant converti et baptisé plus de deux mille cinq cents naturels de la Nouvelle-Espagne, ainsi qu'il l'avait lui-même déclaré audit Prédicateur. Fray Bartolomé de Olmedo avait fait bien faute. Par son autorité et sa sainteté, il accommodait les dissensions et querelles et faisait du bien aux pauvres. Zuazo ajoutait que tout dans Mexico était perdu. Sa lettre concluait par

ces mots : Ce que j'écris ici à Vôtre Grâce est la vérité même : je les ai laissés en cet état, ils m'ont embarqué de force et amené, les fers aux pieds, là où je suis.

Lorsque Cortès eut lu, nous étions si tristes et irrités contre lui qui nous avait menés là après tant de travaux et contre le Factor, que nous les maudissions mille fois chacun et que nos cœurs sautaient de courroux. Quant à Cortès, il ne put retenir ses larmes, alla aussitôt avec la lettre s'enfermer en son appartement et ne voulut pas se laisser voir jusques à plus de midi. Et tous nous lui dîmes et le suppliâmes de s'embarquer incontinent avec nous dans les trois navires qui étaient là et d'aller à la Nouvelle-Espagne. Il nous répondit fort affectueusement et doucement : O mes fils et compagnons, je vois, pour ma part, que ce maudit Factor est très puissant et je crains que nous sachant au port, il ne s'éhonte et s'outrecuide encore plus et ne me fasse tuer, noyer ou emprisonner, et Vos Grâces aussi bien que moi : je m'embarquerai bientôt, Dieu aidant, mais avec quatre ou cinq personnes seulement, et il me faudra aller très secrètement débarquer en un port sans qu'on sache rien de nous à Mexico et y rentrer à la sourdine : en outre, Sandoval est à Naco avec peu de soldats et doit passer en pays hostile, surtout par Guatimala qui n'est point pacifiée : il vous faut donc, seigneur Luis Marin, avec tous les compagnons venus ici à ma recherche, retourner joindre Sandoval et vous acheminer tous ensemble vers Mexico.

Mais je veux, quittant ce propos, reparler du Capitaine Francisco Hernandez qui, de Nicaragua, avait expédié le Pedro de Garro en quête d'un port. Cortès lui écrivit, lui promit de faire pour lui tout ce qu'il pourrait et lui envoya deux mulets chargés de fers de cheval dont il savait qu'il avait faute, des outils pour les mines, de riches habits pour son vestiaire, quatre bassins et aiguières d'argent de sa vaisselle et autres joailleries d'or. Cortès chargea de ce présent un hidalgo nommé N.... de Cabrera, l'un des cinq soldats venus avec nous à sa recherche. Ce Cabrera fut depuis capitaine de Benalcazar et très brave Capitaine et vaillant homme de sa personne, natif de Castille la Vieille. Il fut tué, étant Mestre de Camp de Blasco Nuñez Vela, en la même bataille où mourut ce Vice-Roi.

Laissant là les vieux contes, je veux dire que voyant Cortès sur le point de retourner par mer à la Nouvelle-Espagne, j'allai le requérir en grâce de m'emmener, à tout évènement, en sa compagnie, le priant de considérer qu'en tous ses travaux et guerres, il m'avait toujours trouvé à son côté, prêt à l'aider, et que c'était maintenant le cas de me prouver qu'il avait égard à mes services et amitié passés, en acquiesçant à ma présente requête. Alors, il m'accola et me dit : Mais si je vous prends avec moi, qui ira avec Sandoval? Je vous en prie, fils, allez avec votre ami Sandoval et je promets et j'y engage ma barbe! de vous faire maintes grâces que je vous dois de longue date. Bref, rien n'y fit et il ne me laissa pas aller avec lui.

Je veux dire aussi, que durant notre séjour en cette ville de Truxillo, un hidalgo nommé Rodrigo Mañueco, maître-d'hôtel de Cortès et homme de Cour, voulant amuser et égayer Cortès qui était fort triste et avait raison de l'être, gagea avec d'autres gentilshommes qu'il monterait, armé de toutes pièces, jusques à une maison sise en un côteau assez roide, laquelle les Indiens de cette province avaient nouvellement bâtie pour Cortès, ainsi que je l'ai ci-dessus expliqué. Il y alla tout armé, se creva à la montée de la côte et en mourut.

Au même temps, quelques hidalgos de ceux que Cortès avait trouvés là, voyant qu'il ne leur baillait pas des emplois à leur gré, faisaient les mutins. Cortès les accoisa en leur promettant de les mener en sa compagnie à Mexico où il les pourvoirait honorablement.

Et, avant que je le quitte, je dirai ce que Cortès fit encore. Il ordonna à un certain Diego de Godoy qu'il avait laissé avec quelques malades, comme Capitaine au Puerto de Cavallos où ils ne pouvaient plus tenir, tant les puces, les moustiques et la disette les y rendaient misérables, de se transporter à Naco qui était riche terroir, cependant que nous nous acheminerions vers Mexico, avec le Capitaine Luis Marin qui devait, s'il y avait lieu, visiter la province de Nicaragua, afin que, dans la suite des temps, et si il arrivait à bon port à Mexico, Cortès en pût demander le Gouvernement à Sa Majesté. Là-dessus, Cortès nous accola, nous l'accolâmes, il s'embarqua et mit à la

voile vers Mexico. Quant à nous, nous partîmes tout joyeux de savoir que nous retournions à Mexico, et, à grande fatigue et famine, gagnâmes Naco où Sandoval se réjouit de nous revoir. Et le Pedro de Garro, avec tous ses soldats, avait deja pris congé et était allé, fort satisfait, à Nicaragua, rendre compte à son Capitaine Francisco Hernandez de ce qu'il avait concerté avec Sandoval. Le lendemain de notre arrivée à Naco, nous en partîmes, en route pour Mexico, tandis que les soldats de la compagnie de Garro qui étaient venus quant et nous à Truxillo, prenaient le chemin de Nicaragua, avec le présent et la lettre que Cortès envoyait à Francisco Hernandez.

Je m'abstiendrai de parler de notre voyage pour narrer ce qui succéda à Francisco Hernandez, au sujet de ce présent, avec le Gouverneur Pedro Arias de Avila.

CHAPITRE CLXXXVI

Comment certains amis de Pedro Arias de Avila allèrent en poste depuis Nicaragua, l'aviser que son Capitaine Francisco Hernandez correspondait avec Cortès et s'était révolté avec les provinces de Nicaragua et de ce qu'en fit Pedro Arias.

Un soldat du nom de Garavito, un certain Zamorano et un autre de leurs compagnons étaient intimes amis de Pedro Arias de Avila, Gouverneur de

Terre-Ferme. Ayant vu que Cortès avait envoyé des présents à Francisco Hernandez et remarqué que Pedro de Garro et d'autres soldats confabulaient secrètement avec ledit Hernandez, ils le soupçonnèrent de vouloir livrer ces provinces et terres à Cortès. D'ailleurs, le Garavito était ennemi de Cortès, qui au temps de leur prime jeunesse, en l'île de Santo-Domingo, lui avait baillé quelque coup d'épée, pour affaires de femme. De ce avisé par lettres et messagers, Pedro Arias vint, plus vite que le pas, avec grosse troupe de gens de pied et de cheval et se saisit de Francisco Hernandez. Déjà, le Pedro de Garro, prévenu que Pedro Arias arrivait fort courroucé contre lui, s'était lestement enfui. Il nous vint reoindre. Et si Francisco Hernandez l'eût voulu, il avait tout le loisir d'en faire autant. Il ne voulut pas, cuidant que Pedro Arias en userait avec lui autrement qu'il ne fit, car ils avaient été fort grands amis. Mais il procéda contre lui et, l'ayant trouvé rebelle, fit, suivant sentence rendue, trancher la tête audit Francisco Hernandez, en la même ville où il était établi. Tel fut le succès du voyage de Garro et des présents de Cortès.

Et laissant là ce propos, je dirai comment Cortès fut rejeté par la tempête au port de Truxillo et ce qui s'ensuivit.

CHAPITRE CLXXXVII

Comment Cortès faisant route par mer vers Mexico fut rejeté deux fois par la tempête dans le port de Truxillo et de ce qui lui advint là.

Ainsi que je l'ai déjà dit au chapitre passé, Cortès s'embarqua à Truxillo pour Mexico. Mais il eut paraît-il, des tempêtes en mer. La première fois, un très gros temps et, la seconde, la rupture de son mât de trinquet le contraignirent de relâcher à Truxillo. Et comme il était maigre, mal dispos et travaillé par la mer et que la peur d'être pris par le Factor le rendait tout craintif, il lui sembla que ce n'était pas de saison d'aller à Mexico. Donc, ayant débarqué à Truxillo, il ordonna à Fray Juan qui s'était embarque avec lui, de dire des messes au Saint-Esprit et de faire procession et litanies à Notre Seigneur Dieu et à Sainte-Marie Notre Dame la Vierge, afin qu'ils l'acheminassent au mieux de leur saint service. Et l'Esprit Saint, paraît-il, lui inspira de ne pas entreprendre pour lors ce voyage, mais de conquérir et peupler ces terres. Là dessus, tout à la chaude, il dépêcha, en poste et à crève cheval, à nos trousses sur le chemin de Mexico, trois messagers avec des lettres où il nous priait de ne point passer outre, et de rester à conquérir et peupler le pays, ainsi qu'il pensait faire, ayant été à cet égard éclairé et inspiré par son saint

ange gardien. Au vu de cette lettre et de cet ordre formel, nous n'y pûmes tenir et le chargeâmes de mille malédictions et souhaits de malheur en tout et pour tout, puisqu'aussi bien il nous mettait à perdition. En outre, nous déclarâmes unanimement au Capitaine Sandoval que, s'il voulait s'établir là, il y pouvait rester avec ceux qui voudraient, que, quant à nous, nous en avions assez de conquêtes ruineuses et jurions de ne pas l'attendre plus longtemps, car nous voulions rentrer aux terres de Mexico que nous avions gagnées. Tout de même, Sandoval était de notre avis, et tout ce qu'il put obtenir de nous fut que nous écririons à Cortès en poste, par les mêmes messagers qui nous apportèrent ses lettres, lui donnant à entendre notre volonté. En peu de jours il eut nos lettres, signées de nous tous. Il y répondit en faisant force belles promesses à ceux de nous qui voudraient rester et s'établir dans le pays. Au bas de cette lettre était une postille avisant ceux qui ne voulaient point obéir à ses ordres, qu'en Castille et partout, il y avait des soldats.

Au vu de cette réponse, nous voulions tous, le laissant avec sa courte honte, filer vers Mexico. Ce que voyant, Sandoval, très affectueusement, avec de pressantes prières, nous supplia d'attendre quelques jours, cependant qu'il irait en personne faire embarquer Cortès. Nous lui écrivîmes donc en réponse à sa lettre : Qu'il devrait avoir plus de compassion et d'égards, apres nous avoir amenés à ce point que grâce à lui, nos biens et nos Indiens avaient été pris, volés et

vendus et que nos soldats, quasi tous mariés, ne savaient rien de leurs femmes et enfants, et que nous le suppliions tous de se rembarquer sans retard pour Mexico, vu que s'il y a, ainsi qu'il dit, des soldats en Castille et partout, d'autre part, il sait bien qu'il est à Mexico des Gouverneurs et Capitaines qui, à notre arrivée, encore qu'il leur en pèse, nous bailleront nos Indiens sans qu'il nous soit métier d'attendre que Cortès nous les rende de sa main.

Là dessus, Sandoval partit, en compagnie de Pedro de Sauzedo le Camus et d'un maréchal ferrant nommé Francisco Donaire. Il emmena son bon cheval Motilla et jura de faire embarquer Cortès pour Mexico.

Et puisque j'ai ici fait mention de Motilla, je veux dire qu'il fut le meilleur cheval de course et de voltes de toute la Nouvelle-Espagne, de belle mine et bai foncé. Il fut si bon que Sa Majesté l'ouït vanter et Sandoval voulut même le Lui envoyer en présent. Mais c'est assez deviser de Motilla. Je me reprends pour dire que Sandoval me demanda mon cheval. C'était une brave bête de joûte et de course et qu avait du fond. Je l'eus pour six cents pesos d'un certain Avalos, frère de Saavedra, mon autre, qui d'ailleurs m'avait coûté à peu près le même prix, ayant été tué à l'assaut du pueblo de Zulaco. Le Sandoval me le troqua contre un autre des siens qui ne me dura pas deux mois, car il fut tué dans un autre combat. Il ne me resta donc qu'un fort méchant poulain que

j'avais acheté aux marchands qui vinrent à Truxillo, comme je l'ai dit ci-dessus, à son chapitre.

Revenons à notre relation et cessons de conter mes pertes de chevaux et ma misère. Avant de nous quitter, Sandoval nous parla à tous avec beaucoup d'affection, nous dit qu'il laissait Luis Marin pour Capitaine et qu'il fallait, tôt après son départ, aller aux villages de Marayani et, de là, au pueblo d'Acalteca qui était pour lors un gros bourg de nombreuses cases, où nous attendrions la réponse de Cortès. En peu de jours, Sandoval gagna Truxillo. Cortès se réjouit grandement de le voir. Après avoir lu notre missive, il ne savait à quoi se déterminer. Il avait déjà envoyé son cousin le Capitaine Saavedra, avec tous les soldats, pacifier les peuplades hostiles. Et malgré toutes les paroles et importunités de Sandoval, de Pedro de Sauzedo le Camus et de Fray Juan de las Varillas qui, lui aussi, désirait s'en retourner à Mexico pour voir quelles dispositions avait laissées Fray Bartolomé et s'il n'était pas arrivé d'autres moines de son habit, Cortès ne voulut jamais s'embarquer. Et ce qui s'ensuivit je le narrerai plus outre.

CHAPITRE CLXXXVIII

Comment Cortès expédia à la Nouvelle-Espagne un navire et, pour capitaine dudit navire, un sien domestique nommé Martin de Orantes, porteur de lettres et pouvoirs nommant Gouverneurs Francisco de las Casas et Pedro de Alvarado et, à leur défaut, Alonso de Estrada et l'Alborno͡z.

SANDOVAL n'ayant pu réussir à faire embarquer Cortès qui tenait à conquérir et coloniser cette terre, laquelle était en ce temps bien peuplée et avait renom d'être riche en mines d'or, il fut convenu entre Cortès et Sandoval d'expédier sans plus dilayer un navire à Mexico et, pour capitaine dudit navire, un domestique de Cortès, nommé Martin de Orantes, homme diligent et auquel on pouvait confier n'importe quelle affaire d'importance. Il emporta des pouvoirs pour Pedro de Alvarado et Francisco de las Casas, les nommant, s'ils étaient à Mexico, Gouverneurs de la Nouvelle-Espagne jusqu'au retour de Cortès. En cas d'absence, le Trésorier Alonso de Estrada et le Contador Albornoz gouverneraient conformément au pouvoir à eux antérieurement baillé. Cortès révoqua lés pouvoirs du Factor et du Veedor et écrivit fort affectueusement tant au Trésorier qu'à l'Albornoz, encore qu'il n'ignorât ses méchantes lettres à Sa Majesté. Il écrivit aussi à tous les Conqué-

rants, ses àmis, et commanda au Martin de Orantes d'aller débarquer en une baie entre Panuco et la Vera-Cruz. Il donna le même ordre au pilote et aux mariniers et les paya grassement, leur enjoignant de ne mettre à terre personne autre que ledit Martin de Orantes et, dès qu'il serait débarqué, de lever l'ancre, hisser les voiles et cingler vers Panuco.

Or donc, avec le meilleur des trois navires qu'il y avait là, congrûment avitaillé, après messe ouïe, ils font voiles et Notre Seigneur leur prête si bon vent que, sous peu de jours arrivés à la Nouvelle-Espagne, ils vont droit à la baie proche Panuco. Martin de Orantes qui la connaissait très bien, saute à terre, rendant grâces à Dieu, et incontinent se déguise, afin de n'être pas reconnu, quitte ses habits et en revêt d'autres comme de laboureur, que, suivant l'ordre de Cortès, il avait apportés tout faits de Truxillo, et, ses lettres et pouvoirs bien attachés sur le corps de manière à ne pas faire paquet, s'achemine à pied et à grande allure, car il était leste piéton, vers Mexico. Quand il arrivait à des villages Indiens où il y avait des Espagnols, il se mêlait aux naturels, afin d'éviter les causeries et reconnaissances. S'il était contraint d'avoir affaire à des Espagnols, il n'en pouvait être reconnu, car nous étions partis de Mexico depuis deux ans et trois mois déjà, et sa barbe avait poussé. Lorsque, d'aventure, quelqu'un lui demandait comme il s'appelait, où il allait, d'où il venait, et qu'il ne pouvait faire autrement que de répondre, il disait qu'il se nommait Juan de Flechilla et qu'il était laboureur. De manière

que quatre jours après être sorti du navire, il entra nuitamment dans Mexico et alla à la maison des Frères de Monsieur Saint François où il trouva nombre de réfugiés, parmi lesquels Jorge de Alvarado, Andrès de Tapia, Juan Nuñez de Mercado, Pedro Moreno Medrano et autres Conquérants et amis de Cortès. Lorsqu'ils reconnurent Orantes, surent que Cortès était vivant et virent ses lettres, ils ne pouvaient, les uns et les autres, se tenir de joie et sautaient et dansaient. Et les Frères Franciscains et, parmi eux, Fray Toribio Motolinea et un certain Fray Diego Altamirano, sautaient tous de plaisir, tout en rendant maintes grâces à Dieu. Aussitôt et sans retard, on ferme toutes les portes du monastère pour empêcher les traîtres, dont il y avait beau nombre, d'aller donner l'éveil et éviter les jaseries. A la minuit, le Trésorier, le Contador Albornoz et les autres amis de Cortès sont avisés. Dès qu'ils surent la chose, ils vinrent bien coitement à San-Francisco et, après avoir vu les pouvoirs que leur expédiait Cortès, ils résolurent avant tout de se saisir du Factor. Toute la nuit se passa à prévenir les amis et préparer les armes pour le lendemain matin, afin de l'aller prendre, le Veedor étant alors occupé au siège du Peñol de Coatlan.

Au matin, le Trésorier et tous ceux du parti de Cortès et, avec eux, Martin de Orantes qui se fesait reconnaître, à la joie du populaire, se dirigèrent vers l'hôtel du Factor, criant : Vive, vive le Roi notre Seigneur et Hernando Cortès en son Royal Nom! Il est vivant! Il va revenir! Je suis son domestique Orantes!

Les voisins, oyant tel bruit, de si bon matin, et les cris de Vive le Roi! cuidant qu'il y avait quelque autre chose, coururent aux armes, comme ils y étaient tenus, pour favoriser les affaires de Sa Majesté. Quand ils ouïrent crier que Cortès était vivant et virent l'Orantes, ils se réjouissaient, et beaucoup d'habitants se joignirent alors au Trésorier, afin de lui prêter aide. Quant au Contador, il n'y mettait guère de chaleur, paraît-il, et, au contraire, était ennuyé, le traître, tant et si bien qu'Alonso de Estrada le lui reprocha et ils eurent même à ce sujet des paroles véhémentes et vilaines qui ne contentèrent pas beaucoup le Contador.

Tandis qu'ils marchaient ainsi sur l'hôtel du Factor, celui-ci était déjà tout prêt, ayant été aussitôt avisé, par le Contador même, qu'on le venait prendre. Il fit braquer devant son logis l'artillerie que commandait don Luis de Guzman, cousin du duc de Medina-Sidonia; ses Capitaines Artiaga, Ginès et Pedro Gonzalez, étaient sur pied avec force soldats. Mais aussitôt que se présenta le Trésorier et Jorge de Alvarado, Andrès de Tapia, Pedro Moreno et tous les autres Conquérants, et le Contador, bien que mollement et de mauvais gré, avec tous ses gens, criant : Ici pour le Roi et Hernando Cortès en son Royal Nom! et qu'ils commencèrent de les assaillir les uns par les terrasses, les autres aux portes et de deux autres côtés, tous les partisans du Factor défaillirent. Le Capitaine de l'artillerie, don Luis de Guzman, tira de son bord et les artilleurs du leur, laissant là leurs pièces. Le Capitaine

Artiaga se hâta de se cacher, Ginès Nortès dégringola par les corridors et il ne demeura près du Factor que Pedro Gonzalez Sabiote, avec quatre domestiques. Se voyant abandonné, le Factor saisit un tison pour bouter lui-même le feu aux pièces, mais on le serrait de si près qu'il ne put. Il fut pris et gardé jusqu'à ce qu'on eût fait une cage de grosses poutres. On le mit dedans et, là, on lui baillait à manger. Ainsi finit son Gouvernement.

On expédia incontinent des messagers à toutes les villes de la Nouvelle-Espagne, relatant tout l'accident. Ce changement de main faisait plaisir aux uns et chagrinait ceux auxquels le Factor avait donné des Indiens et des emplois. La nouvelle parvint au Peñol de Coatlan et à Guaxaca où était le Veedor. Lui et ses amis en furent très marris et son ennui fut tel qu'il en tomba malade et, laissant le commandement à Andrès de Monjaraz, déjà nommé, qui, lui, était malade de ses bubes, il gagna hâtivement la cité de Tezcuco et se jeta dans le monastère de Saint-François. Lorsque le Trésorier et le Contador surent que ledit Veedor y était, ils l'envoyèrent prendre dans le monastère même, car ils avaient déjà dépêché des Alguazils pourvus de mandats d'arrêt et de soldats pour l'empoigner partout où ils le trouveraient et lui ôter sa charge de Capitaine. Les Alguazils ayant appris qu'il était à Tezcuco, le tirèrent du monastère, l'amenèrent à Mexico et le mirent en une autre cage comme celle du Factor.

Ensuite les Gouverneurs envoyèrent en poste des

messagers vers Guatimala à Pedro de Alvarado lui faisant assavoir la prison du Factor et du Veedor et le séjour de Cortès à Truxillo, non loin de sa conquête, le priant d'aller au plus tôt à sa recherche et de le faire venir à Mexico et lui relatant par lettres tout ce que j'ai ci-dessus narré, conformément aux événements. En outre de ce, la première chose que fit le Trésorier fut d'honorer Juana de Mansilla que le Factor avait fait fouetter comme sorcière. La manière en fut telle. Il ordonna une cavalcade de tous les Cavaliers de Mexico et, lui-même, le Trésorier, la tenant en croupe de son cheval, la mena par les rues de Mexico, disant qu'elle avait agi en matrone romaine, et la rétablit ainsi en son honneur de l'affront que lui avait fait le Factor. Et, avec grand plaisir, on la nomma d'ores en avant doña Juana de Mansilla. Elle était digne de haute louange, car le Factor ne la put contraindre à se remarier, non plus qu'à se dédire de ce qu'elle avait d'abord dit, que son mari, Cortès et nous tous étions vivants.

CHAPITRE CLXXXIX

Comment le Trésorier et maints autres Cavaliers prièrent les Frères Franciscains d'envoyer en un navire un certain Fray Diego Altamirano, parent de Cortès, avec mission de le ramener de Truxillo et quel en fut le succès.

VOYANT qu'il était grand temps que Cortès revînt à la Nouvelle-Espagne, car les factions recommençaient et le Contador était mal content de la prison du Factor et du Veedor et, surtout, fort inquiet du moment où Cortès saurait ce qu'il avait écrit de lui à Sa Majesté, ainsi que je l'ai par deux fois récité aux chapitres passés, le Trésorier et quelques autres Cavaliers du parti de Cortès convinrent d'aller prier les Frères Franciscains de bailler à Fray Diego Altamirano licence de se rendre, sous bonne escorte et en un navire qu'ils tenaient prêt et bien avitaillé, à Truxillo et d'en ramener Cortès. Ce religieux était son parent et, avant que de se faire moine, avait été soldat et homme de guerre et s'entendait en affaires. Les Frères y acquiescèrent. Quant au Frayle Altamirano, la chose lui agréait.

Déportons-nous du voyage du Frayle et, entretant qu'il s'y dispose, je dirai que le Factor et le Veedor étant toujours en cage, ce méchant traître de Contador, ainsi que je l'ai maintes fois dit, voyait de mau-

vais œil le train prospère des affaires de Cortès. Or, les amis particuliers du Factor, lesquels étaient maints brigands qui ne voulaient que noises et révoltes et s'étaient affectionnés au Factor et à Chirinos parce qu'ils en tiraient pesos d'or et Indiens, déterminèrent de se réunir en force. Il y avait en leur bande des gens de tout harnois, même des personnes de qualité. Ils avaient comploté de délivrer le Factor et le Veedor et dē tuer le Trésorier et les geôliers. On dit que le Contador était au fait du complot et s'en réjouissait. Et, afin de le mettre à exécution, ils parlèrent fort secrètement à un serrurier, fabricant d'arbalètes, lequel avait nom Guzman, abject conteur de bouffonneries et balivernes, et lui dirent de leur faire en cachette des clefs pour ouvrir les portes de la prison et les cages où étaient enfermés le Factor et le Veedor, avec promesse de le bien payer. Ils lui baillèrent un morceau d'or, comme arrhes de la façon des clefs, et le prévinrent, l'avertirent et lui recommandèrent d'avoir soin de bien garder le secret. Le serrurier, en paroles flatteuses et plaisantes, leur répondit que la besogne lui agréait, mais qu'ils devraient tenir mieux le secret qu'ils ne faisaient en lui découvrant un cas de cette importance, sachant qui il était ; qu'il ne fallait pas le déceler à d'autres ; que, d'ailleurs, il se réjouissait que Factor et Veedor sortissent de prison. Là-dessus, il leur demanda combien et quels ils étaient dans l'affaire et l'endroit où ils se devaient réunir pour mettre à chef cette bonne œuvre et le jour et l'heure. Et ils le lui dirent très

clairement tout ainsi comme ils l'avaient concerté. Guzman se mit donc à forger des clefs d'après les modèles qu'on lui avait baillés, mais il ne les voulait parachever ni qu'on pût ouvrir avec elles, ce qu'il faisait tout exprès afin que les allées et venues à sa boutique pour la besogne des clefs et leur bonne façon lui permissent entre temps de connaître plus à fond le complot. Et il s'en instruisit d'autant mieux qu'il différa plus l'ouvrage. Le jour venu où, tous à point et armés, les conjurés se devaient servir des clefs enfin parachevées, le serrurier court chez le Trésorier Alonso de Estrada et lui conte l'affaire. Aussitôt, sans plus de retardement, le Trésorier fait prévenir, à la sourdine, tous les partisans de Cortès, hormis le Contador; ils investissent la maison où étaient rassemblés ceux qui devaient délivrer le Factor et s'emparent prestement d'une vingtaine d'hommes armés. Les autres s'ensauvèrent. On ne les put avoir. L'enquête faite sur ce rassemblement établit qu'il n'avait d'autre but que la délivrance des susdits captifs et la mort du Trésorier, le tout avec l'agrément du Contador. Et comme il y avait, parmi ces gens, trois ou quatre grands séditieux et bandoliers qui avaient été de toutes les discordes et émeutes dernièrement suscitées dans Mexico (l'un d'eux avait même violé une femme de Castille), à la suite du procès contre eux intenté par un certain Bachelier Ortega, lequel était Alcalde Mayor et du pays de Cortès, il y en eut trois de condamnés au gibet et les autres au fouet. Ceux qui furent pendus se nommaient Pastrana,

Valverde et Escobar. Il ne me souvient pas des noms des fustigés. Quant au serrurier, il est à croire que longtemps il dut craindre d'être occis par quelqu'un de la bande du Factor, pour avoir découvert un secret si privément confié.

N'en parlons pas davantage, puisque aussi bien ces gens-là sont morts, et malgré que ce soit, si j'ose dire, un grand saut hors de notre récit, ce que je vais présentement narrer y vient néanmoins à propos. Voici. Quand le Factor, ainsi que je l'ai dit aux chapitres passés, envoya un navire avec tout l'or qu'il avait pu recouvrer, il écrivit au même temps à Sa Majesté, Lui faisant assurer la mort de Cortès, ses funérailles et maintes autres choses à sa convenance et suppliant Sa Césaréenne Majesté de lui faire merci du Gouvernement. Or, il paraît que le même navire par lequel il expédia ses dépêches, emportait d'autres lettres fort secrètes et dont il ne put rien savoir, lesquelles adressées à Sa Majesté, L'avisaient de tout ce qui se passait à la Nouvelle-Espagne et des injustices et atrocités que le Factor et le Veedor y avaient commises. D'ailleurs, l'Audience Royale de Santo-Domingo et les Frères Hiéronymites avaient déjà informé Sa Majesté que Cortès était vivant et s'employait au service de Sa Royale Couronne en conquérant et peuplant la province de Honduras. Dès que le Royal Conseil des Indes et le Grand Commandeur de Léon le surent, ils le firent savoir à Sa Majesté. Alors, dit-on, l'Empereur notre Seigneur s'écria : Tout ce qu'on a fait, en la Nouvelle-Espagne, a été mal fait et on m'a, en se

soulevant contre Cortès, grandement desservi. Or, puisqu'il est vivant, je l'estime assez pour croire que, dès son retour à Mexico, les malfaiteurs seront châtiés par justice.

Reprenons notre récit. Selon qu'il était convenu, le Frayle Altamirano s'embarqua au port de la Vera-Cruz et, avec bon vent, arriva en peu de jours au port de Truxillo où était Cortès. Et quand les gens de la ville et Cortès virent un grand navire cingler vers le port, ils cuidèrent aussitôt non sans raison qu'il venait de la Nouvelle-Espagne pour le ramener à Mexico. Dès qu'il eut abordé, le Frayle descendit à terre avec sa nombreuse escorte où Cortès reconnut quelques personnes qu'il avait vues à Mexico. Tous lui vinrent baiser les mains. Le Frayle l'accola et, après de saintes et bonnes paroles, ils allèrent faire leur oraison. Au sortir de l'église, ils rentrèrent dans les appartements et le Padre Fray Diego Altamirano dit à Cortès qu'il était son parent et lui conta les évènements de Mexico, ainsi que je l'ai plus amplement écrit, ce que Francisco de las Casas avait fait pour lui et comme quoi il était allé en Castille. Et tout ce que lui dit le Frayle, Cortès le savait par la lettre du Licencié Zuazo, comme je l'ai relaté à son lieu. Il témoigna néanmoins un grand regret et dit que puisque Notre Seigneur Dieu avait permis qu'il en fût de la sorte, il n'avait qu'à lui en rendre grâces, ainsi que de la paix où était Mexico, et qu'il allait partir par terre, car il n'osait reprendre la mer, vu que, s'étant déjà par deux fois embarqué, il n'avait pu naviguer, à cause

des courants rapides et contraires, que le voyage serait toujours pénible et qu'il était bien faible. Là-dessus, les pilotes lui dirent qu'on était alors au mois d'avril où la mer est calme et sans courants. Il détermina donc de s'embarquer, mais il ne put mettre à la voile avant le retour du Capitaine Sandoval qu'il avait, peu de jours auparavant, envoyé au pueblo d'Olancho, à quelques cinquante-cinq lieues de là, pour chasser du pays un Capitaine de Pedro Arias. Après avoir fait trancher le chef à Francisco Hernandez, ainsi que je l'ai narré, Pedro Arias avait dépêché, depuis Nicaragua, ce Capitaine du nom de Rojas, pour découvrir des terres et chercher des mines. Et les Indiens de cette province d'Olancho se vinrent plaindre à Cortès que de nombreux soldats de Nicaragua leur prenaient filles et femmes et pillaient leurs poules et chevance. Sandoval, emmenant soixante hommes, se hâta d'y aller et voulut prendre le Rojas, mais certains Cavaliers s'étant interposés, les firent amis. Le Rojas donna même à Sandoval un page Indien pour le servir. En ce point, arriva la lettre de Cortès à Sandoval, par laquelle il le priait de rentrer sans plus tarder avec tous ses soldats, lui relatant la venue du Frayle et toute l'aventure de Mexico. Sandoval en eut extrême plaisir et, impatient de retourner, après avoir renvoyé Rojas du pays, il s'en revint à toute hâte. Cortès, heureux de revoir Sandoval, bailla au Capitaine Saavedra qui demeurait pour son lieutenant en cette province, ses instructions sur ce qu'il avait à faire et écrivit au Capitaine Luis Marin et à nous tous de nous

acheminer incontinent vers Guatimala, nous faisant savoir l'aventure de Mexico, la venue du Frayle et la prison du Factor et du Veedor, conformément aux mentions et déclarations ci-dessus formulées. Il ordonna aussi que le Capitaine Godoy, resté au Puerto de Cavallos récemment fondé, passerait à Naco avec toute sa troupe. Ces lettres furent par lui remises à Saavedra avec injonction de nous les expédier en toute diligence. Mais le Saavedra ne les voulut pas acheminer, par malice, et, grâce à son inadvertance, nous apprîmes qu'il avait fait exprès de ne les point remettre. Bref, nous n'en eûmes oncques connaissance.

Retournant à notre relation, Cortès se confessa à Fray Juan, son confesseur. Puis un matin, après avoir reçu le corps de Christ, car il était si malade qu'il craignait de mourir, il s'embarqua avec tous ses amis. Par un bon temps, il parvint à la hauteur de la Havane et, le vent étant meilleur que pour la Nouvelle-Espagne, entra dans le port. Tous les habitants de ses connaissances s'en réjouirent. A la Havane, il prit des vivres frais et apprit par un navire qui y avait abordé peu de jours auparavant, venant de la Nouvelle-Espagne, que Mexico était paisible et accoisée et que les Indiens qui s'étaient fortifiés au Peñol de Coatlan et guerroyaient les Espagnols, ayant su que Cortès et les Conquérants étaient vivants, avaient, sous certaines conditions, appointé la paix avec le Trésorier.

Poursuivons.

CHAPITRE CXC

Comment Cortès, s'étant embarqué à la Havane pour la Nouvelle-Espagne, aborda heureusement à la Vera-Cruz et des réjouissances publiques qu'on fit à son arrivée.

Après cinq jours de relâche a la Havane, Cortès impatient de se voir à Mexico, embarqua tous ses gens et, par une bonne brise, arriva en douze jours près du port de Medellin, en face de l'île de Sacrificios. Il y fit ancrer les navires, pour cette nuit, et accompagné de vingt soldats de ses amis, sauta à terre. Au bout d'une demi-lieue de marche à pied, proche San-Juan de Ulua, ils rencontrèrent, de fortune, une troupe de chevaux qui amenait audit port de Ulua des passagers qui allaient s'embarquer pour Castille, et, sur les chevaux et mulets, Cortès s'en va vers la Vera-Cruz, à quelques cinq lieues de là. Il voulut que personne n'allât annoncer sa venue. Deux heures avant l'aube, il advint à la ville, poussa droit à l'église, dont la porte était ouverte, et y entra avec toute sa compagnie. Au fin matin, voici venir le sacristain. C'était un nouveau venu de Castille. Quand il vit l'église toute pleine de cette gent étrangère, comme il ne connaissait ni Cortès ni aucun de ses compagnons, il sortit à la rue, criant que l'église était pleine d'hommes étrangers et appelant la Justice pour

les en faire déguerpir. Aux cris du sacristain, l'Alcalde Mayor survint, suivi des Alcaldes Ordinaires et de trois Alguazils et de maints autres voisins en armes, cuidant que c'était autre chose. Ils entrèrent brusquement, disant, sur un ton hautain, d'avoir à vider l'église. Cortès ne fut reconnu, tant il était maigri par le voyage, que lorsqu'ils l'ouïrent parler. A sa robe blanche, quoique bien salie par la mer, ils reconnurent Fray Juan de las Varillas. Enfin, voyant que c'était Cortès, tous lui vont baiser la main et lui donnent la bien-venue. Et Cortès accolait les Conquérants qui vivaient en cette ville, leur demandait, les nommant par leurs noms, comme ils se portaient et leur disait des paroles courtoises. Après quoi, on dit la messe, puis on le mena loger dans la meilleure maison, celle de Pedro Moreno Medrano. Il y demeura huit jours, durant lesquels on lui fit force fêtes et réjouissances. On expédia des messagers en poste à Mexico, pour annoncer son arrivée, et Cortès écrivit au Trésorier et au Contador, malgré qu'il sût que ce dernier ne l'aimait guère, ainsi qu'à tous ses amis et au monastère de San-Francisco. Tous se réjouirent de ces nouvelles, et tous les Indiens, à la ronde, lui apportaient des présents d'or, mantes, cacao, poules et fruits, et quand il partit de Medellin, ils lui tenaient, tout le long de sa marche, le chemin bien net, avec de grands logis de ramées bien garnis de vivres pour Cortès et quiconque allait en sa compagnie.

Comment saurais-je dire les réjouissances que firent les Mexicains? Ils se réunirent à tous les peuples des

entours de la lagune et lui envoyèrent au chemin un grand présent de joyaux d'or, d'étoffes, de poules et de toutes sortes de fruits de la terre dont c'était la saison, s'excusant, sur sa venue inopinée, de ne lui point offrir davantage et l'assurant que, dès qu'il serait en leur cité, ils lui feraient service, ainsi qu'ils y sont tenus, comme à leur Chef, leur Conquérant et leur Justicier. La Province de Tlascala ne se négligea non plus. Tous les Principaux lui sortirent au devant, avec danses, bals, réjouissances et force victuailles. Quand il advint à trois lieues de Tezcuco, laquelle, avec les peuples sujets, est quasi aussi grande cité que Mexico, le Contador Albornoz en issit. Il était venu dans le but de recevoir Cortès et se mettre bien avec lui, car il le craignait fort. Ayant adjoint nombre d'Espagnols des villages d'alentour aux gens de son escorte et aux Caciques de ladite cité, il alla, à plus de deux lieues, recevoir Cortès, avec de rares inventions de jeux et danses. Cortès en fut réjoui. A son entrée dans Tezcuco, on lui fit une autre grandiose réception. Il y dormit cette nuit-là et, le jour ensuivant au matin, s'achemina vers Mexico. Le Trésorier, le Conseil de Ville et tous les Cavaliers et Conquérants de ses amis lui écrivirent de s'arrèter en des villages, à deux lieues de Tenustitlan Mexico, et, bien qu'il la pût faire ce jour-là même, de laisser son entrée pour le lendemain matin, afin que tous jouissent de la grande réception qu'ils lui voulaiént faire.

Le Trésorier sortit de la Cité avec tous les Conquérants et Cavaliers, le Conseil de Ville et tous les Offi-

ciers en belle ordonnance, vêtus de leurs plus riches habits, chausses et pourpoints, accompagnés de toute sorte d'instruments, et les Caciques Mexicains, de leur côté, avec force devises et livrées des mieux imaginées. La lagune était couv te de canoas montées par des guerriers Indiens et ceux qui sortirent par les chaussées étaient dans le même ordre de bataille qu'ils tenaient contre nous, du temps de Guatemuz. Il y eut plus de jeux et réjouissances que je ne saurais dire, car, tout le long du jour, ce ne furent par les rues de Mexico que bals et danses et, à la nuit, force luminaire aux portes. Et j'oubliais le meilleur, les processions que, le lendemain de l'entrée, firent les Frères Franciscains louant hautement Dieu de leur avoir fait la grâce de ramener Cortès.

Revenons à Cortès. Sitôt après son entrée dans Mexico, il alla au monastère de Monsieur Saint François, où il fit dire des messes à la louange de Dieu qui l'avait tiré des labeurs de Honduras et ramené en ladite cité. Puis il se rendit en ses demeures, bien bâties et de riches palais. Et là, il était servi, craint et tenu de tous comme un Prince, et les Indiens de toutes provinces le venaient voir et lui apportaient des présents d'or, voire même les Caciques révoltés du Peñol de Coatlan qui lui vinrent donner la bienvenue et offrir leur présent. La rentrée de Cortès dans Mexico eut lieu dans le courant du mois de juin de l'an mil cinq cent vingt-quatre ou vingt-cinq.

Lorsqu'il fut reposé, Cortès commença de faire emprisonner les bandoliers et entreprit des enquêtes

sur les trafics du Factor et du Veedor. On arrêta Gonzalo ou Diego de Ocampo, je ne sais pas bien le nom de baptême, chez qui on trouva les papiers des libelles infamatoires. On empoigna aussi un certain Ocaña, notaire et très-vieux, qu'on avait surnommé le corps et âme du Factor. Quand il les tint en chartre, Cortès, voyant qu'il avait pour lui toute justice, avait dessein de faire leur procès au Factor et au Veedor et de les dépêcher par sentence. Et, s'il l'eût vitement exécuté, il n'y aurait eu personne en Castille pour dire : Cortès a mal agi et Sa Majesté en eût été satisfaite. Et cela je l'ai ouï dire aux gens du Royal Conseil des Indes, étant présent le seigneur Évêque Fray Bartolomé de las Casas, l'an mil cinq cent quarante, lorsque j'allai là-bas au sujet de mes procès. Ils estimaient que Cortès avait été fort négligent en ce cas et l'accusaient de mollesse.

CHAPITRE CXCI

Comment, sur ces entrefaites, arriva au port de San-Juan de Ulua, avec trois navires, le Licencié Luis Ponce de Leon qui venait faire rendre compte à Cortès de son administration, de ce qui s'ensuivit et de la nécessité où je suis de reprendre les choses de plus haut, afin que l'on entende bien ce que je vais narrer.

J'AI déjà dit, aux chapitres passés, les grandes plaintes contre Cortès portées par devant Sa Majesté, la Cour étant à Tolède. Les plaignants furent les partisans de Diego Velazquez, avec tous ceux que j'ai nommés, appuyés par les lettres de l'Albornoz. Et Sa Majesté, croyant que c'était vrai, avait ordonné à l'Amiral de Santo-Domingo d'aller, avec grosse troupe de soldats, se saisir de Cortès et de nous tous qui avions pris part à la défaite de Narvaez. J'ai dit aussi que, l'ayant su, le duc de Bejar don Alvaro de Zuñiga était allé supplier Sa Majesté de ne se point fier, jusqu'à plus sûre preuve, aux lettres des ennemis de Cortès : comment et pourquoi l'Amiral n'était pas parti et que Sa Majesté y avait pourvu par l'envoi d'un hidalgo, qui était alors à Tolède, cousin du comte de Alcaudete et nommé le Licencié Luis Ponce de Leon, auquel Elle ordonna d'aller faire rendre ses comptes à Cortès et, au cas où il le trouverait cou-

pable des méfaits à lui imputés, d'en tirer châtiment tel que la justice en retentît partout. Et afin de bien connaître les griefs formulés contre Cortès, le Licencié emporta les mémoires de ses accusateurs et des instructions visant les points de gestion qu'il devait examiner. Il se mit donc en route et voyage avec trois navires (il ne me souvient pas bien si c'était trois ou quatre) et, par bon vent, arriva au port de San-Juan de Ulua. Aussitôt débarqué, il s'en vint à la ville de Medellin. Dès qu'on sut qui il était et qu'il venait en qualité de juge, faire rendre au Gouverneur ses comptes, un majordome de Cortès qui résidait là et se nommait Gregorio de Villalobos, l'en fit aviser à toute poste. En quatre jours l'avis parvint à Mexico. Cortès fut surpris par la si brusque arrivée du Licencié. Il eût voulu en être plus à temps informé, afin de lui aller faire la meilleure et la plus honorable réception. Au moment où lui furent remises les lettres, il était à San-Francisco, sur le point de recevoir le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, et fort humblement priait Dieu de l'assister en tout. Tenant la nouvelle pour sûre, il dépêcha vitement des messagers chargés de savoir quels étaient les nouveaux venus et s'ils avaient des lettres de Sa Majesté. Et deux jours après le premier avis, arrivèrent trois envoyés du Licencié Luis Ponce de Leon, porteurs de missives pour Cortès, dont une de Sa Majesté, par lesquelles il apprit qu'Elle lui ordonnait de rendre compte de son administration. Au vu des Royales missives, très humblement et respectueusement, il les baisa, les mit dessus sa tête et

dit que c'était haute merci que lui faisait Sa Majesté que de lui envoyer qui le pût ouïr équitablement. Aussitôt, il dépêcha audit Luis Ponce une réponse pleine de flatteuses paroles et d'offres courtoises bien mieux dites que je ne saurais dire, le priant de l'aviser par laquelle des deux routes il voulait venir à Mexico (il y avait un grand chemin et un autre de traverse) afin qu'il y fît préparer ce qui convenait au service du domestique d'un si grand Roi et Seigneur. Le Licencié, après avoir vu cette lettre, répondit que, se sentant très fatigué par la mer, il se voulait reposer quelques jours, lui baillant force grâces et mercis de l'extrême bienveillance qu'il lui témoignait.

Or quelques habitants de ladite ville de Medellin n'étaient pas amis de Cortès, d'autres, anciens exilés de Panuco qu'il avait ramenés de Honduras, n'étaient guère bien avec lui. En outre, d'autres de ses ennemis écrivirent de Mexico à Luis Ponce que Cortès voulait faire justice du Factor et du Veedor avant que le Licencié n'arrivât à Mexico. Ils lui dirent de prendre bien garde à sa personne, que si Cortès lui avait si courtoisement écrit, c'était dans le but de savoir laquelle des deux routes il voulait prendre, afin de l'expédier en chemin. Et ils lui récitèrent maints autres méfaits que Cortès, à ce qu'ils prétendaient, avait commis tant à l'encontre de Narvaez que de Garay et des soldats qu'il avait abandonnés à la désespérade en Honduras et des trois mille Mexicains morts dans le voyage, sans compter un Capitaine nommé Diego de Godoy et une trentaine de soldats, tous malades,

qu'il avait laissés là-bas et qui, bien sûr, devaient être morts aussi. (Et ce qu'ils dirent de Godoy et des soldats se trouva être vrai.) Ils le suppliaient donc d'aller au plus tôt en poste à Mexico, de n'avoir cure d'autre chose et de prendre exemple de l'accident de Narvaez, de celui de l'Adelantado Garay et du cas de Christoval de Tapia, auquel Cortès refusa d'obéir et qu'il fit rembarquer et rebrousser par où il était venu. Et ils lui contèrent maints autres griefs et disparates contre Cortès pour le mettre mal avec lui et finirent par le persuader qu'il n'obéirait point.

Ce que voyant, le Licencié Luis Ponce prit conseil d'autres hidalgos qu'il avait amenés quant et lui. C'étaient l'Alguazil Mayor Proaño, natif de Cordoue, et son frère Salazar de la Pedrada qui, venu pour être Châtelain de la forteresse, mourut bientôt de douleur de côté, un certain Licencié ou Bachelier nommé Marcos de Aguilar, un soldat du nom de Bocanegra, de Cordoue, et quelques moines de Saint-Dominique, dont le Provincial était un certain Fray Tomas Ortiz, lequel avait été, disait-on, pendant plusieurs années, Prieur en un pays qu'on nommait... ma foi! il ne me souvient plus du nom. Et tous ceux qui venaient en la compagnie de ce Religieux disaient qu'il était plus fait pour manier subtilement les affaires que pour le saint emploi qu'il tenait.

Donc, reprenant notre propos, le Luis Ponce prit conseil des susdits hidalgos pour savoir s'il irait ou non de suite à Mexico. Tous, cuidant ce qu'on disait de la mauvaiseté de Cortès être vrai, lui conseillèrent de

ne s'arrêter ni jour ni nuit. Si bien que lorsque les messagers de Cortès arrivèrent avec une autre lettre en réponse à celle qu'avait écrite le Licencié et force rafraîchissements qu'ils lui apportaient, ledit Licencié était déjà près d'Iztapalapa. Là, on lui fit une grande réception où Cortès montra la joie et contentement qu'il avait de sa venue et lui fit dresser un ample banquet. Après plusieurs services de nombreux et bons plats, Andrès de Tapia, qui, en cette fête, tint l'office de Maître d'hôtel, demanda si Sa Grâce désirait qu'on lui servît, comme chose appétissante et neuve pour le temps et le pays, des fromages à la crème? Tous les Cavaliers qui dînaient avec le Licencié se gaudirent et approuvèrent. Les fromages étaient exquis et d'aucuns s'en régalèrent si bien que l'un d'eux en eut l'estomac tout brouillé et rendit gorge, pour en avoir outre mesure mangé. Les autres n'en ressentirent ni malaise ni dommage. Alors ce moine, Prieur ou Provincial, nommé Fray Tomas Ortiz dit que les fromages avaient été mélangés de réalgar et que, dans cette crainte, il n'en avait point voulu manger. D'autres convives assurèrent que le Frayle les trouva excellents et qu'ils l'avaient vu s'en empiffrer. Le Tapia ayant, en cette occasion, fait office de Maître d'hôtel, on le soupçonna de ce qui oncques ne lui vint à la pensée.

Revenons à notre récit. Cortès n'était pas à cette réception d'Iztapalapa. Il demeura dans Mexico. Mais le bruit courut à la sourdine qu'il avait envoyé à Luis Ponce un bon présent de tuileaux et barres d'or. Je

n'en sais trop rien et ne l'affirme point. D'autres soutinrent qu'il n'y eut rien de tel.

Comme Iztapalapa est à deux lieues de Mexico, Cortès avait posté des hommes chargés de l'aviser de l'heure où s'arrouterait le Licencié, afin de sortir le recevoir. Il y alla donc escorté de toute la chevalerie de Mexico, parmi laquelle s'avançaient, avec Cortès lui-même, Gonzalo de Sandoval, le Trésorier Alonso de Estrada, le Contador, tout le Conseil de Ville de Mexico, les Conquérants et Jorge et Gomez de Alvarado, car Pedro de Alvarado n'était pas alors à Mexico, mais à Guatimala, où il était allé à la recherche de Cortès et de nous autres. Et maints autres Cavaliers nouvellement venus de Castille sortirent aussi. Lorsqu'ils se rencontrèrent sur la chaussée, Cortès et Luis Ponce échangèrent de grandes révérences. Le Licencié parut en tout fort discret, car il se fit instamment prier avant que de prendre la droite que lui cédait Cortès. Il ne le voulait point faire. Ils luttèrent de courtoisie. Enfin, il la prit. Quand ils entrèrent en la cité, le Licencié, tout émerveillé de la force de la place et des nombreuses villes et peuplades qu'il avait vues sur la lagune, disait qu'il tenait pour certain que oncques dans l'univers on ne vit Capitaine qui, avec si peu de soldats, eût gagné tant de terres et pris si forte cité. Ainsi devisant, ils allèrent droit au monastère de San-Francisco, où on leur dit la messe. La messe ouïe, Cortès dit à Luis Ponce de présenter les Royales provisions et de vouloir bien entendre à ce que lui ordonnait Sa Majesté, vu qu'il avait à lui de-

mander justice contre le Factor et le Veedor. Le Licencié répondit qu'il laisserait cela pour le lendemain. Sur ce, Cortès, accompagné de toute la chevalerie qui était sortie le recevoir, le mena loger en ses palais. Tout était tendu de tapisserie et on y avait dressé un fort somptueux repas servi dans tant de vaisselles d'or et d'argent et de si belle ordonnance que le même Luis Ponce dit tout bas à l'Alguazil Mayor Proaño et à Bocanegra que certes Cortès, par sa courtoisie, ses paroles et ses actions, paraissait être depuis longues années grand Seigneur.

Mais c'est assez deviser de louanges qui n'ont que faire à notre relation. Le lendemain, ils allèrent à la Cathédrale. La messe dite, le Licencié convoqua le Conseil de la Cité, les Officiers du Domaine Royal et les Capitaines et Conquérants de Mexico. Quand il les vit tous présents et assemblés, par-devant deux notaires, l'un de ceux du Conseil et l'autre qu'il avait amené avec lui, Luis Ponce présenta ses Royales provisions. Cortès, très respectueusement, les baisa, les mit dessus sa tête et dit qu'il leur obéissait comme à mandement et missives de Son Roi et Seigneur et les accomplirait, poitrine contre terre. Et pareillement firent tous les Cavaliers Conquérants, le Conseil et les Officiers du Domaine Royal. Cela fait, le Licencié prit à l'Alcalde Mayor, aux Alcaldes Ordinaires, à ceux de là Hermandad et aux Alguazils les vares de justice et, après les avoir tenues en ses mains, les leur remit et dit à Cortès : Seigneur Capitaine, Sa Majesté m'ordonne de prendre la charge de ce Gou-

vernement, non que Votre Grâce cesse d'être méritante d'autres nombreux et majeurs emplois, mais notre devoir est de faire ce que nous commande notre Roi et Seigneur. Cortès, très respectueusement, lui en rendit grâces et dit qu'il était toujours prêt à tout ce qui lui serait commandé pour le service de Sa Majesté et qu'il verrait et connaîtrait bientôt, par les informations et enquêtes qu'il ferait, combien loyalement il avait servi notre Roi et Seigneur, au même temps qu'il découvrirait la mauvaiseté de ceux qui par conseils et lettres pleins de malice, avaient déjà sans doute tenté d'agir sur lui. Le Licencié répondit qu'il y a partout des bons et des méchants, qu'ainsi va le monde et qu'on dit du bien de son bienfaiteur et du mal de son ennemi. A cela se passa la journée.

Le jour ensuivant, après avoir ouï la messe qu'on lui dit dans le palais même où il logeait, le Licencié, avec force égards, envoya appeler Cortès par un gentilhomme. Et, en présence du seul Prieur Fray Tomas Ortiz, sans autres personnes et tous trois en particulier, avec toute révérence, Luis Ponce lui dit : Seigneur Capitaine, Votre Grâce saura que Sa Majesté m'a expressément enchargé de bailler de bons Indiens en Commanderie à tous les Conquérants qui passèrent de l'île de Cuba et prirent part à la conquête de cette terre et cité, ainsi qu'aux autres Conquérants qui vinrent depuis, me recommandant de préférer et favoriser quelque peu les premiers : je dis cela, parceque je suis informé que plusieurs de ces Conquérants n'ont que de pauvres repartimientos,

Votre Grâce ayant donné les meilleurs à des personnes tout nouvellement venues de Castille et sans mérite aucun : s'il en est ainsi, ce n'est point dans ce but que Sa Majesté à confié le Gouvernement à Votre Grâce, mais bien pour exécuter ses Royaux commandements. Cortès répondit qu'il avait à tous donné des Indiens, et que, suivant la fortune d'un chacun, les bons échurent aux uns et aux autres les moindres ; qu'il pourra, puisqu'il est venu pour cela, amender cet état et que, d'ailleurs, les Conquérants le méritent bien. Le Licencié demanda aussi ce qu'étaient devenus les Conquérants qu'il avait menés à Honduras en sa compagnie et comment il les laissait là-bas perdus et morts de faim et, en particulier, un certain Godoy resté à Puerto de Cavallos comme chef de trente ou quarante soldats, lesquels, d'après ses informations, étant tous très mal en point, avaient été occis par les Indiens (et il en fut tout ainsi qu'il le dit, comme je le conterai plus loin) : qu'il serait bienséant que ceux qui avaient gagné cette cité et la Nouvelle-Espagne, y demeurassent à jouir de leur gain et que les nouveaux venus de Castille allassent conquérir et peupler. Et il s'enquit du Capitaine Luis Marin, de Bernal Diaz del Castillo et de quelques autres et de tout le reste des soldats qu'il avait conduits. Cortès lui répondit qu'en cas de péril et de guerre, il n'oserait s'aventurer en de lointaines terres, s'il n'avait des soldats connus : que d'ailleurs, ils ne tarderaient guère à revenir, vu qu'ils devaient être en chemin pour Mexico et qu'il espérait qu'alors Sa Grâce les assiste-

rait en tout et leur donnerait de bonnes Commanderies d'Indiens. Là-dessus, le Licencié Luis Ponce, en paroles assez revêches, lui demanda comment il était allé contre Christoval de Oli, si loin et par de si longs chemins, sans en avoir licence de Sa Majesté et laissant Mexico en risque de se perdre? A cela il répliqua que, comme Capitaine Général de Sa Majesté, il lui avait semblé que cela convenait à son Royal service, afin que d'autres Capitaines ne se rebellassent et que, d'abord, il en avait fait son rapport à Sa Majesté. Le Licencié l'interrogea en outre sur la prison et déconfiture de Narvaez, la perte de l'Armada et des soldats de Garay et sa mort si brusque et sur l'embarquement forcé de Christoval de Tapia, lui faisant maintes autres questions que je ne relate point ici. Cortès répondit à tout par de très bonnes raisons dont Luis Ponce parut suffisamment satisfait. Il avait apporté de Castille ce questionnaire auquel il avait joint quelques notes recueillies en route et les informations qu'il avait eues à Mexico.

Fray Tomas Ortiz était présent à cet interrogatoire. Dès qu'il fut achevé, Cortès rentra chez lui, et le Frayle, tirant à part trois Conquérants amis de Cortès, leur dit dans le plus grand secret que Luis Ponce voulait couper la tête à Cortès, suivant l'ordre qu'il tenait de Sa Majesté et que le susdit interrogatoire n'avait d'autre but. Et, mêmement, ledit Frayle, le lendemain de grand matin, le dit fort privément à Cortès, en ces termes : Seigneur Capitaine, pour ce que je vous aime beaucoup et qu'il est de mon devoir de Religieux de

bailler avis en de semblables cas, je vous dois faire savoir, Monsieur, que Luis Ponce est nanti de provisions de Sa Majesté pour vous faire décapiter. Cet avis, venant après l'entretien de la veille, rendit Cortès fort soucieux et pensif. D'autre part, on l'avait prévenu que ce moine était de méchant naturel et brouillon et qu'il ne fallait pas croire tout ce qu'il disait. Et, en effet, le Frayle n'avait ainsi parlé à Cortès que dans l'espoir qu'il en ferait son médiateur et trucheman afin d'empêcher l'exécution de cet ordre et le gratifierait, pour sa peine, de quelques barres d'or. D'autres assurèrent que Luis Ponce le dit dans le but d'effrayer Cortès et de se faire prier. Bref, flairant la chose, Cortès répondit au Frayle, avec force courtoisies et belles promesses, qu'il était au contraire convaincu que Sa Majesté, en Roi très chrétien, l'enverrait remercier par des grâces de ses nombreux, bons et loyaux services, qu'il ne se trouverait aucun démérite en son cas, qu'il en avait la confiance et qu'il estimait le Seigneur Luis Ponce personne trop discrète pour outrepasser les ordres de Sa Majesté. Ce qu'ayant ouï, le Frayle, voyant qu'il ne le priait point d'intercéder auprès de Luis Ponce, demeura confus. Et je dirai ce qui s'ensuivit, et oncques Cortès ne lui bailla un denier de tout ce qu'il lui avait promis.

CHAPITRE CXCII

Comment le Licencié Luis Ponce, après avoir présenté les Royales provisions, lesquelles furent obéies, fit publier résidence contre Cortès et ceux qui avaient tenu des charges de justice et comment il fut pris de mal de modorra dont il trépassa et de ce qui s'ensuivit.

Après que Luis Ponce eut présenté les Royales provisions, lesquelles furent très respectueusement obéies par Cortès, le Conseil de Ville et les autres Conquérants, il fit publier résidence contre Cortès et ceux qui avaient tenu des charges de Justice et avaient été Capitaines. Quelle hâte eurent alors ceux qui n'étaient pas bien avec Cortès ou avaient des instances judiciaires pendantes, de porter plaintes contre lui et de présenter des témoins! Ce n'était en la cité que plaids et demandes introduites contre Cortès. Les uns se plaignaient de ce qu'il ne leur avait pas donné leurs parts d'or comme il y était tenu; les autres de ce qu'il ne leur avait point baillé d'Indiens, conformément aux ordres de Sa Majesté, et en avait gratifié les familiers de son père Martin Cortès et autres personnes sans mérite, domestiques de seigneurs de Castille. D'aucuns lui réclamaient des chevaux tués aux guerres, attendu qu'on avait préféré garder par devers soi tout l'or qu'on

avait eu plutôt que d'en user pour les rembourser. D'autres l'actionnaient pour affronts faits à leurs personnes par ordre de Cortès.

Retournant à notre enquête, à peine etait-elle commencée que Notre Seigneur Jésus-Christ permit, pour nos péchés et notre disgrâce, que le Licencié Luis Ponce fût pris de mal de modorra. Ce fut ainsi que suit. En revenant du monastère de Monsieur Saint François où il était allé ouïr messe, il fut saisi d'une très fâcheuse fièvre, se mit au lit et y demeura quatre jours assoupi et quasi sans sentiment. Jour et nuit, il ne faisait guère que dormir. Ce que voyant, les médecins qui le soignaient, lesquels étaient le Licencié Pedro Lopez, le Docteur Ojeda et un autre médecin qu'il avait amené de Castille, furent unanimement d'avis qu'il se confessât et reçût les saints sacrements. Luis Ponce s'y prêta de grand gré et, après les avoir reçus avec extrême humilité et contrition, il fit son testament et laissa pour son Lieutenant Gouverneur, le Licencie Marcos de Aguilar qu'il avait mené avec lui de l'Ile Espagnole. On a prétendu qu'il n'était que Bachelier et non Licencié et n'avait point autorité pour commander. Le pouvoir lui fut laissé sous condition que toutes les affaires de plaids et débats, ainsi que la prison du Factor et du Veedor, demeureraient en l'état jusques à tant que Sa Majesté en fût informée par des messagers qui Lui seraient incontinent adressés par un navire. Son testament fait et sa conscience mise en règle, le neuvième jour de sa maladie, il rendit l'âme à Notre

Seigneur Jésus-Christ. Après qu'il eut trépassé, grands furent les deuils et tristesses que ressentirent unanimement les Conquérants. Ils le pleuraient, comme s'il eût été leur père à tous. Et vraiment il était venu pour secourir ceux qui droitement avaient servi Sa Majesté, et, avant que de mourir, il suppliait qu'on le fît. Et, dans les articles et instructions de Sa Majesté qu'il avait apportés, on trouva qu'il lui était recommandé de bailler les meilleurs repartimientos d'Indiens aux Conquérants, de sorte que leur condition fût du tout améliorée. Cortès et quasi tous les Cavaliers de la ville prirent le deuil et le menèrent enterrer à San Francisco, en grande pompe et avec toute la cire qu'alors on se put procurer. Son enterrement fut, pour ce temps-là, fort solennel. J'ai ouï conter à quelques gentilshommes qui se trouvèrent présents lorsque Luis Ponce tomba malade que, comme il était musicien et d'allègre naturel, afin de le réjouir, on lui allait jouer de la viole et faire de la musique. Il demanda qu'on lui jouât une basse danse et, de son lit étant, il suivait l'air en fredonnisant de la bouche et, jusqu'au bout, remuait les pieds en mesure. L'air fini, il perdit du même coup la parole.

Lorsqu'il fut mort et enterré, ainsi que je l'ai dit, il eût fallu ouïr, dans Mexico, les murmures des ennemis de Cortès et de Sandoval. Ils soutinrent et affirmèrent qu'on lui avait baillé du venin dont il était trépassé, tout comme à Francisco de Garay. Et celui qui plus hautement l'affirmait, était Fray Tomas

Ortiz, Prieur des quelques moines que le Licencié avait amenés en sa compagnie. Ledit Prieur, au bout de deux mois, mourut, lui aussi, de modorra, ainsi que d'autres moines. J'ajouterai que la pestilence, à ce qu'il parut, les prit sur le navire même où vint Luis Ponce; car plus de cent personnes, atteintes de modorra et langueur, y moururent en mer et, après le débarquement, nombre d'autres trépassèrent en la ville de Medellin. Et le bruit courut que cette peste avait gagné de proche en proche jusques à Mexico.

CHAPITRE CXCIII

Comment, après le trépas du Licencié Ponce de Leon, le Licencié Marcos de Aguilar commença de gouverner et des querelles qui s'ensuivirent; et comment le Capitaine Luis Marin, s'en venant avec sa compagnie, rencontra Pedro de Alvarado qui allait en quête de Cortès et de la joie que nous eûmes les uns et les autres, le pays étant en guerre, de le pouvoir ainsi traverser avec moindre péril.

Tout en suivant les dispositions testamentaires de Luis Ponce, la plupart des Conquérants ennemis de Cortès auraient voulu voir pousser l'enquête encommencée. Cortès maintint que conformément au testament de Luis Ponce on n'y pouvait plus entendre, mais que si Marcos de Aguilar le voulait faire,

il ne demanderait pas mieux. Il y avait aussi une autre contradiction de la part du Conseil de Ville de Mexico où l'on soutenait que Luis Ponce, en son testament, ne pouvait ordonner que le Licencié Aguilar gouvernât seul, parcequ'il était très vieil et caduc, perdu de bubes, de piètre autorité, ainsi qu'en témoignait sa figure, et ne savait rien des choses du pays dont il n'avait aucune notion, non plus que du mérite des personnes : qu'on n'aurait pour lui ni égards ni révérence : qu'il serait donc bienséant, afin que de tous fût crainte et respectée la justice de Sa Majesté, qu'il associât Cortès au Gouvernement, jusques à tant que Sa Majesté en ordonnât autrement. Mais le Marcos de Aguilar déclara qu'il ne sortirait ni peu ni prou de ce qu'avait disposé Luis Ponce en son testament, qu'il devait gouverner seul et que ceux qui voulaient mettre de force un autre Gouverneur ne faisaient pas ce qu'ordonnait Sa Majesté. Outre cette déclaration de Marcos de Aguilar, Cortès craignit quelque nouveauté, malgré tout ce que lui pouvaient dire les Procurateurs des cités et villes de la Nouvelle-Espagne qui l'engageaient à reprendre le Gouvernement, promettant d'y amener Marcos de Aguilar, par de bonnes paroles, vu qu'il était fort dolent et qu'il importait au service de Dieu et de Sa Majesté. Mais ils avaient beau dire, Cortès ne voulut oncques plus toucher cette corde, et s'en tint à ce que le vieil Aguilar gouvernât seul, encore qu'il fût si mal en point et étique qu'il avait une femme de Castille pour lui bailler à teter et des chèvres dont

il buvait aussi le lait. Et, en cette saison, un sien fils qu'il avait amené avec lui mourut de modorra, en la même guise et façon qu'était trépassé Luis Ponce.

Or, je veux laisser ce propos jusques à meilleur temps et rebrousser fort en arrière en ma relation, afin de narrer ce que fit le Capitaine Luis Marin, lequel était resté à Naco, avec tous ses gens, attendant réponse de Sandoval pour savoir si Cortès s'était ou ne s'était pas embarqué. Et oncques n'avions eu réponse aucune. J'ai déjà dit que Sandoval s'était départi de nous dans le but de faire embarquer Cortès pour la Nouvelle-Espagne. Il nous en devait écrire le succès, après quoi nous nous acheminerions vers Mexico, avec Luis Marin. Et bien que Sandoval et Cortès nous eussent écrit chacun de son côté, jamais nous n'eûmes leurs réponses, le Saavedra ne les ayant pas voulu expédier, par pure malice. Alors il fut délibéré entre Luis Marin et nous tous qui venions en sa compagnie, que des soldats à cheval iraient sans retard à Truxillo s'enquérir de Cortès. Francisco Marmolejo fut notre Capitaine et je fus un des dix. Nous piquâmes par pays hostile jusques à Olancho que l'on dénomme aujourd'hui Guayape et où il y eut les riches mines d'or. Là, nous eûmes avis de deux Espagnols malades et d'un nègre, que, peu de jours avant, Cortès s'était embarqué avec tous les Cavaliers et Conquérants de sa compagnie, que la cité de Mexico l'avait envoyé appeler, que tous les habitants avaient à gré de le servir, qu'un Frère Franciscain l'était venu querir et que son cousin

Saavedra, demeuré comme Capitaine, était à guerroyer des peuplades aux environs. Desquelles nouvelles nous nous réjouîmes et, incontinent, écrivîmes au Capitaine Saavedra par des Indiens dudit pueblo d'Olancho qui était en paix. En quatre jours vint la réponse du Saavedra, nous relatant quelques choses. Nous en rendîmes force grâces à Dieu et, à bonnes journées, rebroussâmes vers Luis Marin. Et il me souvient que nous jetâmes des pierres à la terre que nous laissions derrière, en criant : Avec l'aide de Dieu, nous irons à Mexico ! Et, poursuivant notre marche, nous retrouvâmes Luis Marin dans le village d'Acalteca. Son allégresse fut grande, nous voyant revenir avec ces nouvelles. Aussitôt, nous tirâmes vers un pueblo nommé Maniani où nous fîmes rencontre de six soldats de la compagnie de Pedro de Alvarado, en quête de nous, parmi lesquels Diego de Villanueva, Conquérant, brave soldat, et l'un des fondateurs de cette cité de Guatimala, natif de Villanueva de la Serena, dans la Maîtrise d'Alcantara. Quand nous nous reconnûmes, nous nous accolâmes les uns les autres, et leur demandant pour leur Capitaine Pedro de Alvarado, ils dirent qu'il était proche, avec maints Cavaliers, et qu'ils venaient à la recherche de Cortès et de nous. Puis ils nous contèrent toute l'aventure de Mexico, déjà par moi récitée, et comme quoi on avait envoyé appeler Pedro de Alvarado pour être Gouverneur et la cause qui l'en détourna, et ce fut, ainsi que je l'ai dit ci-dessus à son chapitre, la peur du Factor. Nous nous remîmes en route et, au bout

de deux jours, rencontrâmes Pedro de Alvarado et ses soldats, auprès d'un village dénommé la Choluteca Malalaca.

Comment dire sa joie en apprenant que Cortès était allé à Mexico, ce qui le dispensait du laborieux voyage qu'il aurait dû faire à sa recherche! Ce fut pour tous un vrai soulas.

Étant en ce village de la Choluteca, Alvarado y avait vu arriver certains Capitaines de Pedro Arias de Avila, nommés Garavito et Campaño, ainsi que d'autres dont je ne me recorde plus les noms. Ils venaient, à ce qu'ils disaient, découvrir la terre et établir des limites avec Pedro de Alvarado. Étant survenus avec le Capitaine Luis Marin, nous fûmes trois jours ensemble, les gens de Pedro Arias, Pedro de Alvarado et nous. De là, Alvarado envoya un Gaspar Arias de Avila, lequel fut habitant de Guatimala, traiter certaines affaires avec le Gouverneur Pedro Arias de Avila, et j'ai ouï dire qu'il s'agissait de mariages. Ce Gaspar Arias était grand serviteur de l'Alvarado.

Revenant à notre voyage, les gens de Pedro Arias demeurèrent en ce lieu et nous nous arroûtâmes vers Guatimala. Mais avant que d'entrer en la province de Cuzcatlan, comme en cette saison il pleuvait beaucoup, le rio de Lempa était si fort enflé qu'il n'y eut pas moyen de le passer. Nous déterminâmes de couper un arbre, un ceyba, de telle grosseur qu'on en fit une canoa, la plus grande que j'eusse encore vue en ces contrées. Et, avec excessif labeur et

grande faute de maïs, nous mîmes cinq jours à passer le rio. Après quoi, nous parvînmes à des peuplades que nous dénommâmes les Chapanastiques, car tel était leur nom. Les naturels de l'endroit occirent un soldat nommé Nicuesa et blessèrent trois autres qui étaient allés aux vivres et s'en revenaient en désarroi. Nous les allâmes secourir, mais ne nous voulant pas attarder, ces Indiens restèrent inchâtiés. C'est en cette province qu'est aujourd'hui fondée la ville de San Miguel. De là, nous entrâmes dans la province de Cuzcatlan qui était en guerre et y trouvâmes des vivres à foison. Nous marchions sur des pueblos, proche Petapa, et les Guatimaltèques, ayant coupé le chemin dans des sierras et très-profondes ravines, nous attendirent. Nous demeurâmes trois jours à enlever et forcer le passage. Là je fus blessé d'un coup de flèche, mais ce ne fut qu'une égratignure. Puis, ayant gagné Petapa, le lendemain, nous advînmes en un val que nous appelâmes del Tuerto et où est aujourd'hui bâtie cette cité de Guatimala. Alors, tout était en guerre, les naturels nous disputaient le passage. Et il me souvient que nous dévalions une pente, quand la terre commença de trembler, si fortement que plusieurs soldats churent sur le sol, car le tremblement dura un bon moment. Ensuite, nous nous acheminâmes vers le lieu où était sise la cité de Guatimala la Vieille où soulaient résider les Caciques, lesquels avaient nom Sinacan et Sacachul. Devant l'entrée de la dite cité, il y avait un fort profond ravin où nous attendaient au passage tous les escadrons des

Guatimaltèques. Mais ce fut pour eux mal encontre, et, leur passant dessus, nous allâmes dormir à la cité. Et les logements et cases étaient de bons et riches édifices et tels enfin qu'il sied à des Caciques commandant toutes les provinces avoisinantes. De là, descendus en plaine, nous y établîmes un cabanage où nous demeurâmes dix jours, parceque Pedro de Alvarado envoya à deux reprises sommer de la paix les gens de Guatimala et les autres peuples de cette marche. Et nous attendîmes tout ce temps leur réponse. Pas un n'ayant voulu venir et tout étant en guerre, nous filâmes, à marches forcées et sans faire halte, jusques à l'endroit où Pedro de Alvarado avait laissé son armée au commandement de son frère Gonzalo. Le bourg où nous les trouvâmes avait nom Olintepeque. Après nous y être reposés quelques jours, nous gagnâmes Soconusco, et, de là, Teguantepeque. C'est alors que moururent au chemin deux Espagnols habitants de Mexico qui venaient avec nous de ce laborieux voyage, ainsi qu'un Cacique Mexicain, nommé Juan Velazquez, lequel avait été Capitaine de Guatemuz. Puis, nous allâmes en poste à Guaxaca, car nous apprîmes alors le décès de Luis Ponce et les autres évènements que j'ai narrés. On disait beaucoup de bien de sa personne et qu'il était venu pour exécuter les mandements de Sa Majesté, et nous avions hâte d'être arrivés à Mexico.

Nous étions environ quatre-vingts soldats, parmi lesquels Pedro de Alvarado. De Chalco, nous fîmes aviser Cortès que nous entrerions le lendemain à

Mexico et qu'on nous tînt des logements prêts, vu que nous étions en fort piteux état, depuis plus de deux ans et trois mois que nous étions partis.

Dès que l'on sut dans Mexico que nous étions à Iztapalapa, Cortès, avec maints Cavaliers et le Conseil de Ville, sortit sur les chaussées pour nous recevoir. Et devant que d'aller nulle part, faits comme nous étions, nous allâmes à la cathédrale rendre grâces à Notre Seigneur Jésus-Christ qui nous avait reconduits à cette cité. De l'église, Cortès nous mena à son palais où il nous avait fait dresser une fort somptueuse table, très bien servie. Le logement de Pedro de Alvarado était tout prêt, car sa maison était la forteresse dont il était pour lors nommé Gouverneur, ainsi que des arsenaux. Sandoval prit chez lui le Capitaine Luis Marin, et Andrès de Tapia nous hébergea, moi et un autre mien ami, le Capitaine Luis Sanchez, et nous fit force honnêtetés. Sandoval m'envoya des habits pour m'accoutrer et de l'or et du cacao pour mes dépenses. Cortès et d'autres habitants de la cité en firent autant pour les amis et connaissances qu'ils avaient parmi nous.

Le lendemain, après nous être recommandés à Dieu, moi et mon compagnon le Capitaine Luis Sanchez, sortîmes par la ville, et, emmenant comme introducteurs Sandoval et Andrès de Tapia, allâmes faire visite et parler au Licencié Marcos de Aguilar, lequel, ainsi que je l'ai narré, était Gouverneur suivant pouvoir à lui laissé par le Licencié Luis Ponce. Nos introducteurs (j'ai déjà dit que c'étaient le Capitaine Sandoval

et Andrès de Tapia) firent relation à Marcos de Aguilar de nos personnes et services, le suppliant nous assigner des Indiens à Mexico, ceux de Guazacualco n'étant pas de profit. Après force paroles, courtoisies et promesses, Marcos de Aguilar répondit que, d'après les dispositions du testament que fit Luis Ponce au moment de son décès, il n'avait pas pouvoir de donner ou ôter des Indiens, toutes choses de plaids et vacations d'Indiens de la Nouvelle-Espagne devant demeurer en l'état jusques à tant que Sa Majesté en ordonnât autrement, mais que si Elle lui envoyait pouvoir de donner des Indiens, il nous en baillerait le meilleur du pays. Là-dessus, nous prîmes congé.

En ce temps, Diego de Ordas vint de l'île de Cuba. Et comme c'était lui qui avait écrit au Factor que tous ceux qui étaient partis de Mexico avec Cortès étaient morts, Sandoval et d'autres Cavaliers lui demandèrent, en paroles fort sévères, pourquoi il avait écrit, sans connaissance de cause, ce qu'il ne savait mie, en des lettres si fâcheuses qu'elles auraient pu faire perdre la Nouvelle-Espagne. Le Diego de Ordas répondit, avec de grands serments, qu'il n'avait oncques rien écrit de tel, mais seulement qu'il avait eu avis qu'en un lieu nommé Xicalango, les pilotes, Capitaines et matelots de deux navires s'étaient occis les uns les autres et que les Indiens avaient achevé de massacrer quelques mariniers qui restaient sur les navires, qu'on pouvait exhiber lesdites lettres, qu'on verrait si c'était vrai et que, si le Factor les avait glosées ou fabriquées, il n'en avait point la faute. Or,

Cortès pouvait savoir la vérité, car le Factor et le Veedor étaient toujours en cages; mais il n'osait en faire justice, se conformant aux recommandations laissées par Luis Ponce. Et comme il avait maintes affaires à débattre, il détermina de se taire sur le cas du Factor jusques à nouvel ordre de Sa Majesté, craignant qu'il ne lui en advînt autre majeur méchef. Car il avait alors introduit une demande afin de se faire restituer grosse part de ses biens qui avaient été vendus et pris sous couleur de dire des messes et prières pour son âme, toutes ces obsèques ayant été malicieusement faites et nullement pour son âme, attendu qu'il n'était point décédé, mais dans le but d'accréditer par la ville le bruit de notre mort et de faire croire à ceux qui voyaient ces aumônes et honneurs funèbres rendus à Cortès et à ses compagnons, que nous étions véritablement trépassés. Au cours de ce procès, un habitant de Mexico, nommé Juan de Caceres le Riche, racheta les messes et fondations pieuses faites pour l'âme de Cortès, au profit de la sienne.

Mais c'est assez de vieux contes, et je dirai comment Diego de Ordas qui était homme de bon conseil, voyant que, depuis la venue de Luis Ponce, on ne gardait plus de respect à Cortès, qu'on ne s'en souciait mie, qu'on lui avait ôté le Gouvernement, que maintes personnes avaient perdu toute vergogne à son égard et n'en faisaient plus état, lui conseilla de se faire servir comme un seigneur et appeler Seigneurie, d'avoir un dais et de ne se plus nommer Cortès tout

court, mais bien Don Hernando Cortès. Ordas lui représenta aussi que le Factor avait été domestique du Grand Commandeur don Francisco de los Cobos, lequel commandait à toute Castille, que lui-même, quelque jour, aurait peut-être besoin de don Francisco, qu'il n'était pas bien accrédité auprès de Sa Majesté ni de son Royal Conseil des Indes, qu'il se gardât donc de tuer le Factor avant que la Justice ne l'eût condamné par sentence, car on avait, à Mexico, de grands soupçons qu'il le voulait dépêcher et occire dedans sa cage même.

Et puisque l'occasion s'en présente, je veux dire, devant que passer outre en cette mienne relation, pourquoi, si privément, en tout ce que j'écris, quand il est à propos de parler de Cortès je ne l'ai nommé ni ne le nomme Don Hernando Cortès, ni par ses autres titres de Marquis ou Capitaine, mais tout bonnement Cortès. La cause en est que lui-même tenait à ce qu'on le nommât Cortès tout court. D'ailleurs, en ce temps, il n'était pas encore Marquis. Et ce nom de Cortès était, en toute Castille, tenu en aussi haute estime que, du temps des Romains, soulait être Julius Cæsar ou Pompeius, ou, de nos jours, Gonzalo Hernandez, surnommé le Grand Capitaine, ou, parmi les Carthaginois, Annibal, ou le vaillant et invaincu chevalier Diego Garcia de Paredes.

Quittons ce devis de blasons antiques et je dirai comme quoi le Trésorier Alonso de Estrada maria, en cette saison, deux de ses filles, l'une avec Jorge de Alvarado, frère de don Pedro de Alvarado, et

l'autre avec un Cavalier nommé don Luis de Guzman, fils de don Juan de Saavedra, comte del Castellar. Il fut alors convenu que Pedro de Alvarado irait en Castille supplier Sa Majesté de lui faire merci du Gouvernement de Guatimala, et, entretant, il envoya, comme son Capitaine, à la pacification de ladite terre, Jorge de Alvarado qui emmena avec lui environ deux cents Indiens de Tlascala, Cholula, Mexico et Guacachula. En la même saison, le Marcos de Aguilar envoya peupler la province de Chiapa. Ce fut un Cavalier nommé don Juan Enriquez de Guzman, très-proche parent du duc de Medina-Sidonia, qui y alla. Il expédia aussi comme Capitaine, à la province de Tabasco qu'arrose le fleuve que l'on dit de Grijalva, un hidalgo du nom de Baltazar Osorio, natif de Séville, et, mêmement, enchargea un certain Alonso de Herrera, natif de Xerez, de pacifier les peuples Zapotèques, lesquels habitent en de très hautes sierras. Ce Capitaine était un des soldats de Cortès.

Et ne voulant pas conter présentement ce que fit en sa conquête chacun de ces Capitaines, je m'en déporterai jusqu'à ce qu'il soit de saison d'en parler, car il me sied de relater comment, en ce temps, décéda Marcos de Aguilar et ce qui se passa au sujet du testament par lequel il laissait le Gouvernement au Trésorier.

CHAPITRE CXCIV

Comment Marcos de Aguilar décéda et, par son testament, suivant la teneur du pouvoir que lui avait laissé Luis Ponce de Leon, disposa que le Trésorier Alonso de Estrada gouvernerait, à condition de ne se mêler des procès du Factor et du Veedor, ni donner ou ôter des Indiens, jusques à tant que Sa Majesté daignât en ordonner ce qui Lui agréerait davantage.

Tout en tenant en main le Gouvernement, Marcos de Aguilar, ainsi que je l'ai dit, était fort étique et dolent et mal en point de bubes. Les médecins lui ordonnèrent de teter une femme de Castille et, en y ajoutant du lait de chèvre, il se soutint près de huit mois. Enfin, en cet état de langueur, les fièvres le prirent et le troussèrent. Par son testament, il disposa que seul gouvernerait le Trésorier Alonso de Estrada, dans la stricte limite du pouvoir laissé par Luis Ponce de Leon.

Et le Conseil de Ville de Mexico et les Procurateurs d'autres cités, lesquels se trouvaient en cette saison à Mexico, voyaient bien que seul Alonso de Estrada ne pouvait gouverner congrûment, à cause que Nuño de Guzman, venu depuis deux ans de Castille comme Gouverneur de la province de Panuco, empiétait sur le territoire de Mexico prétendant qu'il dépendait de

sa province. C'était un furieux qui ne se souciait mie de ce que Sa Majesté lui commandait dans les provisions dont il était nanti. Ainsi, un habitant de Mexico, nommé Pedro Gonzalez de Truxillo, personne très noble, ayant dit qu'il ne voulait point être de son Gouvernement, mais de celui de Mexico, attendu que les Indiens de sa Commanderie n'étaient pas naturels de Panuco, à la suite d'autres mots, sans plus l'ouïr, Guzman le fit pendre. Il fit encore d'autres disparates et pendaisons d'autres Espagnols, afin de se faire craindre. Il n'avait aucun respect ni souci du Trésorier Alonso de Estrada, bien qu'il fût Gouverneur, et ne le tenait point en l'estime qui lui était dûe. Or donc, témoins de ces extravagances de Nuño de Guzman, le Conseil de Ville de Mexico et d'autres Cavaliers habitants de ladite cité, dans l'espoir de mettre la peur au ventre à Nuño de Guzman et de le faire obéir aux ordres de Sa Majesté, supplièrent le Trésorier de gouverner conjointement avec Cortès ainsi qu'il convenait au service de Dieu Notre Seigneur et de Sa Majesté. Mais le Trésorier n'y voulut point entendre. D'autres assurent que Cortès s'y refusa, de peur que les malicieux ne prétendissent qu'il voulait forcément seigneuriser et aussi pour ce que couraient de calomnieux soupçons sur la mort de Marcos de Aguilar, dont Cortès, murmurait-on, avait été cause, lui baillant de quoi le faire passer. Il fut donc convenu que, conjointement avec le Trésorier, gouvernerait Gonzalo de Sandoval, qui etait Alguazil Mayor et personne de haut compte. Le Trésorier

s'en accommoda. D'autres ont prétendu que s'il accepta Sandoval ce fut dans l'espoir de le marier avec une sienne fille, et s'il se fût marié, le Sandoval en eût été beaucoup plus estimé et aurait peut-être obtenu le Gouvernement, car, en ce temps, la Nouvelle-Espagne n'était pas aussi hautement prisée qu'aujourd'hui.

Or, cependant que le Trésorier et Gonzalo de Sandoval gouvernaient, il paraît qu'un certain Proaño, lequel fut depuis fort riche (il y a de par le monde des hommes bien extravagants), s'enfuit de Mexico du côté de Xalisco. Sandoval qui, en sa qualité de Gouverneur, devait faire justice en ce cas et empoigner le Proaño, ne le put, car, malgré toute la diligence qu'il y mit, l'autre s'était ensauvé là où on ne le pouvait attraper, et ayant clairement vu qu'il ne parviendrait pas à le châtier, Sandoval dut faire comme si de rien n'était.

Laissons cela, car je veux dire que entretant que l'on négociait afin que Cortès gouvernât avec le Trésorier et que Sandoval lui fût associé dans le Gouvernement, ainsi que je l'ai narré, on conseilla à Alonso de Estrada de s'embarquer hâtivement pour Castille et d'aller rendre compte du tout à Sa Majesté. On l'induisit même à déclarer qu'on lui avait imposé Sandoval sur son refus de consentir à ce que Cortès gouvernât conjointement avec lui. En outre, certains personnages ennemis de Cortès écrivirent particulièrement des lettres ès quelles ils prétendaient que Cortès avait fait bailler le boucon à Luis Ponce

de Leon et à Marcos de Aguilar, tout comme à l'Adelantado Garay, et qu'ils croyaient qu'on leur avait donné du réalgar dans des fromages qui leur furent servis au pueblo d'Iztapalapa, ce pourquoi un moine de l'ordre de Monsieur Saint Dominique n'en avait point voulu manger. Et tout cela n'était que mauvaisetés et traîtrises armées contre Cortès. On écrivit encore qu'il voulait tuer le Factor et le Veedor. D'ailleurs, en la même saison, le Contador Albornoz, qui n'avait jamais été bien avec Cortès, alla aussi en Castille.

Lorsque Sa Majesté et ceux du Royal Conseil des Indes virent ces lettres mal disantes, ils se renseignèrent auprès du Contador. Le cas de Luis Ponce, celui de Marcos de Aguilar, et ce qu'ils avaient ouï dire sur la déconfiture de Narvaez et de Garay, le fait de Tapia et l'accident de Catalina Suarez la Mercayda, sa première femme, tout cela les prévint fort défavorablement contre Cortès. Mal informés, d'autre part, ils crurent que ce qu'on écrivait était vrai. Là dessus, Sa Majesté statua que Alonso de Estrada gouvernerait seul, approuva tout ce qu'il avait fait, ainsi que les Commanderies d'Indiens qu'il avait attribuées et enjoignit de tirer de prison et de cage le Factor et le Veedor et de leur rendre leurs biens. Un navire partit en toute hâte, emportant ces instructions. Et afin de châtier Cortès des crimes dont on l'accusait, Sa Majesté ordonna qu'un Cavalier nommé don Pedro de la Cueva, Grand Commandeur d'Alcantara, serait incontinent dépêché avec trois cents soldats, aux frais

de Cortès, et, s'il le trouvait coupable, lui couperait la tête ainsi qu'à ceux qui, de complicité avec lui, auraient fait quelque desservice à la Couronne, et distribuerait aux vrais Conquérants les Indiens retirés à Cortès. En même temps, Sa Majesté décréta l'envoi d'une Audience Royale, croyant, au moyen d'elle, avoir droite justice. Le Commandeur don Pedro de la Cueva se disposait déjà à partir vers la Nouvelle-Espagne, quand, par suite de quelque intrigue de Cour ou du refus de tant de mille ducats qu'il demandait pour le voyage et de la crainte qu'il eut d'être justiciable de l'Audience Royale, l'expédition fut entravée et ne partit pas, grâce aussi au duc de Bejar qui se porta derechef notre garant.

Mais je veux revenir au Trésorier. Quand il se vit si favorisé de Sa Majesté et, qu'après avoir été tant de fois Gouverneur, Elle lui commandait encore à nouveau de gouverner seul (on lui fit même accroire qu'on avait informé l'Empereur notre seigneur qu'il était fils du Roi Catholique), le Trésorier en était tout glorieux, et il y avait de quoi l'être. Ce que de prime abord il fit, fut d'envoyer à Chiapa, comme Capitaine, un sien cousin nommé Diego de Mazariegos, avec ordre de faire rendre ses comptes à don Juan Enriquez de Guzman, que Marcos de Aguilar y avait placé, et il se trouva qu'il avait, en cette province, plus volé et querellé que bien fait. Il envoya aussi conquérir et pacifier les peuples Zapotèques et Minxes, de deux côtés, afin de les mieux contraindre à la paix. Par la bande du Nord, il y dépêcha un cer-

tain N... de Barrios qu'on disait avoir été Capitaine en Italie, fort vaillant homme, nouvellement venu de Castille à Mexico. Je ne parle pas de Barrios de Séville, le beau-frère de Cortès. Il lui donna une centaine de soldats dont nombre d'escopettiers et arbalétriers. Ce Capitaine ayant atteint avec sa troupe des villages Zapotèques nommés les Tiltepeques, les naturels de l'endroit, une belle nuit, sortirent et l'assaillirent si brusquement que ledit Capitaine Barrios fut occis ainsi que sept soldats et quasi tous les autres blessés, et, s'ils n'avaient lestement trousse leurs chausses et gagné le couvert d'une peuplade amie, tous y restaient. Ici l'on verra quelle différence il y a entre les vieux Conquérants et les nouveaux venus de Castille qui ne savent ce que c'est que la guerre Indienne et ses astuces. Ainsi finit cette conquête.

Parlons à présent de l'autre Capitaine qui prit par Guajaca. Il se nommait Figuero, natif de Caceres et, à ce qu'on dit, avait eté, lui aussi, Capitaine en Castille. C'était un grand ami du Trésorier Alonso de Estrada. Il mena cent autres soldats, des nouveaux venus de Castille, de nombreux escopettiers et arbalétriers, et, mêmement, dix chevaux. Advenu aux provinces Zapotèques, il envoya appeler un certain Alonso de Herrera, lequel se tenait parmi ces peuples, comme Capitaine de trente hommes, d'ordre de Marcos de Aguilar, du temps qu'il était Gouverneur, ainsi que je l'ai dit au chapitre où il en est fait mention. Alonso de Herrera se rendit à son appel. Fi-

guero était, paraît-il, porteur d'un pouvoir qui mettait l'autre sous ses ordres. Et, s'étant pris de bec ou l'autre ayant refusé de demeurer en sa compagnie, bref, ils en vinrent aux épées, et le Herrera taillada le Figuero et trois autres soldats qui lui prêtaient aide. Adonc, le Figuero, se voyant mal navré et manchot, n'avait plus le cœur d'entrer aux montagnes des Minxes, lesquelles étaient très hautes et malaisées à prendre. D'ailleurs, les soldats qu'il menait ne savaient point conquérir ces terres. Il délibéra donc de s'en aller déterrer les sépultures des anciens Caciques de cette province. Il y trouva quantité de joyaux d'or avec lesquels, au temps jadis, les Principaux de ces peuples avaient coutume de se faire enterrer, et pratiqua si dextrement qu'il en tira environ cent mille pesos d'or. Ainsi lesté, et d'autres joailleries qu'il eut de deux peuplades où il s'était établi, il résolut de laisser là conquête et peuples et, les ayant quittés en plus farouche état qu'il ne les trouva, revint à Mexico. De là, notre Figuero, filant avec son or en Castille, s'embarqua à la Vera-Cruz. Et sa fortune fut telle que le navire où il était, par un furieux coup de vent, fut jeté à la côte proche la Vera-Cruz. Il naufragea, lui et son or, quinze passagers se noyèrent et tout fut perdu.

Tels furent les succès des Capitaines que le Trésorier envoya conquérir ces peuples. Et oncques on ne les put pacifier, jusques à tant que nous autres habitants de Guazacualco, les réduisîmes. Et comme leurs sierras sont hautes et inabordables aux chevaux, je

me suis, par trois fois, éreinté le corps à leur conquête, car, pacifiés pendant l'été, aux premières pluies, ils se soulevaient derechef et massacraient les Espagnols débandés qu'ils pouvaient rencontrer. Enfin, comme nous les traquions toujours, ils firent leur paix, et une ville nommée San Alfonso y a été fondée.

Passons outre, car c'est assez remémorer désastres de Capitaines qui n'ont pas su conquérir. Donc, je dis que lorsque le Trésorier apprit que son ami le Capitaine Figuero avait été tailladé, il envoya tout à la chaude appréhender Alonso de Herrera. Mais on ne le put avoir, car il gagna les montagnes. Les Alguazils ramenèrent prisonnier un des soldats que Herrera soulait tenir en sa compagnie. A peine fut-il arrivé à Mexico que, sans l'ouïr, le Trésorier lui fit couper la main droite. Le soldat se nommait Cortejo et était hidalgo. En outre, au même temps, un valet d'éperons de Gonzalo de Sandoval, s'étant querellé avec un autre domestique du Trésorier, lui bailla des coups d'épée. Le Trésorier se mit fort en colère et lui fit couper la main. Ni Cortès, ni Sandoval n'était alors à Mexico. Ils s'en étaient allés à un gros bourg du nom de Cornabaca, afin de se retirer des troubles et jaseries et aussi pour accoiser certains différends survenus entre les Caciques de l'endroit. Ayant appris par des lettres que Cortejo et le valet d'éperons étaient en chartre et qu'on leur voulait couper les mains, Cortès et Gonzalo de Sandoval revinrent hâtivement à Mexico. Ils trouvèrent la chose faite et sans remède. Cortès et Sandoval

ressentirent vivement l'affront qui leur avait été fait et on prétend que Cortès, parlant à sa personne, dit au Trésorier des paroles telles qu'il ne les eût point voulu ouïr. Craignant d'être occis, le Trésorier, pris de peur, se fit une garde de soldats et d'amis et tira de leurs cages le Factor et le Veedor, afin que, comme Officiers de Sa Majesté, ils se prêtassent mutuelle faveur contre Cortès. Huit jours après être sorti de cage, le Factor et d'autres personnes ennemies de Cortès conseillèrent au Trésorier d'exiler, et sans retard, Cortès de Mexico, attendu que tant qu'il y serait, il ne pourrait jamais bien gouverner, ni avoir la paix, ains continuelles factions.

L'exil signé par le Trésorier, on l'alla notifier à Cortès. Il répondit qu'il s'y conformerait de tout point et rendait grâces à Dieu de ce qu'il daignait permettre que des gens indignes de tout bien et de l'office qu'ils détenaient, le vinssent exiler de terres et cité par lui et ses compagnons découvertes et gagnées au prix de tant de sang de son corps nuit et jour versé et du trépas de tant de soldats : qu'il irait en Castille faire son rapport et demander justice à Sa Majesté et que lourde était l'ingratitude du Trésorier méconnaissant du bien que lui avait fait Cortès. Là dessus, il sortit de Mexico et alla à sa ville de Cuyoacan, puis à Tezcuco et, peu de jours après, à Tlascala.

Sur ces entrefaites, la femme du Trésorier, doña Maria Gutierrez de la Caballeria, certes digne de bonne mémoire pour ses nombreuses vertus, ayant su la sottise qu'avait faite son mari de désencager le

Factor et le Veedor et d'exiler Cortès, mue par le grand chagrin qu'elle en avait, dit à son mari : Plaise à Dieu qu'il ne vous advienne méchef pour ce que vous avez fait ! Et elle lui remémora les bienfaits et faveurs dont l'avait comblé Cortès et les pueblos d'Indiens qu'il lui avait donnés, l'exhortant à tâcher de se remettre en son amitié et de le faire revenir à Mexico ou, sinon, de se bien garder pour n'être pas occis. Et elle lui en dit tant, d'après ce qu'en devisaient depuis maintes personnes, que le Trésorier se repentait déjà de l'avoir exilé et tiré de cage le Factor et le Veedor, car ils le tenaient en main et étaient fort contraires à Cortès.

Or, en la même saison, arriva de Castille don Fray Julian Garces, premier Évêque de Tlascala. Il était natif d'Aragon et, en l'honneur du très-chrétien Empereur notre Seigneur, il se dénomma Carolensis, et fut grand prédicateur. Il s'en vint donc à son Évêché de Tlascala et ayant appris ce qu'avait fait le Trésorier en exilant Cortès, ce lui sembla fort mal fait, et, afin de mettre la concorde entre eux, il se rendit à une cité que j'ai souventes fois nommée, à Tezcuco, et, comme elle est au bord de la lagune, s'étant embarqué dans deux grandes canoas avec deux clercs, un moine et son bagage, s'avoya vers la cité de Mexico. Avant qu'il y entrât, on sut sa venue et on le sortit recevoir avec toute la pompe, croix, clergie, moinerie, Conseil de Ville, Conquérants, Cavaliers et soldats qu'il y avait à Mexico. Quand l'Évêque eut reposé deux jours, le Trésorier, le prenant pour

médiateur, le pria d'aller trouver Cortès là où il était en cette saison, de les faire amis et de lui annoncer que son exil étant levé, il pouvait rentrer à Mexico. L'Évêque y alla et négocia la réconciliation, mais il n'en put venir à bout et Cortès, ainsi que je l'ai dit, partit pour Tezcuco ou Tlascala, fort accompagné de Cavaliers et autres personnes. Et ce que moyennait Cortès était de ramasser tout l'or et l'argent qu'il pouvait, afin d'aller en Castille. En outre de ce qu'il tirait des tributs de ses domaines, il engageait d'autres rentes et Indiens que lui prêtaient des amis. Et, semblablement, se préparaient le Capitaine Gonzalo de Sandoval et Andrès de Tapia et recueillaient et recouvraient de leurs Indiens le plus qu'ils pouvaient d'or et d'argent. Car ces deux Capitaines devaient accompagner Cortes en Castille.

Or, cependant que Cortès était à Tlascala, maints habitants de Mexico et autres villes et maints soldats non nantis de Commanderies d'Indiens l'allaient voir et les Caciques de Mexico le venaient servir. Et, comme il est des hommes brouillons et amis de scandales et nouveautés, on lui insinuait que, s'il se voulait proclamer Roi de la Nouvelle-Espagne, la conjoncture était opportune et qu'on l'y aiderait volontiers. Mais Cortès fit empoigner deux de ces bailleurs de conseils, les traita outrageusement de traîtres et fut au point de les faire pendre. On lui apporta aussi, venant de Mexico, une épître d'autres bandoliers qui lui en offraient autant. Et c'était, à ce qu'on dit, à l'effet de tenter Cortès et de surprendre quel-

ques paroles qui lui pouvaient échapper sur ce méchant cas. Mais Cortes, qui était en tout serviteur de Sa Majesté, défendit à ces entremetteurs de lui venir davantage dégoiser leurs traîtrises, les menaçant de la hart, et, incontinent, écrivit à l'Évêque ce qui se passait, le priant de dire au Trésorier de châtier, en sa qualité de Gouverneur, ces traîtres qui lui venaient bailler de semblables conseils, sinon qu'il les ferait pendre.

Laissons Cortès à Tlascala au milieu de ces apprêts de voyage, et retournons au Trésorier, au Factor et au Veedor. Tout ainsi comme des bandoliers, envieux de tumultes et troubles, étaient allés trouver Cortès, de même, il en venait dire au Trésorier et au Factor que certainement Cortès était à faire un gros de gens afin de les venir occir, tout en faisant courir le bruit que c'était pour aller en Castille et qu'à cet effet, tous les Caciques Mexicains et de Tezcuco jusques à Tlascala et de quasi tous les peuples de la lagune se tenaient quant et lui, n'attendant que le signal de guerre. Là dessus, Factor, Veedor et Trésorier, cuidant que Cortès les voulût occire, furent pris de véhémente peur et, désireux de savoir et s'enquérir si c'était vrai, recommencèrent à importuner l'Evêque pour qu'il allât voir ce qui en était, et écrivirent à Cortès, avec de grandes offres, lui demandant pardon. L'Évêque consentit à s'entremettre a ce raccommodement, dans le but de visiter Tlascala. Quand il advint auprès de Cortès, après que toute la province fût venue le recevoir et qu'il eût vu

la grande loyauté de Cortès et comment il avait fait prendre les bandoliers et ce qu'il lui écrivit à ce sujet, incontinent, il dépêcha des messagers au Trésorier, l'assurant que Cortès était très-loyal gentilhomme et grand serviteur de Sa Majesté, et que, de nos jours, il pouvait être compté parmi les plus illustres serviteurs de la Couronne Royale : enfin, que ce qu'il moyennait était de se mettre en état de se présenter à Sa Majesté et qu'ils pouvaient être exempts de tout soupçon et crainte. Il lui écrivit aussi qu'il avait agi fort inconsidérément et sans prudence en l'exilant, et l'on prétend qu'il disait en cette lettre : O seigneur Trésorier Alonso de Estrada, quelle fâcheuse et dommageable affaire !

Coupant court à ce conte de la lettre, je dirai qu'il ne me souvient plus bien si Cortès revint à Mexico pour bailler son pouvoir aux personnes auxquelles il devait laisser le soin de son état et maison et le recouvrement du tribut des peuplades de sa Commanderie. Tout ce que je sais, c'est qu'il laissa son majeur pouvoir au Licencié Juan Altamirano, a Diego de Ocampo, à Alonso Valiente et au Burgalais Santa Cruz, mais, par dessus tous, à Altamirano. Il avait déjà réuni force oiseaux différents de ceux qu'il y a en Castille, chose très curieuse à voir, deux tigres, plusieurs barrils de liquidambar et de baume figé, un autre comme de l'huile, quatre Indiens maîtres ès jeux de bâton avec les pieds, dignes d'être vus en Castille et partout ailleurs, d'autres baladins qui, par subtil engin, semblent voler en l'air, tandis qu'ils

dansent, trois si singuliers bossus que c'était chose monstrueuse, car ils étaient cassès par le milieu du corps et fort nains ėt des Indiens et Indiennes très-blancs, lesquels, à cause de leur étrange blancheur, ne voyaient pas clair. Et alors les Caciques de Tlascala le prièrent de prendre en sa compagnie trois enfants des plus prééminents Principaux de cette province et, entre autres, un fils du vieil et aveugle Xicotenga qui depuis se nomma don Lorenzo de Vargas. Il emmena aussi d'autres Caciques Mexicains.

Et entretant qu'il disposait sa départie, avis lui vint de la Vera-Cruz de l'arrivée de deux navires fort bons voiliers qui lui apportaient des lettres de Castille. J'en dirai ci-après la teneur.

CHAPITRE CXCV

Comment Cortès reçut d'Espagne des lettres du Cardinal de Siguenza don Garcia de Loyosa, lequel était Président des Indes et fut depuis Archevêque de Séville, et d'autres Cavaliers, le pressant de partir en tout cas et toute hâte pour Castille et lui annonçant que son père Martin Cortès était mort, et de ce que là-dessus il fit.

J'AI déjà dit au chapitre passé ce qui était advenu entre Cortès et le Trésorier, le Factor et le Veedor, sous quel prétexte il avait été exilé de Mexico

et comment, à deux reprises, l'Évêque de Tlascala s'étant entremis afin de les réconcilier, Cortès n'avait jamais voulu répondre ni à missives ni à chose quelconque qu'il lui pût dire et se disposait à aller en Castille. Sur ce, il lui vint des lettres du Président des Indes don Garcia de Loyosa, du duc de Bejar et d'autres Cavaliers, ès quelles ils lui disaient que profitant de son absence, on portait par devant Sa Majesté des plaintes contre lui, l'accusant de force maux et morts des Gouverneurs envoyés par Sa Majesté, et qu'il fallait qu'en tout état, pour son honneur, il revînt en Castille. On lui annonçait aussi que son père Martin Cortès était décédé. Au vu de ces lettres, son chagrin fut amer, tant du trépas de son père que des méfaits dont on l'accusait traîtreusement. Il prit le deuil, encore qu'il le portât en ce temps par suite de la mort de sa femme doña Catalina Suarez la Mercayda. Il marqua grand regret de son père et lui rendit, le mieux qu'il put, les honneurs funéraires. Et s'il avait auparavant grand désir d'aller en Castille, dès lors il y mit plus de hâte, car il commanda incontinent à un sien majordome nommé Pedro Ruiz de Esquivel, natif de Séville, de se rendre à la Vera-Cruz et d'acheter les deux navires qui venaient d'y arriver, lesquels avaient renom d'être neufs et fins voiliers. Il faisait des provisions de biscuit, chair salée, lard, et de tout ce qui appartenait à un très complet avitaillement, tel qu'il convenait à un grand et riche seigneur comme Cortès, de toutes quantes choses on put avoir en la Nouvelle-Espagne, bonnes

pour la mer, et de conserves qui vinrent jusques en Castille, en telle quantité et de si diverses sortes, qu'il y avait de quoi suffire, deux ans durant, à deux autres navires de bien plus nombreux équipage, avec ce qu'ils eurent de reste à leur arrivée en Castille.

Or donc, le Majordome s'avoya, par la lagune de Mexico, en une grande canoa, vers le bourg d'Ayotzingo, où débarquent les bateaux. Afin d'exécuter plus vitement les ordres de Cortes, il prit par là, emmenant six Indiens Mexicains rameurs et un nègre et emportant un certain nombre de barres d'or pour acheter les navires. Et on ne sait qui le guetta sur la lagune même et le tua. On ne le découvrit oncques, car ni canoa, ni Indiens, ni nègre rameur, ne reparurent, fors, au bout de quatre jours, l'Esquivel qui fut trouvé sur une îlette de la lagune, le corps à moitié mangé par les oiseaux carnassiers. Il y eut, au sujet de la mort de ce Majordome de grands soupçons, car d'aucuns disaient qu'il aimait à se vanter des aventures qu'il avait, prétendait-il, avec les dames, voire de grandes dames, et on l'accusait et soupçonnait de maints autres méfaits que je n'énonce point ici. Aussi était-il haï. Bref, on ne découvrit rien sur sa mort. Il est vrai qu'on ne rechercha guère qui l'avait occis. Que Dieu lui pardonne.

Aussitôt, Cortès renvoya d'autres Majordomes, avec ordre de mettre à point les navires. Les vivres et pipes de vin embarqués, il fit publier à son de trompe que à quiconque voudrait aller en Castille, avec licence du Gouverneur, il baillerait passage et nour-

riture gratuits. Là-dessus, accompagné de Gonzalo de Sandoval, d'Andrès de Tapia et autres Cavaliers, il se rendit à la Vera-Cruz, et après s'être confessé et avoir communié, s'embarqua. Grâce à Notre Seigneur Dieu, le voyage fut tel qu'en quarante et un jours, sans avoir relâché à la Havane ni dans aucune île, il arriva en Castille et s'en vint débarquer auprès de la ville de Palos, proche Notre-Dame de la Ravida. Se voyant en terre, à sauveté, ils s'agenouillèrent, et, levant les mains au ciel, remercièrent Dieu de toutes les grâces qu'il leur faisait toujours. Ils arrivèrent en Castille au mois de décembre de l'an mil cinq cent et vingt-sept.

Or, il paraît que Gonzalo de Sandoval était fort mal en point. Aux grandes joies succédèrent les tristesses, car, au bout de peu de jours, il plut à Dieu de l'ôter de cette vie, en la ville de Palos. Son logis était chez un cordier faiseur d'agrès, câbles et amarres, et, auparavant qu'il trépassât, l'hôte, Sandoval le vit de ses yeux, lui déroba treize barres d'or qu'on avait sorties d'une caisse. Ayant guetté l'instant où il n'y aurait personne auprès de Sandoval, ledit cordier fut assez astucieux pour envoyer ses domestiques, à toute hâte, quérir Cortès à la Ravida. Encore qu'il l'eût vu, Sandoval n'osa crier, car débile, affaibli et malade comme il était, il craignit que le cordier, lequel lui parut mauvais homme, ne lui mît l'oreiller ou le matelas sur la bouche et ne l'étouffât. Sur ce, l'hôte s'enfuit en Portugal avec les barres d'or et l'on n'en put rien recouvrer.

Retournons à Cortès. Dès qu'il sut que le Sandoval était très malade, incontinent il le vint retrouver grand erre. Le Sandoval lui conta le méchant trait de son hôte et comme quoi, après lui avoir emblé ses barres d'or, il s'était ensauvé. Mais malgré toute la diligence qu'on fit pour le ravoir, l'homme ayant passé en Portugal, garda sa prise. Or, Sandoval empirant chaque jour, les médecins qui le soignaient lui dirent de se confesser sans retard, de recevoir les saints sacrements et de faire testament, ce qu'il accomplit avec grande dévotion, fit plusieurs legs tant aux pauvres qu'aux monastères, nomma Cortès son exécuteur testamentaire et son héritière sa sœur ou ses sœurs, dont l'une, dans la suite des temps, se maria avec un fils bâtard du comte de Medellin. Ayant mis en ordre sa conscience et fait son testament, il rendit son âme à Notre Seigneur Dieu qui l'avait créée. Le regret fut grand de sa mort et avec toute la pompe possible on l'enterra dans le monastère de Notre-Dame de la Ravida, et Cortès et tous les Cavaliers de sa compagnie prirent le deuil. Que Dieu lui pardonne. Amen.

Incontinent Cortès dépêcha un courrier à Sa Majesté, au Cardinal de Siguenza, au duc de Bejar, au comte de Aguilar et à d'autres Cavaliers, et leur fit assavoir son arrivée à ce port et le trépas de Gonzalo de Sandoval, relatant la qualité de sa personne et les grands services qu'il avait rendus à Sa Majesté et qu'il avait été Capitaine de haut compte tant pour commander les armées que pour payer de sa personne.

Au vu de ces lettres, Sa Majesté eut contentement de la venue de Cortès et chagrin de la mort de Sandoval dont la généreuse personne Lui était déjà notoire. Et, mêmement, en furent marris le Cardinal don Garcia de Loyosa et le Royal Conseil des Indes. Quant aux duc de Bejar, comte de Aguilar et autres Cavaliers, leur joie fut extrême malgré le regret qu'ils eurent tous de la mort de Sandoval. Puis le duc de Bejar, conjointement avec le comte de Aguilar, en alla bailler à Sa Majesté plus ample relation, encore qu'Elle eût déjà en mains la lettre de Cortès, et Lu dit que certes il connaissait bien la haute loyauté de celui dont il avait été garant, lequel était gentilhomme à montrer pour tout le demeurant, en outre des grands services déjà rendus, toute la loyauté dont il était tenu envers son Roi et Seigneur, ainsi qu'en témoignaient clairement ses présentes œuvres. Et le Duc dit cela, parceque au temps où Cortès était accusé et fortement desservi près de Sa Majesté, il s'était par trois fois, sur sa tête et son état, porté garant pour Cortès et nous autres ses compagnons, que nous étions très loyaux et grands serviteurs de Sa Majesté et dignes des plus hautes mercis, car, en ce temps, le Pérou n'était point découvert, ni son renom tel comme depuis. Là dessus, Sa Majesté fit commandement, que par toutes cités et villes où passerait Cortès, il fût très honnêtement traité. Le duc de Medina-Sidonia lui fit une grande réception dans Séville et lui présenta de fort bons chevaux.

Après y avoir pris deux jours de repos, Cortès

gagna, à longues journées, Notre-Dame de Guadalupe, afin d'y accomplir ses neuvaines. Et sa fortune fut telle, qu'en la même saison, s'y trouvait Madame doña Maria de Mendoza, femme du Grand Commandeur de Leon don Francisco de los Cobos, laquelle était accompagnée de maintes dames de haut parage, et, entre autres, d'une damoiselle, sa sœur, qui, deux ans plus tard, se maria avec l'Adelantado des Canaries. Lorsque Cortès le sut, il en eut grand plaisir, et, dès son arrivée, après avoir fait son oraison devant Notre-Dame, baillé aumône aux pauvres, et ordonné de dire des messes, encore qu'il portât le deuil de son père, de sa femme et de Gonzalo de Sandoval, il alla, suivi d'une brave escorte de Cavaliers amenés de la Nouvelle-Espagne ou entrés depuis à son service, faire sa révérence à Madame doña Maria de Mendoza, à la damoiselle sa sœur, laquelle était fort belle, et à toutes les autres dames de leur suite. Et comme Cortès était en tout point de civile et joyeuse humeur, que le renom de ses hauts faits volait par toute Castille, que ni l'aisance, ni l'agrément de l'expression ne manquaient à sa causerie et que surtout il aimait à se montrer libéral et riche dans ses dons, il commença à faire à toutes ces dames de gros présents de maintes joailleries d'or de diverses façons. Après les joyaux, il donna des panaches de plumes vertes serties d'orfèvrerie d'or et de perles. Dans tous ces dons, Madame doña Maria de Mendoza fut fort avantagée, ainsi que Madame sa sœur. Après avoir fait ces riches présents, il offrit en particulier à la

damoiselle quelques tuileaux d'or très fin à ouvrer en bijoux. Puis, il leur fit distribuer, pour se parfumer, force liquidambar et baume et commanda aux Indiens maîtres en l'art de jouer du bâton avec les pieds d'exécuter ce divertissement devant les dames en faisant voltiger le pal d'un pied à l'autre, si bien qu'elles en demeurèrent satisfaites et même émerveillées. En outre de tout le dessus dit, Cortès ayant su qu'un des mulets de somme de la damoiselle s'était estropié en chemin, ordonna d'acheter secrètement deux fort belles bêtes qu'il fit remettre aux majordomes chargés de son service. Bref, il demeura en la ville de Guadalupe jusqu'à ce qu'elles partissent pour la Cour qui, en cette saison, se tenait à Tolède, et les escorta, les servant, banquetant et festoyant, et se montrant leur si grand serviteur, rôle qu'il savait jouer à ravir, que Madame doña Maria de Mendoza moyenna de le marier avec sa sœur. Et si Cortès n'eût été fiancé à Madame doña Juana de Guzman, nièce du duc de Bejar, assurément il eût tiré de hautes faveurs du Grand Commandeur de Leon et de Madame doña Maria de Mendoza sa femme, et Sa Majesté lui aurait sans doute donné le Gouvernement de la Nouvelle-Espagne.

Laissons le propos de ce mariage, puisque aussi bien toutes choses sont guidées et acheminées par la main de Dieu, et je dirai comme quoi Madame doña Maria de Mendoza, exaltant hautement Cortès, écrivit au Grand Commandeur de Leon son mari que la renommée de ses héroïques actions n'était rien auprès de ce qu'elle avait vu et connu de sa personne, conver-

sation et libéralité, et, remontrant d'autres agréables parties qu'elle avait trouvées en lui et les services qu'elle en avait reçus, l'engagea à le tenir pour son très grand serviteur, et, après avoir mis Sa Majesté au fait, à La supplier de lui faire faveur. Le Grand Commandeur, au vu de la lettre de sa femme, se conjouit et, comme il était le plus privé familier qu'ait eu de notre temps l'Empereur, il lui porta ladite lettre et de son côté supplia Sa Majesté de favoriser Cortès en tout. Et ainsi fit Elle, comme je le narrerai plus avant. D'autre part, le duc de Bejar et l'Amiral, en manière de passe-temps, contèrent à Cortès, après sa venue à la Cour, qu'ils avaient ouï dire à Sa Majesté, lorsqu'Elle apprit son arrivée en Castille, qu'Elle était désireuse de voir et connaître la personne de celui qui Lui avait rendu tant et de si bons services et qu'on avait accusé de tant de méfaits ourdis par astuce et cautèle.

Or donc, Cortès advenu à la Cour, Sa Majesté lui fit assigner logis. Quant au duc de Bejar, au comte de Aguilar et autres grands seigneurs leurs parents, ils l'allèrent recevoir et mainte honnêteté lui fut faite. Le lendemain, avec permission de Sa Majesté, il alla baiser ses pieds Royaux, menant en sa compagnie comme introducteurs et pour le mieux honorer, l'Amiral, le duc de Bejar et le Grand Commandeur de Leon. Cortès, après avoir demandé licence de parler, s'agenouilla sur le sol. Sa Majesté lui ordonna de se lever. Alors il représenta ses nombreux et notables services et l'aventure de ses conquêtes, et le

voyage à Honduras, et les trames du Factor et du Veedor à Mexico, et dégoisa tout ce qu'il avait en la mémoire. Et pour ce que c'était fort longue relation, n'en voulant point empêcher davantage Sa Majesté, entre autre devis, il dit : Votre Majesté doit être lasse de m'ouïr, et, au regard d'un si grand Empereur et universel Monarque tel que Votre Majesté, il n'est point bienséant qu'un vassal comme moi soit aussi hardi et ma langue n'ayant pas accoutumé de parler à Votre Majesté, il se pourrait qu'elle ne sût s'exprimer, au cours de ce récit, avec tout le respect que je lui dois; aussi ai-je préparé ce mémorial où Votre Majesté, si Elle daigne, pourra voir tous les faits exposés par le menu. Là-dessus, il se remit à genoux, afin de Lui baiser les pieds pour la grâce qu'Elle lui avait daigné faire de l'ouïr. L'Empereur le fit lever. Alors l'Amiral et le duc de Bejar dirent à Sa Majesté que Cortès était digne de hautes faveurs. Tout aussitôt, l'Empereur le fit Marquis del Valle, le gratifia de plusieurs pueblos et lui allait bailler l'habit de Monseigneur Saint Jacques, mais comme c'était sans appointement de rente, il n'en fut pas parlé pour lors et je ne sais trop ce qu'il en fut. Puis il le fit Capitaine-Général de la Nouvelle-Espagne et Mer du Sud. Et Cortès se prosternant derechef afin de Lui baiser ses pieds Royaux, Sa Majesté lui commanda de se lever.

A la suite de l'octroi de ces grandes grâces, peu de jours après son arrivée à Tolède, Cortès tomba malade et en vint à telle extrémité qu'on le cuida devoir trépasser. En ce point, le duc de Bejar et le

Grand Commandeur don Francisco de los Cobos supplièrent Sa Majesté, à raison de ses grands services, de l'aller visiter en son logis avant sa mort. Et Sa Majesté, accompagnée de Ducs, Marquis et Comtes et de don Francisco de los Cobos, s'y rendit et le visita, ce qui fut haute faveur et tenue pour telle à la Cour.

Après qu'il fut retourné en santé, Cortès se considérait comme fort privé familier de Sa Majesté, et le comte de Nassau le favorisait, ainsi que le duc de Bejar et l'Amiral de Castille. Or, certain dimanche, à la messe, que Sa Majesté était déjà entrée dedans la Cathédrale, avec sa suite de Ducs, Marquis et Comtes, et qu'ils s'étaient assis en leurs sièges, suivant l'étiquette et la qualité, ainsi qu'ils accoutumaient s'asseoir, Cortès, de propos délibéré, vint quelque peu tard à la messe, et passant devant ces illustrissimes seigneuries, le manteau de deuil relevé, alla s'asseoir auprès du comte de Nassau dont le siège était le plus proche de l'Empereur. Le voyant ainsi passer devant ces grands seigneurs de haute qualité, on murmura de cette extrême présomption et outrecuidance qui fut taxée d'irrévérence à laquelle on n'eût dû s'attendre de la part d'un homme qu'on disait poli. Parmi ces Ducs et Marquis, il y avait le duc de Bejar, l'Amiral de Castille et le comte de Aguilar, lesquels dirent qu'il n'y fallait pas voir un manque d'égards de Cortès, vu que Sa Majestè, afin de l'honorer, lui avait commandé de s'aller seoir auprès du comte de Nassau; qu'en outre, la volonté de Sa Majesté était qu'on prît garde et note de ce que Cortès et ses compagnons

avaient gagné tant de terres que la Chrétienté entière leur en était obligée, qu'ils ne détenaient, eux aussi, leur état qu'à titre d'héritage de leurs ancêtres et pour services rendus, et, enfin, que Sa Majesté faisait honneur à Cortès, parce qu'il était fiancé avec leur nièce.

Revenons à Cortès et je dirai que se voyant guindé à ce point de familiarité avec l'Empereur, le comte de Nassau, le duc de Bejar et l'Amiral et déjà titré Marquis, il commença de se tenir en si haute estime qu'il ne faisait plus compte comme il devait de ceux qui l'avaient aidé à obtenir de Sa Majesté son Marquisat, non plus que du Cardinal don Garcia de Loyosa, de Cobos, de Madame doña Maria de Mendosa, ni du Royal Conseil des Indes. Il négligeait tout et toutes ses courtoisies étaient pour le duc de Bejar, le comte de Nassau et l'Amiral. Cuidant avoir bien dextrement tablé par sa hantise avec de si grands seigneurs, il entreprit de supplier fort instamment Sa Majesté de lui faire don du Gouvernement de la Nouvelle-Espagne, et, à cet effet, représenta derechef ses services, alléguant que, s'il était Gouverneur, il entendait découvrir par la Mer du Sud îles et terres fort riches, avec maintes autres offres et promesses qu'il fit appuyer à nouveau par le comte de Nassau, le duc de Bejar et l'Amiral. Mais Sa Majesté leur répondit qu'il se devait contenter d'avoir été pourvu d'un Marquisat de grosse rente et que ceux qui l'avaient aidé à gagner ces terres méritaient bien d'être gratifiés et de jouir de ce qu'ils avaient conquis.

Depuis lors Cortès commença de déchoir de sa haute faveur. Plusieurs ont dit que le Cardinal qui était Président du Royal Conseil des Indes et les membres dudit Conseil, après s'être consultés avec Sa Majesté sur le cas et mérite de Cortès, avaient été d'avis de ne le point faire Gouverneur. D'autres prétendirent que le Grand Commandeur et Madame doña Maria de Mendoza lui furent contraires à cause du peu de compte qu'il tenait d'eux. Quoi qu'il en soit, l'Empereur ne le voulut plus ouïr, malgré qu'on L'importunât au sujet du Gouvernement. En ce point Sa Majesté, voulant passer en Flandres, alla s'embarquer à Barcelone, accompagnée de force Ducs et Marquis. Et Cortès, par l'entremise de ces Ducs et Marquis, faisait toujours supplier l'Empereur de lui bailler ce Gouvernement. Mais Sa Majesté répondit au comte de Nassau de ne Lui en point parler davantage, car Elle l'avait déjà gratifié d'un Marquisat de meilleure rente que ce que ledit comte de Nassau pouvait tirer de tout son état.

Laissant Sa Majesté heureusement embarquée, revenons à Cortès, aux grandes fêtes de ses épousailles et aux riches joyaux qu'il offrit à Madame doña Juana de Zuñiga, sa femme, lesquels furent tels, au dire de ceux qui les virent, et de telle richesse que, dans toute Castille, il n'en avait point été donné d'un si haut prix. La Sérénissime Impératrice doña Ysabel, notre Dame, d'après ce que lui en contaient les lapidaires, eut envie d'en avoir quelques-uns. On prétendit même que, dans le présent de pierreries qu'il Lui fit, Cortès,

soit par negligence, soit volontairement, ne Lui en offrit pas d'aussi riches que celles qu'il donna à la Marquise sa femme.

Je veux remémorer d'autres choses qui advinrent à Cortès, en Castille, durant le temps qu'il demeura à la Cour. Il était, paraît-il, fort triomphant et allègre. Suivant le dire de plusieurs personnes de sa hantise et qui vinrent de là-bas, le bruit courut que la Sérénissime Impératrice doña Ysabel, notre Maîtresse, n'était plus aussi bienveillante pour le fait de Cortès que lors de son arrivée à la Cour, du moment qu'elle vint à savoir qu'il avait été ingrat envers le Cardinal, le Royal Conseil des Indes, le Grand Commandeur de Leon et Madame doña Maria de Mendoza. En outre, Elle avait appris qu'il détenait d'autres fort riches pierreries, de plus de prix que celles qu'il Lui avait offertes. Malgré ces informations, Elle enjoignit aux gens du Royal Conseil des Indes de l'assister en tout. C'est alors que Cortès s'obligea, par capitulations, à expédier, durant un certain nombre d'années, deux navires de guerre bien avitaillés et munis de soixante-dix soldats et leurs Capitaines, avec tout genre d'armes, à ses frais, dans le but de découvrir, par la Mer du Sud, des îles et autres terres, stipulant, en ce qu'il découvrirait, l'octroi de certains avantages. Et je m'en remets auxdites capitulations, vu qu'il ne m'en souvient plus.

En ce temps, était aussi à la Cour don Pedro de la Cueva, Grand Commandeur d'Alcantara et frère du duc d'Albuquerque. C'est à ce Cavalier que Sa Ma-

jesté avait ordonné d'aller à la Nouvelle-Espagne trancher la tête à Cortès et à toutes autres quelconques personnes qu'il trouverait coupables de quelque desservice à son égard. Quand il vit Cortès, sut que Sa Majesté l'avait fait Marquis et qu'il était marié à Madame doña Juana de Zuñiga, il s'en réjouit fort et la hantise était quotidienne entre le Commandeur don Pedro de la Cueva et le Marquis don Hernando Cortès. Et il dit à Cortès que si, par aventure, il était allé à la Nouvelle-Espagne avec les soldats que Sa Majesté avait commandés à cet effet, malgré toute sa loyauté et justification, il ne lui en aurait pas moins fallu payer les frais des soldats et même du voyage et qu'il en eût été pour plus de trois cent mille pesos; qu'il avait donc bien mieux fait de se venir présenter à Sa Majesté. Ils eurent encore maints autres devis que je ne relate point ici et que nous écrivirent de Castille des personnes qui s'y trouvèrent présentes, ainsi que tout le reste que j'ai rapporté en son lieu et chapitre afférent. En outre, le Marquis lui-même écrivit les hautes faveurs qu'il avait obtenues de Sa Majesté, mais n'expliqua pas la raison pour laquelle on ne lui bailla point le Gouvernement.

Nous déportant de ce propos, je dirai que, peu de jours après avoir été fait Marquis, Cortès envoya à Rome baiser les sacrés pieds de notre Très-Saint Père le Pape Clément, car Adrien qui travaillait pour nous était jà trépassé depuis trois ou quatre ans. L'ambassadeur dépêché par Cortès était un hidalgo

nommé Juan de Herrada. Il envoya par lui un riche présent de pierreries et joyaux d'or, et deux Indiens maîtres en l'art de jouer du bâton avec les pieds et informa Sa Sainteté de sa venue en Castille, des terres qu'il avait gagnées et des services qu'il avait faits à Dieu premièrement et à notre grand Empereur, Lui relatant, en un mémorial, la grandeur et façon du pays et l'idolâtrie de tous les Indiens, lesquels s'étaient rendus chrétiens, ainsi que maintes autres choses congruentes à dire à notre Très-Saint Père. Et comme il ne m'a point été loisible de savoir par le menu tout le détail de la lettre, j'en laisserai le propos. Et quant à ce que j'en dis, nous l'apprîmes depuis par le même Juan de Herrada, lorsqu'il revint de Rome à la Nouvelle-Espagne et sûmes qu'il avait été chargé de supplier notre Très-Saint Père d'ôter partie des dîmes.

Et afin que les curieux lecteurs entendent bien quel est ce Juan de Herrada, ce soldat etait un brave qui avait été en notre Compagnie à Honduras avec Cortes. A son retour de Rome, il alla au Pérou et don Diego de Almagro l'institua Gouverneur de son fils don Diego le Jeune. Grand familier de don Diego de Almagro, il commanda ceux qui occirent le vieux don Francisco Pizarro et fut depuis Mestre de Camp d'Almagro le Jeune.

Retournons au conte de ce qui advint à Rome audit Juan de Herrada. Après avoir baisé les sacrés pieds de Sa Sainteté, il Lui offrit les présents envoyés par Cortès et les Indiens joueurs de bâton. Sa Sainteté

en fit grand état et dit qu'Elle remerciait Dieu de ce que, de son temps, de si nobles terres eussent été découvertes et de si nombreuses gens remises au giron de la Foi. Puis, ayant ordonné des processions et, à ce sujet, d'universelles actions de grâces à Notre Seigneur Dieu, Elle ajouta que Cortès et nous ses soldats avions grandement servi Dieu premièrement et l'Empereur don Carlos notre maître et toute la Chrétienté et que nous étions dignes de hautes mercis. Alors, Elle nous expédia des bulles d'absolution, à toute coulpe et peine, pour tous nos péchés, et d'autres indulgences pour les hôpitaux et églises, avec de grands pardons, approuvant tout ce que Cortès avait fait dans la Nouvelle-Espagne, tout comme son prédécesseur le Pape Adrien. Quant aux dîmes, je ne sais avec certitude ce qu'il en fut. Enfin, Sa Sainteté écrivit à Cortès en réponse à sa lettre. J'ignore ce que contenait ce Bref, car, ainsi que je l'ai dit, c'est de Juan de Herrada et d'un soldat nommé Campo, à leur retour de Rome, que je pus savoir ce que je transcris ici. Suivant leur dire, après avoir demeuré dix jours à Rome, les Indiens ayant joué des pieds et du bâton par devant le Pape et le Sacré Collège, à leur grand divertissement, Sa Sainteté fit au Juan de Herrada la merci de le nommer Comte Palatin, le gratifia de certaine quantité de ducats pour son retour, et lui bailla une lettre de recommandation à l'Empereur, afin qu'Il le nommât Capitaine et lui donnât de bons Indiens de Commanderie. Or, comme Cortès ne commandait plus dans la Nouvelle-Espa-

gne et que la faveur du Saint-Père ne lui servit de rien, Herrada passa au Pérou, où il fut Capitaine.

CHAPITRE CXCVI

Comment, entretant que Cortès était en Castille avec titre de Marquis, la Royale Audience vint à Mexico et de ce à quoi elle entendit.

Or, tandis que Cortès était en Castille avec titre de Marquis, la Royale Audience, suivant le Commandement de Sa Majesté, ainsi que je l'ai dit à son chapitre, arriva à Mexico, ayant pour Président Nuño de Guzman qui soulait être Gouverneur de Panuco et quatre Licenciés pour Oydors, lesquels se nommaient Matienzo, natif de Biscaye ou d'auprès de Navarre, Delgadillo de Grenade et Maldonado de Salamanque (ce n'est pas le Licencié Alonso Maldonado le Bon qui fut Gouverneur de Guatimala). Le quart était un certain Licencié Parada qui d'ordinaire vivait en l'île de Cuba.

Les susdits Oydors advenus à Mexico, après magnifique réception qui leur fut faite à l'entrée de la cité, au bout de quinze ou vingt jours, commencèrent de se montrer fort équitables au fait de justice. Ils étaient munis de tels pouvoirs qu'oncques depuis, en la Nouvelle-Espagne, Vice-Rois ou Présidents n'en eurent de plus grands, pour faire la répartition per-

pétuelle, préférer et favoriser les Conquérants, ainsi qu'en avait ordonné Sa Majesté. Aussitôt, ils firent assavoir leur venue à toutes les cités et villes dès lors fondées en la Nouvelle-Espagne, afin qu'elles envoyassent des Procurateurs nantis de mémoires et notes des Indiens de chaque Province pour qu'il en fût fait perpétuelle répartition. En peu de jours, les Procurateurs des cités et villes et d'autres Conquérants s'assemblèrent à Mexico. J'y étais alors, en qualité de Procurateur Syndic de la ville de Guazacualco où j'habitais en ce temps. Au vu de l'ordre du Président et des Oydors, je regagnai en poste notre ville pour prendre part à l'élection des Procurateurs chargés de la répartition perpétuelle. A mon arrivée, il y eut force contrariétés au sujet de cette élection, les uns voulant nommer leurs amis dont les autres ne voulaient point. Enfin, on vota et le Capitaine Luis Marin et moi fûmes élus.

Arrivés à Mexico, tous les Procurateurs de quasi toutes les villes et cités y rassemblés demandâmes la répartition perpétuelle, suivant l'ordre de Sa Majesté. Mais, en ce moment, le Nuño de Guzman était tout à l'envers, ainsi que Matienzo et Delgadillo, parceque les deux autres Oydors, Maldonado et Parada, sitôt après leur arrivée en ladite cité, étaient trépassés de douleur de côté. Et si Cortès eût été là, les malicieux n'auraient pas failli à l'en accuser et à dire qu'il les avait fait mourir.

Retournant à notre propos, cet accident leur fut occasion de changer d'avis et ne point faire la répar-

tition conformément aux ordres de Sa Majesté. Plusieurs personnes des mieux informées assurèrent que ce fut grâce du Factor Salazar, lequel s'était fait si intime ami de Nuño de Guzman et de Delgadillo que tout marchait à sa volonté. Bref, tel conseil, telle fin. Et le conseil fut de ne faire d'aucune façon la répartition perpétuelle, attendu que s'ils la faisaient, ils ne seraient plus aussi maîtres ni aussi tenus des Conquérants et colons par la raison qu'il ne leur serait plus loisible, une fois l'attribution faite, d'augmenter ou diminuer le nombre des Indiens à bailler, tandis que, de l'autre manière, pouvant donner ou retirer à leur gré, ils auraient les gens bien plus dans la main et seraient très riches et puissants. En outre, il fut appointé entre le Factor, Nuño de Guzman et Delgadillo, que ledit Factor irait en Castille solliciter le Gouvernement de la Nouvelle-Espagne pour Nuño de Guzman, car ils savaient déjà que Cortès n'était plus aussi avant en la faveur de Sa Majesté comme lors de son arrivée en Castille et que ce poste ne lui avait pas été accordé malgré tous les intercesseurs qu'il avait fait agir dans ce but auprès de Sa Majesté. Le Factor s'étant donc embarqué sur une nef dite la Paresseuse, fut jeté, par une grosse tempête, à la côte de Guazacualco, se sauva dans un bateau et revint à Mexico. Et son voyage en Castille n'eut pas lieu.

Laissons cela et je dirai que le premier soin de Nuño de Guzman, de Matienzo et de Delgadillo, à leur arrivée à Mexico, fut de faire rendre les comptes au Trésorier Alonso de Estrada. Il les rendit fort

nettement et s'il se fût montré aussi viril que nous le croyions, il serait demeuré Gouverneur, car Sa Majesté ne lui voulait point ôter le Gouvernement, ains, peu de mois auparavant, comme je l'ai dit au chapitre passé, il était venu un mandement de Sa Majesté ordonnant que le Trésorier gouvernât seul sans Gonzalo de Sandoval et approuvant les dons de Commanderies qu'il avait antérieurement faits. Quant au Nuño de Guzman, il n'était, dans les provisions, nommé que Président et répartiteur conjointement avec les Oydors. D'ailleurs, si Estrada eût pris énergiquement en main le pouvoir, tous les habitants de Mexico et nous, les Conquérants, qui nous y trouvions pour lors, l'aurions favorisé, voyant que Sa Majesté ne lui retirait point l'emploi qu'il tenait, et que, durant son administration, il avait rendu équitable justice et s'était montré de bon vouloir et de bon zèle en l'exécution des ordres de Sa Majesté. Et, peu de jours après, il en mourut d'ennui.

Mais c'est assez en parler. Je veux dire ce que moyennèrent les gens de l'Audience Royale. Ils furent fort contraires aux choses du Marquis et envoyerent à Guatimala, pour faire rendre compte à Jorge de Alvarado, un certain Orduña le Vieux, natif de Tordesillas. J'ignore quel en fut le succès. Ensuite, ils intentèrent, à Mexico, force demandes contre Cortès par l'entremise du Fiscal. Le Factor Salazar en introduisit d'autres. Et les écrits qu'il remettait au Tribunal étaient fort irrévérencieux, accusant Cortès en termes outrageants d'avoir fait maints desservices à

la Césaréenne Majesté, avec de telles vilenies et malignités, que le Licencié Juan Altamirano (plusieurs fois par moi nommé), auquel Cortès avait laissé son pouvoir en partant pour Castille, se levant tout debout et la toque à la main, en la chambre même du tribunal, dit, très respectueusement, au Président et aux Oydors, qu'il suppliait Son Altesse vouloir bien enjoindre au Factor, dans les écrits qu'il remettrait, d'avoir à garder quelques égards et de ne point consentir qu'il traitât le Marquis, bon gentil homme et grand serviteur de Son Altesse, si vilainement et méchamment, au lieu de présenter sa requête en la forme dûe. Mais les supplications du Licencié Altamirano au Tribunal ne profitèrent mie, car, le jour ensuivant, le Factor déposa de pires écrits et, à ce que nous sûmes depuis, le Nuño de Guzman et le Delgadillo s'y prêtaient si bien que Licencié, Factor, Président et Oydors en vinrent, au sujet desdits écrits, à un échange de paroles fort malhonnêtes et passionnées, tant que l'Altamirano mit la main au poignard et en allait bailler au Factor si celui-ci ne s'était embrassé avec Nuño de Guzman, Matienzo et Delgadillo. Là-dessus, la cité s'émut. Le Licencié Altamirano fut mené à l'Arsenal et le Factor enfermé chez lui. Et nous, les Conquérants, allâmes supplier le Président pour l'Altamirano. Au bout de trois jours, il fut tiré de prison et nous les fîmes amis.

Mais passons outre, car il y eut bientôt une autre majeure tourmente. Voici comme. En la même saison, était arrivé à Mexico un parent du Capitaine

Pamphilo de Narvaez, nommé Zavallos, que la femme dudit Narvaez, Maria de Valenzuela, avait dépêché depuis Cuba en quête de son mari, lequel était parti comme Gouverneur, pour le Rio de Palmas, et le bruit courait qu'il était perdu ou mort. Zavallos apportait son pouvoir pour recouvrer ses biens partout où il les trouverait, cuidant peut-être aussi que Narvaez eût abordé à la Nouvelle-Espagne. A son arrivée à Mexico, suivant son propre aveu et le bruit public, Nuño de Guzman, Matienzo et Delgadillo, conseillèrent à Zavallos de déposer une demande et plainte contre tous les Conquérants qui avaient pris part avec Cortès à la déconfiture dudit Narvaez en laquelle lui fut crevé un œil et arse sa chevance. Il demandait aussi vengeance pour ceux qui y avaient été occis. La plainte commandée ayant été déposée par Zavallos, après grandes informations, presque tous les Conquérants se trouvant à Mexico, dont la présence à cette affaire parut prouvée, furent arrêtés. Leur nombre passait deux cent cinquante. Et moi aussi, je fus appréhendé. Nous fûmes condamnés à payer quelques pesos d'or de Tepuzque et exilés à cinq lieues de Mexico. Mais on nous leva bientôt l'exil et l'amende ne fut même pas réclamée à plusieurs d'entre nous, car c'était peu de chose.

Apres cette bourrasque, les personnes qui haïssaient Cortès, soulevèrent contre lui une autre chicane, l'accusant de s'être approprié grosse quantité d'or, joyaux et argenterie de grande valeur, lors de la prise de Mexico, ainsi que le trésor de Guatemuz,

sans y faire participer les Conquérants autrement qu'à raison de quatre-vingts pesos, sous prétexte de l'envoyer en Castille en présent à Sa Majesté et de n'avoir pas expédié le tout, mais d'en avoir gardé la majeure part, sans compter que ce qu'il envoya fut pillé en mer par un certain Jean Florin, corsaire français, celui-là même qui fut pendu au Puerto del Pico, ainsi que je l'ai conté en son lieu. Les accusateurs prétendaient que Cortès était tenu de payer, outre ce qu'il avait celé, tout ce qu'avait pillé ledit Jean Florin. Et on introduisit d'autres demandes contre lui et il était toujours condamné à payer sur ses biens et on les lui vendait. Puis, on moyenna et s'arrangea de façon à ce qu'un certain Juan Suarez, beau-frère de Cortès, lui intentât une action publique, devant le Tribunal, au sujet de la mort de sa sœur doña Catalina Suarez la Marcayda. Et il présenta au Tribunal, comme on le lui avait commandé, sa requête et des témoins au sujet de la manière et circonstances prétendues de sa mort.

Ensuite de tout cela survinrent d'autres embarras. Cortès ayant été mis en cause, comme je l'ai dit, pour le trésor de Guatemuz et l'or et l'argent pris à Mexico, plusieurs d'entre nous, amis de Cortès, nous réunîmes, avec licence d'un Alcalde Ordinaire, en la maison de Garcia Holguin, et signâmes que nous ne voulions rien de l'or, ni du trésor objet de la demande, ni que, de notre part, Cortès fût contraint à en rien payer, vu que nous savions apertement et clairement qu'il envoyait le tout à Sa Majesté et que

nous avions approuvé le don qu'il en voulait faire à notre Roi et Seigneur. Sur le vu de nos pétitions à ce sujet, le Président et les Oydors nous firent tous appréhender au corps, prétendant qu'il ne nous était loisible, sans leur permission, de nous réunir ni de rien signer. Mais, lorsqu'ils virent la licence de l'Alcalde, après nous avoir condamnés à l'exil à cinq lieues de Mexico, ils levèrent incontinent la sentence. Mais nous n'en étions pas moins grièvement molestés et marris.

Après quoi, il fut publié un ban enjoignant à tous ceux issus de lignage d'Indiens ou Mores dont les pères ou aïeuls, jusques au quart degré, auraient été brûlés ou ensanbénités par la Sainte Inquisition, d'avoir, dans le délai de six mois, à vider la Nouvelle-Espagne, sous peine de perte de la moitié de leurs biens. Certes alors il eût fait beau voir les uns les autres s'accuser et diffamer à plaisir! En fin de compte, il n'en sortit que deux de la Nouvelle-Espagne.

Néanmoins, à l'égard des Conquérants, Président et Oydors se comportaient bien et, accomplissant la volonté de Sa Majesté quant aux Indiens à distribuer aux vrais Conquérants, ils n'en laissaient manquer aucun, les gratifiant fréquemment de ce qu'il y avait de vacant. Ce qui les perdit fut l'excessive facilité qu'ils laissaient de marquer des esclaves. Dans le pays de Panuco, on en marqua tant que cette province fut quasi dépeuplée. Ainsi, le Nuño de Guzman, qui était libéral et de noble condition, envoya en étrennes la

cédule d'un village du nom de Guazpaltepeque au Contador Albornoz qui, peu de jours avant, était revenu de Castille marié à une Dame nommée doña Catalina de Loaysa. Mêmement, ledit Rodrigo de Albornoz apporta d'Espagne licence de Sa Majesté à fin d'établir une sucrerie au pueblo de Cempoal qu'en peu d'années il détruisit.

Revenons à notre conte. Donc le Nuño de Guzman se plaisait à ces libéralités, marquait quantité d'Indiens comme esclaves et molestait fort Cortès. Du Licencié Delgadillo, on disait qu'il donnait des Indiens aux personnes qui lui faisaient une certaine rente et qu'il montait des compagnies. Il avait installé comme Alcalde Mayor en la ville de Guajaca un sien frère, du nom de Berrio, et il se trouva que le frère faisait force exactions au préjudice des habitants. Il parut aussi qu'il avait placé en la ville des Zapotèques un autre Lieutenant nommé Delgadillo, tout comme lui, lequel, tout comme l'autre, commettait exactions et injustices. Quant au Licencié Matienzo, il était vieux. Bref, on en dit tant contre eux, avec preuves à l'appui et missives de Prélats et Religieux, que Sa Majesté, ainsi que le Royal Conseil des Indes, sur le vu des informations et lettres fournies à leur encontre, commanda qu'immédiatement et sans plus dilayer, toute la Royale Audience fût rondement destituée, châtiée et remplacée par d'autres Président et Oydors, qui fussent de science, bonne conscience et droite justice. Sa Majesté enjoignit aussi qu'on allât à la province de Panuco savoir combien de milliers

d'esclaves avaient été marqués. Le même Matienzo, d'ordre de Sa Majesté, y fut envoyé, ce vieil Oydor ayant paru moins chargé et meilleur juge que les autres. En outre, les cédules baillées pour la marque furent déclarées nulles, avec injonction de briser tous les fers et défense de faire d'ores en avant d'autres esclaves. Un relevé de tous ceux existant en la Nouvelle-Espagne devait être dressé, afin qu'on ne les pût vendre ni tirer d'une Province à l'autre. Enfin, il fut ordonné que tous repartimientos ou Commanderies d'Indiens donnés par Nuño de Guzman et les autres Oydors à parents, commensaux et amis ou autres individus sans mérite, leur seraient retirés et attribués aux personnes recommandées par Sa Majesté.

Je veux remémorer ici combien de contestations et débats il y eut au sujet du retrait des Indiens baillés en Commanderie par Nuño de Guzman et les Oydors. Les uns prétendaient être Conquérants, qui ne l'étaient aucunement, d'autres, colons depuis tant d'années, alléguant, quant à leurs allées et venues chez le Président et les Oydors, que ce n'était que pour les servir, honorer et accompagner et obéir à leurs commandements en choses afférentes au service de Sa Majesté et qu'ils n'y entraient nullement à titre de domestiques ou commensaux. Et chacun se défendait, avec preuves à l'appui, du mieux qu'il pouvait. Bref, l'affaire fut si bien menée, qu'il n'y eut que peu de personnes privées de leurs Indiens, hormis celles que je vais dire. Le Contador Rodrigo de Albornoz dut rendre le village de Guazpaltepeque que Nuño de

Guzman lui avait envoyé en étrennes; un pueblo de Cornabaca fut retiré à un certain Villa-Roel, mari de Ysabel de Hojeda. Il en advint autant à un majordome de Nuño de Guzman, nommé Villegas, et à quelques autres parents et domestiques des susdits Oydors. Les autres gardèrent leurs Indiens.

Or donc, dès qu'on sut à Mexico la nouvelle venue de Castille et que toute l'Audience Royale était destituée en bloc, le premier souci de Nuño de Guzman, Delgadillo et Matienzo, fut de dépêcher incontinent des Procurateurs en Castille afin d'arranger leurs affaires à l'aide d'attestations et témoignages qu'ils prirent à leur gré, prouvant comme quoi ils étaient très bon juges et faisaient ce qu'ordonnait Sa Majesté et autres amendements tendant à les faire tenir en Castille pour honnêtes magistrats. Or donc, à l'effet d'élire les personnes qui devaient emporter les pouvoirs nécessaires à moyenner tant pour leur propre compte que pour cette Cité, la Nouvelle-Espagne et son Gouvernement, ils nous enjoignirent à tous Procurateurs tenant mandat des Cités et Villes et séjournant pour lors à Mexico de nous assembler en la Cathédrale conjointement avec quelques Conquérants de qualité et nous voulurent faire nommer par nos votes, pour Procurateur en Castille, le Factor Salazar. Ainsi que je l'ai déjà dit, encore que Nuño de Guzman, Matienzo et Delgadillo eussent parfois inconsidérément agi, selon que je l'ai ci-dessus remémoré, comme, d'autre part, ils étaient si bienveillants pour tous les Conquérants et colons, qu'ils nous dis-

tribuaient les Indiens vacants, ils se fièrent là-dessus et crurent que nous voterions pour le Factor qui était celui qu'ils voulaient envoyer en leur nom. Mais, lorsque nous fûmes réunis en la Cathédrale, comme il nous avait été ordonné, le tapage, la confusion et les cris que poussaient des personnes non convoquées, entrées de force dans l'église et qui, malgré nos injonctions d'en sortir, ne voulaient même pas se taire, furent tels (ils vociféraient comme en temps de sédition populaire) que, voyant ce tumulte, nous allâmes prévenir le Président et les Oydors que nous remettions la chose au lendemain et que, en la maison même du Président où se tenait la Royale Audience, nous élirions qui nous paraîtrait convenable. Ensuite, comme il nous sembla qu'on ne voulait nommer que des amis de Nuño de Guzman, de Delgadillo et de Matienzo, nous convînmes de choisir un partisan des Oydors et un de Cortès. Et furent nommés Bernardino Vazquez de Tapia pour Cortès et, pour les Oydors, un Antonio de Carbajal qui avait été Capitaine d'un des brigantins. Mais à ce qu'il me parut depuis, le Bernardino Vazquez de Tapia, aussi bien que le Carbajal, étaient bien plus affectionnés aux choses de Nuño de Guzman qu'à celles de Cortès et ils avaient raison, car, certes, Guzman nous traitait mieux et plus conformément aux ordres de Sa Majesté quant aux dons d'Indiens que Cortès qui, mieux que personne, l'eût pu faire, du temps qu'il détint le pouvoir. Mais, nous autres Espagnols sommes si loyaux, que Cortès ayant été notre Capi-

taine, nous l'avions en affection plus qu'il n'eut de volonté de nous faire le bien que lui ordonnait Sa Majesté et qu'il pouvait si aisément faire quand il était Gouverneur.

Nos gens élus, il surgit de nouveaux débats au sujet des instructions qu'ils devaient emporter. Le Président et les Oydors prétendaient qu'il était bienséant au service de Dieu et de Sa Majesté et conforme au sentiment de tous les Procurateurs que Cortès ne revîht pas à la Nouvelle-Espagne, vu que sa présence y susciterait de continuelles factions et émeutes, son séjour empêcherait tout bon gouvernement et que, par aventure, il se pourrait révolter. Contre quoi nous protestâmes quasi tous, soutenant qu'il était très loyal et grand serviteur de Sa Majesté. Sur ces entrefaites, don Pedro de Alvarado arriva à Mexico, revenant de Castille avec le Gouvernement de Guatimala, le titre d'Adelantado et de Commandeur de Santiago et marié avec une dame nommée doña Francisca de la Cueva, laquelle Dame trépassa en abordant à la Vera-Cruz. Il entra donc à Mexico, en très grand deuil, lui et ses domestiques. Dès qu'il eut pris connaissance des articles qu'envoyaient le Président et les Oydors, il fut réglé que, ledit Adelantado, conjointement avec les autres Procurateurs, nous écririons à Sa Majesté tout ce qu'intentait l'Audience Royale.

Lorsque les deux Procurateurs que j'ai nommés advinrent en Castillle avec les commissions et articles qu'ils devaient solliciter, les gens du Royal Conseil

des Indes, sentant que tout était mené par passion contre Cortès, se refusèrent à rien faire à la convenance de Nuño de Guzman et des autres Oydors, attendu que, par ordre de Sa Majesté, la charge leur était retirée. D'ailleurs, Cortès était alors en Castille, lequel leur fut en tout fort contraire, se remuant pour son honneur et état. Et tôt après, Cortès se disposa à venir à la Nouvelle-Espagne avec Madame la Marquise sa femme et sa maison.

Entre temps qu'il vient, je dirai comment Nuño de Guzman alla peupler une province, laquelle a nom Xalisco. Et il y réussit bien mieux que Cortès aux découvertes qu'il tenta, comme on verra plus loin.

CHAPITRE CXCVII

Comment Nuño de Guzman, ayant appris par lettres sûres de Castille, qu'il perdait sa chargé, attendu que Sa Majesté avait ordonné la destitution et le remplacement du Président et des Oydors, détermina d'aller pacifier et conquérir la province de Xalisco qui se nomme présentement la Nouvelle-Galice.

OR donc, Nuño de Guzman, ayant su par lettres, de façon certaine, qu'il était destitué de sa charge de Président et les Oydors aussi, et qu'il en venait d'autres à leur place, profitant de ce qu'il était

encore Président, rassembla toute la soldatesque qu'il put, tant cavaliers qu'escopettiers et arbalétriers, pour les mener à une province du nom de Xalisco. Et ceux qui ne le voulaient point faire de bon gré, il les contraignait, par la force, à marcher ou à bailler des deniers à d'autres soldats afin qu'ils y allassent en leur lieu, prenant les chevaux à ceux qui en avaient et ne les payant que moitié de ce qu'ils valaient. Les habitants riches de Mexico l'aidèrent comme ils purent. Guzman emmena nombre d'Indiens sommiers et de guerriers Mexicains pour l'assister. Et tout en molestant fort les peuplades qu'il traversait avec son bagage, suivant son chemin, il parvint à la province de Mechoacan. Les naturels de ces peuplades avaient, du temps passé, beaucoup d'or, bien que bas, étant mêlé d'argent. Ils lui en donnèrent quantité. Or, le Cazonci, tel était le nom du plus grand Cacique de cette Province, ne lui ayant pas baillé autant d'or qu'il en voulait, Nuño de Guzman le fit gehenner et lui brûla les pieds. Bref, à force de demandes d'Indiens et d'Indiennes de service et autres malséantes exigences, il finit par faire pendre le pauvre Cacique, ce qui fut une des plus méchantes et vilaines choses que Président ou autre personne pouvait faire. Et tous ceux qui l'accompagnaient vitupérerent cette cruauté. Le Président emmena de cette province de nombreux Indiens de charge jusques au lieu où il fonda la cité que l'on dénomme aujourd'hui Compostelle, non sans extrême dégât de la chevance de Sa Majesté et des habitants de Mexico qu'il y conduisit de force.

N'ayant pas pris part à cette expédition, je n'en dirai pas plus long. Mais il est certain que Cortès et Guzman ne furent jamais bien ensemble. Je sais aussi que le Nuño de Guzman se tint constamment en cette province, jusques à tant que Sa Majesté commanda de l'aller saisir à Xalisco, à ses frais, et de le mener à Mexico rendre compte des plaintes et sentences baillées à son défaut en la Royale Audience nouvellement installée. Et il fut arrêté à la requête de Matienzo et de Delgadillo.

Je le veux laisser en cet état et narrer la venue de la Royale Audience à Mexico et ce qu'elle fit.

CHAPITRE CXCVIII

Comment la Royale Audience vint à Mexico et de ce qui se fit.

J'ai déjà conté au chapitre passé, que Sa Majesté avait destitué toute la Royale Audience de Mexico et annulé les Commanderies d'Indiens baillées par le Président et les Oydors qui y siégeaient, pour ce qu'ils en avaient gratifié leurs parents, commensaux et autres personnes sans mérites. Sa Majesté enjoignit donc qu'elles leur fussent ôtées et données aux Conquérants pourvus de pauvres repartimientos. Ayant été informée qu'ils ne faisaient point justice et n'exécutaient aucunement Ses Royales volontés, Elle or-

donna l'envoi d'autres Oydors de science et conscience et leur recommanda la plus entière justice. Le Président fut don Sébastian Ramirez de Villaescusa, pour lors Evêque de Santo-Domingo. Quatre Licenciés étaient Oydors, lesquels avaient nom : le Licencié Alonso Maldonado, de Salamanque, le Licencié Zainos, de Toro ou de Zamora, le Licencié Vasco de Quiroga, de Madrigal, lequel fut depuis Evêque de Mechoacan, et le Licencié Salmeron, de Madrid. Les Oydors arrivèrent à Mexico avant l'Évêque de Santo-Domingo. Il fut fait deux grandes réceptions, l'une aux Oydors qui le précédèrent et l'autre à l'Evêque qui vint peu de jours après. Aussitôt ils publièrent résidence générale et, de toutes les cités et villes, arrivèrent, en foule, habitants et Procurateurs et, mêmement, Caciques et Principaux, portant plainte contre les anciens Président et Oydors pour griefs, concussions et injustices envers eux perpétrés, tellement que le Président et les Oydors chargés de leur faire rendre compte en étaient épouvantés. Ensuite les Procurateurs de Cortès introduisirent tant de demandes au sujet des biens et domaines qu'ils avaient fait vendre à l'encan, ainsi que je l'ai dit plus haut, que le montant des condamnations, s'il les eût fallu payer, passait deux cent mille pesos d'or. Et comme le Nuño de Guzman se tenait à Xalisco et ne voulait pas venir rendre ses comptes à la Nouvelle-Espagne, Delgadillo et Matienzo, au cours de l'enquête, répondaient que toutes ces réclamations qu'on leur faisait étaient à la charge de Nuño de Guzman qui, en sa

qualité de Président, gouvernait tout, et non point à la leur, et qu'il fallait le faire venir à Mexico s'acquitter de toutes les charges qui pesaient sur lui. Or, la Royale Audience avait déjà expédié à Xalisco des provisions lui enjoignant de se présenter en personne à Mexico. Guzman s'y refusa. Là-dessus, le Président et les Oydors, de peur d'émouvoir la Nouvelle-Espagne, dissimulèrent la chose et en référèrent à Sa Majesté. Incontinent, le Royal Conseil des Indes dépêcha un Licencié nommé N... de la Torre, qu'on disait être natif de Badajoz, à l'effet de suspendre les pouvoirs de Guzman en la province de Xalisco, l'appréhender et emmener à Mexico et l'y incarcérer dans la prison publique. Le Licencié avait commission de nous faire rembourser par Nuño de Guzman toutes les amendes auxquelles les Conquérants avaient été condamnés par suite de l'affaire de Narvaez et de celles des signatures, lorsque nous fûmes emprisonnés, ainsi que je l'ai narré ci-dessus, à son chapitre.

Je laisserai donc cedit Licencié de la Torre disposant sa venue à la Nouvelle-Espagne et dirai quel fut le succès de la résidence. Il fut tel que les biens de Matienzo et de Delgadillo furent vendus pour payer les sentences rendues contre eux et lesdits Oydors enfermés en la prison publique pour le surplus qu'ils ne parvinrent pas à solder avec leurs biens. Quant au frère de Delgadillo, nommé Berrio, Alcalde Mayor à Guajaca, on le trouva coupable de tant d'injustices et concussions, que ses biens furent vendus afin de rembourser ceux qu'il avait dépouillés. N'ayant pu

tout payer, il fut mis en prison et y mourut. Il en fut tout de même de l'autre parent de Delgadillo, Alcalde Mayor des Zapotèques, lequel avait nom Delgadillo comme son parent. Il mourut aussi en prison. Certes, les nouveaux venus étaient si bons juges et droits justiciers que non seulement ils avaient souci de faire ce que Dieu et Sa Majesté commandent et de prouver aux Indiens qu'ils les favorisaient et les voulaient endoctriner en la sainte doctrine, mais, en outre, ils prohibèrent la marque des esclaves et moyennèrent maintes autres bonnes choses.

Et comme le Licencié Salmeron et le Licencié Zaynos étaient vieux, ils déterminèrent d'envoyer demander à Sa Majesté licence de s'en retourner en Castille, vu qu'ils avaient séjourné à Mexico, étaient riches et avaient bien servi en leurs charges respectives. Sa Majesté leur octroya la licence après comptes rendus, ce qu'ils firent fort nettement. Puis, le Président don Sébastian Ramirez, Évêque de Santo-Domingo, s'en alla aussi en Castille, Sa Majesté l'ayant rappelé dans le but de s'enquérir de lui de l'état de la Nouvelle-Espagne et de le placer à la Présidence de la Chancellerie Royale de Grenade. Au bout de quelque temps, il fut transféré à celle de Valladolid et nanti de l'Évêché de Tuy. Peu de jours après, celui de Leon étant devenu vacant, lui fut donné. Et il était Président, ainsi que je l'ai dit, en la Chancellerie de Valladolid. Là-dessus, l'Évêché de Cuenca vint à vaquer, on l'en gratifia. De manière que les bulles d'Évêchés couraient l'une après l'autre. Et pour

avoir été bon juge, il parvint à si haut degré. Mais, au même temps, la mort le vint appeler. Et il me semble, selon notre Sainte Foi, qu'il est en la gloire avec les bienheureux, car, d'après la pratique et connaissance que j'en eus, lorsqu'il était Président à Mexico, il était en tout droit et bon. Et comme tel, avant que d'être Évêque de Santo-Domingo, il avait été Inquisiteur à Séville.

Reprenons notre récit et je dirai que le Licencié Alonso Maldonado fut envoyé par Sa Majesté à la province de Guatimala, Honduras et Nicaragua, comme Président et Gouverneur. Et il fut en tout fort excellent et équitable juge et grand serviteur de Sa Majesté. Il eut en outre le titre d'Adelantado de Yucatan, par suite de capitulation faite avec son beau-père don Francisco de Montejo. Quant au Licencié Quiroga, il fut si bon qu'on lui bailla l'Évêché de Mechoacan.

Laissons le conte de ces prospérités advenues aux vertueux et retournons à Delgadillo et à Matienzo. Ils regagnèrent Castille et leur terre, fort pauvres et mal famés, et moururent, à ce qu'on dit, deux ou trois ans après.

Et, en cette saison, Sa Majesté avait déjà envoyé à la Nouvelle-Espagne pour Vice-Roi l'Illustrissime et bon Cavalier et digne de louable mémoire don Antonio de Mendoza, frère du Marquis de Mondejar. Et vinrent, comme Oydors, le Docteur Quesada, natif de Ledesma, et le Licencié Tejada, de Logroño. Le Licencié Maldonado, qui n'était pas encore Président

de Guatimala, était toujours Oydor. Il vint aussi, en cette qualité, un autre Licencié, nommé Loaysa, natif de Ciudad-Real. Et comme c'était un vieil homme, il ne demeura que trois ou quatre ans à Mexico et ramassa des pesos d'or, de quoi s'en retourner en Castille, en sa maison. Peu de temps après, il fut remplacé par un Licencié de Séville, nommé Santillana, lequel fut depuis Docteur. Et tous furent de très bons juges. Et après leur avoir fait de magnifiques réceptions à leur entrée en la Cité, résidence générale fut publiée contre les anciens Président et Oydors, lesquels furent trouvés fort droits et excellents et ayant usé de leurs charges conformément à justice.

Mais reprenons notre propos à l'endroit de Nuño de Guzman, lequel se tenait à Xalisco. Ayant su que Sa Majesté avait dépêché le Licencié de la Torre, avec ordre de suspendre ses pouvoirs à Xalisco, de le mettre en la prison publique et de lui faire payer au Marquis del Valle tout ce qu'il se trouverait lui devoir ainsi qu'aux Conquérants le montant des amendes prononcées dans l'affaire de Narvaez, le Vice-Roi don Antonio de Mendoza, par bienveillance et ne voulant pas qu'il fût molesté ni affronté, l'invita, sur sa parole, à venir incontinent à Mexico, lui désignant pour logis son propre palais. Le Nuño de Guzman y obtempéra et vint aussitôt, et le Vice-Roi lui faisait maintes honnêtetés et le favorisait et mangeait avec lui. En ce point, arriva à Mexico le Licencié de La Torre apportant l'ordre de Sa Majesté de se saisir

sans delai de Guzman et de faire entière justice. Après l'avoir communiqué au Vice-Roi près duquel, semble-t-il, il ne trouva pas autant de bon vouloir qu'il eût désiré, il résolut de tirer Guzman du logis du Vice-Roi où il se tenait et, s'écriant : Tel est l'ordre de Sa Majesté et ainsi doit-il en être et non autrement! il le mena à la prison publique de la ville où il demeura quelques jours enfermé. Enfin, à la prière du Vice-Roi, on l'en tira. On reconnut donc que La Torre était trop roidement trempé pour ne pas faire justice et mener droit l'affaire contre Nuño de Guzman et, comme la malice humaine ne laisse guère de trouver le point faible, on découvrit que le Licencié avait le goût du jeu, surtout des cartes, bien qu'il ne jouât qu'à la triomphe et à la prime, en manière de passe-temps. Bref, comme en ce temps on accoutumait, particulièrement les juristes, porter tabards à manches longues, quelque partisan de Nuño de Guzman, je ne sais lequel, glissa dans une des manches du tabard du Licencié La Torre un jeu de cartes, des petites, et attacha la manche de façon à ce qu'elles n'en pussent issir à l'instant. Or donc, le Licencié allant par la place de Mexico, accompagné de personnes de qualité, le metteur de cartes, quel qu'il fût, trouva moyen de la détacher et les cartes se mirent à tomber une a une, marquant la piste du Licencié sur le sol de la place. Les personnes qui l'accompagnaient voyant cette pluie de cartes lui dirent de prendre garde à ce qu'il avait en la manche de son tabard. A ce trait de si forte risée,

le Licencié, tout encoléré, s'écria : Bien paraît-il qu'on ne veut pas que je fasse droite justice ! mais que je meure, si je ne fais en sorte que Sa Majesté sache l'irrévérence dont on use envers moi ! Peu de jours ensuite il tomba malade et, de l'ennui qu'il en eut ou de quelque autre accident de fièvres, trépassa.

CHAPITRE CXCIX

Comment don Hernando Cortès, Marquis del Valle, revint d'Espagne marié à Madame doña Maria de Zuñiga, avec le titre de Marquis del Valle et de Capitaine Général de la Nouvelle-Espagne et de la Mer du Sud, amenant avec lui le Padre Fray Juan Leguizamo et onze autres Frères de la Merci, et de la réception qui lui fut faite.

Comme il y avait longtemps que Cortès était en Castille, marié ainsi que je l'ai dit, et avec titre de Marquis et Capitaine Général de la Nouvelle-Espagne et de la Mer du Sud, un véhément désir lui vint de s'en retourner à la Nouvelle-Espagne en sa maison et domaine et de prendre possession de son Marquisat. Et lorsqu'il sut l'état où étaient les choses à Mexico, tel que je l'ai ci-dessus relaté, il se hâta de s'embarquer avec toute sa maison emmenant en sa compagnie douze Frères de la Merci, lesquels avanceraient ce que le déjà remémoré Fray Bartolomé et

ses successeurs avaient encommencé. Et les présents Religieux n'étaient ni moins vertueux et bons que les autres, car le Général de la Merci, sur l'ordre du Conseil des Indes, les avait donnés pour tels à Cortès. Leur chef était un Fray Juan de Leguizamo, Biscayen, bien docte et saint homme, à ce qu'on assurait. Le Marquis et la Marquise se confessaient à lui. Et, ainsi que je l'ai dit, tous s'embarquèrent et, grâce au bon vent qu'il eut en mer, Cortès, avec ses gens, moins un des douze Frères qui trépassa peu de jours après l'embarquement, arriva au port de la Vera-Cruz. On lui fit une réception, mais non pas si solennelle que de coutume. Aussitôt il s'achemina à travers certaines villes de son Marquisat et, à son arrivée à Mexico, une autre réception lui fut faite.

Son premier soin fut de présenter ses provisions de Marquis, de se faire proclamer Capitaine Général de la Nouvelle-Espagne et de la Mer du Sud et de demander au Vice-Roi et à l'Audience Royale de lui compter ses vassaux, à son idée. Et il me semble qu'il vint là-dessus un mandement de Sa Majesté. Car, à ce que je compris, lorsqu'il fut gratifié du Marquisat, il demanda à Sa Majesté de lui faire don de certaines villes et peuplades avec tant de milliers de tributaires. Mais comme je n'en sais guère là-dessus, je m'en remets aux gentilshommes et autres personnes mieux informées et aux procès qu'il y eut sur ce cas. Donc, le Marquis avait eu l'idée, lorsqu'il demanda ce don de vassaux, que chaque maison habitée, fût-elle de Cacique ou Principal, ne devait être

comptée que pour un tributaire, c'est-à-dire qu'il ne fallait compter ni les enfants mâles déja mariés, ni les gendres, ni les nombreux autres Indiens qu'il y avait en chaque case pour le service, mais seulement un tributaire par maître de maison, encore qu'il eût chez lui plusieurs enfants, gendres ou domestiques. Or l'Audience Royale de Mexico statua qu'un de ses Oydors nommé le Docteur Quesada irait faire ce dénombrement. Le Docteur commença de compter comme suit : Le maître de chaque maison, un tributaire; s'il avait des fils d'âge, chaque fils un tributaire, et des gendres, chaque gendre un tributaire. Enfin, chaque Indien de service, même esclave, un tributaire. De sorte qu'en beaucoup de maisons on en comptait dix, douze et quinze. Au contraire, Cortès soutenait et prétendait, en ses demandes près la Royale Audience, que chaque maison représentait un habitant et un seul tributaire. Et si le Marquis, quand il supplia Sa Majesté de lui octroyer le Marquisat, Lui eût demandé telle et telle ville avec ses bourgeois et manants, certes Elle l'en eût gratifié. Mais le Marquis s'imagina qu'il était meilleur et plus sûr de demander des vassaux et ce fut tout au rebours. En sorte que, de ce chef, procès ne lui faillirent oncques, il se mit mal avec le Docteur Quesada qui était allé faire ce dénombrement, et même avec le Vice-Roi et l'Audience Royale, les piques ne lui manquèrent. Il fut fait à Sa Majesté relation du cas par la Royale Audience afin de savoir comment il fallait compter. Le dénombrement des vassaux demeura quelques années

en suspens et toujours le Marquis leva sur eux ses tributs sans en avoir le compte.

Retournons à notre propos. Peu de jours après, Cortès s'en alla de Mexico à une ville de son Marquisat dite Cornavaca, emmenant la Marquise. Il y établit sa demeure et oncques plus ne la ramena à la cité de Mexico. En outre, suivant son traité avec la Sérénissime Impératrice doña Ysabel notre Dame, de glorieuse mémoire, et le Royal Conseil des Indes, comme il était tenu d'expédier à ses frais des Armadas par la mer du Sud, à la découverte d'îles et terres, il commença de construire des navires en un port d'une sienne ville qui faisait, en ce temps, partie de son Marquisat, laquelle a nom Teguantepeque, ainsi que dans les ports de Zacatula et d'Acapulco. Je narrerai plus avant les armements qu'il tenta et jamais plus la Fortune ne lui sourit. Partout où il mit la main, il ne trouva qu'épines. Tout lui tournait à mal. Nuño de Guzman rencontra bien plus heureusement, comme je le dirai plus loin.

CHAPITRE CC

Des dépenses que le marquis don Hernando Cortès fit dans les Armadas qu'il envoya à la découverte et comme il fut en tout malheureux : et il me faut retourner fort en arrière de mon récit pour que l'on entende bien ce que je dirai.

Dans le temps que Marcos de Aguilar gouvernait la Nouvelle-Espagne en vertu du pouvoir que lui laissa, au moment de sa mort, le Licencié Luis Ponce de Leon, ainsi que je l'ai maintes fois déclaré, Cortès, avant d'aller en Castille, avait expédié quatre navires qu'il avait fait construire dans la province de Zacatula, bien avitaillés et munis d'artillerie, montés par de bons marins, avec deux cent cinquante soldats, force objets d'échange de mercerie de Castille et tout le nécessaire pour plus d'un an en provisions et biscuit. Il y mit comme Capitaine Général un hidalgo nommé Alvaro de Saavedra. Les nefs devaient faire route vers les Moluques et îles de l'Épicerie ou vers la Chine, sur l'ordre écrit de Sa Majesté, daté de Grenade, du vingt-deuxième de juin de l'an mil cinq cent vingt-six. Et parce que Cortès me montra la dite lettre à moi et à d'autres Conquérants qui lui faisaient compagnie, je le dis et déclare ici. Sa Majesté lui enjoignit en outre d'ordonner aux Capitaines qu'il dépêcherait d'aller en quête d'une Armada sortie de

Castille à destination de la Chine et que menait un Frey don Garcia de Loaysa, Commandeur de Saint-Jean de Rhodes. Et, en la saison que le Saavedra se mettait en point pour le voyage, une patache, de celles qui étaient parties de Castille avec l'Armada du susdit Commandeur, vint aborder à la côte de Teguantepeque. Le Capitaine de cette patache était un certain Ortuño de Lango, natif de Portugalete. Auprès de ce Capitaine et des pilotes de la patache, Alvaro de Saavedra Ceron s'informa de tout ce qu'il voulut savoir et, mêmement, emmena un pilote et deux matelots qu'il paya largement pour qu'ils retournassent avec lui. Il s'enquit de tout le voyage qu'ils avaient demené et des routes qu'il fallait suivre. Les instructions et avis que les Capitaines et pilotes qui vont à la découverte ont coutume de donner en leurs Armadas ayant été baillées, après avoir ouï messe et s'être recommandés à Dieu, ils mirent à la voile au port d'Esguatanejo, de la province de Colima ou Zacatula, je ne sais trop laquelle. Ce fut au mois de décembre de l'an mil cinq cent vingt-sept ou vingt-huit. Et Notre Seigneur Jésus-Christ les daigna acheminer jusques aux Moluques et autres Iles. Quant aux fatigues, famines, maladies et nombreuses morts qu'ils eurent à souffrir en ce voyage, je n'en sais mie. Mais, trois ans plus tard, je vis à Mexico un marinier de ceux qui accompagnèrent Saavedra et il contait des îles et cités où ils étaient allés des choses dont je fus ébahi. C'est vers ces îles et terres que les flottes du Mexique vont présente-

ment découvrir et trafiquer. J'ai même ouï dire que les Portugais qui commandent ès dites terres, se saisirent du Saavedra et de ses gens et les renvoyèrent en Castille ou que Sa Majesté en fut avisée. Mais comme il y a tant d'années de cela et que je n'y pris de part autre, ainsi que je l'ai conté, que d'avoir vu la lettre écrite à Cortès par Sa Majesté, je n'en dirai pas davantage.

Je veux dire à cette heure, qu'au mois de Mai de l'an mil cinq cent trente-deux, après son retour de Castille, Cortès expédia du port d'Acapulco une autre Armada de deux navires bien pourvus de tout genre de vivres, des matelots dont était métier, d'artillerie, d'objets d'échange et de quatre-vingts soldats, escopettiers et arbalétriers. Leur Capitaine Général était un Diego Hurtado de Mendoza. Cortès envoya ces deux navires à la découverte, par la côte du Sud, en quête d'îles et terres neuves, à raison de la capitulation qu'il avait faite, ainsi que je l'ai dit en son lieu, avec le Royal Conseil des Indes, lors du départ de Sa Majesté pour les Flandres.

Revenant au voyage de ces deux navires, il fut tel que le capitaine Hurtado ne se souciant mie de chercher des îles, ni d'entrer beaucoup en la mer, ni de faire chose qui soit digne d'être contée, plus de la moitié des soldats qu'il menait s'étant mutinés, lui faussèrent compagnie avec un navire. Les mutins prétendent même que le Capitaine, d'accord avec eux, leur livra le navire pour s'en aller à la Nouvelle-Espagne. Mais il n'est certes pas croyable que

le Capitaine leur baillât telle licence, mais bien qu'ils la prirent de leur propre chef. Donc les mutins avaient viré de bord, quand le vent contraire les poussant à terre, ils y firent aiguade et, fort péniblement, ayant gagné Xalisco, y apportèrent ces nouvelles. Le bruit en vola jusqu'à Mexico et Cortès en fut fort marri. Quant à Diego de Hurtado qui continua de courir le long de la côte, jamais plus on n'ouït parler de lui ni du navire et oncques il ne reparut.

Je veux laisser le propos de cette Armada, puisque aussi bien elle se perdit et je dirai comment Cortès dépêcha incontinent deux autres navires déjà achevés de construire dans le port de Teguantepeque, lesquels il avitailla fort congrûment tant de pain que de chair et de tout le nécessaire qu'en ce temps on put avoir. Ils étaient garnis de force artillerie, bons mariniers, soixante soldats, et de quelques objets d'échange et commandés par un hidalgo nommé Diego Bezerra de Mendoza, des Bezerra de Badajoz ou Mérida. Le Capitaine de l'autre navire était un certain Hernando de Grijalva. Cedit Grijalva était sous les ordres du Bezerra. Le Pilote Mayor fut un Biscayen, nommé Ortuño Ximenez, grand cosmographe. Cortès ordonna à Bezerra d'aller par la mer à la recherche de Diego Hurtado et, s'il ne le rencontrait point, d'entrer en haute mer en quête d'îles et terres neuves, car il était bruit de riches îles de perles. Et le pilote Ortuño Ximenez, tout en devisant avec d'autres pilotes des choses de la mer, avant que de partir pour cette

expédition, assurait et promettait de les mener à des Terres Fortunées, ainsi les dénommait-on, et leur en disait tant sur ces belles richesses, jurant qu'ils s'y enrichiraient tous, que quelques-uns le croyaient. Donc, ils sortirent du port de Tegüantepeque, et, dès la première nuit, un vent contraire se leva qui sépara les deux nefs, et oncques plus elles ne se revirent, encore qu'il leur eût été aisé de se retrouver, le temps s'étant bientôt tourné en bonace, fors que le Hernando de Grijalva, afin de se mettre hors de portée de Bezerra, prit le large et s'éloigna avec son navire. Ledit Bezerra était fort superbe et de maltalent et il finit par lui en cuire, ainsi que je le narrerai plus loin. Hernando de Grijalva le quitta aussi dans l'espoir, s'il découvrait quelque bonne île, de gagner de l'honneur pour son propre compte. Il entra donc à plus de deux cents lieues en mer et découvrit une île qu'il nomma Santo-Tomé. Elle était déserte.

Laissons Grijalva en route et reprenons le propos de ce qui advint à Bezerra avec le pilote Ortuño Ximenez. Ils se prirent de querelle au cours du voyage et, comme le Bezerra était hai de la plupart des soldats qui montaient la nef, Ortuño complota avec des matelots Biscayens et les autres soldats qu'avait mal traités Bezerra, de lui tomber dessus une belle nuit, et de l'occire. Et il fut ainsi fait. Ils dépêchèrent pendant leur sommeil Bezerra et quelques autres soldats et si deux Frères Franciscains qui étaient à bord ne s'étaient entremis, la chose eût été pire. Là dessus, le Pilote Ximenez et ses compagnons

s'emparèrent du navire et, à la prière des moines, mirent en terre de Xalisco lesdits Religieux et quelques blessés. Puis Ortuño Ximenez, ayant fait voile, advint à une île qu'il dénomma Santa-Cruz, où l'on dit qu'il y avait des perles. Elle était peuplée d'Indiens à peu près sauvages. Dès que les Espagnols descendirent à terre à l'aiguade, les naturels de cette baie ou île les assaillirent et massacrèrent tous, sauf les matelots restés à bord qui, les voyant tous occis, s'en retournèrent sur le navire au port de Xalisco où ils annoncèrent l'accident, certifiant que la terre était bonne, bien peuplée et riche en perles.

La nouvelle parvint bientôt à Mexico. Cortès en l'apprenant fut très marri de la mésaventure, mais comme il était homme de cœur sans repos, il résolut, vu le succès, de ne plus envoyer de Capitaines, et d'y aller en personne. Il avait, en ce temps, déjà hors de chantier, trois navires de bon port, dans le hâvre de Teguantepeque, et ayant appris qu'il y avait des perles au lieu où fut occis Ortuño Ximenez, comme il avait toujours rêvé d'aller, par la mer du Sud, découvrir de grandes peuplades, l'envie lui prit d'y fonder un établissement, suivant ses capitulations avec la Sérénissime Impératrice doña Ysabel, de glorieuse mémoire, et le Royal Conseil des Indes, lorsque Sa Majesté passa en Flandres, ainsi que je l'ai ci-dessus déduit.

Et quand, dans la Nouvelle-Espagne, on vit que le Marquis y allait en personne, on crut que la chose était aussi sûre que riche, et tant de soldats le

vinrent servir, cavaliers, arquebusiers et arbalétriers, et, entre autres, trente-quatre hommes mariés, qu'il s'en réunit en tout quelques trois cent vingt, y compris les femmes. Les navires furent bien pourvus de force biscuit, chair, huile et même, à ce qu'on dit, de vin, vinaigre et autres choses congruentes d'avitaillement. On emmena quantité d'objets d'échange, trois forgerons avec leurs forges, deux charpentiers de navires avec leurs ferrailles et maints autres harnois que je ne relate de peur de me trop attarder, sans compter de bons et experts pilotes et mariniers. Et pour ne se point empêtrer de tant de gens par la route de terre, Cortès enjoignit à ceux qui se voudraient embarquer d'aller au port de Teguantepeque où étaient les trois navires. Quant a lui, il partit de Mexico avec le capitaine Andrès de Tapia et d'autres Capitaines et soldats, emmenant clercs et religieux pour lui dire la messe, et médecins, et chirurgiens, et pharmacie.

Ayant gagné le port d'où ils devaient faire voile, ils y trouvèrent les trois navires arrivés de Teguantepeque et, comme tous les soldats y étaient venus ensemble à cheval et à pied, Cortès s'embarqua avec ceux qu'il jugea bon d'emmener en la première batelée pour l'île ou baie dénommée Santa-Cruz, où l'on disait qu'il y avait des perles. Ayant heureusement gagné l'île (ce fut au mois de Mai de l'an mil cinq cent trente-six ou trente-sept, il ne m'en souvient déjà plus) il dépêcha incontinent les navires pour retourner quérir le reste des soldats,

femmes mariées et chevaux qui étaient demeurés à attendre avec le capitaine Andrès de Tapia. Ceux-ci s'embarquèrent aussitôt. Mais à peine, les voiles hissées, avaient-ils pris leur route, qu'un coup de vent les jeta près d'un grand fleuve auquel ils imposèrent le nom de San-Pedro et San-Pablo. Le temps s'étant remis, poursuivant leur voyage, ils furent assaillis d'une autre tempête qui sépara les trois navires. L'un gagna le port de Santa-Cruz où était Cortès, l'autre s'alla ensabler et échouer en terre de Xalisco et les soldats qui le montaient, fort mal contents de si pénible voyage, s'en retournèrent à la Nouvelle-Espagne; quelques-uns restèrent à Xalisco. Quant à l'autre navire, il aborda à une baie qu'on appela le Guayabal et ce nom lui fut donné parce qu'il y avait là force fruits de ceux qu'on nomme goyaves.

Cependant Cortès attendait anxieusement ses vaisseaux naufragés. Ils tardaient tant, ils n'arrivaient pas. Il n'y avait plus de vivres. Le navire qui s'était jeté à la côte de Xalisco portait la viande, le biscuit, quasi toutes les provisions. Aussi Cortès et tous les soldats étaient-ils fort angoissés, car ils n'avaient de quoi manger. Les naturels de cette terre ne récoltent point de maïs, c'est une race de sauvages sans culture qui ne se repaissent que des fruits qu'ils trouvent, de poissons et de coquillages. Vingt-trois des soldats de Cortès moururent de faim et de langueur. Les malades étaient bien plus nombreux et ils maudissaient Cortès et son île, et sa baie, et sa découverte.

Ce que voyant, il détermina d'aller en personne,

sur la seule nef arrivée à bon port, avec cinquante soldats, deux forgerons et charpentiers et trois calfats, à la recherche des deux autres navires, soupçonnant, vu le cours des tempêtes et vents, qu'ils devaient s'être jetés à la côte. Et, s'étant mis en quête, il en retrouva un ensablé, comme je l'ai dit, sur la côte de Xalisco et sans un homme. L'autre était auprès des récifs. Et, à grand'peine, après les avoir radoubés et calfatés, il regagna l'île de Santa-Cruz avec ses trois navires et les vivres. Les soldats qui l'y attendaient se gorgèrent de tant de viande que, débiles comme ils étaient, n'ayant rien mangé de substantiel depuis plusieurs jours, ils furent pris de flux de ventre et de telles douleurs que la moitie en trépassa. Navré de voir devant ses yeux tant de maux, Cortès partit à la découverte d'autres terres. C'est alors qu'il trouva la Californie, qui est une baie. Et il était si las et maigre qu'il avait bonne envie de s'en retourner à la Nouvelle-Espagne; la honte seule l'en empêchait; il ne voulait pas qu'on dît qu'il avait gaspillé une grosse somme de pesos d'or sans rien rencontrer de bon et qu'il n'avait plus la Fortune en main, grâce aux malédictions des soldats et des vrais Conquérants de la Nouvelle-Espagne.

En ce point, la Marquise doña Juana de Zuñiga, sa femme, étant sans nouvelles autres que celle du naufrage d'un navire sur la côte de Xalisco, était fort en peine de lui, craignant qu'il ne fût mort ou perdu. Là-dessus elle dépêcha deux navires à sa recherche. L'un d'eux était celui sur lequel était revenu à la

Nouvelle-Espagne ce Grijalva qui était parti avec Bezerra; l'autre était tout nouvellement construit à Teguantepeque. Ces deux navires, chargés de tout ce qu'on put avoir de vivres en cette saison, avaient pour Capitaine un N.... de Ulloa. La Marquise écrivit fort affectueusement au Marquis son mari, le suppliant de revenir à Mexico en son domaine et Marquisat, de considérer les fils et filles qu'il avait, de cesser de s'opiniâtrer contre la Fortune et de se contenter des héroïques actions et de l'universel renom de sa personne. Au même temps, le Vice-Roi don Antonio de Mendoza, très flatteusement et amiablement, lui écrivit, le priant en grâce de revenir à la Nouvelle-Espagne. Ces deux navires, après un bon voyage, arrivèrent là où était Cortès. Quand il vit les lettres du Vice-Roi et les prières de la Marquise et de ses enfants, laissant à Francisco de Ulloa avec toutes les provisions qu'il lui avait apportées, le commandement de ses gens, Cortès s'embarqua incontinent et, ayant abordé et pris terre au port de Acapulco, à grandes journées, s'en vint à Cornavaca où était la Marquise avec laquelle il prit grand soulas. Et tous les habitants de Mexico se réjouirent de son retour et, mêmement, le Vice-Roi et l'Audience Royale, car le bruit courait à Mexico que tous les Caciques de la Nouvelle-Espagne, voyant que Cortès n'était plus dans le pays, se voulaient rebeller.

Bientôt après, revinrent tous les soldats et Capitaines laissés en cette île ou baie qu'on nomme Californie. Et quant à leur retour, je ne sais trop comme

il se fit, si ce fut de leur chef ou si le Vice-Roi ou la Royale Audience leur en bailla licence. Peu de mois ensuite, Cortès ayant pris quelque relâche, renvoya d'autres navires bien munis tant de pain et de viande que de vaillants mariniers, avec soixante soldats et de bons pilotes. Et le même Francisco de Ulloa, maintes fois nommé, en fut le Capitaine. Ce nouvel armement fut fait, sur l'ordre exprès de la Royale Audience de Mexico, en exécution des articles que Cortès avait passés avec Sa Majesté, ainsi que je l'ai dit ci-dessus à son chapitre.

Revenons à notre relation. L'Armada sortit du port de la Natividad dans le mois de Juin de mil cinq cent trente et tant (il ne me souvient pas au juste de l'année). Cortès ordonna au Capitaine de courir le long de terre en suivant jusqu'au bout la côte de Californie et de tâcher de retrouver le Capitaine Diego Hurtado qui jamais ne reparut. Ulloa resta sept mois en voyage, aller et retour, et n'ayant, à ce que je sais, rien fait qui soit digne d'être conté, rentra au port de Xalisco. Il n'était que depuis peu de jours à terre, à se reposer, quand un des soldats de sa compagnie lui tendit un guet-apens où, lui ayant baillé des estocades, il l'occit.

Telle fut la fin des voyages et découvertes du Marquis. Je lui ai maintes fois ouï dire qu'il avait, en ces armements, dépensé environ trois cent mille pesos d'or. Et dans l'espoir de s'en faire rembourser quelque chose par Sa Majesté et d'en finir avec le dénombrement des vassaux, il détermina d'aller en

Castille. Il voulait aussi réclamer à Nuño de Guzman certaine quantité de pesos d'or que la Royale Audience l'avait condamné à payer à Cortès pour lui avoir fait vendre ses biens, car, en ce temps, Nuño de Guzman alla prisonnier en Castille.

Bref, à tout considérer, depuis la conquête de la Nouvelle-Espagne, Cortès n'eut de fortune en rien. On prétend que ce furent des maudissons et sorts qu'on lui jeta.

CHAPITRE CCI

Des grandes fêtes et banquets célébrés dans Mexico en réjouissance de la paix conclue par le Très Chrétien Empereur Notre Seigneur, de glorieuse mémoire, avec le roi François de France, lors de l'entrevue d'Aigues-Mortes.

En l'an trente-huit, la nouvelle parvint à Mexico que le Très Chrétien Empereur Notre Seigneur, de glorieuse mémoire, avait été en France et que le roi François de France lui avait fait une grande réception en un port dit Aigues-Mortes où fut appointée la paix. Les Rois s'étaient accolés avec extrême amour, étant présente Madame Leonor, reine de France, femme du roi François et sœur de Notre Seigneur l'Empereur, d'heureuse recordation. Il y eut, en cette occasion, de magnifiques solennités et

réjouissances. Et, en l'honneur et par allégresse de la paix, le Vice-Roi don Antonio de Mendoza, le Marquis del Valle, la Royale Audience et certains Cavaliers Conquérants firent de grandes fêtes. Or, en cette saison, le Marquis del Valle et le Vice-Roi don Antonio de Mendoza avaient fait amitié, après avoir été quelque peu piqués l'un contre l'autre à propos du compte des vassaux du Marquisat et de la haute faveur prêtée par le Vice-Roi à Nuño de Guzman pour esquiver le paiement de la quantité de pesos d'or qu'il devait à Cortès depuis le temps de sa Présidence à Mexico. Ils convinrent donc de faire de grandes fêtes et réjouissances, lesquelles furent telles, qu'à mon sentiment, je n'en ai point vu de pareilles en Castille, tant en joûtes, jeux de cannes, courses de taureaux, rencontres de Cavaliers et autres somptueuses mascarades. Et tout cela n'est rien au prix de maintes autres inventions et divertissements, tels qu'on les soulait faire à Rome, ès entrées et triomphes des Consuls et Capitaines victorieux, et des épitaphes et cartels qui s'étalaient partout. L'inventeur de toutes ces belles choses fut un gentilhomme Romain, nommé Luis de Leon, qu'on disait être du lignage des Patrices, natif de Rome.

Les fêtes ayant pris fin, le Marquis fit disposer et avitailler les navires afin d'aller en Castille supplier Sa Majesté de lui vouloir bien faire rembourser quelques pesos d'or de la grosse somme qu'il avait dépensée en armements et découvertes. Il était aussi en procès avec Nuño de Guzman que l'Audience

Royale venait d'envoyer prisonnier en Espagne, et en débats au sujet du dénombrement de ses vassaux. Cortès me pria alors d'aller avec lui, m'assurant que je solliciterais à la Cour, au sujet de mes Indiens, bien plus efficacement par devant les Seigneurs du Conseil des Indes qu'en la Royale Audience de Mexico. Là-dessus je m'embarquai et allai en Castille. Quant au Marquis, il ne partit que deux mois après, parce qu'il n'avait pas, à ce qu'il dit, ramassé autant d'or qu'il en voulait emporter et qu'il avait mal au coude-pied d'un coup de lance de canne qu'il y avait reçu. Ce fut en l'an mil cinq cent quarante. L'année d'avant, mil cinq cent trente-neuf, la Sérénissime Impératrice notre Dame doña Ysabel, de glorieuse mémoire, était trépassée à Tolède le premier du mois de Mai et son corps avait été porté à Grenade pour y être ensépulturé. Sa mort ayant été vivement ressentie dans la Nouvelle-Espagne, quasi tous les Conquérants prirent le grand deuil. Et moi, en ma qualité de Regidor de la ville de Guazacualco et de plus ancien Conquérant, j'en fis autant et, en cet équipage, partis pour Castille.

Arrivé à la Cour, je renforçai mon deuil, comme j'y étais tenu à raison du trépas de notre Reine et maîtresse. Sur ces entrefaites, parut à la Cour Hernando Pizarro, venant du Pérou, couvert de deuil ainsi que plus de quarante personnes de sa suite. Cortès survint au même temps, en deuil, lui et ses domestiques. La Cour se tenait en cette saison à Madrid. Les Seigneurs du Royal Conseil des Indes, ayant su

que Cortès approchait de Madrid, firent aller au devant de lui et désignèrent pour son logis le palais du Commandeur don Juan de Castille. Et les quelques fois où Cortès allait au Conseil des Indes, un Oydor le venait prendre à la porte de la salle des séances du Royal Conseil et, fort respectueusement, le conduisait jusqu'à l'estrade où siégeait le Président don Fray Garcia de Loaysa, Cardinal de Siguenza, qui fut depuis Archevêque de Séville, et les Oydors, le Licencié Gutierre Velasquez, l'Evêque de Lugo, le Docteur don Juan Bernal Diaz de Luco et le Docteur Beltran; et un peu après les sièges de ces Seigneurs Cavaliers, on en plaçait un autre pour Cortès et on lui prêtait l'ouïe. Et d'ores en avant, oncques plus il ne retourna à la Nouvelle-Espagne, car alors on lui demanda les comptes de son administration et Sa Majesté ne lui voulut octroyer licence de s'en retourner. Il eut beau faire intercéder l'Amiral de Castille, le duc de Bejar, le Grand Commandeur de Leon et, même, faire intervenir Madame doña Maria de Mendoza, jamais Sa Majesté n'y voulut consentir. Tout au contraire, Elle ordonna qu'on le retînt jusqu'à l'apurement de ses comptes et on ne voulut jamais en finir, lui baillant pour réponse au Royal Conseil des Indes qu'on ne lui pouvait octroyer ladite licence avant le retour de Sa Majesté qui était allée en Flandres faire le châtiment de Gand.

Au même temps, Nuño de Guzman fut exilé de sa terre et reçut ordre de suivre toujours la Cour. Il fut condamné à payer une certaine somme de pesos

d'or, mais on ne lui ôta pas les Indiens de sa Commanderie de Xalisco. Or, lui et ses domestiques étaient vêtus de deuil, ainsi que nous. Et comme, à la Cour, on nous voyait tous, tant le Marquis que le Pizarro et le Nuño de Guzman et tous les autres venus pour affaires de la Nouvelle-Espagne ou du Pérou, toujours en deuil, il était devenu de mode de nous appeler facétieusement les richards endeuillés, retour des Indes.

Reprenons notre relation. En ce même temps, Hernando Pizarro fut emprisonné dedans la motte de Medina. C'est alors que je revins à la Nouvelle-Espagne où j'appris que, peu de mois auparavant, les Indiens des Peñols de Cochitlan, dans la province de Xalisco, s'étaient révoltés et que le Vice-Roi don Antonio de Mendoza les avait envoyés pacifier par certains Capitaines dont un se nommait Christoval de Oñate. Mais les Indiens rebelles guerroyaient si rudement les soldats Espagnols que, de Mexico, on avait envoyé demander secours à don Pedro de Alvarado qui était alors sur les navires d'une grande flotte qu'il avait armée à Guatimala pour aller à la Chine. Alvarado, avec une grosse troupe de soldats, étant venu à l'aide des Espagnols qui assiégeaient lesdits Peñols, y mourut au bout de quelques jours, écrasé sous un cheval qui lui tomba dessus, comme je le narrerai plus avant.

Je veux laisser ce devis et faire mémoire de deux Armadas qui sortirent de la Nouvelle-Espagne. L'une fut dressée par le Vice-Roi don Antonio de Mendoza,

l'autre est celle de don Pedro de Alvarado, dont j'ai parlé.

CHAPITRE CCII

Comment le Vice-Roi don Antonio de Mendoza expédia trois navires chargés de vivres et soldats, à la découverte, par la bande du Sud, en quête de Francisco Vazquez Coronado qui était à conquérir la Cibola.

J'AI déjà dit, ci-dessus, à son chapitre, que le Vice-Roi don Antonio de Mendoza et la Royale Audience de Mexico avaient envoyé découvrir les Sept Villes que, d'un autre nom, on appelle Cibola. Le Capitaine Général de cette entreprise fut un hidalgo nommé Francisco Vazquez Coronado, natif de Salamanque, lequel, en cette saison, s'était marié avec une Dame qui, outre qu'elle était vertueuse, était belle, fille du Trésorier Alonso de Estrada. Et, au même temps, ledit Francisco Vazquez était Gouverneur de Xalisco, bien qu'on l'eût ôté de son emploi. Donc, il était parti par terre avec force gens de cheval, escopettiers et arbalétriers, laissant pour son Lieutenant au pays de Xalisco un hidalgo nommé N... de Oñate.

Advenus en la terre de Cibola, ils virent de belles plaines couvertes de vaches et taureaux différents de

ceux de Castille et dès villages et cases à greniers où l'on montait par des escaliers. Au bout de quelques mois de séjour, un Frère Franciscain nommé Fray Marcos de Niza, lequel était déjà venu auparavant découvrir les Sept Villes ou avait accompagné en ce voyage ledit Vazquez Coronado (je n'en sais trop rien) jugea qu'il serait à propos de retourner à la Nouvelle-Espagne (ce qu'il fit aussitôt) en bailler avis au Vice-Roi don Antonio de Mendoza afin qu'il expédiât par la côte du Sud des navires chargés de ferrements, canons, poudre, arbalètes et armes de toute sorte et de vin, d'huile et de biscuit. Il informa le Vice-Roi que les terres de Cibola confinaient à la côte du Sud et que ces provisions et ferrements seraient de bon secours à Francisco Vazquez et ses compagnons demeurés dans le pays. C'est pourquoi fut envoyée la susdite Armada dont fut Capitaine Général un certain Hernando de Alarcon, ancien écuyer de salle du Vice-Roi. Le Capitaine de l'autre navire fut un hidalgo nommé Marcos Ruiz de Rojas; le tiers était, à ce qu'on dit, commandé par un certain N... Maldonado. Et n'ayant pas été de cet armement, ce que j'en conte n'est que par ouï dire.

Bref, toutes les instructions furent baillées aux pilotes et Capitaines sur ce qu'ils avaient à faire et comme ils se devaient comporter et naviguer.

CHAPITRE CCIII

D'une fort grande Armada que fit l'Adelantado don Pedro de Alvarado en l'an mil cinq cent trente et sept.

C'EST raison de remémorer et ne point laisser en oubli une très brave Armada que l'Adelantado don Pedro de Alvarado équipa l'an mil cinq cent trente et sept, en la province de Guatimala dont il était Gouverneur, dans le port d'Acaxatla, de la bande du Sud. Et ce fut pour s'acquitter de certaines capitulations qu'il avait faites avec Sa Majesté, lors de son second voyage en Castille dont il revint marié avec une Dame nommée doña Beatriz de la Cueva. Suivant l'accord conclu avec Sa Majesté, l'Adelantado devait armer un certain nombre de navires garnis de pilotes, mariniers, soldats et avitaillements et de tout ce dont métier serait, afin d'envoyer à la découverte par la voie de Ponent, devers la Chine ou les Moluques ou autres quelconques îles de l'Épicerie, sous promesse de Sa Majesté de lui faire ès mêmes terres qu'il découvrirait, certaines mercis et de lui en bailler des rentes. Et n'ayant point vu la capitulation, j'y renvoie, me dispensant de l'exposer en cette relation.

Retournant à notre propos, il est de fait que toujours l'Adelantado fut grand serviteur de Sa Majesté,

comme il parut bien aux conquêtes de la Nouvelle-Espagne et en son allée au Pérou. Partout il exposa sa personne, avec quatre siens frères qui servirent Sa Majesté en ce qu'ils purent. Pour ce qui est de ce voyage au Ponent, il voulut que son Armada surpassât toutes celles du Marquis del Valle dont j'ai fait ample relation aux chapitres afférents. Et je ne m'en dédis point, car il produisit en la Mer du Sud treize navires de bon port, dont une galère et une patache, tous fort bien avitaillés tant de pain que de chair, pipes d'eau et toutes viandes qui se purent avoir en cette saison, artillés à merveille et pourvus de bons pilotes et mariniers dont il était besoin. Or, pour équiper une si puissante Armada, à une telle distance de la Vera-Cruz, car il y a plus de deux cents lieues jusques à l'endroit où furent construits les navires et il fallut porter de la Vera-Cruz le fer pour la clouterie, les ancres, les pipes et maintes autres choses duites à l'armement de cette flotte, Alvarado dépendit plus de milliers de pesos d'or que n'eussent pu coûter en Castille octante navires bien ouvrés à Séville. La dépense fut telle que ne lui furent bastants ni la richesse qu'il avait rapportée du Pérou, ni l'or qu'on lui tirait des mines en la province de Guatimala, ni les tributs de ses peuples, ni ce que lui fournirent ses parents et amis, ni ce qu'il prit à crédit des marchands. Et il ne pouvait alors s'aider de Puerto de Caballos et en tirer des ancres, du fer et maint autre outillage de mer, vu qu'en ce temps les navires n'y venaient point, non plus que les mar-

chands et que ce port n'était pas de trafic comme il est aujourd'hui.

Reprenons notre compte. L'or prodigué pour les navires n'est rien au prix dont il paya les Capitaines, Alferez, Mestres de Camp et ses six cent cinquante soldats et les nombreux chevaux qu'il acheta, car alors les bons valaient trois cents pesos et les communs deux cents et cent cinquante. Quant aux arquebuses, poudre, arbalètes et tout genre d'armes, les dépens y furent excessifs. D'où l'on peut inférer combien hauts furent ses pensers et quel triomphant service il rêva de faire à Sa Majesté tel que de Lui découvrir par le Ponent la Chine ou les Moluques et l'Épicerie et, mêmement, d'en conquérir quelques îles et, à tout le moins, d'en faire passer le trafic par son Gouvernement, puisque aussi bien il y aventurait toute sa chevance et sa personne.

Or donc, ses nefs mises à point pour naviguer, chacune avec ses étendards Royaux, pilotes et Capitaines, avec leurs instructions sur la marche et routes à suivre, les signaux et feux de nuit, et tous les soldats, environ six cent cinquante, ainsi que je l'ai dit, et plus de deux cents chevaux, après avoir ouï la messe du Saint-Esprit, l'Adelantado lui-même, en qualité de Capitaine Général de toute son Armada, fit hisser les voiles et cingla, certain jour de l'an mil cinq cent trente-huit, vers le port de la Purificacion, en la province de Xalisco, où il devait prendre de l'eau et plus de soldats et de vivres.

Quand le Vice-Roi don Antonio de Mendoza fut

informé de cette si gaillarde Armada (et certes, pour ces parages elle était fort grande) et des nombreux soldats, chevaux et artillerie qu'elle portait, il tint pour chose émerveillable qu'Alvarado eût pu dresser et armer treize navires sur la côte du Sud et rassembler si grosse soldatesque en lieu si lointain du port de la Vera-Cruz et de Mexico. Et il y a bien de quoi donner à penser aux personnes qui ont connaissance de ces pays et des dépenses qu'on y fait. Or donc, le Vice-Roi don Antonio de Mendoza ayant appris que le but de l'expédition était de découvrir la Chine et s'étant enquis et ayant su de pilotes et cosmographes qu'on y pouvait fort bien aller par le Ponent, ce que lui certifia un sien parent nommé Villalobos, fort expert à prendre les hauteurs et en l'art de navigation, il se détermina d'écrire de Mexico à l'Adelantado pour lui proposer, avec force belles promesses, de former avec lui compagnie et société en ladite Armada. Et, à cet effet, don Luis de Castilla et un Majordome Mayor du Vice-Roi partirent afin de faire l'appointement. Après que l'Adelantado eut vu les commissions qu'ils apportaient afin d'effectuer cet accord et qu'il eut été amplement devisé de l'affaire, on convint que le Vice-Roi et l'Adelantado se verraient au pueblo de Chiribitio, en la province de Mechoacan, lequel était de la Commanderie d'un Juan de Alvarado, parent dudit Adelantado. Dès que le Vice-Roi sut où ils se devaient rencontrer, il se rendit en poste de Mexico au pueblo susnommé où l'Alvarado l'attendait pour traiter de l'affaire. Ils se virent et

convinrent d'aller ensemble visiter l'Armada, ce qu'ils exécutèrent incontinent. La visite faite, ils rentrèrent à Mexico dans le but d'en expédier un Capitaine Général de toute la flotte. L'Adelantado voulait pour Général un de ses parents nommé Juan de Alvarado, non celui de Chiribitio, mais un sien neveu qui avait des Indiens à Guatimala; et le Vice-Roi désirait y envoyer conjointement avec lui un certain N... de Villalobos. Or, en ce temps, l'Adelantado avait bon besoin, pour choses urgentes, de retourner à son gouvernement de Guatimala. Et délaissant tout pour être présent au départ de son Armada, il gagna par terre le port de la Natividad où étaient ses navires et soldats, les voulant dépêcher de sa main.

La flotte allait appareiller, quand lui vint une missive d'un Christoval de Oñate, Lieutenant Gouverneur de cette province de Xalisco en l'absence de Francisco Vasquez Coronado, lequel était allé conquérir les Sept Villes dites de Cibola, ainsi que je l'ai narré à son chapitre. Par sa lettre, l'Oñate lui mandait que, lui qui était en tout grand serviteur de Sa Majesté, Lui pouvait rendre, en la présente occurrence, le plus signalé service en venant, pour l'amour de Dieu, à toute hâte, l'assister de sa personne, avec soldats, chevaux et arquebusiers, vu qu'il était assiégé en lieu où, n'étant pas secouru, il ne se pourrait défendre contre de nombreuses capitaineries de guerriers Indiens qui tenaient les forts et Peñols dits de Cochitlan et lui avaient tué maints Espagnols de sa compagnie, si bien qu'il craignait d'être du tout dé-

confit. La lettre concluait, apres maintes autres pitoyables doléances, que si les Indiens sortaient victorieux de la forteresse de ces Peñols, la Nouvelle-Espagne serait en merveilleux péril.

Au vu de la lettre et de son contenu et sur le dire d'autres Espagnols confirmant le péril où ils étaient, l'Adelantado, sur l'heure, fit un gros de soldats, gens de cheval, arbalétriers et arquebusiers, et marcha rapidement à leur secours. Lorsqu'il parvint au camp, les assiégés étaient serrés de si près que, sans lui, comme il se put voir, ils étaient massacrés. A son arrivée, les Indiens faiblirent un peu, sans laisser néanmoins de guerroyer très bravement. Le combat se démenait parmi de hauts rochers, quand le cheval d'un des soldats s'abattit et s'en vint dévalant au long de la roche, par bonds si furieux, du côté où était l'Adelantado, qu'il ne s'en put garer. Le choc fut tel qu'il demeura rudement maltraité et tout son corps écrasé, ayant été pris sous le cheval. Il se sentit fort mal en point. Et, ne le cuidant pas si grièvement rompu, afin de le guérir et soigner, on l'emporta sur un brancard à la ville la plus proche de ces Peñols qui est la Purificacion. Mais, au long du chemin, il commença de se pâmer et, arrivé à la ville, au bout de peu de jours, après s'être confessé et avoir communié, il rendit l'âme à Dieu Notre-Seigneur qui l'avait créée. Quelques personnes ont dit qu'il fit un testament, mais il n'a point paru. Ce Cavalier mourut pour avoir été trop tôt tiré du camp; si on l'y avait laissé et raisonnablement soigné, il ne se fût point

pâmé. Grâces et louanges à Notre Seigneur pour tout ce qu'il fait et dispose et, puisque aussi bien, il est jà trépassé, que Dieu lui pardonne !

On l'enterra dans cette ville avec la majeure pompe possible. J'ai ouï dire depuis que Juan de Alvarado, le Commandeur de Chiribitio, avait emporté ses os au pueblo même de sa Commanderie et fait faire force obsèques, messes et aumônes pour son âme.

Dès que sa mort fut connue au camp de Cochitlan et en la flotte et Armada, comme il n'y avait ni Capitaine Général ni chef pour les commander, maints soldats, avec la paie qu'ils avaient reçue, tirèrent chacun de leur bord. Cette nouvelle étant parvenue à Mexico, quasi tous les Cavaliers et le Vice-Roi la sentirent vivement. Quant aux assiégés de Cochitlan, l'Adelantado leur ayant manqué, ils dépêchèrent en toute hâte vers le Vice-Roi afin qu'il les vînt secourir. Celui-ci ne pouvant aller sitôt, y détacha le Licencié Maldonado, lequel besogna de son mieux en ce secours. Puis le Vice-Roi y alla, emmenant toute la soldatesque qu'il put rassembler et Dieu permit qu'il vainquît les Indiens des Peñols. Ensuite il rentra à Mexico, après avoir peiné bien des jours en cette guerre.

Laissons là ce secours que prêta l'Adelantado, durant lequel, après avoir aidé les assiégés, il mourut de la façon que j'ai narrée. Aussi bien je veux dire, lorsque sa mort fut connue à Guatimala, la tristesse et les pleurs qu'il y eut en sa maison. Sa chère femme doña

Beatriz de la Cueva se déchirait la face et s'arrachait les cheveux conjointement avec ses dames et les damoiselles à marier qu'elle tenait auprès d'elle. Le chagrin fut extrême de sa fille aimée et de ses seigneurs fils et d'un gentilhomme, son gendre, nommé don Francisco de la Cueva, cousin issu de germain du Duc d'Alburquerque, et qu'il avait laissé pour Gouverneur de cette province. Les Conquérants qui y habitaient témoignèrent leurs regrets et lui firent de solennelles funérailles, et l'évêque don Francisco Marroquin, de bonne mémoire, fort touché de sa mort, avec toute la clergie, cire et pompe qu'il put, priait Dieu chaque jour pour son âme. La sollicitude de l'Évêque fut grande. Je veux dire aussi qu'un Majordome de l'Adelantado, pour faire montre de plus de tristesse du trépas de son Seigneur, fit teindre de noir toutes les murailles des maisons avec un bitume d'encre ineffaçable. J'ai ouï dire encore que plusieurs Cavaliers allant consoler Madame doña Beatriz de la Cueva, femme de l'Adelantado, afin de la distraire de la grande tristesse qu'elle avait prise à la mort de son mari, lui disaient qu'il en fallait rendre grâces à Dieu puisque telle avait été sa volonté. Elle, en bonne chrétienne, répondait que oui et, en femme adolorée pour son bien perdu, ajoutait qu'elle désirait mourir et ne plus demeurer dans ce triste monde en si cruelle peine. J'ai remémoré ici ce trait parce que le chroniqueur Francisco Lopez de Gomara prétend en sa chronique que ladite Dame dit que Notre Seigneur Jésus-Christ ne lui pouvait faire plus de mal qu'il lui

avait fait et que, pour ce blasphème, Dieu permit que, peu de jours après, vînt s'abattre sur cette cité une tourmente et tempête d'eau et de boue et d'énormes pierres et de gigantesques troncs d'arbres, laquelle descendit d'un volcan, à demi-lieue de Guatimala, et renversa la plupart des maisons où vivait ladite veuve de l'Adelantado, cependant qu'elle était en oraison avec ses dames et damoiselles en une garde-robe qui, s'étant sur elles effondrée, presque toutes y furent étouffées. Or, quant aux paroles que le Gomara met en la bouche de ladite Dame, il n'en fut point comme il le prétend, mais ainsi que je l'ai dit, et s'il plut à Notre Seigneur Jésus Christ l'ôter de ce monde, ce fut secret de Dieu.

Je narrerai plus avant, en son temps et lieu, la susdite inondation et tremblement de terre, car je veux présentement relater d'autres fort notables choses. Après le trépas de l'Adelantado, malgré qu'il eût si bien servi Sa Majesté, avec ses quatre frères Jorge, Gonzalo, Gomez et Juan, tous Alvarado, il ne resta à ses fils et filles pas un des pueblos qu'il tenait en Commanderie, bien qu'il les eût conquis et gagnés et qu'il fût venu découvrir cette Nouvelle-Espagne avec Juan de Grijalva et ensuite avec Cortès. Disons à présent où ils moururent lui, ses fils, sa femme et ses frères, car il y a vraiment de quoi s'émerveiller. Lui, je l'ai déjà dit, finit a Cochitlan : son frère Jorge de Alvarado, en la ville de Madrid où il était aller supplier Sa Majesté pour le loyer de ses services, et ce fut en l'an mil cinq cent quarante : Gomez de

Alvarado, au Pérou ; pour ce qui est de Gonzalo, il ne me souvient pas si ce fut à Guaxaca ou à Mexico, et Juan mourut en allant à Cuba faire le recouvrement des biens qu'il avait laissés en cette île. Quant à ses fils, l'aîné, don Pedro, alla en Castille en compagnie d'un sien oncle nommé Juan de Alvarado le Jeune qui fut habitant de Guatimala. Il allait baiser les pieds de l'Empereur notre seigneur et Lui remémorer les services de son père, et jamais plus on n'en eut de nouvelle. On crut qu'ils périrent en mer ou furent capturés par les Mores. Le cadet, don Diego, se voyant oublié, s'en retourna au Pérou et y fut tué dans une bataille. Quant à la femme de l'Adelantado, doña Beatriz, j'ai déjà dit deux fois comment la tourmente l'emporta de ce monde, elle et d'autres dames qui étaient en sa compagnie. Que maintenant les curieux lecteurs méditent là-dessus et ils verront que l'Adelantado mourut seul, sans sa chère femme et ses filles aimées, la femme sans son cher mari, les fils, l'un allant en Castille, l'autre dans une bataille au Pérou, et les frères en la guise et façon que j'ai dites. Que Notre Seigneur Jésus-Christ les conduise en sa sainte gloire ! Amen.

Tout nouvellement ont été faits, en cette cité de Guatinala, deux tombeaux jouxte l'autel de la sainte cathédrale. Dans l'un des sépulcres doivent être déposés les os de l'Adelantado don Pedro de Alvarado dès qu'ils auront été apportés en cette cité du pueblo de Chiribitio où ils sont enterrés. L'autre est destiné à ensépulturer (lorsqu'il plaira à Dieu Notre Sei-

gneur les ôter de cette présente vie) don Francisco de la Cueva et doña Leonor de Alvarado sa femme, fille dudit Adelantado, car c'est à leurs dépens qu'on rapporte les os de leur père et sur leur ordre qu'a été fait en la sainte église le tombeau que j'ai dit.

Déportons-nous de ce sujet et je dirai ce que devint l'Armada. Un an peu ou prou après la mort d'Alvarado, le Vice-Roi ordonna de prendre les meilleurs et les plus neufs des treize navires que l'Adelantado voulait envoyer à la découverte de la Chine, par la bande de Ponent, et en bailla le commandement à un sien parent nommé N... de Villalobos, avec ordre de suivre la même route autrefois concertée. Je ne sais pas bien quel fut le succès de ce voyage et c'est pourquoi je n'en récite pas plus long. J'ai ouï dire aussi que jamais les héritiers de l'Adelantado ne recouvrèrent rien ni des navires ni des approvisionnements, mais que tout fut perdu.

Laissons cette matière et je dirai ce que fit Cortès.

CHAPITRE CCIV

De ce que fit le Marquis del Valle après son retour en Castille.

Sa Majesté étant rentrée en Castille après le châtiment de Gand et ayant dressé la grande Armada pour aller contre Alger, le Marquis del Valle y

voulut servir. Il y fut accompagne de son fils aîné. Il emmena aussi don Martin Cortès qu'il avait eu de Marina, et, suivi de maints écuyers, domestiques et chevaux et d'un grand train de service, s'embarqua en une bonne galère en compagnie de don Enrique Enriquez. Et comme Dieu permit qu'il y eût une fort rude tempête, quasi toute la Royale Armada se perdit. La galère de Cortes naufragea aussi et il se sauva, lui, ses fils et la plupart des Cavaliers qui la montaient, à grand risque de leurs personnes. Et comme en pareil cas, surtout quand on a la mort sous l'œil, on n'est pas aussi avisé qu'on le devrait être, plusieurs domestiques de Cortès assurèrent qu'ils l'avaient vu s'enrouler autour du bras un linge où il avait attaché certains joyaux de très riches pierreries qu'il portait, en grand seigneur, pour le plaisir, et, dans le tumulte du sauvetage, à la sortie de la galère, parmi la foule, tous ces joyaux et pierreries se perdirent, lesquels, à ce qu'on disait, valaient force pesos d'or.

Mais revenons à la grosse tourmente et perte de Cavaliers et soldats qui y périrent. Les Capitaines et Mestres de Camp du Royal Conseil de Guerre conseillèrent à Sa Majesté de lever incontinent le siège et camp de dessus Alger et de partir pour Bougie, car en raison du temps contraire qu'il avait plu à Notre Seigneur Dieu leur départir, on ne pouvait faire mieux. On n'appela pas Cortès à donner son avis en cette résolution et conseil. Dès qu'il le sut, il dit que s'il plaisait à Sa Majesté, il se faisait fort, avec les

soldats en ligne, moyennant l'aide de Dieu et la bonne fortune de notre César, de prendre Alger. Et à ce propos, il fit force louanges de ses Capitaines et compagnons de la conquête de Mexico, disant qu'ils étaient hommes à souffrir famines et travaux et, en quelque lieu qu'il les appelât, à faire d'héroïques actions et que, couverts de plaies et bandages, ils ne laissaient de batailler et prendre n'importe quelle cité et forteresse, encore qu'ils y dûssent aventurer leurs vies. Plusieurs Cavaliers ayant ouï ces paroles, dirent à Sa Majesté qu'il eût été bon de l'appeler au conseil de guerre et que ce fut malséant de ne l'avoir point convoqué. D'autres dirent que s'il n'y fut pas appelé, c'est qu'ils sentaient que le Marquis serait d'un avis contraire et qu'en si rude tourmente, il n'était autre conseil que de sauver Sa Majesté et le reste des gentilshommes de la Royale Armada, lesquels étaient en très grand péril, et que, plus tard, avec l'aide de Dieu, on reviendrait assiéger Alger. Là-dessus, on partit pour Bougie.

Et pour en finir avec cette laborieuse entreprise, je dirai qu'ils rentrèrent en Castille.

Or, le Marquis était très las, tant de demeurer en Castille, à la Cour, que d'être venu de Bougie, et déjà vieux et rompu du susdit voyage, il souhaitait véhémentement s'en retourner à la Nouvelle-Espagne, si on lui en baillait congé. Et comme il avait envoyé quérir à Mexico sa fille aînée, dona Maria Cortès, dont il avait appointé le mariage avec don Alvaro Perez Osorio, fils du Marquis d'Astorga et héritier du Mar-

quisat, avec promesse d'environ cent mille ducats d'or de dot, outre maints autres dons d'habits et joyaux, il la vint recevoir à Séville. Mais cet accord se défit, suivant le dire de plusieurs gentilshommes, par la faute de don Alvaro Perez Osorio. Le Marquis en eut un tel ennui, que les fièvres et un violent flux de ventre le mirent au plus bas. Et malgré sa maladie qui toujours empirait, il détermina de sortir de Séville pour se débarrasser de maintes personnes qui l'importunaient d'affaires et s'en alla à Castilleja de là Cuesta, afin de s'y occuper de son âme et disposer son testament. Y ayant mis ordre, comme il convenait, après avoir reçu les Saints Sacrements, il plut à Notre Seigneur Jésus-Christ l'ôter de ce laborieux monde, et il mourut le deuxième jour du mois de Décembre de l'an mil cinq cent quarante-sept. Son corps fut porté en terre avec grande pompe et grand deuil et clergie et grands regrets de maints Cavaliers et ensépulturé dans la chapelle des Ducs de Medina-Sidonia. Depuis, ses os ont été apportés à la Nouvelle-Espagne et reposent, suivant qu'il en avait ordonné par testament, en un sépùlcre, à Cuyoacan ou à Tezcuco, je ne sais.

Je veux dire son âge, à ce qu'il me souvient, et le déduirai par le compte que je vais faire. Ce fut en l'an mil cinq cent dix-neuf que nous passâmes avec Cortès de Cuba à la Nouvelle-Espagne, et il soulait dire alors, au cours de la conversation qu'il avait avec nous autres ses compagnons, qu'il avait trente-quatre ans. Y ajoutant les vingt-huit écoulés jusqu'à sa mort, cela fait soixante-deux ans.

Les filles et fils légitimes qu'il laissa furent : Don Martin Cortès, qui est aujourd'hui Marquis; doña Maria Cortès, laquelle était, je l'ai dit, accordée avec don Alvaro Perez Osorio, héritier du marquisat d'Astorga, et qui depuis se maria avec le comte de Luna de Leon; doña Juana, mariée à don Hernando Enriquez, lequel doit hériter du marquisat de Tarifa, et doña Catalina de Arellano, qui mourut à Séville. J'ajoute que madame la Marquise doña Juana de Zuñiga, leur mère, les ramena en Castille, lorsque les vint quérir un moine de Saint Dominique nommé Fray Antonio de Zuñiga, frère de ladite Marquise. Une autre jeune fille de Cortès, nommée doña Leonor Cortès, étant à Mexico, se maria avec un certain Juanès de Tolosa, Biscayen, homme riche, qui avait une centaine de mille piastres et de bonnes mines d'argent; duquel mariage fut fort courroucé le jeune Marquis, lorsqu'il vint à la Nouvelle-Espagne.

Cortès eut aussi deux enfants mâles bâtards : don Martin Cortès, qui fut Commandeur de Santiago (il eut ce Cavalier de doña Marina l'interprète), et don Luis Cortès, qui fut pareillement Commandeur de Santiago, né d'une autre dame, nommée doña N... de Hermosilla. Il eut encore trois filles bâtardes, l'une qu'on appelait doña N... Pizarro, d'une Indienne de Cuba, et l'autre d'une autre Indienne Mexicaine. Et je sais que ces damoiselles avaient bonne dot, vu que, toutes petites, il les nantit de bons Indiens des peuplades de Chinanta, sans parler de son testament et des legs qu'il fit, ce que je ne sais au juste : mais je suis per-

suadé qu'il fit bien les choses, en homme sage et déjà vieux qui a eu tout le temps d'y songer et d'agir très prudemment pour la décharge de sa conscience. Il ordonna de fonder un hôpital à Mexico, et mêmement de fonder en une sienne ville dite Cuyoacan, à deux lieues environ de Mexico, un moutier de nonnes et de rapporter ses os à la Nouvelle-Espagne. Il laissa, pour exécuter son testament, de bonnes rentes. Les legs furent nombreux et bons et d'un très bon chrétien, et, pour n'être point prolixe, je ne les veux dénombrer ni relater ici. D'ailleurs, il ne me souvient pas de tous.

La devise et blason qu'il portait en ses armoiries et sur ses housses, furent d'un très valeureux homme et conformes à ses héroïques actions. C'était en latin, et comme je ne sais pas le latin, je m'en tais. Il avait, en l'écu de ses armes, sept têtes de rois pris en une chaîne. Et à ce qu'il me semble, d'après ce que j'ai vu et entendu, ce sont les rois que je vais dire : Montezuma, grand seigneur de Mexico, et son neveu Cacamatzin, qui fut aussi grand seigneur de Tezcuco; Coadlabaca, qui, au même temps, était seigneur d'Iztapalapa et autres peuples; le seigneur de Tacuba : le seigneur de Cuyoacan et un autre grand Cacique des deux provinces de Tulapa, jouxte Matalcingo, lequel était, à ce qu'on disait, fils d'une sœur de Montezuma et fort proche héritier de Mexico. Le dernier roi fut Guatemuz, celui même qui nous guerroya et qui défendait la cité lorsque nous la gagnâmes, elle et ses provinces. Ces sept grands Caciques sont ceux que le

Marquis portait sur ses housses et en son écu comme armoiries, car il ne me souvient pas qu'on ait pris d'autres rois qui fussent vraiment rois, ainsi que je l'ai dit en son lieu.

Je passerai outre et dirai la figure et humeur de Cortès. Il fut de bonne stature et corps, bien proportionné et membru. Sa face était de couleur quelque peu cendreuse et pas très gaie. Avec un visage plus long, il eût eu meilleure mine. Ses yeux avaient le regard amoureux et parfois grave, la barbe tirant sur le noir, rare et clairsemée, les cheveux de même poil que la barbe, taillés à la mode du temps, la poitrine haute, l'épaule bien mise. Sec, de peu de ventre, un peu cagneux, avec des jambes et cuisses bien alignées, il etait bon écuyer, dextre à toutes armes, tant à pied qu'à cheval, et les savait fort bien manier, et surtout, ce qui importe, le cœur et le courage y étaient.

J'ai ouï dire que, du temps qu'il était jeune gars en l'Ile Espagnole, il fut quelque peu libertin avec les femmes et ferraillait volontiers avec des hommes braves et adroits. Il en sortit toujours vainqueur. Il avait, près de la lèvre inférieure, une cicatrice de coup d'épée qui paraissait, en y regardant bien, encore que la barbe la couvrît. C'est dans quelqu'une de ces querelles qu'il avait gagné cette balafre.

En tous ses dehors, tant dans sa prestance, gestes, discours et conversation que dans son vivre et son vêtement, en tout il donnait des marques de grand seigneur. Il suivait en ses habits le temps et la mode,

ne se souciant mie de toutes soies, damas et satins, mais d'être simplement et proprement vêtu. Il ne portait pas non plus de grosses chaînes, hormis une chaînette d'or subtilement ouvrée où pendait un joyau à l'image de Notre-Dame, la Vierge Sainte Marie tenant son Fils précieux dans ses bras, avec un exergue en latin autour de Notre Dame ; au revers, Monseigneur Saint Jean-Baptiste, avec un autre exergue. Il avait aussi au doigt un anneau fort riche avec un diamant, et à la toque, de velours suivant la mode du temps, une médaille. Et il ne me souvient plus de l'image figurée sur la médaille, ni de sa devise. Par la suite, il porta toujours toque de drap, sans médaille. Il se faisait richement servir, en grand seigneur, par deux maîtres d'hôtel et des majordomes et nombre de pages. Et tout le service de sa maison était des plus complets et de grosse vaisselle d'argent et d'or. A midi, il dînait bien et buvait une bonne tasse de vin trempé d'eau qui pouvait tenir demi-pinte. Il soupait aussi, mais n'était nullement délicat et ne se souciait mie de mangers exquis et coûteux, fors quand il voyait qu'il était nécessaire de faire de la dépense ou qu'il en avait besoin. Il était très affable avec tous nos Capitaines et compagnons, particulièrement avec nous autres qui étions passés au même temps que lui de l'île de Cuba, la première fois. Il savait du latin et était, à ce que j'ai ouï dire, Bachelier ès lois, et quand il conversait avec des lettrés ou latinistes, il répondait en latin à ce qu'ils lui disaient. Il était quelque peu poète, rimait en vers et brocar-

dait en prose, discourait agréablement et de fort belle rhétorique. Le matin, il lisait ses oraisons en un livre d'heures et oyait messe avec dévotion. Il considérait comme sa meilleure avocate la Vierge Marie Notre Dame, que nous devons tous, fidèles chrétiens, tenir pour notre médiatrice et patronne. Il faisait aussi grand état de Monsieur Saint Pierre, de Saint Jacques et de Monseigneur Saint Jean-Baptiste et était aumônier. Lorsqu'il jurait, il s'écriait : En ma conscience! S'il se fâchait contre quelque soldat de ses amis, il lui disait : Oh! que mal t'en poise! Quand il était fort en colère, une veine lui gonflait à la gorge et une autre au front. Parfois, dans son courroux, il lâchait quelque : Malpeste! mais sans un mot vilain ou injurieux à aucun Capitaine ni soldat. Il était très endurant, car soldats il y eut qui, sans vergogne aucune, lui parlaient peu congrûment; il ne leur répondait rien d'outrageant ni de méchant, et, encore qu'il y eût de quoi, le plus qu'il leur disait était : Taisez-vous! ou : Allez avec Dieu, et d'ores en avant prenez mieux garde à ce que vous dites, car il vous en pourrait cuire et je vous ferais châtier! Il était très opiniâtre, particulièrement aux choses de la guerre, et malgré tous nos conseils et paroles, il nous faisait inconsidérément marcher au combat, comme lors de notre tournée par les grandes peuplades de la lagune et de l'affaire des Peñols que l'on nomme aujourd'hui du Marquis. Nous lui dîmes de ne pas nous faire monter à l'assaut de ces forteresses et Peñols, mais de les tenir assiégés, à cause des innombrables ro-

ches qu'on nous ruait dessus d'en haut et qui dévalaient grand erre, qu'il nous était impossible de nous garer de leur chute impétueuse et que c'était nous risquer tous à la mort, car courage, conseil et prudence n'y suffiraient aucunement. Ce nonobstant, il s'entêta contre nous tous et il fallut commencer la montée, où nous courûmes assez de péril. Dix ou douze soldats y restèrent et nous en sortîmes la tête cassée, navrés en maints endroits et sans grand'chose faire qui à honneur montât, jusques à tant que nous moyennâmes autrement. Et d'avantage, dans la marche que nous fîmes aux Higueras ou contre Christoval de Oli lorsqu'il se révolta avec l'armée, je lui répétai maintes fois qu'il fallait suivre les sierras; il maintint opiniâtrément que c'était meilleur par la côte, en quoi il ne rencontra pas bien, car par la voie que j'indiquais tout le pays était peuplé. Et afin que celui qui y est allé l'entende clairement, c'est, depuis Guazacualco, le droit chemin de Chiapa, de Chiapa à Guatimala et de Guatimala à Naco, où se tenait en cette saison le Christoval de Oli.

Laissons ce propos et je dirai que dès que nous arrivâmes avec notre Armada à la Villa-Rica, et entreprîmes de bâtir la forteresse, le premier qui creusa et tira de la terre dans les fondations fut Cortès. Toujours je l'ai vu entrer dans la mêlée, conjointement avec nous. Commençons par les batailles de Tabasco; il y commanda la cavalerie et se porta bien gaillardement. Passons à la Villa-Rica. J'ai déjà conté le trait de la forteresse. Quant à l'échouage de nos

treize navires, il fut exécuté par le conseil de nos valeureux Capitaines et braves soldats et non comme le prétend Gomara. Ensuite, aux guerres de Tlascala, dans les trois batailles, il se montra très triomphant Capitaine. Et l'entrée à Mexico avec quatre cents soldats, est-ce pas [chose émerveillable et, plus encore, l'acte hardi de se saisir du grand Montezuma, dans son propre palais, au milieu de ses innombrables guerriers? Mais j'ajoute que ce fut encore sur le conseil de nos Capitaines et des autres soldats. Il ne faut pas non plus oublier de remémorer le supplice des Chefs de Montezuma brûlés devant son palais pour avoir pris part à l'occision d'un de nos Capitaines nommé Juan de Escalante et de sept autres soldats. Il ne me souvient plus des noms de ces Chefs Indiens, mais peu importe, cela ne fait rien à notre cas. Et de quelle audace et hardiesse fut encore, aidée par dons, joyaux d'or, subtiles cautèles et ruses de guerre, l'attaque contre Pamphilo de Narvaez, Capitaine de Diego Velazquez, lequel menait mille et trois cents soldats, bien comptés, outre les hommes de mer, nonante chevaux, autant d'arbalétriers et octante espingardiers, ainsi les appelait-on? Et nous, deux cent soixante et six compagnons, sans chevaux, ni escopettes, ni arbalètes, rien qu'avec nos piques, épées, dagues et rondaches, nous les déconfîmes et prîmes Narvaez!

Passons outre, car je veux dire que lors de notre rentrée à Mexico, au secours de Pedro de Alvarado et, avant notre fuite, à l'assaut du Grand Temple de

Huichilobos, je vis Cortès se porter en vaillant mâle ; mais ses prouesses, non plus que les nôtres, ne nous servirent de rien. Puis après, dans la grande déroute et si triomphante action d'Obtumba où la fleur de la vaillance guerrière et tous les Mexicains alliés nous attendaient pour nous occire, Cortès fit merveilles d'armes en sa rencontre avec le Chef Porte-Etendard de Guatemuz duquel il abattit la bannière, faisant perdre du coup à tous les escadrons ennemis, malgré leur hardi courage, tout leur entrain et gaillardise à mener les mains. Et, après Dieu, il y fut aidé par nos vertueux Capitaines Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Christoval de Oli, Diego de Ordas, Gonzalo Dominguez, Lares, Andrès de Tapia et autres gentils soldats que je ne nomme point ici de ceux qui n'avaient pas de chevaux. Ceux de Narvaez besognèrent aussi bellement. Celui qui tua le Chef à l'Étendard fut un certain Juan de Salamanca, natif de Ontiveros, et il lui ôta son riche panache et l'offrit à Cortès.

Boutons en avant et je dirai que Cortès se trouva aussi, conjointement avec nous, à la bien périlleuse journée d'Iztapalapa où il agit en bon Capitaine. A Suchimilco, quand il fut rué bas de son cheval par la charge des escadrons Mexicains, quelques Tlascaltèques amis le défendirent, mais, plus que tous, un valeureux soldat du nom de Christoval de Olea, natif de Castille la Vieille. Et qu'on prenne garde que Christoval de Oli le Mestre de Camp est un, et Christoval de Olea tout autre, ce que je déclare ici

afin que nul n'en argüe pour me taxer d'erreur. Cortès se montra aussi très fort à son avantage, quand, au siége de Mexico, il fut, sur une petite chaussée, mis en déroute par les Mexicains qui lui prirent soixante et deux soldats qu'ils sacrifièrent. Quant à lui, blessé à la jambe, il était déjà agrippé pour le sacrifice, et il s'en tira, grâce à Dieu, à son bon courage à sa gaillarde escrime et au secours du même Christoval de Olea qui l'aida à se remettre en selle et lui sauva la vie. Une fois déjà, à Suchimilco, il l'avait délivré des Mexicains. Mais, à ce coup, le brave Olea y demeura abattu et tué avec les autres. Et voici qu'au moment même où j'écris ceci, le Christoval de Olea, avec la manière et proportion de sa personne, et son grand cœur, se représente à moi, et la tristesse me prend, car il était de ma terre et parent de mes parents.

Mais je ne veux pas narrer maintes autres prouesses et vaillances de notre Marquis del Valle. Il y en a tant et de telle sorte que je n'en finirais pas si tôt le conte, et je veux reprendre le propos de sa condition et humeur. Il se plaisait fort au déduit des cartes et dés, était affable à merveille au jeu et y brocardait volontiers, comme les joueurs, aux dés, ont coutume de faire. Toutes quantes fois nous étions en conquête, il était fort soigneux, faisait souvent des rondes de nuit, inspectait les sentinelles et entrait dans les baraques et loges des soldats, et s'il en trouvait quelqu'un sans armes ou déchaux de ses alpargates, le lui reprochait, disant qu'à la mauvaise

brebis pèse la laine, et le tançait aigrement. Quand nous allâmes aux Higueras, je vis qu'il avait pris une fâcheuse habitude de corps qu'il n'avait pas aux guerres d'autrefois, c'est que, dès qu'il mangeait, s'il ne faisait un somme, l'estomac lui tournait, il vomissait et était malade. Aussi, pour éviter ce malaise, quand nous étions en chemin, on étendait sous un arbre ou autre ombrage un tapis de Turquie qu'on portait à la main à cet effet ou une cape et, quelque soleil ou pluie qu'il y eût, il ne laissait de dormir un petit; après quoi, en route. Au temps de nos guerres de la Nouvelle-Espagne, il était sec et de peu de ventre et je vis, depuis notre retour des Higueras, qu'il avait beaucoup grossi et pris de la panse. Je remarquai aussi qu'il s'accommodait la barbe en noir, laquelle auparavant grisonnait. Je veux dire encore qu'à la Nouvelle-Espagne et lors de son premier voyage en Castille, il était d'ordinaire très libéral; mais, depuis son retour en l'an mil cinq cent quarante, on le tenait pour chiche, et un de ses domestiques du nom d'Ulloa, frère d'un autre qu'on occit, lui fit un procès pour ce qu'il ne lui payait point son service. Mais aussi si l'on le veut bien considérer, à tout regard, après que nous eûmes gagné la Nouvelle-Espagne, il n'eut plus que méchefs et gros dépens de pesos d'or en tous les armements qu'il fit. Dès qu'il eut achevé de conquérir la terre, pas plus en Californie qu'au voyage des Higueras ou ailleurs, il n'eut de bonheur, peut-être afin qu'il le trouvât au ciel. Et je le crois ainsi, car il était preux chevalier

et bien dévot à la Vierge et à l'Apôtre Saint Pierre et à d'autres Saints. Dieu lui fasse remise de ses péchés ainsi qu'à moi et me donne une bonne fin, ce qui importe plus que les conquêtes et que nos victoires sur les Indiens.

CHAPITRE CCV

Des vaillants Capitaines et braves soldats passés de l'île de Cuba avec l'aventureux et très hardi Capitaine don Hernando Cortès, lequel, Mexico gagnée, fut Marquis del Valle avec autres titres et dignités.

En premier lieu, ledit Marquis don Hernando Cortès. Il trépassa près Séville en un bourg dit Castilleja de la Cuesta.

Ensuite passa don Pedro de Alvarado qui, Mexico gagnée, fut Commandeur de Saint-Jacques, Adelantado et Gouverneur de Guatimala, Honduras et Chiapa. Il mourut en terre de Xalisco, étant allé secourir une armée Espagnole qui assiégeait le Peñol de Cochitlan, ainsi que je l'ai dit et déclaré ci-dessus à son chapitre.

Puis, Gonzalo de Sandoval qui fut Capitaine très prééminent et Alguazil Mayor et, quelque temps, Gouverneur de la Nouvelle-Espagne conjointement avec Alonso de Estrada. Sa Majesté en eut haute

information ainsi que de ses héroïques gestes. Allant avec don Hernando Cortès baiser les pieds de Sa Majesté, il décéda en la ville de Palos.

Enfin passa Christoval de Oli, bien gaillard Capitaine. Il fut Mestre de Camp aux guerres de Mexico et, par sentence, eut le chef tranché, à Naco, pour s'être révolté avec une Armada que lui avait baillée Cortès.

Ces trois susdits Capitaines furent merveilleusement loués et glorifiés devant Sa Majesté lorsque Cortès alla à la Cour, car il dit à l'Empereur notre seigneur qu'il avait eu en son armée, aux conquêtes de Mexico et Nouvelle-Espagne, trois Capitaines qui pouvaient être tenus en aussi précieuse estime et parangonés aux plus fameux qu'il y eût oncques au monde. Le premier qu'il nomma fut don Pedro de Alvarado qui, outre sa vaillance, avait en sa personne une grâce naturelle à dresser les gens de guerre. De Christoval de Oli, il dit qu'il était, en vigueur et intrépidité, pour donner de sa personne, un Hector, digne, s'il eût eu autant de tête que de cœur, d'être en fait de bravoure prisé plus haut que l'autre, le Troyen; mais il avait besoin d'être commandé. Quant à Gonzalo de Sandoval, il dit qu'il était aussi vaillant et preux Capitaine que de sage conseil, qu'il eût pu être un des bons Colonels d'Espagne et bastant pour tout ce qu'il oserait dire et faire. Cortès ajouta qu'il eut de bons et valeureux soldats et que nous étions bien courageux à batailler. Et, à ce propos, Bernal Diaz del Castillo est d'avis qu'il eût été bon que

Cortès écrivît toutes ces belles choses-là dans la première relation qu'il fit à Sa Majesté de la Nouvelle-Espagne; mais, en ce temps, tout l'honneur et los de nos conquêtes, il se l'adjugeait à lui-même, ne nommant ni Capitaines, ni soldats, non plus que nos héroïques actions; ains écrivait à Sa Majesté : J'ai fait ceci, j'ai ordonné à un de mes Capitaines de faire cela. Et nous, nous restions en blanc, jusques à tant que finalement il ne put faire moins que de nous nommer.

Reprenons notre dénombrement. Il passa :

Un autre très bon et bien hardi Capitaine qui avait nom Juan Velazquez de Leon. Il fut occis aux ponts.

Don Francisco de Montejo qui, après la prise de Mexico, fut Adelantado de Yucatan. Il mourut en Castille.

Luis Marin, Capitaine en la guerre de Mexico, personne prééminente et de brave courage. Il mourut de sa belle mort.

Un certain Pedro de Ircio. C'était un brave en dedans, de taille moyenne, trotte-menu et grand hâbleur et conteur de ses faits et gestes en Castille, mais à ce que nous pouvions voir et connaître de lui, il n'était bon à rien, aussi l'appelions-nous un second Agrajes sans œuvres. Il fut quelque temps Capitaine, sur la chaussée de Tepeaquilla, au camp de Sandoval.

Un autre bon Capitaine, nommé Andrès de Tapia, très vaillant homme. Il mourut à Mexico.

Un Juan de Escalante qui demeura comme Capitaine à la Villa-Rica, quand nous marchâmes sur

Mexico. Il fut occis par les Indiens à la bataille d'Almeria, c'est ainsi que nous dénommons des peuplades sises entre Tucapan et Cempoal. Avec lui, furent tués sept soldats dont j'ai oublié les noms et son cheval. Ce fut le premier méchef que nous eûmes en la Nouvelle-Espagne.

Alonso de Avila. Il fut Capitaine et le premier Contador installé par Cortès à la Nouvelle-Espagne. Il était vaillant homme et quelque peu chercheur de noises. Cortès connaissant son humeur et désireux d'eviter les zizanies, moyenna de le dépêcher, en qualité de Procurateur, à l'Ile Espagnole où résidait l'Audience Royale et les Frères Hiéronymites qui en étaient Gouverneurs, et, au départ, le nantit de bonnes barres d'or et de joyaux, afin qu'il se contentât.

Mais poursuivons :

Francisco de Lugo. Ce Capitaine commanda dans quelques expéditions. C'était un vaillant mâle, bâtard d'un gentilhomme de Medina del Campo, nommé Alvaro de Lugo le Vieux et seigneur de lieux voisins de Medina del Campo. Il mourut de sa belle mort.

Andrès de Monjaraz, qui fut quelque temps Capitaine au siège de Mexico. Les bubes et douleurs dont il était fort mal en point lui étaient de grief empêchement pour la guerre. Il mourut de sa triste mort.

Un sien frère Gregorio de Monjaraz, brave soldat, devint sourd durant la guerre de Mexico et mourut de sa belle mort.

Diego de Ordaz, Capitaine lors de notre première marche sur Mexico, fut, après la conquête de la Nou-

velle-Espagne, Commandeur de Santiago, puis alla, en qualité de Gouverneur, au fleuve Marañon où il mourut.

Quatre frères de don Pedro de Alvarado : Jorge de Alvarado fut quelque temps Capitaine à Mexico et dans la province de Guatimala et trépassa à Madrid, l'an mil cinq cent quarante ; son autre frère, Gomez de Alvarado, fut tué au Pérou ; l'autre avait nom Gonzalo de Alvarado ; Juan de Alvarado etait bâtard, il décéda en mer allant à l'île de Cuba acheter des chevaux.

Juan Xaramillo qui commandait un brigantin au siège de Mexico. C'est lui qui se maria à doña Marina l'interprète. Il fut personne prééminente et mourut de sa belle mort.

Christoval Flores, homme de valeur, mourut à Xalisco où il allait avec Nuño de Guzman.

Christoval Martin de Gamboa, ancien écuyer d'écurie de Cortès, mourut de sa belle mort.

Un Caicedo. Il fut homme riche et mourut de sa belle mort.

Francisco de Saucedo, natif de Medina de Rioseco. Comme il était très bien tenu, nous l'avions surnommé le Galan. Il avait été, disait-on, maître d'hôtel de l'Amiral de Castille. Il fut occis aux ponts.

Gonzalo Dominguez, très brave et triomphant cavalier ; mourut au pouvoir des Indiens.

Francisco de Morla, gaillard soldat et bon cavalier, natif de Xerez ; fut occis aux ponts.

Un autre brave soldat, nommé N... de Mora, natif

de Ciudad-Rodrigo. Il fut tué à l'attaque des Peñols de la province de Guatimala.

Francisco de Bonal, personne de valeur, natif de Salamanque; mourut de sa belle mort.

Un N... de Lares, bien courageux et habile écuyer; fut occis aux ponts.

Un autre Lares, arbalétrier; il fut pareillement occis aux ponts.

Simon de Cuenca, qui fut Majordome de Cortès. Les Indiens le massacrèrent à Xicalango, en compagnie de dix autres soldats dont j'ai oublié les noms.

Francisco de Medina, natif de Aracena, fut Capitaine dans l'expédition de Xicalango où il mourut au pouvoir des Indiens. Quinze autres soldats y périrent aussi avec lui. Il ne me souvient non plus de leurs noms.

Un Maldonado que nous àppelions le Large, natif de Salamanque, personne prééminente. Il avait commandé en chef et mourut dans son lit.

Les deux frères Alvarez Chico, natifs de Fregenal. Le Francisco Alvarez était homme d'affaires et maladif. Il décéda en l'île de Santo-Domingo. Le Juan Alvarez périt à Colima au pouvoir des Indiens.

Francisco de Terrazas. Il fut Majordome de Cortes, personne prééminente, et mourut de sa belle mort.

Christoval del Corral, le premier Alferez que nous eûmes à Mexico, bien vaillant homme. Il s'en alla en Castille où il passa de vie à trépas.

Antonio de Villareal, mari de Ysabel de Ojeda. Il laissa depuis son nom de Villarreal et dit qu'il s'ap-

pelait Antonio Serrano de Cardona. Il mourut de sa belle mort.

Francisco Rodriguez Magarino, personnage de marque; mourut de sa belle mort.

Francisco Flores. Il fut habitant de Guajaca, fut noble personne et mourut de sa belle mort.

Alonso de Grado. C'était un homme plus propre au maniement des affaires qu'à la guerre. A force d'importunités, il se fit marier par Cortès à doña Ysabel, fille de Montezuma et mourut de sa belle mort.

Quatre soldats du nom de Solis. L'un, un vieil homme, fut occis aux ponts. L'autre, nous l'avions, à cause qu'il était fort espiègle, surnommé Casquete; il trépassa bellement à Guatimala. Le tiers était dit Pedro de Solis de Derrière la Porte, parceque chez lui il était toujours derrière la porte à regarder ceux qui passaient dans la rue, sans qu'on le pût voir. Il fut gendre du vieil Orduña, habita la Puebla et mourut dans son lit. Le dernier était dit Solis du Jardin, mais nous l'appelions Saye de Soie, parcequ'il se piquait fort de se vêtir de soie. Il mourut de sa belle mort.

Un courageux soldat du nom de Benitez. Il fut tué aux ponts.

Un autre très gaillard soldat nommé Juan Ruano : tué aux ponts.

Bernardino Vazquez de Tapia, personnage de haut compte et riche; mourut de sa belle mort.

Un très valeureux soldat nommé Christoval de Olea, natif du terroir de Medina del Campo. Et on peut bien dire que c'est grâce à lui, après Dieu, que

Cortès eut la vie sauve. La première fois, à Suchimilco, lorsque Cortès se vit en si grand estrif et jeté bas par les Indiens de son cheval le Muletier; et, des premiers, Olea vint à la rescousse et y besogna de sa personne si gaillardement que Cortès eut loisir de remonter, au même temps que nous le venions secourir. L'Olea fut grièvement navré. La dernière fois qu'il l'assista, ce fut au siège de Mexico, sur la petite chaussée où, défait par les Indiens qui lui avaient tué soixante-deux soldats, Cortès, la jambe tailladée, était déjà agrippé par une bande de Mexicains qui le menaient sacrifier, et le bon Olea, d'un hardi courage, fit de si furieuses merveilles d'armes qu'il le leur arracha. Ce vaillant mâle y perdit la vie. Et cependant que j'écris ceci, mon cœur s'attendrit, il me semble le voir là, il se représente à moi avec sa prestance et son grand cœur, tel que je l'ai vu maintes fois nous aidant à la bataille. Du fait de cette déroute, Cortès écrivit à Sa Majesté qu'il n'avait perdu que vingt-huit hommes; c'est soixante et deux, comme j'ai dit. Et afin que l'on entende clairement ce que j'écris d'Olea et qu'on ne me reproche d'être hors de propos, qu'on sache que celui dont je viens de parler est Christoval de Olea, fils de Castille la Vieille, lequel n'a rien de commun avec le Mestre de Camp Christoval de Oli, natif d'Ubeda ou de Linares, ce que je note parceque ces deux Capitaines ont quasi le même nom.

Reprenons notre compte. Il passa encore avec nous :

Un bon soldat qui avait une main de moins; on la

lui avait coupée par sentence en Castille. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre soldat nommé Tuvilla. Celui-ci boitait d'une jambe et disait avoir été au Garigliano avec le Grand Capitaine. Il mourut aussi au pouvoir des Indiens.

Deux frères, Gonzalo Lopez de Ximena et Juan Lopez de Ximena ; Gonzalo mourut au pouvoir des Indiens ; Juan fut Alcalde mayor de la Vera-Cruz et mourut de sa belle mort.

Juan de Cuellar, brave cavalier, fut marié en premières noces avec une fille du seigneur de Tezcuco, laquelle avait nom doña Ana et était belle ; il mourut de sa belle mort.

Un autre personnage du même nom de Cuellar, parent de Francisco Verdugo et habitant de Mexico ; mourut de sa belle mort.

Un certain Santos Hernandez, vieil homme natif de Soria, que nous avions surnommé le Bon Vieux Batteur à Cheval. Il mourut de sa belle mort.

Pedro Moreno Medrano, qui habita la Vera-Cruz dont il fut plusieurs fois Alcalde Ordinaire ; il était droit justicier. Plus tard, il alla vivre à la Puebla. Il fut très bon serviteur de Sa Majesté, tant comme soldat que comme juge, et mourut de sa belle mort.

Juan de Limpias Carbajal, bon soldat, fut Capitaine de brigantins, devint sourd pendant la guerre et mourut de sa belle mort.

Melchor de Galvez, habita Guajaca et mourut de sa belle mort.

Roman Lopez. Après la prise de Mexico, il perdit un œil, fut personne prééminente et trépassa à Guajaca.

Un Villandrando, personnage de marque. On le disait parent du comte de Ribadeo. Il mourut de sa belle mort.

Un Osorio, natif de Castille la Vieille, brave soldat et personne de haut compte. Il mourut à la Vera-Cruz.

Rodrigo de Castañeda. Il fut bon trucheman et soldat et mourut en Castille.

Un N... de Pilar, fut bon trucheman et mourut à Cuyoacan, où il accompagna Nuño de Guzman.

Un autre soldat du nom de Granado. Il vit à Mexico.

Martin Lopez, bien gaillard soldat. C'est le maître charpentier des treize brigantins qui furent d'un si bon secours à gagner Mexico, et comme soldat, il servit bravement Sa Majesté. Il vit à Mexico.

Juan de Najara, expert soldat et arbalétrier, servit bien à la guerre.

Un Ojeda, habitant des Zapotèques. Il eut un œil crevé au siège de Mexico.

Un certain N... de La Serna. Il avait des mines d'argent et une estafilade à travers la figure qu'il avait gagnée à la guerre. Il ne me souvient pas de ce qu'il est devenu.

Et Alonso Hernandez Puertocarrero, cousin du comte de Medellin, Cavalier prééminent ! C'est lui qui alla en Castille, la première fois que nous envoyâmes des présents à Sa Majesté, en compagnie

de don Francisco de Montejo qui n'était pas encore Adelantado. Ils emportèrent beaucoup d'or en grains tiré des mines, des joyaux de diverses façons, le Soleil d'or et la Lune d'argent. Et il paraît que l'évêque de Burgos, don Juan Rodriguez de Fonseca, archevêque de Rosano, fit appréhender au corps ledit Alonso Hernandez Puertocarrero, parce qu'il disait à l'évêque lui-même vouloir aller en Flandres trouver Sa Majesté avec le présent et qu'il moyennait dans l'intérêt de Cortès. L'Évêque prit occasion pour l'arrêter de ce qu'on l'accusait d'avoir emmené à l'île de Cuba une femme mariée. Bref, Puertocarrero mourut en Castille. Et bien qu'il fût un de nos principaux compagnons de passage, j'allais oublier de le mettre sur ma liste. Heureusement qu'il m'en est souvenu.

Un autre fort brave soldat qui se nommait Alonso Luis ou Juan Luis. Il était de très haute taille ; aussi l'avions-nous surnommé le Poupon. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre bon soldat, nommé Hernando Burgueño, né à Aranda de Duero ; mourut de sa belle mort.

Un autre bon soldat, ayant nom Alonso de Monroy. On le disait fils d'un Commandeur de Santistevan, et, pour n'être point reconnu, il s'appelait Salamanca. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Allons de l'avant ! Il passa encore un certain N... de Villalobos, natif de Santa Olalla, lequel s'en retourna riche en Castille.

Un Tirado, de la Puebla, homme de négoce ; mourut dans son lit.

Un Juan del Rio; s'en retourna en Castille.

Juan Rico de Alanis, bon soldat; mourut au pouvoir des Indiens.

Gonzalo Hernandez de Alanis, bien gaillard soldat.

Juan Rico de Alanis; mourut de sa belle mort.

Un N... Navarrete, qui fut habitant de Panuco et mourut de sa belle mort.

Francisco Martin de Vendaval. Les Indiens le prirent vivant et le sacrifièrent en même temps qu'un sien compagnon nommé Pedro Gallego. La plus grosse part de blâme de ce malheur échut à Cortès qui, ayant voulu dresser une embuscade aux Mexicains, tomba dans celle qu'ils lui avaient tendue, où ils lui enlevèrent ces deux soldats qu'ils menèrent sacrifier sous ses yeux, sans qu'on y pût remédier.

Trois soldats, du nom de Truxillo. L'un, très intrépide, était de Truxillo; l'autre, de brave cœur aussi, était natif de Huelva et le dernier de Leon. Tous trois, ils moururent au pouvoir des Indiens.

Un soldat, nommé Juan Flamenco, qui mourut de sa belle mort.

Francisco del Barco, natif du Barco de Avila, fut Capitaine en la Cholulteca, et mourut de sa belle mort.

Un certain Juan Perez, qui tua sa femme dite la Fille de la Vachère. Il mourut de sa belle mort.

Un autre bon soldat nommé Najera le Bossu, d'insigne bravoure; mourut à Colima ou à Zacatula.

Un autre bon soldat, dit Madrid le Bossu; mourut à Colima ou à Zacatula.

Un autre soldat nommé Juan de Inhiesta, fut arbalétrier et mourut de sa belle mort.

Un N... de Alamilla, habitant de Panuco, bon arbalétrier, mourut de sa belle mort.

Un certain Moron, grand musicien, habita Colima ou Zacatula et mourut de sa belle mort.

Un N... de Varela, brave soldat, habita Colima ou Zacatula et mourut de sa belle mort.

Un N. de Valladolid, habitant de Colima ou Zacatula, mourut au pouvoir des Indiens.

Un N... de Villafuerte, personne de valeur. Il était marié avec une parente de la première femme de Hernando Cortès, habita Zacatula ou Colima et mourut de sa belle mort.

Un certain Gutierrez, habitant de Colima ou Zacatula, mourut de sa belle mort.

Un autre bon soldat nommé Valladolid le Gros. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Un Pacheco, qui habita Mexico, personne prééminente ; mourut de sa belle mort.

Hernando de Lerma ou de Lema, vieil homme. Il fut Capitaine et mourut de sa belle mort.

Un certain Suarez le Vieux, qui tua sa femme avec une pierre à moudre le maïs. Il mourut de sa belle mort.

Un N... de Angulo, un Francisco Gutierrez et un jeune gars du nom de Santa Clara, qui habitèrent la Havana. Ils moururent au pouvoir des Indiens.

Un Garci Caro, qui fut habitant de Mexico et mourut de sa belle mort.

Un jeune gars du nom de Larios. Il habita Mexico

et mourut de sa belle mort, après avoir ete en procès au sujet de ses Indiens.

Un Juan Gomez, qui après avoir habité Guatimala, s'en alla riche en Castille.

Deux frères, du nom de Ximenez, natifs de Linguijuela d'Estremadure. L'un mourut au pouvoir des Indiens, l'autre de sa belle mort.

Deux frères, nommés les Florin, moururent au pouvoir des Indiens.

Francisco Gonzalez de Najera et un sien fils, Pero Gonzalez de Najera, et deux neveux dudit Francisco Gonzalez, dits les Ramirez. Le Francisco Gonzalez mourut aux Peñols de Guatimala et les neveux aux ponts de Mexico.

Un autre bon soldat, nommé Amaya, qui habita Guajaca et mourut de sa belle mort.

Deux frères Carmona, de Xerez, moururent de leur belle mort.

Deux autres frères, natifs de Séville, du nom de Vargas. L'un mourut au pouvoir des Indiens, l'autre de sa belle mort.

Un autre brave soldat nommé Polanco, natif d'Avila. Il fut habitant de Guatimala et mourut de sa belle mort.

Un Hernan Lopez de Avila fut administrateur des biens de défunts et s'en alla riche en Castille.

Juan de Aragon, habitant de Guatimala, mourut de sa belle mort.

Un N... de Cieza, qui jetait bien la barre; mort au pouvoir des Indiens.

Un Santisteban, vieil arbalétrier, vécut à Chiapa et mourut de sa belle mort.

Bartolomé Prado; mort au pouvoir des Indiens.

Bernardino de Coria, père d'un nommé Centeño. Il vécut à Chiapa et mourut de sa belle mort.

Pedro Escudero et Juan Cermeño et un sien frère du même nom, bons soldats. Cortès fit brancher Escudero et Juan Cermeño qui voulaient filer à l'île de Cuba avec un navire, pour bailler avis à Diego Velazquez de l'envoi que nous faisions à Sa Majesté d'ambassadeurs, d'or et d'argent, afin qu'il s'en saisît à leur passage à la Havana. Celui qui décela le complot fut Bernardino de Coria. Ils furent pendus.

Gonzalo de Umbria, pilote, très bon soldat. A celui-là, qui partait comme pilote avec les susdits, Cortès fit couper les orteils. Il alla en Castille se plaindre par devant Sa Majesté et fut fort contraire à Cortès. Et Sa Majesté lui fit octroyer Royale cédule afin qu'on lui baillât à la Nouvelle-Espagne mille pesos d'or de rente annuelle sur des pueblos d'Indiens. Mais il ne revint oncques de Castille, par peur de Cortès.

Rodrigo Rangel, personne prééminente, mais tout perclus de bubes. Il ne guerroya jamais assez pour qu'on en fasse mémoire et mourut de ses douleurs.

Francisco de Orozco. Lui aussi était mal en point de bubes et fort dolent. Il avait été soldat en Italie et fut quelques jours Capitaine à Tepeaca, au cours de la guerre de Mexico. Je ne sais ce qu'il devint ni où il mourut.

Un soldat du nom de Mesa. Il avait été artilleur en Italie et le fut à la Nouvelle-Espagne. Après la prise de Mexico, il se noya dans une rivière.

Un autre très valeureux soldat du nom de N... Arbolanche, natif de Castille la Vieille, mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre soldat, Luis Velazquez, né à Arevalo et mort aux Higueras lorsque nous y allâmes avec Cortès.

Martin Garcia, Valencien, bon soldat, mort aux Higueras.

Un autre bon soldat nommé Alonso de Barrientos. C'est lui qui se réfugia de Tuztepeque chez les Indiens de Chinanta, lors de la révolte de Mexico. A ce massacre de Tuztepeque, soixante-six soldats et cinq femmes de Castille, des gens de Narvaez et des nôtres, furent occis par les Mexicains en garnison dans cette province.

Un Almodovar le Vieux et son fils Alvaro de Almodovar, avec deux neveux du même nom. L'un des neveux mourut au pouvoir des Indiens. Le vieux Alvaro et l'autre neveu moururent de leur belle mort.

Deux frères, les Martinez, de Fregenal, vaillants hommes de leur personne, moururent au pouvoir des Indiens.

Un bon soldat, Juan del Puerto, mort perclus de bubes.

Un autre bon soldat nommé Lagos; mourut au pouvoir des Indiens.

Un Frère de Notre-Dame de la Merci, lequel avait nom Fray Bartolomé de Olmedo et était Théologien, grand chantre et vertueux. Il mourut de sa belle mort.

Un certain Sancho de Avila, natif des Garrobillas. Ce soldat, à ce qu'on disait, avait emporté en Castille, dans des brodequins, six mille pesos d'or qu'il avait recueillis de riches mines, à l'île de Santo-Domingo. A peine arrivé en Castille, il joua, perdit tout, et s'en vint avec nous. Les Indiens l'occirent.

Alonso Hernandez de Palo, homme déjà vieux et deux neveux, dont l'un se dénommait Alonso Hernandez, bon arbalétrier. Quant à l'autre, il ne me souvient pas de son nom. L'Alonso Hernandez mourut au pouvoir des Indiens et les deux autres de leur belle mort.

Un autre bon soldat qui avait nom Alonso de la Mesta, natif de Séville ou de l'Axarafe; mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre bon soldat nommé Rabanal, des montagnes de Burgos; mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre très vaillant homme de sa personne, nommé Pedro de Guzman. Il se maria avec une Valencienne, doña Francisca de Valtierra, s'en alla au Pérou et le bruit courut qu'ils étaient morts gelés lui, sa femme, un cheval, des nègres et d'autres gens.

Un bon arbalétrier, Christoval Diaz, natif du Colmenar de Arenas; mourut de sa belle mort.

Un autre soldat nommé Retamalos. Il fut occis par les Indiens aux batailles de Tabasco.

Un autre brave soldat nommé Ginès Nortes; mourut au Yucatan au pouvoir des Indiens.

Un autre fort dextre et bien gaillard soldat qui avait nom Luis Alonso et taillait à merveille avec l'épée. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Alonso Catalan, bon soldat; mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre soldat dit Juan le Sicilien, qui vécut à Mexico et mourut de sa belle mort.

Un autre bon soldat, Canillas, avait été tambour en Italie et le fut à la Nouvelle-Espagne. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Un certain Hernandez qui fut secrétaire de Cortès, né à Séville et mort au pouvoir des Indiens.

Juan Diaz, qui avait une grande taie sur l'œil, natif de Burgos. Il avait la charge des échanges et achats de victuailles de Cortès. Mourut au pouvoir des Indiens.

Diego de Coria, habita Mexico et mourut de sa belle mort.

Un brave garçon nommé Juan Nuñez de Mercado, natif de Cuellar, d'autres disaient de Madrigal. Ce soldat devint aveugle. Il vit aujourd'hui à la Puebla.

Un autre bon soldat et le plus riche de tous ceux de nous qui passèrent avec Cortès, nommé Juan Sedeño et natif de Arevalo. Il avait un navire à lui, une jument, un nègre, du porc salé, et force pain de cassave. Il mourut de sa belle mort et fut prééminente personne.

Un N... de Balnor qui habitait la Trinidad. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Un certain Zaragoza, déjà vieux, père de Zaragoza le tabellion de Mexico. Mourut de sa belle mort.

Un bon soldat, Diego Martin de Ayamonte. Mourut de sa belle mort.

Un autre soldat nommé Cardenas. Il prétendait descendre du Grand Commandeur don N... de Cardenas. Mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre du même nom de Cardenas, homme de mer, pilote, natif de Triana. C'est lui qui dit qu'il n'avait oncques vu de pays où il y eût deux rois comme en la Nouvelle-Espagne, car le Quint Royal prélevé, Cortès levait son Quint, comme un Roi. A force de songer là-dessus, il en tomba malade et alla en Castille où il en fit relation à Sa Majesté, ainsi que d'autres griefs, et fut fort contraire à Cortès. Et Sa Majesté lui octroya Sa Royale cédule à fin qu'il lui fût baillé des Indiens rentant mille pesos. A peine, ainsi pourvu, était-il de retour à Mexico, qu'il trépassa.

Un autre très brave soldat, nommé Arguello, natif de Leon. Mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre, Diego Hernandez, natif de Salces de los Gallegos, qui aida à scier le bois des brigantins, devint aveugle et mourut de sa belle mort.

Un autre, fort et courageux à merveille, nommé N... Vazquez. Mourut au pouvoir des Indiens.

Un arbalétrier du nom d'Arroyuelo, on le disait natif d'Olmedo. Mourut au pouvoir des Indiens.

Un certain Pizarro, qui fut Capitaine en quelques expéditions. Cortès disait qu'il était son parent. En ce temps on ne parlait point des Pizarro et le Pérou

n'était pas découvert. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Alvaro Lopez qui habita la Puebla et mourut de sa belle mort.

Un autre soldat du nom de Yañez, né à Cordoue. Ce soldat alla avec nous aux Higueras et, durant le voyage, sa femme prit un autre mari. Au retour, il ne la voulut point reprendre. Il mourut de sa belle mort.

Un bon soldat, bien leste piéton, nommé Magallanes, Portugais. Mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre Portugais, orfèvre, mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre Portugais, déjà vieillard, nommé Martin de Alpedrino. Mourut de sa belle mort.

Un autre Portugais, Juan Alvarez Rubazo, mourut de sa belle mort.

Un autre très vaillant Portugais, nommé Gonzalo Sunchez, mourut de sa belle mort.

Un autre Portugais qui fut habitant de la Puebla et avait nom Gonzalo Rodriguez, personne prééminente. Mourut de sa belle mort.

Deux autres Portugais, habitants de la Puebla, dits les Villanueva, de haute taille. Je ne sais ce qu'ils sont devenus ni où ils moururent.

Trois soldats du nom d'Avila. L'un, Gaspar de Avila, fut gendre de Hortigosa le Tabellion et mourut de sa belle mort. Un autre qui était toujours avec le Capitaine Andrès de Tapia, mourut au pouvoir des Indiens. Quant à l'autre, il ne me souvient plus où il alla vivre.

Deux frères, hommes d'âge, nommes les Vandada. On disait qu'ils étaient du terroir d'Avila. Moururent au pouvoir des Indiens.

Trois autres soldats du nom d'Espinosa. L'un était Biscayen et mourut au pouvoir des Indiens. On appelait l'autre Espinosa de la Bénédiction, parcequ'il disait à tout propos : avec la bonne bénédiction! Excellente façon de parler, aussi mourut-il de sa belle mort. Le tiers était natif d'Espinosa de los Monteros et mourut au pouvoir des Indiens.

Pedro Peron, de Tolède. Mourut de sa belle mort.

Un autre bon soldat qui se nommait Villasinda, natif de Portillo. Il se fit moine Franciscain et mourut de sa belle mort.

Deux braves soldats du nom de San Juan. Nous en appelions un San Juan Haut-Ton, parcequ'il était présomptueux. Il mourut au pouvoir des Indiens. L'autre se nommait San Juan de Vichila, était Galicien et mourut de sa belle mort.

Un autre bon soldat qui avait nom Izquierdo, natif de Castromocho. Il habita la ville de San Miguel, dépendante de Guatimala, et mourut de sa belle mort.

Un Aparicio Martin qui se maria avec une nommée la Medina, native de Medina de Rio Seco. Il vécut à San Miguel et mourut de sa belle mort.

Un bon soldat nommé Caceres, né à Truxillo. Mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre bon soldat, Alonso de Herrera, natif de Xerez. Celui-là fut Capitaine chez les Zapotèques et, pour rivalités de commandement, tailla un autre

Capitaine nommé Figuero. Craignant que le Trésorier Alonso de Estrada qui alors était Gouverneur ne le fît empoigner, il s'en alla au Marañon et, là-bas, mourut au pouvoir des Indiens. Quant au Figuero, il se noya dedans la mer en allant en Castille.

Un jeune gars nommé Maldonado. Il fut malade de bubes et je ne sais s'il en mourut. Bien entendu qu'il ne s'agit pas de Maldonado de la Vera-Cruz, mari de doña Maria del Rincon.

Un autre soldat du nom de Morales, déjà vieux et qui boitait d'une jambe. On disait qu'il avait été soldat du Commandeur Solis. Il fut Alcalde Ordinaire à la Villa-Rica et rendait droitement la justice.

Un autre soldat, Escalona dit le Jeune. Mourut au pouvoir des Indiens.

Trois soldats, tous trois habitants de la Villa-Rica qui n'allèrent oncques en guerre, ni à aucune des expéditions de la Nouvelle-Espagne. L'un se nommait Arevalo, l'autre Juan Leon et le dernier Madrigal. Ils moururent naturellement de leur belle mort.

Un autre soldat du nom de Lencero. C'est à lui qu'appartint l'hôtellerie dite aujourd'hui la Venta de Lencero, entre la Vera-Cruz et la Puebla. Ce fut un bon soldat. Il se fit moine de la Merci.

Un Alonso Duran, assez vieux, n'y voyait pas bien et était aide-sacristain. Il se fit moine de la Merci.

Un autre soldat nommé Navarro, qui fréquentait chez le Capitaine Sandoval. Depuis, il se maria à la Vera-Cruz et mourut de sa belle mort.

Un bon soldat, Alonso de Talavera, autre com-

mensal dudit Capitaine. Mourut au pouvoir des Indiens.

Deux Indiens, l'un nommé Juan de Manzanilla et l'autre Pedro Manzanilla. Le Pedro mourut au pouvoir des Indiens. Juan habita la Puebla et mourut de sa belle mort.

Un soldat nommé Benito Bejel. Il avait été tambour d'armée en Italie et le fut aussi à la Nouvèlle-Espagne. Mourut de sa belle mort.

Alonso Romero, habitant de la Vera-Cruz, personne riche et prééminente. Mourut de sa belle mort.

Un soldat dit Sindos de Portillo. Il avait de fort bons Indiens et était riche et, après avoir laissé ses Indiens, vendu et distribué ses biens aux pauvres, il se fit moine de la Merci et vécut saintement.

Un autre brave soldat, Quintero, de Moguer, avait de bons Indiens et était riche. Il donna tout pour l'amour de Dieu, se fit moine Franciscain et fut bon Religieux.

Un autre brave soldat, Alonso de Aguilar à qui appartint la Venta dite aujourd'hui d'Aguilar, entre la Vera-Cruz et la Puebla, fut personne riche; pourvu d'un beau repartimiento d'Indiens, il vendit et donna tout pour l'amour de Dieu et s'étant fait moine Dominicain, fut un excellent Religieux.

Un autre du nom de Burguillos, bien garni d'Indiens et de deniers, laissa tout pour se faire Franciscain. Ce Burguillos sortit depuis de l'ordre.

Un autre brave soldat nommé Escalante, galant et gaillard cavalier, se fit moine Franciscain, puis quitta

le monastère et recommença à triompher et, au bout d'un mois, reprit l'habit et fut bon Religieux.

Un autre soldat, Gaspar Diaz, natif de Castille la Vieille, riche tant par ses Indiens que son négoce, donna tout pour Dieu et s'en alla aux pinèdes de Guaxocingo, en lieu très solitaire, y bâtit un ermitage et s'y fit ermite, y menant si sainte vie, de tant de jeûnes et disciplines, qu'il devint fort maigre et décharné. On disait qu'il dormait à terre sur un peu de paille. Ce qu'ayant su, l'évêque don Fray Juan de Zumarraga lui enjoignit de ne point démener si âpre vie. Et l'ermite Gaspar Diaz gagna si bon renom que d'autres se mirent en sa compagnie et, tous, ils vécurent pieusement. Au bout de quatre années de ce séjour, il plut à Dieu le faire entrer en sa sainte gloire.

Un autre soldat nommé Ribadeo, Galicien, auquel avions baillé le sobriquet de Biberon pourcequ'il était grand buveur de vin. Il mourut au pouvoir des Indiens, à l'affaire d'Almeria.

Un autre soldat, que nous appelions le Galleguillo parcequ'il était petit de corps. Mourut au pouvoir des Indiens.

Un vaillant soldat nommé Lerma. Il fut un de ceux qui aidèrent à sauver Cortès, ainsi que je l'ai narré à son chapitre. Puis, comme un désespéré, il s'enfuit chez les Indiens, par peur de ce même Cortès auquel il avait aidé à sauver la vie et qui s'était fâché contre lui à raison de choses que, pour son honneur, je ne déclare point ici. Oncques plus nous ne sûmes de lui, vif ou mort, d'où nous conjecturâmes mal.

Un autre bon soldat, du nom de Pinedo, qui avait été domestique de Diego Velazquez, Gouverneur de Cuba. A l'arrivée de Narvaez, il était parti de Mexico pour rejoindre ce Capitaine, et les Indiens le massacrèrent en chemin. On soupçonna que ce fut d'ordre de Cortès.

Un autre soldat et bon arbalétrier, nommé Pedro Lopez. Mourut de sa belle mort.

Un autre Pedro Lopez, pareillement arbalétrier, qui alla avec Alonso de Avila a l'Ile Espagnole où il resta.

Trois forgerons, Juan Garcia, Hernan Martin qui se maria avec la Bermuda, de son vrai nom Catalina Marquez, et un troisième dont j'ai oublié le nom. L'un mourut au pouvoir des Indiens, les deux autres de leur belle mort.

Un soldat, Alvaro Gallego, habitant de Mexico, beau-frère des Zamora, mourut de sa belle mort.

Un autre soldat, déjà vieil homme, nommé Paredes, père d'un Paredes qui est présentement au Yucatan. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre soldat qu'on appelait Gonzalo Mexia Rase-poil, pour ce qu'il disait lui-même qu'il était petit-fils d'un Mexia qui, du temps du roi don Juan, détroussait de compagnie avec un certain Centeno. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Pedro de Tapia, mourut perclus après la prise de Mexico.

Quelques pilotes dont s'ensuivent les noms : Anton de Alaminos et un sien fils du même prénom, natifs

de Palos; un Camacho, de Triana; un Juan Alvarez, dit le petit Manchot, de Huelva; un Sopuerta, du Comté, déjà vieux; un Cardenas, c'est celui qui fut malade de creuse songerie, de ce qu'on prélevait sur l'or deux Quints, dont un pour Cortès; un Gonzalo de Umbria et un nommé Galdin. Il y avait encore d'autres pilotes, mais il ne me souvient plus de leurs noms. Le Sopuerta fut le seul que je vis rester comme habitant à Mexico. Tous les autres s'en allèrent à Cuba, à la Jamaïque et autres îles et en Castille gagner leurs pilotages, par peur de Cortès qui était mal avec eux, parce qu'ils avaient baillé avis à Francisco de Garay des terres dont il avait sollicité l'octroi de Sa Majesté. Il y eut même quatre pilotes qui s'allèrent plaindre de Cortès par devant Sa Majesté. Ce furent les Alaminos, Cardenas et Gonzalo de Umbria. Et Sa Majesté leur bailla à chacun cédule Royale de mille pesos de rente en la Nouvelle-Espagne. Seul, le Cardenas y revint, les autres ne s'y aventurèrent oncques.

Un autre soldat appelé Lucas le Génois, qui était aussi pilote. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre Génois, Lorenzo, fut habitant de Guajaca, mari d'une vieille Portugaise et mourut de sa belle mort.

Un nommé Enrique, natif du terroir de Palencia. Ce soldat mourut étouffé par la fatigue et le poids et la chaleur des armes.

Un autre soldat, Christoval de Jaen, était charpentier et mourut au pouvoir des Indiens.

Un Ochoa, Biscayen, homme riche et prééminent, vécut à Guajaca et mourut de sa belle mort.

Un bien gaillard soldat du nom de Zamudio. Il dut s'en aller de Mexico pour avoir été trop prompt de l'épée. En Castille, il fut Capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes et mourut à Locastil avec maints autres gentilshommes Espagnols.

Un autre soldat dit Cervantes le Fou. Il était bouffon et truand. Mourut au pouvoir des Indiens.

Un nommé Plazuela. Tué par les Indiens.

Un bon soldat, Alonso Perez Maite, qui vint marié avec une fort belle Indienne du Bayamo et mourut au pouvoir des Indiens.

Martin Vazquez, natif d'Olmedo, homme riche et prééminent, habita Mexico et mourut de sa belle mort.

Sebastian Rodriguez, bon arbalétrier. Après la prise de Mexico, fut trompette et mourut de sa belle mort.

Un autre arbalétrier, compagnon du Sébastian Rodriguez, nommé Peñalosa. Mourut de sa belle mort.

Un soldat du nom d'Alvaro, homme de mer, natif de Palos. On disait qu'il avait eu d'Indiennes du pays trente fils en trois ans. Il fut tué par les Indiens aux Higueras.

Un autre soldat appelé Juan Perez Malinche, que j'ouïs depuis nommer Artiaga, fut habitant de la Puebla, homme riche, et mourut de sa belle mort.

Un bon soldat, Pedro Gonzalez Sabiote, mourut de sa belle mort.

Un autre bon soldat nommé Geronimo de Aguilar. Je mets ledit Aguilar sur cette liste, parce que c'est

Un Astorga, homme d'âge, habita Guajaca et mourut de sa belle mort.

Deux frères Tostado. L'un mourut au pouvoir des Indiens, l'autre de sa belle mort.

Un autre bon soldat, Baldovinos de son nom, mourut au pouvoir des Indiens.

Je veux pareillement coucher ici Guillen de la Loa, Andrès Nuñez, maître Pedro de la Harpe et trois autres soldats que nous prîmes d'un des navires de Garay, ainsi que je l'ai narré, et je les mets ici avec ceux de Cortès, pour être tous du même temps. Le Guillen de la Loa mourut d'un coup de canon, les autres, soit de leur belle mort, soit au pouvoir des Indiens.

Un Porras, très rousseau de poil et grand chanteur, mort au pouvoir des Indiens.

Un Ortiz, grand râcleur de guiterne et maître à danser. En sa compagnie vint un nommé Bartolomé Garcia. Cet Ortiz, qui avait été mineur en l'île de Cuba et ledit Bartolomé Garcia embarquèrent le meilleur cheval de tous ceux qui passèrent avec nous, lequel leur fut pris ou payé par Cortes. Ces deux compagnons moururent au pouvoir des Indiens.

Un autre brave soldat, du nom de Serrano, bon arbalétrier, mourut au pouvoir des Indiens.

Un vieil homme, nommé Pedro Valencia, natif d'un endroit proche Plasencia, mourut de sa belle mort.

Un autre soldat, nommé Quintero, maître de navire, tué par les Indiens.

Un Alonso Rodriguez qui laissa de bonnes mines

dans l'île de Cuba. Il était riche. Il fut pris par les Indiens à l'attaque des Peñols dits du Marquis, qu'on prétend aujourd'hui qu'emporta Cortès. Il y mourut aussi un autre brave, Gaspar Sanchez, neveu du Trésorier de Cuba, avec six autres soldats de ceux de Narvaez.

Un Pedro de Palma, premier mari qu'eut Elvira Lopez la Longue. Il mourut pendu, lui et un autre soldat nommé Trebejo, natif de Fuenteguinaldo. Gil Gonzalez de Avila ou Francisco de las Casas les fit pendre conjointement avec un clerc de tonsure, comme séditieux et mutineurs d'armées, lorsqu'ils revenaient de Naco vers la Nouvelle-Espagne, après la décollation de Christoval de Oli, ainsi que je l'ai narré en son lieu. Ces soldats et ce clerc étaient de ceux qui avaient suivi Christoval de Oli, bien qu'ils fussent d'anciens compagnons de Cortès. En revenant des Higueras en compagnie de Luis Marin, on me fit voir le gros arbre où ils furent branchés.

Et reprenant notre compte, il passa encore : un Fray Juan de las Varillas, de l'Ordre de la Merci, bon Théologien et vertueux, lequel mourut de sa belle mort.

Un Andrès de Mola, Levantin, mort au pouvoir des Indiens.

Un bon soldat, du nom d'Alberza, natif de Villanueva de la Serena, mort au pouvoir des Indiens.

Plusieurs autres fort bons soldats, de leur métier hommes de mer, tels que pilotes, maîtres et contremaîtres, les plus jeunes de ceux qui montaient les

navires que nous fîmes échouer. Plusieurs d'entre eux furent de brave courage aux guerres et batailles. Mais comme il ne me souvient de tous, je ne mets ici leurs noms.

D'autres soldats, hommes de mer, Peñates et Pinzons, les uns de Gibraleon, les autres de Palos. Quelques-uns d'entre eux moururent au pouvoir des Indiens, d'autres allèrent en Castille se plaindre de Cortès.

Et moi pareillement, je me veux coucher sur cette liste, ici, le dernier de tous. Aussi bien suis-je venu découvrir deux fois avant Cortès et la tierce avec lui, ainsi que je l'ai narré à son chapitre. Et je rends grâces et merveilleuses louanges à Dieu Notre Seigneur et à Notre Dame la Vierge Sainte Marie sa benoîte Mère de ce qu'ils m'ont gardé d'être sacrifié, comme en ces temps le furent la plupart de mes susdits compagnons, afin que se découvrent aujourd'hui très clairement nos héroïques actions et quels furent les valeureux Capitaines et braves soldats qui conquirent ces parties du Nouveau Monde et que l'honneur et le los de notre vaillance ne soient point rapportés à un seul Capitaine.

CHAPITRE CCVI

De la stature, corporance et âge de quelques valeureux Capitaines et braves soldats qui accompagnèrent Cortès lorsque nous vînmes conquérir la Nouvelle-Espagne.

Du Marquis don Hernando Cortès, j'ai déjà, à son chapitre, au temps de son décès à Castilleja de la Cuesta, dit l'âge, la corporance, la personne et l'humeur et autres parties que ceux qui les voudront connaître trouveront écrites en cette relation. J'ai dit aussi, dans le chapitre qui traite du Capitaine Christoval de Oli, lors de son depart avec l'Armada pour les Higueras, l'âge qu'il avait, son naturel et sa figure; on les y trouvera.

Je veux maintenant déduire l'âge, la corporance et brave semblant de don Pedro de Alvarado. Il fut Commandeur de Santiago, Adelantado et Gouverneur de Guatimala, Honduras et Chiapa. Il pouvait avoir trente-quatre ans quand il passa à la Nouvelle-Espagne. Bien corporé et proportionné, il avait le visage gai, la mine ouverte et le regard amoureux. Et parce qu'il était si plaisant à voir, les Indiens Mexicains le dénommèrent Tonatio, ce qui veut dire le Soleil. Il était fort agile et triomphant cavalier et, par-dessus tout, libéral et de courtoise conversation. Quant au vêtir, il s'habillait gorgiasement de riches

étoffes, portait au col une chaînette d'or avec son affiquet (il ne me souvient plus quelle en était la devise) et au doigt un anneau de diamant. Et comme j'ai dit où il mourut et autres particularités de sa personne, je ne veux pas ici en mettre plus long.

L'Adelantado Francisco de Montejo fut de moyenne taille, de visage allègre, prompt au déduit et bon cavalier. Il était, lorsqu'il vint deça, d'environ trente-cinq ans d'âge, plus duit aux affaires qu'à la guerre, libéral et dépensant plus qu'il n'avait de rente. Il fut Adelantado et Gouverneur de Yucatan et mourut en Castille.

Le Capitaine Gonzalo de Sandoval fut très intrépide. Il était dans ses vingt-deux ans quand il passa avec nous. Il fut Alguazil Mayor et, onze mois environ, conjointement avec le Trésorier Alonso de Estrada, Gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Il était de taille très bien prise et de raisonnable corps, membru, haut et large de poitrine et d'épaules avec les jambes un peu arquéees, le visage assez fort, la barbe et les cheveux crespelés, tirant sur le châtain. Il n'avait pas la voix très claire mais plutôt épouvantable et zézayait quelque peu. Il n'était de grand savoir ès lettres, mais tout bonnement, à la franche, ni convoiteux d'or, ains tant seulement de faire son métier de gentil et preux Capitaine. Aux guerres de la Nouvelle-Espagne, il faisait état d'avoir l'œil aux soldats qui lui semblaient bien besogner et toujours les aidait et favorisait. Il n'était pas homme à se vêtir de riches habits, mais tout uniment, en bon soldat. Il eut le meilleur cheval,

de plus vite carrière, à double volte, si bien qu'on disait n'en avoir pas vu de meilleur en Castille, ni dans ce pays. Il était bai brun avec une étoile au front, balzan du pied gauche et avait nom Motilla. Et quand, au jour d'aujourd'hui, il y a débat au sujet de bons chevaux, on accoutume dire : Il est en bonté aussi bon que Motilla. Je laisserai le propos du cheval et dirai de ce valeureux Capitaine qu'il alla de vie à trépas en la ville de Palos quand il vint en Castille baiser les pieds de Sa Majesté avec don Hernando Cortès. C'est dudit Gonzalo de Sandoval que le Marquis Cortès dit à Sa Majesté que de tous les braves et hardis soldats qu'il eut en sa compagnie, il fut si preux Capitaine, qu'on le pouvait nombrer parmi les plus vaillants qu'il y eût au monde et qu'il pouvait être Colonel de bien des armées, tant pour le discours que pour l'action. Il était natif de Medellin et hidalgo. Son père fut Châtelain d'une forteresse.

Passons à un autre gentil Capitaine, Juan Velazquez de Leon, natif de Castille la Vieille. D'environ vingt-six ans d'âge quand il passa ici, il était bellement corporé, droit, membru, de bonne épaule et poitrine, en tout bien proportionné et aligné, le visage robuste, la barbe frisée et rougeoyante, la voix terrible et grosse et un peu bègue. Il fut de brave courage et de bonne conversation, et les biens qu'il pouvait avoir les partageait avec ses compagnons. On dit que, dans l'Ile Espagnole, il avait tué en duel un Cavalier de l'endroit, personne principale et homme riche, du nom de Basaltas. Après l'avoir navré, il s'ensauva et la

Justice de cette Ile ne le put avoir, non plus que la Royale Audience, afin d'en faire le châtiment. On avait beau le vouloir empoigner, il défendait sa personne contre les Alguazils. Enfin, il passa à l'île de Cuba et de Cuba a la Nouvelle-Espagne. Gaillard chevaucheur et vaillant mâle à pied aussi bien qu'à cheval, il mourut aux ponts de Mexico, lors de notre fuite.

Diego de Ordas, natif du terroir de Campos, avait une quarantaine d'années quand il passa. Il fut, n'étant pas homme de cheval, Capitaine de soldats d'épée et rondache. Très intrépide et de bon conseil, il était de belle taille, membru, de visage très robuste, avec la barbe assez noire et rare. Quant au parler, il ne pouvait bien prononcer certains mots et bredouillait quelque peu. Il était franc de la main et de bonne hantise. Il fut Commandeur de Santiago et mourut au Marañon, Capitaine ou Gouverneur, ce que je ne sais au juste.

Le Capitaine Luis Marin fut bien corporé, membru et brave. Cagneux, la barbe blondoyante, le visage long et agréable, malgré qu'il fût marqué comme de la petite vérole. Il avait à peu près trente ans quand il passa. Né à San Lucar, il zézayait un peu, en bon Sévillan. Il fut gaillard cavalier et de bonne conversation et mourut au Mechoacan.

Le Capitaine Pedro de Ircio était de moyenne taille, court sur pattes et de joyeuse mine, bavard à l'exces, il ferait ceci, il lui adviendrait cela, et toujours dégoisant des histoires de don Pedro Giron et du comte de Ureña. C'était un brave en dedans, aussi

l'appelions-nous Agrajes sans œuvres. Et sans avoir rien fait qui soit digne d'être conté, il mourut à Mexico.

Le premier Contador de Sa Majesté élu par Cortès jusques à tant que le Roi Notre Seigneur en ordonnât autrement, Alonso de Avila, était dispos de corps, de visage allègre, de parole expressive, très claire et bien arraisonnée, et des plus courageux. Il pouvait avoir trente-trois ans quand il passa. Il avait encore cette autre belle partie d'être libéral avec ses compagnons, mais il était si superbe, ami de commander et de ne l'être point, envieux, orgueilleux et brouillon que Cortès ne le pouvait souffrir. C'est pourquoi il le dépêcha en Castille comme Procurateur, conjointement avec un certain Antonio de Quiñones, natif de Zamora, et par eux envoya la garde-robe et le trésor de Montezuma et de Guatemuz. Les Français les détroussèrent et prirent l'Avila, Quiñones ayant éte occis à l'île de la Tercère. Au bout de deux ans, Alonso de Avila revint à la Nouvelle-Espagne. Il mourut au Yucatan ou à Mexico. Il était oncle de ces Cavaliers, fils de Gil Gonzalez de Benavides, lesquels eurent le chef tranché à Mexico, ce que j'ai déjà narré et déclaré en mon histoire.

Andrès de Monjaraz fut Capitaine durant la guerre de Mexico. Il était de raisonnable stature, le visage gai, la barbe brune et de bonne hantise. Mais il fut toujours travaillé de bubes et c'est pourquoi il ne fit grand'chose qui à honneur montât. Néanmoins, je le mets ici en cette relation, afin que l'on sache qu'il

fut Capitaine. Il avait quelques trente ans lorsqu'il passa. Il mourut de son mal.

Passons à un très intrépide soldat nommé Christoval de Olea, natif du terroir de Medina del Campo. Il était dans son âge de vingt et six ans, lorsqu'il passa, bien corporé, membru, ni trop grand ni petit, large de poitrine et d'épaule, de visage robuste mais plaisant, la barbe et le cheveu crespelés et la voix claire. Ce soldat, en tout ce que nous le voyions faire, était si gaillard et dispos aux armes que nous l'avions en extrême amour et honneur. C'est lui qui, à Suchimilco, sauva de la mort don Hernando Cortès que les escadrons Mexicains, l'ayant rué bas de son cheval le Muletier, avaient empoigné et agrippé pour le mener sacrifier. Et, semblablement, il le délivra derechef sur la petite chaussée de Mexico où la foule des guerriers, après l'avoir blessé a la jambe, l'avaient déja saisi et le menaient tout vif au sacrifice. Et là furent pris vivants soixante et deux soldats. Et le brave Olea, encore que lourdement blessé, fit telles appertises d'armes, qu'il occit, à belles estocades et taillades, tous les Indiens qui entraînaient Cortès, le leur fit lâcher et par ainsi lui sauva la vie. Mais lui y resta.

Je veux dire un mot de deux soldats nommés Gonzalo Dominguez et Lares. Je maintiens qu'ils furent si courageux que nous les tenions en aussi grosse estime que Christoval de Olea. Ils étaient bien bâtis et membrés, de visage gai, bien disants et d'agréable humeur. Et pour ne point user plus de paroles en

leur los, on les peut compter parmi les plus vaillants soldats qu'il y ait eu en Castille. Ils moururent aux batailles d'Obtumba, du moins Lares, car le Dominguez fut tué à Guantepeque par un cheval sous lequel il demeura pris.

Venons à un autre gentil Capitaine et gaillard soldat, j'ai dit Andrès de Tapia. Il avait environ vingt-quatre ans quand il passa avec nous, le visage de couleur quelque peu cendreuse et pas très gai, peu de barbe, le corps bien dispos. Certes il fut bon Capitaine, tant à pied qu'à cheval, et mourut de sa belle mort.

S'il me fallait décrire tous les traits et corporance de nous tous, Capitaines et soldats, qui passâmes avec Cortès, le déduit en serait si très prolixe que merveilles, car au regard de la bravoure et valeur, nous étions tous dignes d'être inscrits en lettres d'or. Et je ne couche sur ce papier maints autres valeureux Capitaines de ceux de Narvaez, attendu que mon dessein, lorsque j'entrepris cette relation, ne fut autre que d'écrire nos héroïques actions et prouesses à nous qui passâmes avec Cortès. Seul je veux mettre ici le Capitaine Pamphilo de Narvaez, lequel, depuis l'île de Cuba, vint à l'encontre de Cortès avec mille et trois cents soldats, sans compter les hommes de mer, et nous, au nombre de deux cent soixante et six, les défîmes ainsi qu'on le verra en ma relation et comment et quand et de quelle manière lui advint cet inconvénient. Et, reprenant mon propos, le Narvaez paraissait être d'environ qua-

rante-deux ans d'âge, la taille haute, et de membres vigoureux. Il avait le visage allongé, la barbe blonde, une agréable prestance, le parler et la voix très spacieux et résonnant comme sous une voûte. Il était dextre chevaucheur. On le disait brave. Natif de Valladolid ou de Tudela de Duero, il était marié avec une dame nommée Maria de Valenzuela. Il fut, dans l'île de Cuba, Capitaine et homme riche et avaricieux, à ce qu'on disait. Quand nous le déconfîmes, on lui creva un œil. Il parlait raisonnablement bien. Étant allé devers Sa Majesté en Castille se plaindre de Cortès et de nous, Sa Majesté lui octroya le Gouvernement de certaine terre du côté de la Floride où il se perdit et gaspilla tout son avoir.

Des gentilshommes curieux, après avoir vu et lu le susdit memoire de tous les Capitaines et soldats qui, de l'île de Cuba, passèrent à la Nouvelle-Espagne avec l'adventureux et triomphant don Hernando Cortès, Marquis del Valle, où je mets par écrit leurs proportions tant de corps que de visage, leurs âges, leur naturelle humeur, le lieu où ils moururent et de quel endroit ils étaient, m'ont dit qu'ils s'émerveillaient de ce que, au bout de tant d'années, je n'en avais rien oublié et gardé si claire remembrance d'eux. A cela je réponds et dis que ce n'est point singulier qu'il me souvienne aujourd'hui de leurs noms, car nous n'étions que cinq cent cinquante compagnons de constante hantise, tant aux marches qu'aux veillées ou batailles et rencontres de guerre, toujours devisant de ceux de nous tués à l'ennemi ou menés au

sacrifice. Et nous communiquions les uns avec les autres, surtout au sortir des très sanglantes et douteuses batailles et faisions le décompte de ceux qui y étaient demeurés morts, et c'est pourquoi je les puis coucher ici. Il n'y a vraiment pas de quoi s'émerveiller, car il y eut, aux temps passés, de valeureux Capitaines qui, au cours de leurs guerres, retenaient les noms de leurs soldats et les connaissaient et les dénommaient et, mêmement, savaient de quelles provinces et terroirs ils étaient et, pour lors, chaque armée montait ordinairement à quelques trente mille hommes. A ce que disent les histoires qui en ont écrit, Mithridate, roi de Pont, fut un de ceux qui connaissaient leurs armées, tout comme le Roi des Épirotes qui d'un autre nom se nommait Alexandre. On dit aussi que Annibal, fort excellent Capitaine de Carthage, connaissait tous ses gens d'armes et, de nos jours, le passe-preux et Grand Capitaine Gonzalo Hernandez de Cordova connaissait quasi tous les soldats de ses compagnies et ainsi ont fait maints autres vertueux Capitaines.

Je dis plus, que les ayant présents à l'esprit, aux sens et à la mémoire comme je les ai, si je savais peindre et sculpter leurs corps, figures, tailles, gestes, visages et traits à la façon de ce grand peintre le très célèbre Apelles et de ceux de notre temps, Berruguete et Michel Ange ou du fameux Burgalès qu'on dit être un autre Apelles, je ferais au naturel la portraiture de tous ceux que j'ai nommés et, mêmement, en quelle guise chacun entrait en bataille et faisait

montre de son courage. Grâces à Dieu et à sa benoîte Mère Notre Dame qui m'a gardé d'être sacrifié aux idoles et délivré de maints hasardeux périls, à fin que je dresse aujourd'hui ce monument!

CHAPITRE CCVII

De la ci-jointe déclaration des mérites que nous eûmes, nous les vrais Conquérants, laquelle il sera agréable d'ouïr.

J'AI déjà fait le compte des soldats passés avec Cortès et dit où ils moururent. Mais si l'on veut avoir plus ample notice de nos personnes, je dirai que nous étions pour la plupart hidalgos. Quelques-uns n'étaient pas de si clairs lignages, car il est évident qu'en ce monde tous ne peuvent naître égaux tant de race que de vertus. Mais nous déportant de ce propos de nos antiques noblesses, il est certain que par les actions héroïques et merveilleuses prouesses que nous exécutâmes en guerre, combattant jour et nuit, servant notre Roi et Seigneur et découvrant des terres, jusqu'à gagner la Nouvelle-Espagne, la grande cité de Mexico et maintes provinces, à nos dépens et si loin de Castille, sans assistance aucune, hormis celle de Notre Seigneur Jésus-Christ, seul secours et aide véritable, nous nous fîmes bien autrement illustres que nous n'étions auparavant. Et si

nous examinons les écritures antiques et si le récit qu'elles en font est exact, il y eut jadis maints gentilshommes, tant en Espagne qu'ailleurs, lesquels furent haussés et mis en grand état pour avoir bien besogné dans les guerres du temps ou pour autres services agréables aux Rois qui régnaient en leur saison. J'ai pareillement noté que quelques-uns de ces gentilshommes qui pour lors s'élevèrent à Seigneuries hautes et illustres, ne partaient en guerre et n'entraient en bataille qu'ils n'eussent reçu leurs soldes et salaires. Et ce non obstant, en outre de leur paie, ils furent guerdonnés de villes et châteaux et grosses terres, à perpétuité, avec privilèges et franchises, que détiennent leurs descendants. D'avantage, quand le Roi don Jayme d'Aragon conquit et gagna sur les Mores la plupart de ses Royaumes, il les répartit entre les gentilshommes et soldats qui prirent part à la conquête et, de ce temps, datent leurs blasons et leurs rentes. Il en fut tout de même à la prise de Grenade et à Naples, sous le Grand Capitaine et aussi sous le prince d'Orange. A Naples, terres et seigneuries furent baillées à ceux qui avaient guerroyé et bataillé. Et nous, sans que Sa Majesté en sût rien, nous lui conquîmes cette Nouvelle-Espagne.

J'ai remémoré ceci pour donner à connaître les nombreux, bons, notables et loyaux services que nous fîmes à Dieu et au Roi et à toute la Chrétienté. Que l'on pèse avec même balance et mesure chaque chose à son poids et l'on trouvera que nous

Alvarado, au Perou ; pour ce qui est de Gonzalo, il ne me souvient pas si ce fut à Guaxaca ou à Mexico, et Juan mourut en allant à Cuba faire le recouvrement des biens qu'il avait laisses en cette île. Quant à ses fils, l'aine, don Pedro, alla en Castille en compagnie d'un sien oncle nomme Juan de Alvarado le Jeune qui fut habitant de Guatimala. Il allait baiser les pieds de l'Empereur notre seigneur et Lui remémorer les services de son père, et jamais plus on n'en eut de nouvelle. On crut qu'ils perirent en mer ou furent captures par les Mores. Le cadet, don Diego, se voyant oublie, s'en retourna au Pérou et y fut tué dans une bataille. Quant à la femme de l'Adelantado, doña Beatriz, j'ai deja dit deux fois comment la tourmente l'emporta de ce monde, elle et d'autres dames qui etaient en sa compagnie. Que maintenant les curieux lecteurs meditent là-dessus et ils verront que l'Adelantado mourut seul, sans sa chere femme et ses filles aimees, la femme sans son cher mari, les fils, l'un allant en Castille, l'autre dans une bataille au Perou, et les frères en la guise et façon que j'ai dites. Que Notre Seigneur Jesus-Christ les conduise en sa sainte gloire ! Amen.

Tout nouvellement ont ete faits, en cette cité de Guatinala, deux tombeaux jouxte l'autel de la sainte cathédrale. Dans l'un des sepulcres doivent être deposés les os de l'Adelantado don Pedro de Alvarado dès qu'ils auront ete apportes en cette cité du pueblo de Chiribitio où ils sont enterres. L'autre est destiné à ensepulturer (lorsqu'il plaira à Dieu Notre Sei-

gneur les ôter de cette presente [illegible] Francisc
de la Cueva et doña [illegible] sa femme,
fille dudit Adelantado, car [illegible]
rapporte les os de leur pere et [illegible]
fait en la sainte eglise [illegible]

Déportons-nous [illegible]
devint l'Armada. [illegible]
d'Alvarado, le [illegible]
leurs et les [illegible]
lantado vou [illegible]
par la bande [illegible]
ment a un [illegible]
avec ordre [illegible]
Je ne sais pas [illegible]
c'est pourquoi [illegible]
dire aussi que [illegible]
recouvrerent [illegible]
ments, mais que [illegible]

Laissons cette [illegible]

CHAPITRE [illegible]

De ce que fit le Marquis de [illegible] apres son retour en Castille.

SA Majesté etant [illegible] Castille apres [illegible] chaument de Gand [illegible] grande Ar-
mada pour aller contre Alger [illegible] le Marquis del Valle [illegible]

sommes dignes et méritons d'être haut placés et rémunérés tout autant que les dessusdits gentilshommes. Quant à moi, parmi les braves dont, aux feuillets passés, j'ai dressé le mémoire, il y eut maints courageux et vaillants compagnons qui me tenaient en estime de suffisant soldat.

Et, rentrant en la matière, que les curieux lecteurs examinent attentivement cette mienne relation, et ils verront en combien de batailles et fort périlleuses rencontres de guerre je me suis trouvé depuis que je vins à cette découverte. Deux fois, au cœur du combat, je fus empoigné, agrippé et traîné au sacrifice par la foule des Indiens Mexicains. Et Dieu me donna la force, je m'échappai à l'instant même où ils emportaient maints autres de mes compagnons. Je ne compte les autres merveilleux périls et souffrances tant de faim que de soif et infinies fatigues, ordinaire surcroît à ceux qui vont en semblables découvertes ès terres neuves. Toutes choses qu'on trouvera déduites point par point en cette mienne relation.

Mais je n'y veux pas laisser courir davantage la plume et dirai les biens qui se sont ensuivis de nos illustres conquêtes.

CHAPITRE CCVIII

Comment les Indiens de toute la Nouvelle-Espagne étaient coutumiers de maints sacrifices et turpitudes, dont les ayant retirés, nous leur inculquâmes les saints préceptes de bonne doctrine.

Après avoir rendu compte des choses suivant leur teneur, il sied que je dise les biens qu'ont produits, tant pour le service de Dieu que de Sa Majesté, nos illustres conquêtes, d'ailleurs si chèrement achetées par la vie de quasi tous mes compagnons, car nous restons bien peu de vivants et ceux qui sont morts ont été sacrifiés et offerts, cœur et sang, aux idoles Mexicaines Tezcatepuca et Huichilobos.

Je veux commencer ce propos des sacrifices. Toutes les terres et provinces que nous conquîmes étaient couvertes de ces sacrifices et atrocités. Car tant seulement à Mexico et dans quelques peuplades voisines, sur la lagune, suivant le compte que j'en trouve établi par les religieux Franciscains qui, les premiers après Fray Bartolomé de Olmedo, vinrent à la Nouvelle-Espagne, trois ans et demi avant les Dominicains, tres bons Religieux et de sainte doctrine, on tuait, tous les ans, environ deux mille cinq cents personnes petites et grandes. Or, ès autres provinces, les sacrifices devaient être bien plus nombreux avec d'autres très méchantes inventions. Il y en avait de tant de

sortes que je n'en finirais pas de les décrire par le menu; je ne ferai donc ici mention que de ce que j'ai vu ou entendu.

Ils avaient pour coutume de se scarifier le front, les oreilles, la langue et les lèvres, les mamelles, le gras des jambes et des bras. Dans quelques provinces ils étaient circoncis et avaient pour se couper des rasoirs de pierre à feu. Quant à leurs temples ou Cues, ainsi les dénomment-ils entre eux, il y en avait tant que je les voue à la malédiction. Et, à ce qu'il me semble, quasi de la même façon que nous avons en Castille, dans chaque ville, nos saintes églises et paroisses, hermitages et oratoires, ainsi tenaient-ils, en ce pays de la Nouvelle-Espagne, leurs maisons d'idoles pleines de démons et diaboliques figures. Outre lesdits Cues, chaque Indien ou Indienne avait deux autels, l'un jouxte la place où il dormait, l'autre à la porte de sa case, et, dessus, plusieurs coffrets de bois et autres petacas pleins d'idoles petites et grandes, menus cailloux et pierres à feu et de livrets d'un certain papier d'écorces d'arbre qu'ils nomment amatl où sont marqués leurs signes du temps et des choses passées.

En outre, les Indiens, surtout ceux qui vivaient sur les côtes et en Terre Chaude, étaient pour la plupart sodomites et si outrageusement que des petits garçons allaient, en habit de femmes, quêtant leur gain en ce diabolique et abominable métier. Ils se repaissaient de chair humaine comme nous de viande de vache que nous prenons aux boucheries. Ils avaient

dans tous les villages des maisons de bois en manière de cages où ils tenaient à l'engrais maints Indiens, Indiennes et enfants et, lorsqu'ils étaient bien gras, les sacrifiaient et mangeaient, tout comme les prisonniers qu'ils capturaient aux guerres qu'ils se faisaient d'une province ou d'une peuplade à l'autre. Quant aux excès charnels de fils avec mères, frères avec sœurs et oncles avec nièces, beaucoup d'entre eux étaient contaminés de ce déshonnête vice. Ivrognes, certes ils l'étaient et je ne saurais dire toutes les saletés qu'ils faisaient entre eux. Je n'en veux noter ici tant seulement qu'une que nous rencontrâmes en la province de Panuco. A l'aide d'un tuyau, ils s'entonnaient de leur vin par le fondement et s'en emplissaient le ventre de la même façon que nous prenons un clystère, chose aussi orde qu'inouïe! Pour ce qui est des femmes, ils en avaient tant qu'ils voulaient. Bref, ils étaient pourvus de maints autres vices et mauvaisetés.

Et c'est nous, les vrais Conquérants, échappés de tant de guerres, batailles et périls de mort, que Notre Seigneur Jésus-Christ, moyennant sa sainte assistance, choisit pour les retirer de si damnable ordure. Nous les instruisîmes aux bonnes mœurs et leur allions enseignant la sainte doctrine. Il est vrai qu'au bout de deux ans, quasi toute la terre étant pacifiée, policée et morigénée ainsi que je l'ai dit, vinrent à la Nouvelle-Espagne de bons Religieux Franciscains de très vertueux exemple et doctrine, qui furent suivis, trois ou quatre ans après, par d'autres bons

Religieux de Monseigneur Saint Dominique, lesquels ont déraciné tout vice et fait fructifier à merveille la sainte et chrétienne doctrine parmi les naturels. Mais si l'on y veut bien prendre garde, après Dieu, c'est à nous les vrais Conquérants qui découvrîmes et conquîmes ces peuples et, dès le principe, leur ayant ôté les idoles, leur fîmes ouïr la sainte doctrine, c'est à nous qu'en est dû le prix et guerdon, avant toutes personnes, avant même les Religieux, d'autant que nous avions avec nous des Frères de la Merci. Aussi bien, lorsque le commencement est bon, jusques au bout en passant par le mitan, tout est digne de louange, ce qu'il est loisible aux curieux lecteurs de voir par la police, chrétienneté et justice que nous introduisîmes en la Nouvelle-Espagne.

Je laisserai ce sujet et déduirai les autres biens advenus, après Dieu par notre occasion, aux naturels de la Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CCIX

Comment nous inculquâmes de très bonnes et saintes doctrines aux Indiens de la Nouvelle-Espagne, de leur conversion, baptême et retour à notre Sainte Foi, et comment nous leur enseignâmes les métiers usités en Espagne et la tenue et observation de justice.

Les idolâtries et tous méchants vices coutumiers ayant été abolis, Notre Seigneur permit, moyennant sa benoîte assistance et grâce à la bonne fortune et aux saintes et chrétiennes vertus des Très Catholiques l'Empereur don Carlos, de glorieuse mémoire, et son cher et bien aimé fils notre bien fortuné Roi et Seigneur et Roi très invaincu des Espagnes don Felipe, notre maître (à qui Dieu donne longue vie avec accroissement de ses Royaumes, pour que, durant son saint et heureux âge, il en jouisse, lui et ses descendants), que fussent baptisées, tôt après notre conquête, toutes quantes personnes il y avait en la Nouvelle-Espagne, tant hommes que femmes et enfants nés depuis, dont auparavant les âmes s'allaient perdre aux enfers. Aujourd'hui, nombre de bons Religieux de Monsieur Saint François, de Saint Dominique, de Notre-Dame de la Merci et autres Ordres s'en vont prêchant par les peuplades, et si la créature a l'âge

prescrit par notre Sainte Mère l'Église de Rome, la baptisent. D'ailleurs, grâce aux vertueux sermons qu'ils leur font, le saint Évangile est fort bien emplanté aux cœurs des naturels. Ils se confessent chaque an, et ceux d'entre eux qui ont plus de connaissance de notre Sainte Foi communient.

En outre, ils ont leurs églises fort richement ornées d'autels et garnies de tous les accessoires du saint culte divin, tels que croix, chandeliers, porte-cierges, calice, patènes, plats petits et grands et encensoir, le tout d'argent travaillé. Dans les peuplades riches, les chapes, chasubles et frontaux sont communément de velours, damas, satin et taffetas variés de couleurs et broderies, les ornements de croix subtilement ouvrés d'or, de soie et quelquefois de perles, les croix d'enterrement de satin noir où est figurée la face même de la Mort, avec sa hideuse semblance et les os en croix, et le cercueil et sa couverture plus ou moins beaux. Des cloches, ils en ont suivant les besoins et la qualité de l'endroit. Quant aux chantres de chapelle de voix bien concertées, tant ténors que dessus et hautes contres, ils ne font faute. Dans quelques pueblos il y a des orgues et partout des flûtes, hautbois, sacquebutes et doulcines. Pour ce qui est des trompettes hautes et sourdes, il n'y en a certes pas autant en ma terre, qui est Castille la Vieille, que dans cette province de Guatimala. Et vraiment c'est chose à rendre grâces à Dieu et de belle contemplation que de voir les naturels servir une sainte messe, particulièrement quand elle est dite

par les Franciscains ou moines de la Merci chargés de la cure du lieu.

Autre bonne chose que leur ont enseignée les Religieux. Tant hommes que femmes et enfants d'âge à les apprendre, ils savent en leur propre langue toutes les saintes oraisons qu'ils sont tenus de savoir. Ils ont encore d'autres bonnes et chrétiennes coutumes. Quand ils passent auprès d'un saint autel ou d'une croix, ils baissent humblement la tête, s'agenouillent et disent l'oraison du Pater Noster ou l'Ave Maria. C'est nous autres Conquérants qui leur montrâmes à tenir des chandelles de cire allumées devant les saints autels et croix, car auparavant ils ignoraient cet emploi de la cire. Outre ce que j'ai dit, nous leur enseignâmes à garder grande révérence et obéissance à tous Religieux et clercs de tonsure, à les aller recevoir à l'entrée de leur village, la cire allumée, au carillon des cloches et à leur bailler de quoi bien repaître, ce qu'ils font avec les Religieux aussi ponctuellement qu'avec les prêtres.

En plus des susdites bonnes coutumes, ils en ont d'autres excellentes et dévotes. Ainsi, le jour de Corpus Christi, de Notre-Dame et aux autres fêtes solennelles où chez nous on fait des processions, quasi toutes les peuplades voisines de cette cité de Guatimala, sortent processionnellement avec leurs croix, cire allumée, portant à l'épaule sur un brancard l'image de la Sainte ou du Saint, patron du lieu, le plus magnifiquement qu'ils peuvent, et s'en viennent chantant les litanies et autres saintes oraisons et

soufflant dans leurs flûtes et trompettes. Ils en font autant, dans leurs villages, aux fêtes solennelles, et, d'habitude, baillent l'offrande les Dimanches et Pâques et spécialement le jour de la Toussaint.

D'avantage je dirai que la plupart des Indiens naturels de ces pays ont fort bien appris tous les métiers usités parmi nous en Castille. Ils en ont leurs boutiques, officines et ouvriers, et y gagnent leur vie. Les orfèvres d'or et d'argent, tant de marteau que de moule, sont très excellents artisans et, mêmement, lapidaires et peintres. Les graveurs, avec leurs subtiles pointes de fer, font les plus délicats ouvrages, et spécialement des intailles ès pierres d'émeri où ils figurent toutes les scènes de la sainte Passion de notre Rédempteur et Sauveur Jésus-Christ, de tel art que si je ne les avais vues, je ne pourrais croire que ce soit besogne d'Indiens, et que j'imagine en ma judiciaire que les plus renommés peintres, tels que le très antique Apelles et ceux de notre temps, Berruguete et Michel Ange, non plus que cet autre moderne et nouvellement fameux, natif de Burgos, qu'on dit un autre Apelles, tant ses ouvrages sont accomplis, et dont on fait tant de bruit, ne sauraient, avec leurs très subtils pinceaux, executer ces travaux sur émeri ni les reliquaires que font trois Indiens Mexicains, grands maîtres en cet art, lesquels ont nom Andrès de Aquino, Juan de la Cruz et le Crespillo. En outre, quasi tous les fils de Principaux soulaient être Grammairiens et s'y seraient avancés à merveille si on ne le leur eût prohibé au saint Synode

qui fut tenu par le mandement du révérendissime Archevêque de Mexico: néanmoins plusieurs savent lire et écrire et composer des livres de plain-chant. Il y a des hommes de métier qui tissent soie, satin et taffetas et font draps de laine, même de vingt-quatre, et frises, bures, catalognes et couvertures. Ils sont cardeurs, peigneurs et tisserands, besognant suivant la façon de Ségovie et de Cuenca, et d'autres chapeliers et savonniers. A deux métiers tant seulement, verriers et apothicaires, ils n'ont pu mordre, malgré leurs essais. Mais je les tiens pour si bien doués qu'ils les apprendront à coup sûr, car quelques-uns d'eux sont chirurgiens et herboristes et savent jongler et jouer des marionnettes. Ils font aussi de très bonnes violes. Laboureurs, ils le sont de nature et l'étaient avant notre venue à la Nouvelle-Espagne. Aujourd'hui ils élèvent toutes espèces de bétail, dressent les bœufs, labourent la terre, sèment le blé, le cultivent, récoltent et vendent et font du pain et du biscuit. Ils ont complanté leurs terres et héritages de tous arbres fruitiers que nous avons apportés d'Espagne et en vendent le fruit. Ils en ont tant mis que, trouvant que les pêches ne valent rien pour la santé et que les bananiers donnent trop d'ombre, ils en ont coupé et coupent à foison, pour faire place aux cognassiers, pommiers et poiriers qu'ils tiennent en meilleure estime.

Poursuivons, car je veux parler de la justice que nous les avons instruits à observer et maintenir. Chaque année, ils élisent leurs Alcaldes Ordinaires, Regidors,

Greffiers, Alguazils, Procureurs Fiscaux et Économes. Ils ont leurs Hôtels de Ville avec leurs huissiers. Ils s'y assemblent deux fois la semaine, rendent sentences, mandent payer les dettes et, pour quelques délits criminels, fouettent et châtient. Mais, en cas de meurtres ou choses atroces, ils renvoient par devant les Gouverneurs, s'il n'y a point d'Audience Royale. D'après ce que m'ont dit des personnes bien informées, à Tlascala, à Tezcuco, à Cholula, à Guaxocingo, a Tepeaca et en d'autres grandes cités, quand les Indiens tiennent conseil, des massiers à masses dorées, tout comme pour les Vice-Rois de la Nouvelle-Espagne, marchent devant ceux qui font fonction de Gouverneurs et d'Alcaldes. Ils rendent la justice avec autant de finesse et d'autorité que chez nous et se piquent et souhaitent de savoir le plus des lois du Royaume afin de mieux asseoir leurs jugements.

En outre, tous les Caciques ont de beaux chevaux, à riches harnois et selles, et se promènent par les cités, villes et bourgs où ils vont à l'ébat ou dont ils sont natifs, accompagnés de leurs pages Indiens. Dans quelques endroits, ils joûtent aux cannes, courent les taureaux et la bague, surtout à la Fête-Dieu, à la Saint-Jean, à la Saint-Jacques, à la Notre Dame d'Août et le jour de la fête du Saint, patron de l'église du lieu. Et ils ne craignent pas d'attendre le taureau quelque farouche qu'il soit. Plusieurs sont bons cavaliers, surtout ceux d'un pueblo dit Chiapa des Indiens. La plupart des Caciques ont des chevaux

et quelques-uns des troupeaux de juments et de mules qu'ils emploient à porter du bois, du maïs, de la chaux et autres denrées qu'ils vendent sur les marchés. Beaucoup d'entre eux sont muletiers en la même guise et suivant l'us de notre Castille. Bref et pour ne point user de plus de paroles, ils font si très bien que merveilles tout métiers, jusques à des tapisseries de haute lisse.

Je laisserai sans plus ce propos et matière pour deviser de maintes autres grandeurs dont nous avons été cause et qui sont en cette Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CCX

D'autres diverses et profitables suites qu'eurent nos illustres conquêtes et travaux.

On a pu ouïr aux chapitres passés ce que j'ai relaté des biens et profits qui se sont ensuivis de nos illustres prouesses et conquêtes. Je dirai maintenant l'or, argent, pierres précieuses, graine d'écarlate et laines, jusques à salsepareille et cuirs de bœufs, qui, de cette Nouvelle-Espagne, ont été et vont chaque année en Castille devers notre Roi et Seigneur, provenant tant de ses Quints Royaux que de maints autres présents que nous Lui fîmes tenir, après Lui avoir gagné ces terres, sans compter les grosses quantités qu'emportent marchands et

passagers. Certes, depuis que le sage Roi Salomon édifia et fit bâtir le saint temple de Jérusalem avec l'or et l'argent tiré des îles de Tarsis, Ophir et Saba, on n'a point ouï sonner en aucune écriture antique, autant d'or, d'argent et de richesses qu'il en est quotidiennement allé d'ici en Castille. Et je le dis ainsi, encore qu'il soit notoire que bien des millions d'or et d'argent sont venus du Pérou, car dans le temps où nous gagnâmes cette Nouvelle-Espagne, il n'était bruit du Pérou, lequel n'était pas découvert et ne se conquit que dix ans après. Et nous, toujours, dès le principe, ainsi que je l'ai narré, commençâmes d'envoyer à Sa Majesté de très riches présents. A cette cause et pour d'autres que je déduirai, je mets au-dessus la Nouvelle-Espagne; car nous savons bien qu'en toutes conjonctures, au Pérou, Capitaines, Gouverneurs et soldats n'ont eu que guerres civiles, sanglantes révoltes et meurtres sans nombre. Tandis qu'en cette Nouvelle-Espagne, nous nous tenons et tiendrons à jamais poitrine contre terre devant notre Roi et Seigneur, ainsi que nous y sommes obligés, toujours prêts à mettre notre vie et chevance en quelque hasard que ce soit, pour le service de Sa Majesté.

D'avantage, que les curieux Lecteurs considèrent combien il y a dans ce pays de cités, villes et bourgs peuplés d'Espagnols. Il y en a tant, que n'en sachant pas tous les noms, je m'en tairai. Qu'ils prêtent attention aux dix Évêchés, sans compter l'Archevêché de la très insigne cité de Mexico, et aux trois Au-

diences Royales, toutes choses dont je parlerai plus loin, aussi bien des Gouverneurs que des Archevêques et Évêques. Qu'ils regardent les saintes Églises Cathédrales, les Monastères peuplés de Dominicains, Franciscains, Religieux de la Merci et Augustins, le nombre des Hôpitaux et leurs grands pardons et la dévote maison de Notre Dame de Guadalupe qui est à Tepeaquilla, là où était assis le camp de Gonzalo de Sandoval lors de la prise de Mexico; qu'ils songent aux saints miracles qui s'y sont faits et s'y font journellement; et rendons maintes grâces à Dieu et à sa benoîte Mère Notre Dame qui nous prêta faveur et assistance pour gagner de si chrétiennes terres. Qu'ils fassent compte aussi qu'il est à Mexico un Collège Universel où l'on étudie et apprend la Grammaire, Théologie, Rhétorique, Logique, Philosophie et autres arts et sciences, des maîtres-imprimeurs et des formes à imprimer livres, tant en latin qu'en langue vulgaire et qu'on y prend ses degrés de Licencié et de Docteur. J'en pourrais dire maintes autres grandeurs telles que des riches mines d'argent qui ont été découvertes et se découvrent sans cesse et qui font notre Castille prospère, estimée et respectée. Si le bien que j'ai déduit et exposé de nos conquêtes ne suffit pas, je veux que les personnes doctes et lettrées examinent cette mienne relation, du commencement jusques au bout, et elles verront qu'en aucun récit de prouesses humaines, il n'y eut hommes qui oncques aient gagné plus de Royaumes et Seigneuries que nous, les vrais Conquérants, pour notre Roi et

Seigneur. Et parmi les vaillants Conquérants, mes compagnons, j'étais tenu pour brave parmi les braves (et certes il y en avait !) et pour le plus ancien de tous. Oui, je le dis, c'est moi, moi, moi, et je le redis encore, c'est moi qui suis le plus ancien et j'ai servi Sa Majesté en très bon soldat.

Or, je veux proposer un débat sous forme de dialogue. Voici. L'excellente et illustre Renommée qui va sonnant de par le monde les nombreux, bons ét notables services que nous avons faits à Dieu, à Sa Majesté et à toute la Chrétienté, s'écrie merveilleusement et dit que ce serait justice et raison que nous eussions de bonnes et meilleures rentes que d'autres personnes qui n'ont point servi Sa Majesté dans ces conquêtes ni ailleurs. Et, mêmement, Elle demande où sont nos palais et demeures et quels blasons les distinguent, et si nos héroïques gestes et faits d'armes y sont sculptés et remémorés ainsi que pour les gentilshommes d'Espagne dont j'ai parlé au chapitre passé, lesquels ont jadis servi les Rois qui régnaient aux temps anciens; car nos prouesses ne sont moindres que celles qu'ils exécutèrent, ains de très mémorable renom et dignes d'être comptées parmi les plus fameuses qu'il y eut au monde. En outre, l'illustre Renommée s'enquiert des Conquérants échappés aux batailles passées et des morts. Où sont leurs tombeaux et quels blasons y sont gravés ?

A ces questions, on lui peut brièvement répondre : O excellente et illustre Renommée, parmi les bons et vertueux désirée et louée, vous que les méchants

et ceux qui ont tenté d'obscurcir nos héroïques actions ne voudraient voir ni ouïr votre illustre nom, de peur que vous n'exaltiez nos personnes comme il sied, je vous fais assavoir, Madame, que de cinq cent cinquante soldats passés avec Cortès de l'île de Cuba, nous ne sommes plus dans toute la Nouvelle-Espagne, en cette présente année de mil cinq cent soixante et huit où je transcris cette relation, que cinq encore vivants. Quelques-uns sont morts de leur belle mort, mais quasi tous furent occis par les Indiens aux susdites guerres et sacrifiés aux idoles. Leurs tombeaux? — Les ventres des Indiens qui mangèrent leurs jambes, cuisses, bras, pieds et mains, baillant pour sépulture à leurs entrailles les gueules des tigres, serpents et lions qu'ils tenaient par magnificence en des maisons fortes. Tels furent leurs tombeaux et tels leurs blasons! Et, à ce que je me figure, leurs noms devraient être écrits avec des lettres d'or, car ils ont souffert cette très cruelle mort pour servir Dieu et Sa Majesté et porter la lumière à ceux qui étaient dans les ténèbres, et aussi pour avoir des richesses que tous tant que nous sommes nous quêtons en ce monde.

Après que je lui ai ainsi rendu raison, l'illustre Renommée m'interroge sur ceux qui passèrent avec Narvaez et Garay. Je lui réponds que des mille et trois cents hommes, sans compter les mariniers que mena Narvaez, il ne reste que dix ou onze vivants. Tous les autres moururent à la guerre et sacrifiés, et leurs corps, ni plus ni moins que ceux des nôtres, furent

mangés par les Indiens. Quant à ceux qui suivirent Garay de l'île de Jamaïque, en y ajoutant les trois compagnies venues à San Juan de Ullua, devant que Garay passât en personne en son dernier voyage, ils pouvaient être, à mon compte, mille et deux cents soldats. Presque tous furent sacrifiés dans la province de Panuco et mangés par les naturels.

La louable Renommée s'informe encore de quinze autres soldats qui abordèrent à la Nouvelle-Espagne, après que Lucas Vazquez de Ayllon, leur chef, eut été déconfit et occis en la Floride. Ils sont tous morts. Et je vous fais savoir, excellente Renommée, que de tout le susdit dénombrement, nous ne sommes plus, de ceux de Cortès, que cinq aujourd'hui vivants, et nous sommes très vieux, dolents, infirmes et très pauvres, chargés de fils, de filles à marier et de petits-enfants, avec une bien petite rente, et ainsi passons-nous notre dure et misérable vie.

Et, puisque j'ai répondu à toutes demandes sur nos palais, blasons et tombeaux, je vous supplie, illustrissime Renommée, de hausser d'ores en avant plus fièrement votre excellente et très puissante voix, afin que par tout le monde soient clairement ouïes nos grandes prouesses et que les hommes malicieux, au gré de leurs langues secouées par l'envie, ne les puissent obscurcir. A cette mienne prière, la tres vertueuse Renommée répond qu'elle le fera bien gracieusement et qu'elle s'émerveille que, vu notre conquête et la volonté de Sa Majesté, nous n'ayons pas les meilleurs repartimientos d'Indiens comme les eut le

marquis Cortès, non si grandement, cela s'entend, mais du moins avec mesure. Elle dit de plus que certes les gestes du vaillant et hardi Cortès doivent être fort estimés et comptés parmi les actions des valeureux Capitaines, mais que pas un seul de nous n'est remémoré dans les livres d'histoire du chroniqueur Francisco Lopez de Gomara, ni dans celle du Docteur Illescas qui ecrivit le Pontifical, ni par aucun autre moderne chroniqueur. Ils ne parlent en leurs livres que du seul marquis Cortès; c'est lui qui découvrit et conquit. Quant à nous, Capitaines et soldats, nous en sommes les mauvais gagneurs et demeurons en blanc, sans qu'il soit fait plus de mention de nos personnes que de nos conquêtes. Elle s'est donc, la louable Renommée, si très réjouïe que merveilles de savoir aujourd'hui bien à clair que tout est vérité dans ma relation, que l'écriture même suit au pied de la lettre les faits, sans flatteries vicieuses qui, pour en sublimer un seul, dommagent maints Capitaines et soldats, ainsi qu'a fait ledit Francisco Lopez de Gomara et les autres chroniqueurs qui suivent son histoire. Mais la bonne Renommée, pour sa part, m'a promis de le manifester en tout quelconque lieu de sa voix la plus claire; et d'ailleurs, outre son cri, si mon histoire s'imprime, aussitôt vue et ouïe, sûrement on lui baillera créance et elle fera l'ombre sur les flatteries passées.

Ensuite de ce propos que j'ai déduit en manière de dialogue, un Docteur, Oydor de l'Audience Royale de Guatimala, me demanda comment Cortès, dans

ses lettres à Sa Majesté et lors de son premier voyage en Castille, ne travailla pas pour nous, puisque c'est grâce à nous, après Dieu, qu'il fut Gouverneur et Marquis. A cela je répondis alors, et je le répète aujourd'hui, que s'étant adjugé, dès le principe, lorsque Sa Majesté lui octroya le Gouvernement, tout le meilleur de la Nouvelle-Espagne, Cortès crut qu'il en demeurerait toujours seigneur absolu et maître de nous donner et retirer les Indiens. Il est à présumer que c'est pour cela qu'il n'écrivit et ne fit rien en notre faveur. Et, mêmement, lorsqu'il fut fait Marquis, à toutes ses importunités pour obtenir le Gouvernement de la Nouvelle-Espagne, comme il l'avait eu auparavant, Sa Majesté lui ayant répondu qu'Elle lui avait déjà donné le Marquisat, Cortès soucieux de son cas, n'eut cure de solliciter aucun bienfait pour nous. D'autre part, le Factor, le Veedor et quelques Cavaliers de Mexico avaient informé Sa Majesté que Cortès s'était adjugé les meilleures provinces et peuplades de la Nouvelle-Espagne et avait distribué à ses amis et parents nouvellement venus de Castille d'autres bons villages, ne laissant que peu de chose pour le Royal Patrimoine. Nous sûmes depuis que Sa Majesté lui avait enjoint de bailler ce qu'il avait de trop à ses anciens compagnons : ce fut au temps qu'Elle s'embarqua à Barcelone pour les Flandres. Or si Cortès, après que nous eûmes conquis la Nouvelle-Espagne, en eût fait cinq parts, affecté la cinquième et la meilleure et de plus riches provinces et cités à notre Roi et Seigneur pour son Royal Quint (ce qui

eût été bienséant), pris une part pour lui, laissé demi-part pour les Églises, monastères, propres des villes et dons et grâces que Sa Majesté voudrait faire aux Cavaliers qui La servaient ès guerres d'Italie ou contre Turcs et Mores, et réparti entre nous à perpétuité les deux parts et demi restantes, il est certain que nous serions demeurés pourvus, Cortès de sa part et nous des nôtres, car notre César avait l'âme trop chrétienne, la conquête ne lui ayant rien coûté, pour ne pas nous faire cette merci. D'ailleurs, en ce temps-là, nous ne savions ce que c'était qu'impétrer justice ni à qui demander le loyer de nos services, dommages et accidents de guerre, hormis au seul Cortès, comme à notre Capitaine et fort effectif commandant. Nous demeurâmes donc quinauds avec le peu qui nous avait été attribué, jusques à tant que nous vîmes que don Francisco de Montejo étant allé en Castille devers Sa Majesté, fut par Elle pourvu de la charge d'Adelantado et Gouverneur de Yucatan, gratifié des Indiens qu'il avait à Mexico et autres faveurs ; à Diego de Ordas qui y alla pareillement, Sa Majesté bailla une Commanderie de Santiago et les Indiens qu'il détenait en la Nouvelle-Espagne ; don Pedro de Alvarado, qui, lui aussi, alla baiser les pieds de Sa Majesté, fut fait Adelantado, Gouverneur de Guatimala et Chiapa, Commandeur de Santiago, avec d'autres mercis d'Indiens. Enfin, Cortès y étant allé, fut guerdonné du Marquisat et fait Capitaine Général de la Mer du Sud. Or, lorsque nous vîmes, nous autres Conquérants, que ceux qui ne comparaissaient pas devant Sa

Majesté n'avaient personne qui auprès du Roi intercédât en leur faveur, nous L'envoyâmes supplier de vouloir bien ordonner que tout ce qu'il y aurait ici désormais de vacant, nous fût baillé à perpétuité. Sur le vu de nos justifications, lors de l'envoi de la première Audience Royale dont était Président Nuño de Guzman et Oydors le Licencié Delgadillo, de Grenade, Matienzo de Biscaye, et deux autres qui trépassèrent en arrivant à Mexico, Sa Majesté enjoignit expressément audit Nuño de Guzman de faire un gros de tous les Indiens de la Nouvelle-Espagne, de diminuer les trop grands repartimientos que quelques personnes tenaient de Cortès et d'attribuer aux vrais Conquérants les meilleures peuplades et de plus valable rente, en réservant pour Son Royal Patrimoine les majeures cités et têtes de villes. Sa Majesté prescrivit pareillement de compter les vassaux de Cortès et de lui en laisser le nombre conforme à la charte de son Marquisat. Pour le demeurant, il ne me souvient pas de ce qu'il en fut ordonné. Et la raison pour laquelle le Nuño de Guzman et les Oydors ne firent pas le repartimiento perpétuel vint du fait de quelques méchants entremetteurs, que pour leur honneur je ne nomme point ici, lesquels leur remontrèrent que, la répartition des terres parachevée, les Conquérants et colons, nantis à perpétuité et n'ayant plus rien à espérer ni à craindre d'eux, ne leur garderaient plus autant de respect et d'obéissance et ne les viendraient plus supplier de leur bailler de quoi manger; tandis que, dans l'autre cas, ils auraient, avec

leurs biens vacants, de quoi gratifier qui leur plairait et seraient riches et de majeur pouvoir. Et c'est pourquoi la chose ne se fit point. A la vérité, dès qu'il y avait des Indiens vacants, Nuño de Guzman et les Oydors en faisaient remise à Conquérants et colons et ils n'étaient vraiment pas, à l'égard des habitants, aussi mauvais qu'on les faisait, car ils les contentaient tous et leur donnaient de quoi manger. Leur brusque révocation de l'Audience Royale eut pour cause leurs noises avec Cortès et la marque des Indiens libres comme esclaves.

Je veux laisser là ce chapitre et passer à un autre où je traiterai ce sujet du repartimiento perpétuel.

CHAPITRE CCXI

Comment, l'an mil cinq cent cinquante, la Cour étant à Valladolid, s'assemblèrent au Royal Conseil des Indes certains Prélats et Cavaliers venus comme Procurateurs de la Nouvelle-Espagne et du Pérou, ainsi que d'autres hidalgos qui se trouvèrent présents, dans le but de régler l'affaire du repartimiento perpétuel et de ce qui fut agité et confabulé en ladite Junte.

En l'an mil cinq cent cinquante, le Licencié de la Gasca revint du Pérou et alla à la Cour qui en cette saison se tenait à Valladolid. Il amenait en sa

compagnie un moine dominicain nommé don Fray Martin le Régent, lequel Régent fut, en ce point, pourvu par Sa Majesté de l'Évêché de las Charcas. Alors se trouvèrent tous ensemble, au même temps, réunis à la Cour don Fray Bartolomé de las Casas, évêque de Chiapa, et l'évêque de Mechoacan, don Vasco de Quiroga, avec d'autres Cavaliers, venus comme Procurateurs de la Nouvelle-Espagne et du Pérou et quelques hidalgos que des procès amenaient devant Sa Majesté. Et je fus convoqué avec eux en ma qualité de plus ancien Conquérant de la Nouvelle-Espagne.

La Gasca et tous les autres Péruviens avaient apporté force milliers de pesos d'or, tant pour Sa Majesté que pour leur propre compte. La part de Sa Majesté Lui fut expédiée de Séville à Augsbourg d'Allemagne où Elle était en cette saison et, en Sa Royale Compagnie, Son cher et bien aimé fils, le très fortuné don Felipe, Roi des Espagnes, notre Seigneur que Dieu garde. Quelques Cavaliers étaient allés avec l'or, comme Procurateurs du Pérou, supplier Sa Majesté qu'il Lui plût nous faire la grâce d'ordonner le repartimiento perpétuel. Plusieurs fois déjà, paraît-il, Elle en avait été priée de la part de la Nouvelle-Espagne, par un certain Gonzalo Lopez, par Alonso de Villanueva et autres Cavaliers Procurateurs de Mexico. A ce coup, Sa Majesté manda bailler l'Évêché de Palencia au Licencié de la Gasca, lequel fut Evêque et Comte de Pernia, ayant eu l'heur que l'Evêché fût vacant à son arrivée en Castille. On

disait à la Cour que c'était pour avoir pacifié le Pérou et recouvré l'or et l'argent volés par les Contreras.

Et reprenant ma relation, ce que décida Sa Majesté au sujet de la perpétuité des repartimientos d'Indiens fut d'expédier au Marquis de Mondejar, Président du Royal Conseil des Indes, aux Licenciés Gutierre Velazquez et Tello de Sandoval, au Docteur Hernan Perez de la Fuente, au Licencié Gregorio Lopez, au Docteur Riberadeneyra et au Licencié Briviesca Oydors dudit Conseil, ainsi qu'à d'autres gentilshommes d'autres Royaux Conseils, l'ordre de se réunir en Junte et d'examiner et débattre comme se pouvait faire le repartimiento sans léser en rien le service de Dieu ni amoindrir le Royal Patrimoine. Lorsque tous ces Prélats et Cavaliers furent assemblés en l'hôtel de Pero Gonzalez de Leon où siégeait le Royal Conseil des Indes, le débat s'ouvrit en cette fort illustrissîme Junte sur l'octroi perpétuel des Indiens à la Nouvelle-Espagne et au Pérou. Il ne me souvient pas bien s'il fut question du Nouveau-Royaume de Grenade et de Bogota, mais il me semble qu'ils y furent aussi mêlés. Les raisons proposées furent saintes et bonnes.

Tout d'abord, on remontra que, les repartimientos étant perpétuels, les Indiens seraient bien mieux traités et instruits en notre Sainte Foi, soignés comme des fils en cas de maladie et déchargés d'une partie de leurs tributs : que les propriétaires de Commanderies y établiraient bien plus volontiers à pérpétuité tous héritages ruraux, vignobles, terres labourables et élevage de bétail : que les procès et contestations

d'Indiens cesseraient, qu'il n'y aurait plus besoin de Visiteurs dans les villages et que la paix et la concorde seraient parmi les soldats, du jour où ils sauraient que les Présidents et Gouverneurs n'avaient plus pouvoir de leur bailler les Indiens vacants par voie de parenté ou autres, ainsi qu'ils en usaient présentement : que Sa Majesté, par ce don perpétuel fait à ceux qui l'avaient servie, dechargeait Sa Royale conscience, et maintes autres bonnes raisons. On dit aussi qu'il faudrait, au Pérou, destituer de leurs Indiens tous les bandoliers qui avaient desservi Sa Majesté.

Apres qu'il eut été par tous les membres de l'illustre Junte, très excellemment confabulé comme ci-dessus, nous conclûmes, pour la plupart, Procurateurs et Cavaliers, à ce que les repartimientos fussent perpétuels. Mais il y en eut qui votèrent contre. Le premier fut l'évêque de Chiapa. Son compaing Fray Rodrigo, de l'Ordre de Saint-Dominique, le suivit, ainsi que le Licencié Gasca, Évêque de Palencia et Comte de Pernia, le Marquis de Mondejar et deux Oydors du Royal Conseil de Sa Majesté. Et ce que proposèrent en la contradiction les susdits gentilshommes. fors le Marquis de Mondejar qui ne se voulut montrer ni pour l'un ni pour l'autre et se tint à la mire à voir ce qui se dirait et qui aurait le plus de voix, fut de prétendre que ce n'était point le cas de donner ni perpétuellement ni viagèrement les Indiens, ains de les retirer à leurs détenteurs actuels, vu qu'il y en avait, au Pérou, de bien rentés en Indiens qui, loin d'être dignes de donations perpétuelles, auraient

plutôt mérité d'être châtiés, et que là où l'on croirait la paix le plus solidement assise, en cette terre du Pérou, lés soldats ne voyant plus rien à gagner, se mutineraient à grand renfort de discordes.

Là-dessus, don Vasco de Quiroga, Évêque de Mechoacan, qui était de notre côté, répliqua et demanda au Licencié de la Gasca comment il n'avait pas châtié ces bandoliers et traîtres reconnus dont les méfaits lui étaient notoires et leur avait-il baillé des Indiens ? La Gasca se prit à rire et répondit : Vous pouvez croire, Messieurs, que ce ne fut mince affaire de m'en tirer à paix et sauveté après en avoir fait écarteler et justicier quelques-uns ! Après divers arraisonnements, nous proposâmes, avec l'appui de plusieurs des seigneurs de la Junte, de bailler les Indiens à perpétuité, en la Nouvelle-Espagne, à ceux de nous qui avaient passé avec Cortès, Narvaez et Garay, vu que nous n'étions guère nombreux, presque tous étant morts dans les batailles en combattant au service de Sa Majesté, que nous l'avions bien gagné et que, pour le reste, on s'aviserait de tout autre quelconque tempérament.

A la susdite proposition de règlement faite de notre part, d'aucuns prélats et seigneurs du Conseil de Sa Majesté répondirent qu'il fallait tout laisser en suspens jusques à tant que l'Empereur notre seigneur qu'on attendait de jour en jour, fût revenu en Castille, afin qu'il se trouvât présent en une affaire de tant de poids et qualité. L'Évêque de Mechoacan et certains Cavaliers du parti de la Nouvelle-Espagne, entre

autres moi. eûmes beau, par nouvelle réplique, réclamer, vu les votes conformes, la perpétuité pour la Nouvelle-Espagne, sauf aux Procurateurs du Pérou à procurer séparement, nous appuyant sur l'ordre envoyé par Sa Majesté et sur l'inclination qu'Elle avait manifestée en Son Royal mandement, à ce que les repartimientos fussent perpétuels en la Nouvelle-Espagne, il ne s'ensuivit que nouveaux débats et allégations. Nous soutînmes que, s'il était loisible de ne rien donner au Pérou, on devait, pour ce qui est de nous, considérer les innombrables services que nous avions rendus a Sa Majesté et a la Chrétienté entière. Mais rien ne put persuader les Seigneurs du Royal Conseil des Indes, l'evêque Fray Bartolomé de las Casas, son compaing Fray Rodrigo, non plus que l'Évêque de las Charcas. Ils répondirent qu'en arrivant d'Augsbourg d'Allemagne, Sa Majeste y pourvoirait en telle guise que les Conquérants demeureraient du tout satisfaits. La chose en resta là.

Je laisserai ce débat et dirai qu'il en fut hâtivement écrit par le premier navire à la Nouvelle-Espagne. Dès qu'on sut à Mexico tout le susdit advenu à la Cour, les Conquérants convinrent d'expédier pour leur propre compte des Procurateurs à Sa Majesté. De Mexico, le Capitaine Andrés de Tapia et, de la Puebla, Pedro Moreno Medrano et Juan de Limpias Carvajal le Sourd m'en écrivirent à cette cité de Guatimala, car j'étais déjà revenu de la Cour, me transmettant la liste des Conquérants qui envoyaient leur pouvoir, en laquelle ils me rangeaient parmi les plus anciens. Je

montrai ces lettres et mémoire à d'autres Conquérants à Guatimala, dans le but d'aider de nos deniers à l'envoi des Procurateurs. Il paraît que le voyage ne se put faire, par faute de pesos d'or, et il fut appointé que les Conquérants, de concert avec toute la commune de Mexico, dépêcheraient des Procurateurs en Castille. Mais l'affaire manqua. Depuis, notre très invaincu Roi et Seigneur don Felipe, que Dieu garde et laisse vivre longues années avec accroissement de ses Royaumes, manda en ses Royales ordonnances et provisions baillées à cet effet, que les Conquérants et leurs fils et, après eux, les anciens colons mariés, fussent avantagés en tout, ainsi qu'on le verra en ses Royales cédules.

CHAPITRE CCXII

D'aucuns colloques et devis ci-dessous déclarés qu'il sera agréable d'ouïr.

Comme j'eus achevé de mettre au net cette mienne relation, deux Licenciés me prièrent de la leur prêter, désireux de s'informer tout à plein des choses advenues aux conquêtes de Mexico et Nouvelle-Espagne et de voir en quoi différait mon récit de ce qu'ont écrit les chroniqueurs Francisco Lopez de Gomara et le Docteur Illescas, au sujet des héroïques prouesses que fit le Marquis del Valle. Je la leur prêtai (les lourdauds sans lettres, tel que je suis, gagnent

toujours quelque chose à se frotter aux doctes) et leur dis de ne rien corriger, ni ajouter, ni ôter au discours de la conquête, car tout ce que j'écris est tres veridique. Après qu'ils eurent vu et lu mon histoire, ces deux Licenciés, dont l'un était grand rhétoricien et se piquait fort de l'être, ne se firent faute de la sublimer et de louer ma gaillarde mémoire de ce que je n'avais rien oublie de toutes les circonstances, depuis nos premiers voyages de découverte, car j'en fis deux avant Cortès et le tiers avec lui, voire l'an dix-sept sous Francisco Hernandez de Cordova, en dix-huit sous Juan de Grijalva, et finalement, l'an mil cinq cent dix-neuf, avec le susdit Cortès.

Mais, reprenant le colloque, les Licenciés me dirent que, pour ce qui est de ma rhétorique, elle va suivant notre commun parler de Castille la Vieille, auquel on trouve aujourd'hui plus d'agrement qu'aux harangues enjolivées et fardées que composent d'ordinaire les chroniqueurs des choses de guerre, et que sous l'entiere naïveté de mon veridique discours, sont encloses toutes belles raisons. Ils ajoutèrent qu'il leur semblait que je me louais beaucoup moi-même au récit des batailles et rencontres de guerre où je m'etais trouvé, et que ce serait à d'autres de le dire et écrire plutôt qu'à moi, que je devrais aussi, pour donner plus de crédit à mes paroles, citer des témoins, m'appuyer sur des chroniqueurs compétents, ainsi qu'ont coutume de faire les écrivains, par des exemples, allégations et preuves tirés des livres anciens, et non pas dire s. .chement que je le dis :

J'ai fait ceci, cela m'est advenu ; car je ne saurais être mon propre témoin.

A cela je répondis et je répète ici ce que j'ai dit dans le Prologue de ma relation, c'est à savoir que le Marquis del Valle, en une lettre datée de la grande cité de Mexico, l'an mil cinq cent quarante, et adressée à Sa Majesté en Castille, Lui faisant mention de ma personne et de mes services, L'informa qu'après être venu, à deux reprises, avant lui, à la découverte de la Nouvelle-Espagne, j'y étais retourné derechef en sa compagnie, qu'il m'avait maintes fois vu, comme témoin oculaire, batailler d'un hardi courage aux guerres Mexicaines et prises de cités, y faire merveilles d'armes et souvent en sortir lourdement blessé, et que je l'avais accompagné à Honduras et aux Higueras, ainsi dénomme-t-on cette terre. Sa lettre contenait d'autres particularités que, pour n'être prolixe, je ne déclare ici. Et, pareillement, l'illustrissime Vice-roi don Antonio de Mendoza écrivit à Sa Majesté, Lui transmettant les rapports des Capitaines avec lesquels je guerroyais en ce temps, et tout était conforme à ce que le Marquis del Valle avait écrit, de même que les très bastants états de service qui furent présentés de ma part au Royal Conseil des Indes, en l'an mil cinq cent quarante.

Voyez, seigneurs Licenciés, sont-ce bons témoins que Cortès, le Vice-roi don Antonio de Mendoza et mes états de service ? Si cela ne suffit pas, je veux produire un autre témoin, le meilleur qu'il y eût au monde, l'Empereur notre seigneur don Carlos le

Quint, qui, par Royale missive scellée de son Royal sceau, enjoint aux Vice-Rois et Présidents que, ayant égard à mes bons et nombreux services à Lui notoirement rendus, je sois préféré et avantagé, moi et mes fils. De toutes lesquelles lettres je tiens par devers moi gardés les originaux, les copies en étant demeurées à la Cour dans les archives du secrétaire Ochoa de Luyando. Et telle est la décharge que je baille aux objections des susdits Licenciés.

Et retournant à mon devis, s'ils veulent plus de témoins, qu'ils considèrent attentivement la Nouvelle-Espagne, laquelle est trois fois plus grande que notre Castille et plus peuplée d'Espagnols et de tant de cités et de villes que je ne les saurais dénombrer, et les merveilleuses richesses qui vont d'ici quotidiennement en Castille. J'ai en outre remarqué que les deux chroniqueurs Gomara et le Docteur Illescas n'ayant oncques voulu transcrire nos héroïques gestes, nous eussent, à défaut de cette mienne relation, dépouillés de notre los et gloire, en donnant tout l'honneur à Cortès, non certes sans raison, mais ils ne devaient pas mettre en oubli les Conquérants. Car des grandes prouesses qu'exécuta Cortès, il m'en échoit ma part, m'étant des premiers trouvé en sa compagnie à toutes les batailles et, depuis, aux conquêtes d'autres provinces où il m'envoya avec ses Capitaines, ainsi qu'en cette mienne relation; on en peut voir le lieu, la conjoncture et le temps. Je participe aussi au blason qu'il mit sur une couleuvrine dite l'Oiseau Phénix, laquelle pièce d'artillerie, forgée à

Mexico, d'or, d'argent et de cuivre, fut par nous envoyée en présent à Sa Majesté. La devise en était telle :

Cet oiseau naquit sans pareil.
Moi, pour vous servir, sans second,
Et vous sans égal au monde.

Je fais donc pareillement ma partie dans ce concert de louanges de Cortès. En outre, lorsqu'il alla pour la première fois en Castille baiser les pieds à Sa Majesté, Cortès Lui fit relation des très hardis et vaillants Capitaines et compagnons qu'il avait eus aux guerres Mexicaines, tels qu'il n'en cuidait être cités, ès vieilles chroniques Romaines, nuls de plus fameux courage. Il m'en revient encore quelque chose. Et quand il alla servir Sa Majesté à l'entreprise d'Alger, lors de l'aventure de la levée du camp à cause de la grosse tourmente qu'il y eut, on dit qu'il louangea merveilleusement, en cette occurrence, les Conquérants, ses compagnons. Ainsi donc, de toutes ses prouesses il me revient une part, puisque je l'y ai aidé.

Pour revenir à notre propos du reproche que me firent lesdits Licenciés de me louer beaucoup personnellement, ce qui siérait mieux à d'autres, je leur répondis qu'il est des cas, en ce monde, où l'on peut laisser aux voisins le soin de vanter ses vertus et bontés, sans le prendre soi-même. Mais celui qui n'a pas été à la guerre et n'en a rien vu ni entendu, qu'en peut-il dire? Était-ce aux oiseaux volant au-dessus de nous, durant nos batailles, ou aux nuées

qui passaient dans les hauteurs du ciel, qu'il appartenait d'en parler, ou bien à nous, Capitaines et soldats, qui y fûmes embesognés? Si vous aviez reconnu, seigneurs Licenciés, qu'en cette mienne relation, j'eusse défraudé de son los et honneur quelqu'un de mes compagnons de conquêtes, preux Capitaine ou gentil soldat, pour m'en attribuer à moi seul la gloire, certes ce serait justice de m'en débouter en partie; mais, bien au contraire, je ne me loue pas autant que je le peux et dois, et c'est pourquoi je l'écris, afin qu'il demeure quelque chose de moi.

Or, je veux établir une comparaison, encore que d'une part le personnage soit fort haut et qu'il n'y ait de l'autre qu'un pauvre soldat comme moi. Les chroniqueurs sur les Commentaires disent de l'Empereur et grand guerroyeur Julius César qu'il prit part à cinquante-trois batailles rangées; moi, j'affirme m'être trouvé à bien plus de batailles que ledit Julius César, ainsi qu'on le peut voir en ma relation. Les chroniqueurs disent aussi qu'il fut de merveilleux courage, prompt aux armes, très hardi à donner bataille et que, la nuit, quand il en avait le loisir, il écrivait de ses propres mains ses héroïques actions. Malgré qu'il eût maints historiographes, il ne leur voulut point fier son cas et l'écrivit lui-même. Et il y a de cela bien des années, et nous ne le savons pas sûrement. Mais ce que je conte est d'hier, pour ainsi dire, ce n'est donc pas excessif que je déclare en la présente relation les batailles où j'ai combattu et tous les accidents où je me suis trouvé, afin que l'on dise dans les temps

à venir : Voilà ce qu'a fait Bernal Diaz del Castillo pour que ses fils et descendants jouissent du los de ses héroïques actions, tout ainsi que nous voyons aujourd'hui maints Cavaliers et Seigneurs de vassaux se parer de la gloire et du blason des vaillants Capitaines de jadis.

Je laisserai ce discours, car si j'y voulais pousser davantage la plume, quelques personnes malignes et de langue débridée, ne l'oyant point volontiers, m'accuseraient de sortir de l'ordre dû et, peut-être, leur serait-il odieux. Pourtant, ce que j'ai conté de moi-même est d'hier, pour ainsi dire, et non des siècles passés, comme les histoires Romaines; il est des Conquérants témoins des faits que je relate qui, s'ils me trouvaient en quelque point vicieux ou obscur, ne se feraient faute, le monde est ainsi fait, de me contrepointer. D'ailleurs, ma relation témoigne pour elle-même, car, on a beau dire vrai, les malicieux ne manqueraient pas de la contredire, s'ils y pouvaient mordre.

Et afin que l'on entende bien à clair tout ce que j'ai dit, je ferai le compte des batailles et rencontres de guerre où je me suis trouvé depuis la découverte de la Nouvelle-Espagne jusques a sa pacification. Outre celles que je vais dire, il y eut maints autres combats auxquels je n'assistai pas pour cause de griève blessure ou d'autres maux que soulent rengréger les travaux de la guerre. D'ailleurs, comme il y avait maintes provinces à conquérir et plusieurs entreprises à la fois, nous allions, les uns d'un côté,

les autres de l'autre. Mais les affaires où je me suis trouvé sont les suivantes :

Premièrement, lorsque je vins découvrir la Nouvelle-Espagne et le Yucatan avec un Capitaine nommé Francisco Hernandez de Cordova, une gaillarde rencontre de guerre à la pointe de Cotoche.

Plus loin, à Champoton, une brave bataille en rase campagne où on nous tua la moitié des nôtres. Je m'en tirai malement navré et le Capitaine avec deux blessures dont il trépassa.

En ce même voyage, sur la côte de la Floride où nous étions allés à l'aiguade, une bonne rencontre de guerre d'où je sortis blessé. Un soldat y fut pris vivant.

Quand je revins avec un autre Capitaine nommé Juan de Grijalva, une rude bataille rangée avec ceux de Champoton, au même endroit que Francisco Hernandez, en laquelle dix soldats furent occis et le Capitaine mal navré.

Après, à mon troisième voyage avec le Capitaine Cortès, sur la rivière de Tabasco, dite rio de Grijalva, deux batailles en rase campagne sous le commandement dudit Cortès.

A notre arrivée à la Nouvelle-Espagne, celle de Cingapacinga, sous le même Cortès.

Peu de jours ensuite, trois batailles rangées en la province de Tlascala, avec Cortès.

Puis, le péril de Cholula.

Après notre entrée à Mexico, j'assistai à la prison de Montezuma, ce que je ne cite pas comme action

de guerre, mais pour la hardiesse du fait d'avoir osé empoigner un si grand Cacique.

Environ quatre mois plus tard, le Capitaine Narvaez nous vint à l'encontre, menant mille et trois cents soldats, quatre-vingt-dix chevaux, octante arbalétriers et nonante espingardiers. Et nous, au nombre de deux cent soixante-six, commandés par Cortès, lui courûmes sus, le déconfîmes et le prîmes.

Après quoi, nous allâmes au secours d'Alvarado que nous avions laissé pour garder Montezuma, et Mexico s'étant levée, durant huit jours et leurs nuits qu'ils nous guerroyèrent, les Mexicains nous occirent environ huit cent soixante soldats. Je calcule que sur ces huit, je me suis battu six jours que je compte pour six batailles.

Ensuite, la bataille que nous donnâmes sur le terroir d'Obtumba et, lors de notre marche sur Tepeaca, une autre bataille campale où commandait le Marquis Cortès.

Puis, dans notre marche sur Tezcuco, une rencontre de guerre contre Mexicains et Tezcucans, Cortès étant Capitaine.

Deux batailles rangées en compagnie de Cortès. J'y fus bien blessé d'un coup de lance à la gorge.

Deux rencontres de guerre avec les Mexicains en allant secourir des villages Tezcucans à propos de champs de maïs qu'ils se disputaient, sis entre Tezcuco et Mexico.

Ensuite, lors de notre tournée le long de la lagune de Mexico, avec le Capitaine Cortès, à travers les

plus farouches peuplades du pays, l'entreprise que nous tentâmes sur les Peñols que l'on nomme aujourd'hui du Marquis, où huit soldats furent tués et nos personnes mises en grand risque, laquelle escalade et prise d'assaut dudit Peñol faites par ordre de Cortès furent bien inconsidérées.

La bataille de Cuernavaca avec Cortès.

Trois batailles à Suchimilco, avec grand risque de nos personnes et mort de quatre soldats, sous le même Cortès.

Lorsque nous revînmes sur Mexico, durant les quatre-vingt-treize jours que nous demeurâmes à la prendre, quasi tous les jours et nuits nous avions batailles rangées et je me trouve, pour mon compte, y avoir pris part à quatre-vingts batailles et rencontres de guerre.

Après la prise de Mexico, le Capitaine Cortès m'envoya pacifier les provinces de Guazacualco, Chiapa et des Zapotèques. J'assistai à la prise de la cité de Chiapa et nous eûmes deux batailles en rase campagne et une rencontre.

Ensuite à Chamula et Cuitlan deux autres rencontres de guerre.

Puis deux autres rencontres à Teapa et Cimatan où deux miens compagnons furent occis et moi grièvement blessé à la gorge.

Mais j'oubliais notre déchassement, sortie et fuite de Mexico, où nous combattîmes neuf jours durant, jour et nuit. Ci, quatre autres batailles.

Enfin, le voyage des Higueras et Honduras, avec

Cortès, où nous demeurâmes deux ans et trois mois avant que de rentrer à Mexico. Et dans un endroit nommé Culacota nous eûmes une bataille en rase campagne où me fut tué mon cheval, lequel m'avait coûté six cents pesos.

Après mon retour à Mexico, j'aidai à pacifier les montagnes des Zapotèques et des Minxes qui s'étaient révoltés entretant que nous étions embesognés en la susdite guerre.

Je ne compte maintes autres rencontres de guerre, parce que ce serait à n'en plus finir, et ne dis rien de merveilleux périls où je me suis vu et où j'ai donné de ma personne.

Je ne veux pas dire non plus que je revins des premiers assiéger Mexico quatre ou cinq jours avant Cortès, de sorte que je précédai par deux fois Cortès lui-même en la découverte de la Nouvelle-Espagne et, ainsi que je l'ai dit, au siège de la grande cité de Mexico, lorsque je vins couper l'aqueduc de Chapultepeque. Et jusqu'à ce que la ville fût prise, il n'entra point d'eau douce dans Mexico.

Si bien que, suivant le compte établi en cette relation, j'ai pris part à cent dix-neuf batailles et rencontres de guerre. Certes, j'ai le droit de m'en louer, car c'est la pure vérité. Et ce ne sont vieux contes du vieux temps des histoires Romaines, ni fictions de poëtes, mais clairs et véritables sont les nombreux et signalés services que j'ai faits à Dieu premièrement et à Sa Majesté et à toute la Chrétienté, et je rends bien des graces et louanges à Notre Seigneur Jésus-

Christ qui m'a préservé pour que j'en écrive si clairement. J'ajoute, et je m'en vante, que je me suis trouvé à autant de batailles et rencontres de guerre que l'empereur Henri Quatre, selon le dire des histoires.

CHAPITRE CCXIII

Des signes et planètes qui parurent au ciel, avant notre entrée dans la Nouvelle-Espagne, des pronostics et déclaration qu'en déduisirent et firent les Indiens; d'un autre signe céleste et d'aucunes choses dignes d'être remémorées.

Les Indiens Mexicains dirent que, peu de temps avant notre venue à la Nouvelle-Espagne, on vit dans le ciel un signe de couleur entre verte et rouge, rond comme roue de chariot, et vers lequel s'acheminait de l'Orient une autre ligne qui venait rejoindre le rai rouge. Et Montezuma, grand Cacique de Mexico, fit appeler ses Papas et devins afin qu'ils examinassent ce que pouvait signifier cette chose oncques vue ni ouïe. Les Papas, à ce qu'il parut, en confabulèrent avec l'idole Huichilobos, et la réponse qu'elle bailla fut qu'il y aurait force guerres et pestilences et sacrifice de sang humain. Or, en ce temps, nous vînmes avec Cortès, et, dix mois plus tard, Narvaez amena un nègre couvert de petite vérole, lequel en conta-

mina tous les Indiens du pueblo de Cempoala, d'où ayant gagné toute la Nouvelle-Espagne, la pestilence fut merveilleuse. Sur ce, survinrent les guerres de Mexico, lorsque nous allâmes au secours de Pedro de Alvarado, ès quelles, de mille et trois cents soldats que nous y entrâmes, furent occis et sacrifiés huit cent cinquante. De sorte que se vérifièrent les prédictions faites à propos des susdits signes. Nous ne les vîmes oncques. Je n'en parle ici que sur le dire des Mexicains et ce qu'ils en ont écrit dans leurs véridiques peintures.

Ce que j'ai vu et que tous ceux qui le voulurent voir, virent en l'an vingt-sept, c'est un signe en forme de longue épée, lequel s'étendait dans le ciel nocturne, comme qui dirait entre la province de Panuco et la cité de Tezcuco, et y demeura sans se mouvoir durant plus de vingt jours. Les Papas dirent que c'était présage de peste. Peu de jours après, il y eut rougeole et une autre maladie, comme lèpre, qui puait horriblement. On en mourut à foison, mais non pas autant que de la petite vérole.

Je veux narrer aussi comme quoi, en la ville de Guazacualco, l'an vingt-huit, il tomba une averse d'énormes gouttes qui n'était pas de pluie ordinaire, car en touchant le sol ce qui paraissait eau se congelait en crapauds un peu plus gros que taons. La terre en fut couverte. Et incontinent ils commencèrent à s'avoyer en sautelant vers la rivière qui était proche, et tous à la file, tenant droite ligne, entrèrent dedans l'eau. Mais comme il y en avait grosse foison et que

la terre est chaude et fort ensoleillée, tous les dessus dits crapauds n'ayant pu gagner la rivière, il en demeura beaucoup que les oiseaux de proie et de rapine mangèrent quasi tous. Le reste sentait très mauvais, et nous fîmes nettoyer le lieu pour en ôter la puanteur.

D'autres personnes de foi et créance conterent qu'en ce temps, au pueblo de Cempoal, non loin de la Vera-Cruz, il plut quantité de petits crapauds près d'une sucrerie qu'avait alors audit Cempoal le Contador Albornoz.

Ces pluies de crapauds n'étant pas, à ce qu'il paraît, choses que tous hommes aient pu voir de leurs yeux, je fus sur le point de n'en pas écrire, car, suivant les doctes, il se faut garder de contes merveilleux. Mais un Cavalier de cette ville-ci, personne de qualité, du nom de Juan de Guzman, lisant cette relation, m'assura que c'était vrai; que, s'en venant avec un autre hidalgo par la province de Yucatan, il se mit à pleuvoir des crapauds et que leurs capes de voyage furent couvertes d'une telle grêle de crapaudeaux qu'ils eurent assez affaire que de les secouer.

Et pareillement, un autre habitant de Guatimala, nommé Cosme Roman, m'a conté qu'au même temps que dit Guzman, il avait plu de petits crapauds sur la Cité Vieille.

Revenons à une grande tourmente et tempête qui advint à Guatimala. Le fait est qu'en l'an mil cinq cent quarante et un, au mois de septembre, il plut si fort durant trois jours et leurs trois nuits, qu'une bouche

du volcan sis à une lieue de la cité de Guatimala s'étant enflée, creva d'un côté du cratère si impétueusement que l'eau entraîna quantité de pierres et d'arbres, et tels que, si je ne l'avais vu, je ne le saurais croire, car deux attelages de bœufs ne les pouvaient arracher. Lesquelles pierres sont là aujourd'hui comme témoins, et, mêmement, les arbres avec leurs racines énormes et quantité de bois et pierraille. L'eau était une sorte de bourbe et fange épaisses, et le vent si terrible qu'il soulevait des lames dans cette boue, avec un si merveilleux bruit que nul ne se pouvait ouïr ni aider, voisins, pères ou enfants. Cette tourmente eut lieu un samedi dans la nuit, sur les dix heures, le onze de septembre de l'an dessus dit. Et toute cette tempête de pierres, de troncs d'arbres, de boue et d'eau se rua par le mitan de la ville de Guatimala, emportant et renversant toutes les maisons qu'elle rencontra, pour fortes et solides qu'elles fussent. Il y mourut nombre d'hommes, femmes et enfans, tout le ménage et meubles des habitants se perdirent, et maintes maisons que n'emporta pas la tourmente furent emplies, jusques aux fenêtres, de fange, boue et pierre avec des arbres à travers.

Au moment où passait cette trombe, une illustre Dame, doña Beatriz de la Cueva, femme de l'Adelantado don Pedro de Alvarado, se réfugia en un oratoire avec quelques dames et damoiselles qu'elle avait amenées de Castille pour les marier. Elle était en oraison, priant Dieu de la garder de la tempête, quand tout

à coup le torrent d'eau et de fange, avec un bruit terrible, renversant la maison et oratoire, les noya et emporta. Nulle n'échappa, hormis une Dame nommée doña Leonor de Alvarado, fille de l'Adelantado, laquelle fut retrouvée entre des arbres et grosses pierres. Ses domestiques l'ayant reconnue, l'en tirerent pâmée, à demi morte. Elle est aujourd'hui mariée a un Cavalier nommé don Francisco de la Cueva qu'on dit être cousin du duc d'Albuquerque, et a des fils, bons gentilshommes, et des filles, gentes pucelles à marier. Il se sauva aussi deux autres Dames dont j'ai oublié les noms.

Je reprendrai le propos de cette lamentable matière. Le lendemain, au clair jour, plusieurs personnes dirent, qu'au fort de la tourmente, elles avaient ouï sifflements, voix et hurlements très épouvantables de force démons qui devalaient avec les pierres, car, autrement, c'était chose impossible que de si grosses pierres et arbres se précipitassent ainsi, et que, parmi les lames, allaient une vache unicorne et deux figures d'hommes, comme nègres, de hideux gestes et visages, s'écriant horriblement : Laissez ! Laissez ! Il faut que tout meure et s'abîme ! Les bourgeois qui sortaient sur leurs portes ou se mettaient aux fenêtres pour voir ce que c'était, se sentaient étreints de nonpareille angoisse et s'ils s'efforçaient de passer d'une rue à l'autre afin de se prêter aide, pères à fils et maris à leurs femmes, la houle d'eau et de boue les roulait et emportait jusques a la rivière prochaine. Et pire fut le malheureux sort des Indiens qui étaient établis et

vivaient plus haut sur le passage même de ce torrent de pierres, de bois, d'eau et de boue. Il les noya tous. Dieu leur fasse pardon aux uns comme aux autres.

Le bruit courut que, peu de jours avant ce désastre où elle périt, cette Dame dont j'ai d'autres fois parlé, avait reçu la nouvelle que l'Adelantado don Pedro de Alvarado, son mari, était mort en allant porter secours aux soldats Espagnols de Cochitlan, ainsi que je l'ai plus amplement narré et écrit. A la nouvelle de si lacrymable trépas, elle s'arracha les cheveux, larmoya pitoyablement, s'égratigna le visage et voulut, en témoignage de son extrême douleur, que toutes les murailles de sa maison fussent teintes de deuil avec une encre et bitume noir. Les obsèques terminées, son cher mari l'Adelantado sembla lui faire plus de faute chaque jour davantage. Elle criait, l'appelait, se lamentait et ne voulait manger ni être consolée. Et comme il est d'usage d'aller consoler les tristes et les veuves, nombre de Cavaliers de la ville l'allaient voir et lui disaient d'accoiser son cœur et n'avoir tant de peine, que puisque la volonté de Dieu avait été de reprendre ce gentilhomme, il fallait prier pour son âme et rendre grâces à Dieu, et maintes autres paroles de reconfort qu'on accoutume dire en semblables occasions. Elle répondit, assure-t-on, qu'elle en rendait grâces à Dieu, mais que sa seule consolation en ce monde était que Notre Seigneur ne lui pouvait faire plus de mal qu'il lui avait fait en lui prenant son mari. Plusieurs personnes ont dit que ces paroles, prononcées sciemment, furent très perverses, que Notre Seigneur ne

s'en paya point et qu'il lui plut, à raison de ce blasphème, déchaîner la tempête où cette Dame ainsi que ses damoiselles et les habitants, femmes, enfants, Indiens et Indiennes finèrent et moururent avec perte totale de leurs maisons et biens. Ce sont secrets de Dieu et de sa volonté et nous le devons remercier, louer et supplier d'un cœur contrit, qu'il nous veuille pardonner nos péchés.

Depuis, j'ai été à Guatimala et j'ai ouï affirmer que jamais cette Dame ne dit si méchantes paroles, ni rien autre que souhaiter mourir avec son mari, et que le reste lui fut faussement imputé. Pour en revenir aux pierres qu'apporta l'inondation, elles sont si grandes que les étrangers qui viennent à cette cité les vont voir et en demeurent ébahis.

Cette calamiteuse tourmente passée, les survivants recherchèrent les corps des défunts et les enterrèrent. Mais ils n'osèrent plus vivre dans la ville. Beaucoup d'entre eux, quasi tous, s'en allèrent à leurs estancias, d'autres bâtirent des huttes et cabanes aux champs, jusqu'à ce qu'il fût accordé entre tous les habitants de repeupler cette cité là où elle est aujourd'hui et où il y avait auparavant des cultures de maïs. Et certes le choix fut mal avisé de si fâcheuse assiette. Elle eût été meilleure à Petapa et plus à la convenance des marchands ou dans les plaines de Chimaltenango, car, à le bien considérer, cette cité, depuis qu'elle est ici fondée est sans cesse travaillée par les crues du fleuve ou les tremblements de terre.

Laissant le propos de la mauvaise assiette de cette

ville, je veux remémorer que par le dernier Évêque, de vertueuse mémoire, et d'autres Cavaliers, fut accordée et instituée une procession qui se ferait chaque an, le onze de septembre, laquelle, sortant de la cathédrale dès le fin matin, se devait acheminer avec toutes les croix, dignitaires, clercs de tonsure et religieux chantant les litanies des saintes oraisons et tous les autres demandant à Dieu miséricorde et pardon de nos péchés et de ceux des trépassés en cette tourmente, jusques à l'ancienne église de la Cité Vieille, nettement accommodée et garnie de ramée et de tapisseries et dont les autels étaient ornés tout à point pour les messes qu'y devaient dire les prêtres et religieux. Les messes dites, on chantait les répons pour les morts enterrés là, d'aucuns monuments étaient dressés sur les sépultures de personnes insignes, des torches de cire allumées, des offrandes de pain, vin et chair de mouton présentées et les autres tombes honorées du mieux possible suivant la qualité des défunts. Presque toujours il y avait sermon et le susdit Évêque assistait à la procession, lequel étant allé de vie à trépas, laissa par testament certaine rente affectée au payement des messes que devaient dire les prêtres. Je m'en remets à ce testament. La messe dite, le sermon ouï, maints habitants de la ville, Dames et Cavaliers, qui s'étaient, selon l'usage Castillan, munis de leurs ouilles, goûters et somptueuses viandes, s'en allaient à l'ébat ès vergers et jardins ou dans la campagne, de même qu'aux jours de procession hors ville, vœu et fête patronale,

on a coutume en Castille d'emporter son déjeuner.

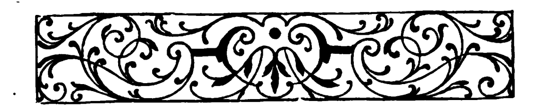
Ce que j'ai ci-dessus narré et relaté, je ne l'ai point vu, mais je le dis, parce que dans les papiers et mémoires que laissa le bon Évêque don Francisco Marroquin, les tremblements de terre étaient décrits et comment et quand et de quelle manière était advenu cet inconvénient. Le reste m'a été conté par personnes de foi et créance présentes à l'inondation. J'étais alors à Chiapa. Depuis, les temps ont changé, et les curés et dignitaires de cette sainte église de Guatimala prétendent que l'Évêque don Francisco Marroquin, de bonne mémoire, n'a point laissé de rente pour faire la procession accoutumée. Aussi tout est-il oublié depuis tant d'années passées.

FIN

DE LA VÉRIDIQUE HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE





CONCLUSION ET EPITOME

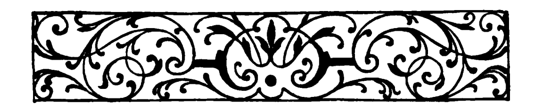
Tels sont les vrais événements de cette conquête de tant d'États, Royaumes et Seigneuries, gloire de la valeur d'Espagne, car un seul Capitaine, avec si petit nombre de soldats, assujettit, réduisit et rangea sous le joug de la nonpareille Monarchie Espagnole et du très fortuné César Autrichien Charles Quint Empereur et notre Très Catholique Roi et Seigneur de si lointaines et étranges provinces et donna à l'Église si grande multitude de fidèles, arrachant au Démon des millions de millions d'aveugles bestialement idolâtres, car ils l'étaient tous ces agrestes et rustiques republicains. Ces hommes furent si fermes à défendre leur liberté et patrie, que leur état de nudité n'abaisse aucunement le triomphal aloi de nos victoires, car ils étaient vêtus du plus solide courage. C'est un acteur qui l'écrit, un témoin oculaire qui l'atteste. Bien loin d'être un défaut, l'action qui se raconte elle-même rehausse d'autant la qualité de la

relation. Il n'y a pas à contredire à de si constantes vérités, à de si désintéressés récits. *Non contradices verbo veritatis ullo modo et de mendacio tuæ ineruditionis confundere,* tel est le conseil et avertissement que donne l'Esprit Saint par la bouche de l'Ecclésiaste, au chapitre IV. Plût à Dieu que la flatterie fût absente des histoires et qu'il n'y eût que vérité pure et sans mélange! La lecture des mémoires serait alors pour les Princes, Rois et Seigneurs de merveilleux exemple; car c'est la vérité écrite de la main de celui qui peina et combattit pour mériter louange et étudia pour acquérir renom. Sans prix est l'estime due à ce genre de vérités, et c'est à quoi fit allusion Saint Thomas, *De Regimine Principis,* lib. I, cap. XXXVII, et ce fut la principale raison qui m'incita à recueillir et publier, après les avoir mis au net, ces originaux oubliés, pour la gloire de Dieu et l'honneur et renommée des Conquérants eux-mêmes. Aussi leur donné-je fin avec ces paroles du susdit Docteur Angélique : *Veritas emitur,* quand, comment? *labore et expensis et damno, tempore veritatis cognitio acquiritur.*

Le tout sous la correction de Notre Sainte Mère l'Église.

Le Maestro Frai ALONSO REMON.

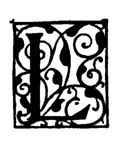
Fin du Tome quatrième et dernier.



APPENDICE

LE MANUSCRIT

DE LA VÉRIDIQUE HISTOIRE.

E manuscrit original de la *Véridique Histoire* existe. Il est entièrement de la main du Conquistador, *de puño y letra,* comme disent les Espagnols. Les brouillons, que Bernal Diaz mentionne dans le Prologue de son livre, le complètent. Guidé par une intuition passionnée, aidé dans nos recherches par un intelligent ami, nous avons eu la fortune de retrouver intact, après trois cents ans, ce précieux et vénérable monument de la grande conquête. Où? Comment? Le récit en serait singulier. Le curieux lecteur nous excusera de ne le lui point faire. Le manuscrit n'est pas entre nos mains, et nous ne pouvons en donner présentement qu'une page photographiée au quart de la grandeur de l'original et la description suivante.

Le volume est un in-folio énorme de deux cent quatre-vingt-dix-sept feuillets d'une écriture serrée. Il mesure en-

viron soixante centimètres de hauteur sur trente-huit de largeur et sept d'épaisseur. Il est revêtu d'une forte reliure de veau bruni par le temps. Quelques pages, en très petit nombre, sont déchirées (sans toutefois être enlevées) ou rongées par les insectes. Les fragments des brouillons permettent de reconstituer intégralement le texte. Bref, l'état de conservation du manuscrit est aussi parfait que possible. L'écriture varie deux ou trois fois. D'abord ferme et belle, puis confuse et comme nerveuse, elle reprend ensuite sa netteté première. La fin est hâtée. Des passages entiers sont bâtonnés à grands traits croisés. Les ratures et surcharges sont nombreuses, en partie écrites avec une encre plus noire et de lecture difficile. Celles-ci doivent dater de la revision dernière de l'œuvre. Le vieux Bernal semble avoir été pressé d'en finir. Il se sentait à bout de forces, après un siècle de vie. Il était presque aveugle.

Au dernier feuillet, le Conquérant-historien a signé son nom, comme un témoin au bas d'un acte public. Cette signature est d'une encre beaucoup plus pâle que le reste de l'écriture, qui est de belle ronde cancelleresque et identique à celle du *Memorial* publié dans les *Cartas de Indias*. Malheureusement, on ne sait quelle main barbare, curieuse de reproduire cette illustre *firma*, l'a défigurée par une infinité de piqûres d'aiguille qui suivent le contour des lettres et du paraphe. Il appert, d'une note inscrite au pied de la signature, qu'il n'a été fait du manuscrit qu'une seule copie, terminée en 1605. C'est sur cette copie unique, communiquée par l'érudit commentateur de Martial, Lorenzo Ramirez de Prado, que fut imprimée, par les soins de Fray Alonso Remon, l'édition de Madrid 1632.

Les différences entre le texte original et l'imprimé sont notables, ainsi qu'on en peut aisément juger en comparant la page du manuscrit dont nous donnons la reproduction

exacte, avec le folio 56 de l'édition princeps. L'orthographe antique est rajeunie, le texte modifié. La ponctuation, fort défectueuse d'ailleurs, appartient en propre au premier éditeur. A vrai dire, il n'en existe pas dans l'original. De tous les signes convenus, le Conquistador semble ne connaître ou du moins n'emploie que le point, qu'il sème d'une main prodigue, au hasard de la plume, sans aucun souci de la suspension ou de l'arrêt de la pensée. Dans le manuscrit, les abréviations sont nombreuses, les majuscules rares. Diaz écrit : *tascala*, *montezuma*, *rreal*, *ora*, *ovo*, *ofrescido*, *sienpre*, *yr*, *cibdad*, *poblazon*. Fray Alonso Remon transcrit : *Tlascala*, *Monteçuma*, *real*, *hora*, *huvo*, *ofrecido*, *siempre*, *ir*, *ciudad*, *poblacion*. Si le R. P. de la Merci s'en était tenu là, nous aurions vraiment mauvaise grâce à lui reprocher d'avoir voulu faciliter la lecture de l'inestimable chronique dont nous lui devons la publication. Mais il a fait plus. En cinq ou six endroits de cette page, la seule dont nous ayons l'original sous les yeux, l'éditeur a volontairement altéré le texte primitif. Effrayé sans doute de la longueur de l'adverbe, il remplace *determinadamente* par *resueltamente*, transcrit *de quien sentia*, au lieu de *en quien sentia*, *ayudávamos* pour *ayudamos*, *acordó* pour *acordamos*. Enfin, lorsque Diaz, comparant Cholula à l'une des cités de Castille, écrit *nuestro Valladolid*, le bon Padre, changeant le sexe de la ville et l'agrémentant d'un qualificatif, imprime *nuestra gran Valladolid*.

Certes, ce ne sont là que des peccadilles vénielles, mais néanmoins suffisantes pour nous laisser des doutes sur les scrupules et la conscience de Fray Alonso Remon, comme éditeur. Il n'est que trop certain qu'en plus d'un endroit la chronique du vieux Conquérant a été gravement mutilée ou interpolée. Vers l'an de grâce 1632, durant le

règne de la Catholique Majesté de don Philippe, roi des Espagnes et du Nouveau-Monde, il était prudent de n'écrire, il n'était permis d'imprimer qu'avec l'agrément et sous la correction de Notre Sainte Mère l'Église. Plus d'un passage dut être retranché par la censure pour le bien de la religion ou la sauvegarde de l'orgueil familial de quelque haut personnage. Comme exemple, nous citerons deux traits supprimés dans le livre, et que nous communique l'intelligent ami qui a eu le bonheur de tenir dans ses mains et de pouvoir rapidement feuilleter le manuscrit de la *Véridique Histoire*. Diaz raconte qu'appelé devant le Tribunal Suprême de Cuba pour répondre à quelques accusations, et ne pouvant parvenir, malgré sa rude franchise de soldat, à convaincre les Oydors, il tira, dans un mouvement désespéré, son poignard, et se serait frappé, si les assistants ne s'étaient jetés sur lui. L'autre trait ne laisse pas que d'être assez singulier. Lors de la grande déroute de Mexico, dans cette nuit que les Espagnols ont si tragiquement appelée Nuit Triste, Bernal, sous une grêle de pierres et de pieux, se frayait bravement un passage à travers les masses des guerriers Aztèques. Un de ses compagnons tombe, percé de flèches. Tout en fuyant, le jeune aventurier ramasse le *matatillo* du mort, sorte de poche en filet où les soldats serraient ce qu'ils avaient de plus précieux. Après la bataille, lorsqu'il lui fut loisible d'en examiner la contenu, Diaz y trouva, entre autres objets, *una naturaleza de hombre en badana*.

Dans le Prologue de la *Recordacion Florida*, l'historien de Guatemala, Francisco Antonio de Fuentes y Guzman, déclare que l'une des causes qui l'incitèrent à écrire son livre fut l'édition donnée par Fray Alonso Remon de la *Véridique Histoire*, « laquelle, par incurie

ou inadvertance de l'auteur, ou par suite de sollicitations intéressées, a été, en maints endroits, défigurée et falsifiée ». Il y revient à plusieurs reprises avec une insistance remarquable, et rien ne saurait mieux clore cette trop brève et incomplète étude du manuscrit de Bernal Diaz que ce témoignage irréfutable de l'arrière-petit-fils du Conquistador :

« Je m'étais appliqué, dans mon jeune âge, à lire non seulement avec curiosité, mais avec attachement, vénération et amour, le brouillon original de l'héroïque et valeureux Capitaine Bernal Diaz del Castillo, mon bisaïeul, dont nous autres ses descendants conservons l'antique manuscrit comme un souvenir d'un prix inestimable. Aussi, lorsque le livre imprimé qu'en fit paraître le R. P. M. Fray Alonso Remon du saint Ordre Militaire de Notre-Dame de la Merci, pour la Rédemption des captifs, fut apporté, l'an 1675, à cette cité de Goathemala, je trouvai qu'en maints endroits l'imprimé ne concordait point, tant par additions que par suppressions, avec le vénérable manuscrit de l'auteur, mon aïeul, que je reconnais adultéré dans les chapitres CLXIV et CLXXI, et en d'autres parties du discours où, non seulement sont obscurcis le crédit et fidélité de mon Castillo, mais aussi frustrés de leurs vrais mérites de vrais héros que le los et laurier de la Renommée appelaient à d'immarcessibles gloires ! »

LA FAMILLE

DE BERNAL DIAZ.

Dans sa *Recordacion Florida*, l'historien de Guatemala, Francisco Antonio de Fuentes y Guzman, arrière-petit-fils du Conquistador, justement fier d'un si glorieux parentage, donne de nombreux détails sur la famille de Bernal Diaz. Les états de services ou *probanzas* de Diaz et de son beau-père, Bartolomé Becerra, nous fournissent aussi quelques précieux renseignements. Nous sommes heureux de les pouvoir compléter par la publication d'un certain nombre de pièces authentiques. Un ami dévoué a bien voulu dépouiller à notre intention tous les livres de sacristie sauvés du désastre de l'Antigua Guatemala, en 1774. Après avoir inutilement feuilleté ceux du Sagrario, de San Sebastian et de Santa Clara, il a été assez heureux pour retrouver et copier dans les *Libros de Españoles* de la cathédrale de San José les documents que nous reproduisons ci-dessous. Malheureusement, le plus ancien ne date que de 1586. Les actes antérieurs ont dû être inscrits ailleurs ou sur des registres aujourd'hui perdus, et il est plus que probable qu'avant 1577 il n'était pas tenu de livres de paroisse.

C'est sans doute vers 1535, avant qu'il s'établît à Guatemala, et que Charles-Quint, par cédules royales, lui concédât les commanderies de Chamula, Micapa et Tlapa, que Bernal Diaz épousa Teresa Becerra, fille unique de l'un des Conquérants. Il en eut de nombreux enfants. Nous avons pu retrouver les traces de deux de ses fils, Fran-

cisco et Pedro, et de quelques-uns de ses innombrables petits-enfants.

Dans la *probanza* de Bartolomé Becerra, publiée par M. Justo Zaragoza et dont nous donnons l'analyse aux Pièces Justificatives, l'un des témoins, Joan Rodriguez Cabrillo de Medrano, affirme connaître Francisco Diaz depuis sa naissance, *desde niño recien nacido* et avoir été le compagnon de son enfance et de sa jeunesse. Or, dans cet acte, daté du 10 février 1579, Medrano se déclarant âgé de quarante-trois ans, nous en pouvons inférer que Francisco dut naître avant 1540. A la date de 1579, il avait déjà cinq enfants de Magdalena de Lugo, fille de l'un des Conquérants, et après avoir desservi les *corregimientos* de Tecpan Atitlan, Totonicapa, Guyamaque et San Luis, il s'intitulait dans l'acte précité Corregidor de Suchitepeques. Il fut depuis Regidor Perpétuel de Guatemala, sans doute en remplacement de son père.

Les registres de San José nous le montrent, à partir de 1586, remarié à doña Ysabel de Cárcamo et peu disposé, à en juger par les actes suivants, à laisser disparaître, faute d'héritiers, l'illustre nom du Conquistador.

— *1586 — Lúnes 14 de abril del año dicho, baptizé a Tomás hijo de Francisco Diaz del Castillo y de Doña Ysabel de Cárcamo su mujer. Fueron padrinos Alonzo de Vargas y Doña Clara Bezerra su mujer. Anthonio Despana,*

— *1588 — Jueves diez dias del mes de marzo de 1588 años, yo Bartholomé Granados cura, baptizé a Bernabé hijo de Francisco Diaz del Castillo y de su mujer Doña Ysabel de Cárcamo. Fueron sus padrinos Alonzo de Vargas y Doña Clara su mujer. Bartolomé Granados.*

Jusqu'en 1602, les registres de San José ne mentionnent le nom de Francisco Diaz qu'une seule fois, en 1599, au

livre des gens du commun, *Libro de gente ordinaria*, à propos du baptême d'un adulte nommé Mateo, dont furent parrains Anton et Paula sa femme, esclaves de Francisco Diaz del Castillo.

— *1602. — En trece dias del mes de febrero de 1602 años, en la santa Yglesia Cathedral desta Ciudad de Guathemala, yo Alonzo Ibañez, cura de la dha Cathedral, puse óleo y chrisma à Maria hija de Fco Diaz del Castillo, y de Doña Ysabel de Cárcamo su muger, vecinos de esta dha Ciudad. Habiala bautizado en caso de necesidad el padre Francisco de Peralta sacristan mayor de dha Cathedral en ocho dias dél dho mes de febrero. Fueron sus padrinos Don Francisco de Fuentes y Guzman y Doña Teresa del Castillo y Lugo su mujer, vecinos de dha ciudad y firmélo de mi nombre.*

Cet acte de baptême nous fait connaître le nom d'un des enfants issus du premier mariage de Francisco Diaz avec Magdalena de Lugo. Le mari de Doña Teresa, Francisco de Fuentes, après avoir été plusieurs fois Regidor, fut, en 1636, second Alcalde Ordinaire de Guatemala. C'est le père de l'historien Francisco Antonio de Fuentes y Guzman, arrière-petit-fils de Bernal Diaz.

En cette même année 1602, nous relevons encore sur les registres de San José l'acte de baptême d'un Bernabé Valdès de Cárcamo, fils de Francisco Diaz del Castillo. Serait-ce un autre fils du même nom de Bernabé ne portant que l'*appellido* de la mère, suivant un usage anciennement assez fréquent en Espagne, ou quelque bâtard né dans la famille ?

— *1613 — En once dias del mes febrero de 1613 años murió Francisco Diaz del Castillo vecino y Regidor de esta ciudad de Guatemala. Sepultóse en la santa Yglesia Cathedral de esta ciudad. Dejó por sus albaceas al*

Contador Pedro del Castillo su hermano y a Doña Ysabel de Cárcamo su mujer y al padre Ambrosio Diaz del Castillo, presbitero, su hijo. — Francisco Muñoz Garrida, cura.

Dans cet acte de décès de Francisco Diaz apparaît comme l'un de ses exécuteurs testamentaires, son frère Pedro, fils puîné du Conquistador. Deux mois après la mort de Francisco Diaz, le 15 avril 1613, Pedro del Castillo Becerra, Contador et Officier de la Real Hacienda, présentait à l'Audience Royale requête afin d'être autorisé à faire ses preuves de filiation. Nous avons brièvement analysé ce document dans les pièces justificatives que nous donnons ci-après. Un des témoins présentés par le Contador, Cristobal Azetuno Guzman, notaire et familier du Saint-Office, déclare qu'il connaît Pedro Diaz depuis sa petite enfance, qu'ils ont été élevés et sont allés à l'école ensemble comme voisins de quartier et maisons. Ledit témoin reconnaît être, à la date de 1613, âgé de cinquante ans; nous en pouvons déduire que Pedro del Castillo devait être né vers 1560. Il avait épousé Doña Jacoba Ruiz del Corral.

Les deux autres exécuteurs testamentaires de Francisco Diaz furent sa femme, Ysabel de Cárcamo, et le prêtre Ambrosio Diaz del Castillo, son fils. Ce padre Ambrosio, après avoir exercé, dès 1630, les charges de Trésorier, Maestrescuela et Archidiacre, fut nommé, en 1638, Doyen de la cathédrale de Guatemala. Dans la liste, d'ailleurs fautive et incomplète, qu'il a donnée des descendants de Bernal Diaz, M. Justo Zaragoza le fait, ainsi que les Docteurs D. Tomàs et D. Pedro, fils de Doña Maria del Castillo, dont ils étaient tous trois frères.

Le 12 février 1615, nous retrouvons sur les registres de

San José le nom de la veuve de Francisco Diaz. A cette date, Doña Ysabel de Cárcamo fut marraine d'un José de Lyra. Le parrain était Bernardo Diaz del Castillo y Lugo, bénéficier de Chiquimula. C'est sans doute un autre fils né du premier mariage de Francisco Diaz avec Magdalena de Lugo.

L'historien Fuentes cite encore sa tante Clara del Castillo; un Fray Jacinto, Provincial des Dominicains, et un José dont les fils avaient, dans les dernières années du XVIIe siècle, des propriétés dans la vallée de Jilotepeques. Quant à la Maria del Castillo, morte à l'âge de cent dix ans, que M. Justo Zaragoza met au premier rang de la famille du Conquistador, la confondant avec la fille de Francisco, baptisée le 13 février 1602, elle n'en a jamais fait partie et ne portait son nom, comme le dit Fuentes lui-même, qu'en qualité d'ancienne servante de sa maison.

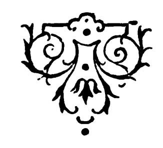
Tels sont les descendants de Bernal Diaz dont nous avons pu reconstituer la personnalité d'après les registres de leur paroisse, les récits de l'historien de Guatemala et les pièces tirées des Archives des Indes. De Bernal lui-même nous ne savons que peu de chose. Il était fils, il nous l'apprend dans le Prologue de sa *Véridique Histoire*, de Francisco Diaz, surnommé le Galan, Regidor de Medina del Campo, et de Maria Diez Rejon. Son extrait de baptême, s'il a jamais existé, dut être brûlé ou perdu dans l'incendie qui ruina Medina del Campo, lors de la révolte des Comuneros. Son acte de décès n'a pu être retrouvé. Il est singulier que, depuis 1577, il n'y ait dans les registres aucune trace d'un personnage aussi important que le Regidor Perpétuel Bernal Diaz del Castillo, ni aux mariages, ni aux baptêmes, ni aux décès. Peut-être s'était-il retiré dans quelque Commanderie ou estancia,

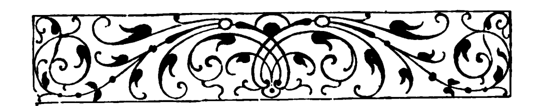
désireux d'employer ses dernières années à évoquer plus sûrement dans la solitude et le repos les souvenirs prodigieux de sa vie, afin de mettre en état sa conscience et son livre. Les recherches faites pour nous dans l'espoir de retrouver le tombeau du Conquistador n'ont pas été plus heureuses. Les *nichos* de la cathédrale d'Antigua, où l'on croit qu'il fut enterré, ont été, au cours de l'une des dernières révolutions qui bouleversèrent le Guatemala, ouverts et profanés, les pierres tombales perdues ou détruites. Les caveaux des autres églises renfermant d'anciennes sépultures avaient été ruinés en 1879, comme nombre d'édifices construits en briques crues, par une terrible inondation du Pensativo, rivière qui borde la ville d'Antigua. Ces souterrains, lors de la visite qu'y fit pour nous un ami, étaient presque entièrement obstrués par l'argile entraînée par les eaux et fort nauséabonds. D'ailleurs, en ces pays, le clergé est des plus ignorants et le peuple absolument indifférent à tout ce qui concerne son histoire.

A défaut de documents authentiques, nous devons mentionner une tradition de famille suivant laquelle le Conquérant-historien serait mort en 1602, à l'âge de cent quatre ans. Cette extraordinaire longévité, après tant de hasards et de travaux guerriers, semble tout d'abord quelque peu fabuleuse. Pourtant, le fait n'est pas impossible ni même improbable, et concorde avec ce que nous savons de Bernal. S'il naquit en 1497 ou 1498, il aurait eu seize ou dix-sept ans à son départ d'Espagne avec Pedrarias de Avila, une vingtaine d'années lors des premières expéditions de Francisco Hernandez et de Grijalva, et environ vingt et un ans quand il accompagna le grand Marquis à la conquête du Mexique. Diaz, à plusieurs reprises, dit qu'il était beaucoup plus jeune que Cortès,

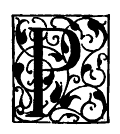
qui avait alors trente-trois ans. D'autre part, nous savons par lui-même qu'en 1578 il revisait le manuscrit de la *Véridique Histoire.* En février de l'année suivante, il apparaît encore dans un instrument public comme magistrat en exercice et ce n'est qu'en 1611 que nous lisons dans un acte, à la suite de son nom, la formule fatale : *Regidor que fué...* Ainsi donc, Bernal Diaz del Castillo, né à la fin du XVe siècle, ayant vu tout le XVIe et le commencement du XVIIe, aurait vécu, suivant la juste métaphore qu'il convient d'appliquer à un aussi vaillant Cavalier, à cheval sur trois siècles.

J. M. H.





PIÈCES JUSTIFICATIVES



ARMI *les additions et éclaircissements qui complètent sa belle édition de l'*Historia de Guatemala *de D. Francisco-Antonio de Fuentes y Guzman (Madrid, Luis Navarro, 1882), M. Justo Zaragoza a publié, avec les lettres et cédules Royales y afférentes, les* probanzas, *véritables états de services, de Bernal Diaz et de Bartolomé Becerra, père de sa femme Teresa, ainsi que les preuves de filiation de Pedro del Castillo Becerra, fils puîné du Conquistador. Nous avons traduit ou résumé ces précieux documents qui, sous le titre de* Informacion de los méritos y servicios de Bernal Diaz del Castillo, *sont conservés aux Archives des Indes, à Séville.*

I

PREUVES
DE BERNAL DIAZ DEL CASTILLO.

En la grande cité de Tenustitan Mexico, de la Nouvelle-Espagne des Indes de la Mer Océane, le septième jour du mois de février de l'an de la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mil cinq cent et trente-neuf, par devant l'Illustrissime seigneur don Antonio de Mendoza, Vice-Roi et Gouverneur de cette Nouvelle-Espagne, et les très magnifiques seigneurs le Licencié Ceynos, le Licencié Francisco de Loaisa, et le Licencié Tejada, Oydors de l'Audience et Chancellerie Royale de Sa Majesté siégeant en cette Nouvelle-Espagne, et en présence de moi, Antonio de Turcios, secrétaire de ladite Audience, a comparu en personne Bernal Diaz, et présenté la requête écrite dont la teneur suit :

Très puissant Seigneur, moi, Bernal Diaz, l'un des premiers découvreurs et conquérants de cette Nouvelle-Espagne, je dis : Que j'entends faire la preuve, *ad perpetuam memoriam*, des services par moi rendus à Votre Majesté en la découverte, conquête et pacification de la majeure partie de cette Nouvelle-Espagne. C'est pourquoi, je prie et supplie Votre Majesté faire recevoir les témoins que je présenterai à cet effet, et les faire examiner par interrogatoire et demandes par moi présentés sur ce sujet en cette sienne Royale Audience, dans le but de constater mes services et travaux ; et que, ces témoignages prêtés et examinés, Elle daigne faire intervenir son autorité et décret judiciaire, afin qu'ils fassent foi et preuve en tout temps et lieu, ce pourquoi j'implore et réclame votre Royal Office et justice exécutoire.

Ladite requête ayant été ainsi présentée, les susdits seigneurs Président et Oidors mandèrent audit Bernal Diaz de la remettre à un Alcalde Ordinaire de cette Cité, lequel la lui recevra.

En conséquence de quoi, le neuvième jour du mois de février dudit an, par-devant le très noble seigneur Joan Xaramillo, Alcalde ordinaire de cette Cité pour Sa Majesté, comparut en personne ledit Bernal Diaz, en présence de moi, Joan de Zaragoza, notaire public titulaire, et présenta ledit écrit et requête et le commandement des susdits seigneurs Président et Oidors conjointement avec un interrogatoire et questionnaire dont la teneur suit :

Interrogatoire. Que par les demandes suivantes soient interrogés les témoins présentés de la part de Bernal Diaz, habitant de la ville del Spiritu Sancto, de la province de Guaçaqualco, pour l'information des services qu'il a faits à Sa Majesté, dans la découverte, conquête et pacification de cette Nouvelle-Espagne.

I. — Premièrement : Qu'il leur soit demandé s'ils connaissent ledit Bernal Diaz, et depuis combien de temps.

II. — Item. S'ils savent, virent, croient et ont ouï dire que ledit Bernal Diaz est venu, de l'île de Cuba, à la découverte de cette Nouvelle-Espagne, à ses frais et dépens, sans solde de Sa Majesté ou autre quelconque appointement, en compagnie de Francisco Hernandez de Cordova, capitaine qui vint découvrir cette Nouvelle-Espagne. Qu'ils disent ce qu'ils savent.

III. — Item. S'ils savent, etc., Que ledit Bernal Diaz, en ledit voyage et découverte, souffrit maints travaux et périls, tant aux rencontres de guerre que sur la mer, et qu'en un pueblo du nom de Potonchan, ledit Diaz fut navré de deux blessures qui le mirent à la mort. Que les témoins disent ce qu'ils savent.

IV. — Item. S'ils savent, etc., Qu'après être rentré à Cuba après le dessusdit voyage de découverte, il revint à cette Nouvelle-Espagne avec le Marquis del Valle D. Fernando Cortès, qui la vint conquérir et pacifier, sans solde ou autre quelconque appointement, et travailla de toutes ses forces à la conquête et pacification de ladite Nouvelle-Espagne. Qu'ils disent...

V. — Item. S'ils savent, etc... Que, dans la première expédition que fit ledit Marquis del Valle, à Cingapacinga qu'il pacifia, et aux marches de Cempoala, Diaz l'accompagna et servit toujours au mieux de ses forces. Qu'ils disent...

VI. — S'ils savent, etc., Que ledit Bernal Diaz, en compagnie dudit Marquis del Valle, alla à une expédition que fit ledit Marquis, de la cité de Tezcuco, battant le pays de la lagune sise entre Tezcuco et la cité de Mexico, en laquelle expédition, les Espagnols eurent à souffrir maints travaux et rencontres de guerre avec les Indiens des alentours de ladite lagune. Qu'ils disent...

VII. — Item. S'ils savent, etc., Que ledit Bernal Diaz, avec ledit Marquis del Valle, vint conquérir ladite cité de Mexico et demeura au siège de ladite Cité, dans la compagnie de D. Pedro de Alvarado, souffrant maintes misères, famines et blessures, jusques à la prise du seigneur de Mexico et complète pacification de ladite Cité, et de tout le pays environnant. Qu'ils disent...

VIII. — Item. S'ils savent, etc., Qu'après la prise et pacification de ladite cité de Mexico et de toutes les autres cités et pays d'alentour, ledit Marquis del Valle envoya Gonzalo de Sandoval, son capitaine, conquérir, pacifier et coloniser les postes et villes de la cité de Veracruz et de la ville de Guaçaqualco, et que le susdit Bernal Diaz, accompagnant ledit Gonzalo de Sandoval, eut part à la

pacification et établissement de ces villes et, mêmement, en compagnie d'un certain Alonzo del Castillo, alla soumettre Pastepeque, faisant et s'efforçant en tout autant qu'il put et était obligé envers son Roi et Seigneur naturel. Qu'ils disent...

IX. — Item. S'ils savent que le susdit Bernal Diaz alla en compagnie de Rodrigo Rengel, conquérir et pacifier les provinces de Copilco et Nitan qui s'étaient rebellées contre le service de Sa Majesté, et qu'à la suite des rencontres de guerre qu'ils eurent avec les naturels, la province de Copilco demeura pacifiée. Qu'ils disent...

X. — Item. S'ils savent que le susdit Bernal Diaz alla, avec Luis Marin, capitaine de la province de Guaçaqualco, conquérir et pacifier les provinces de Chiapa, Cinacatan, Chamula et Guequiztlan et la sierra de Cachula et autres lieux, où ils eurent une bataille rangée avec les naturels de ladite peuplade et province de Chiapa, jusques à ramener à la paix et service de Sa Majesté les gens dudit Chiapa, ainsi que les autres peuples ; et s'ils savent qu'en cette guerre de Chiapa, ledit Bernal Diaz trouva certain trésor de joyaux que les Indiens de ladite Cité gardaient en une case, de laquelle trouvaille Sa Majesté ayant eu son Royal Quint, le demeurant fut employé au payement de certains chevaux. Qu'ils disent...

XI. — Item. S'ils savent, etc., Que ledit Bernal Diaz accompagna le Marquis del Valle aux Higueras, allant par la mer du Nord et revenant par la mer du Sud, auquel voyage, à l'aller comme au retour, ils souffrirent maints travaux et famines ; qu'en une expédition à Culaco, Francisco Marmolejo étant capitaine, ils guerroyèrent et combattirent les naturels qu'ils réduisirent au paisible service de Sa Majesté et, qu'en cette conquête, ledit Diaz perdit un cheval qui lui avait coûté deux cents pesos d'or, et

qu'ils en revinrent tous fort recrus, pauvres et endettés. Qu'ils disent tout ce qu'ils savent, et qu'on ne lui paya rien dudit cheval.

XII. — Item. S'ils savent, etc., Qu'au retour de ladite expédition des Higueras, nous trouvâmes quasi toute la province de Copilco et Xaltepeque rebellée contre le service de Sa Majesté et que, en compagnie de Luis Marin, capitaine de ladite ville de Guaçaqualco, Diaz alla pacifier la susdite province de Xaltepeque laquelle, à force de guerres et d'expéditions, fut réduite à la paix et que, mêmement, avec Diego de Azamar, il alla pacifier la province de Copilco, qu'ils rendirent à la paix et service de Sa Majesté. Qu'ils disent tout ce qu'ils savent.

XIII. — Item. S'ils savent, etc., Qu'en toutes ces guerres et expéditions que fit ledit Bernal Diaz, il servit fort bien et loyalement Sa Majesté, exécutant tous ordres de capitaines de son mieux, sans solde aucune de Sa Majesté ou autre quelconque appointement. Qu'ils disent ce qu'ils en savent.

XIV. — Item. S'ils savent, etc., Qu'en récompense de ces services que ledit Bernal Diaz rendit à Sa Majesté et de tout ce qu'il y peina, les Gouverneurs qui, pour lors, gouvernaient cette Nouvelle-Espagne, lui consignèrent et baillèrent en Commanderie certains pueblos, entre autres un du nom de Tlapa, dont le pourvut ledit Marquis del Valle ; et, mêmement, Marcos de Aguilar, en prix de ses services et mérites personnels, lui bailla un autre pueblo, dit Chamula, et le Trésorier Alonso Destrada lui consigna deux estancias, lesquels il tint et posséda certain temps, sans contradiction de personne quelconque. Qu'ils disent, etc.,

XV. — Item. S'ils savent, etc., Que lesdits pueblos de Tlapa et Chamula sont de gros profit, car Tlapa était, au moment où on le lui reprit, de plus de mille cases, Cha-

mula de plus de quatre cents, et les estancias en avaient plus de deux cents. Qu'ils disent, etc.

XVI. — Item. S'ils savent, etc., Que Baltasar Osorio, capitaine de la province de Tabasco, se saisit et déposséda par force ledit Bernal Diaz dudit pueblo de Tlapa, pour l'incorporer au territoire de Tabasco, lorsqu'il l'établit, ce qu'il fit sans pouvoir aucun d'aucun Gouverneur, et sans être le requérant ouï ni convaincu, ainsi qu'il est, en tel semblable cas, requis.

XVII. — Item. S'ils savent, etc., Que, mêmement, le capitaine Mazariegos, qui alla fonder la ville de Chiapa, se saisit et déposséda par force ledit Bernal Diaz du susdit pueblo de Chamula et des estancias, qu'il incorpora au territoire de cette ville de Chiapa, sans en avoir pouvoir et sans être ouï ni convaincu ledit Bernal Diaz, ainsi qu'il est en semblable cas requis. Qu'ils disent, etc.,

XVIII. — Item. S'ils savent, etc., Qu'il y a eu procès entamé entre ladite ville de Guaçaqualco et les villes de Tabasco et de Chiapa au sujet de ces pueblos et d'autres, à cause de quoi le susdit Bernal Diaz n'a pu avoir ni recouvrer ses pueblos, et aussi pour ce que le susdit Bernal Diaz n'était pas en situation de soutenir des procès contre deux villes, d'où il est résulté qu'il a souffert et souffre maintes misères et nécessité. Qu'ils disent, etc.

XIX. — Item. S'ils savent que ledit Bernal Diaz est honorable personne de très bon renom et mœurs, et telle, qu'après avoir été autrefois Regidor, il l'est encore aujourd'hui de ladite ville de Guaçaqualco, dont il a été Procurateur et chargé d'affaires en cette cité de Mexico où siègent l'Audience et Chancellerie de Sa Majesté, auprès de laquelle il a fort bien rempli les commissions dont il a été chargé par ladite ville. Que les témoins disent ce qu'ils en savent.

XX. — S'ils savent, etc., Qu'audit Bernal Diaz il n'a jamais été rien baillé en retour des susdits pueblos qui lui furent pris de force pour être réunis aux territoires des villes de Tabasco et Chiapa; que, malgré qu'il en ait maintes fois requis le Président évêque de Santo Domingo et le seigneur Vice-Roi, il lui a toujours été répondu que, sans un ordre de Sa Majesté venu d'Espagne, ils ne lui pouvaient rien bailler; à cause de quoi ledit Bernal Diaz se trouve réduit à fort pénible et nécessiteux état. Qu'ils disent, etc.

XXI. — Item. S'ils savent, etc., Que tout le dessus dit est de notoriété publique. Et qu'il leur soit fait toutes autres questions pertinentes. BERNAL DIAZ.

La requête ainsi présentée, ledit seigneur Alcalde, ayant vu le commandement des seigneurs Président et Oidors, dit : Qu'il ordonnait et ordonna audit Bernal Diaz de lui présenter les témoins dont il entend se servir et qu'il fera justice; mais qu'étant occupé en choses congruentes au service de Sa Majesté, il commettait, et commit, la réception et serment des témoins à moi le susdit greffier.

En conséquence, le même jour, mois et an dessus dits, ledit Bernal Diaz, par-devant ledit seigneur Alcalde, exhiba deux cédules de Commanderie de certains pueblos qui lui avaient été baillés et requit le seigneur Alcalde d'ordonner au greffier de cette cause d'en tirer copie et de l'adjoindre à la cause conjointement avec les autres pièces. Laquelle copie desdites deux cédules est telle que suit :

Cédule de Commanderie. Par la présente je vous baille en dépôt, à vous Bernal Diaz, habitant de la ville del Spiritu Sancto, les seigneurs et naturels des pueblos de Tlapa et Potuchan, sis en la province de Cimatan, afin que vous vous serviez d'eux et qu'ils vous aident en vos

biens et cultures, conformément aux ordonnances faites et à faire, et à charge pour vous de les instruire en notre Sainte Foi Catholique, y apportant toute vigilance et sollicitude possible et nécessaire. Fait le vingt de septembre de l'an mil cinq cent et vingt deux. *Hernando Cortès.* — Par ordre de Sa Grâce: *Alonso de Villanueva.*

Cédule de commanderie. Moi, le Trésorier Alonso Destrada, Gouverneur de cette Nouvelle-Espagne pour Sa Majesté. Par la présente, je baille en dépôt à vous, Bernal Diaz, habitant de la ville del Spiritu Sancto, les seigneurs et naturels des pueblos de Gualpitán et Micapa, sis ès sierras de Cachulco et qui soulaient être sujets à Cimatán, et de Popoloatan en la province de Citla, afin que vous vous serviez d'eux en vos biens et cultures, à charge pour vous de les instruire en notre Sainte Foi Catholique. Fait le trois d'avril de l'an mil cinq cent et vingt huit. *Alonso Destrada.* — Par ordre de Sa Grâce : *Alonzo Lucas,* notaire de Sa Majesté.

Lesdites copies furent faites et tirées en la manière susdite, aux jour, mois et an dessusdits, en la présence des témoins Juan Garçon et Rodrigo Quintero.

Présentation de témoin. — Après quoi, le dixième jour du mois de février dudit an, en présence de moi, greffier susnommé, ledit Bernal Diaz présenta pour témoin de ladite preuve, *Cristobal Hernandez,* duquel fut reçu serment en la forme due et qui promit dire la vérité.

Il présenta en outre pour témoins, le douze février, Martin Vazquez, Bartolomé de Villanueva et Miguel Sanchez Gascon, et, le quatorze, Luis Marin, desquels et de chacun d'eux on requit serment en la forme due, lequel ils prêtèrent, disant : *Oui, je le jure. Amen.* Ayant promis de dire la vérité, ils déposèrent en substance comme suit :

Cristobal Hernandez, habitant de la cité de Mexico, d'environ quarante ans d'âge, dit : Qu'il connaissait Bernal Diaz depuis plus de vingt ans, tous deux s'étant embarqués sur l'Armada de Francisco Hernandez de Cordova, en février 1517. Qu'ils avaient eu fort à souffrir en cette expédition et non moins durant celles qu'ils firent sous les ordres de Hernan Cortès. Qu'après la prise de Mexico il a vu ledit Bernal Diaz aller avec Gonzalo de Sandoval à la conquête et pacification des provinces qu'il dit, où il servit fort bien, et qu'il lui est notoire que les Gouverneurs ne le récompensèrent pas de ses services comme il le méritait, le mettant à la queue pour les faveurs, ainsi que maints autres conquérants qui ont loyalement servi Sa Majesté.

Martin Vazquez, lui aussi habitant de Mexico, du même âge de quarante ans et compagnon de Bernal Diaz dans l'expédition de Francisco Hernandez de Cordova, dit : Qu'il le connaissait depuis cette époque : qu'à Potonchan les Indiens avaient occis vingt et un Espagnols et blessé les autres ; que pour se sauver ils s'étaient jetés à la mer jusqu'au cou, afin de se réfugier sur les brigantins ; qu'en cette terre, Bernal Diaz avait échappé à de grands périls et travaux, pareils à ceux que lui et le déposant avaient bravé quand, deux ans plus tard, ils suivirent Hernan Cortès à la Nouvelle-Espagne et se rencontrèrent à l'affaire de Cimpancinga.

Bartolomé de Villanueva dit : Qu'il connaissait Bernal Diaz del Castillo depuis quelque dix-huit ans, lorsque le déposant passa à la Nouvelle-Espagne avec Panfilo de Narvaez et qu'il l'avait vu avec ceux de Hernan Cortès servir très bravement, tant à pied qu'à cheval, jusques à la prise de la cité de Mexico ; qu'après ce succès ils allèrent ensemble, en la compagnie de Gonzalo de San-

doval, à la Vera-Cruz, Guaçaqualco et Pastepeque et conquirent ces terres; qu'ensuite, avec Rodrigo Rengel, ils furent de la journée de Copilco et Nitan pour pacifier les naturels qui s'étaient soulevés contre Sa Majesté. Il dit aussi, au sujet de l'expédition des Higueras, commandée par Hernan Cortès, qu'il sait qu'ils y endurèrent d'extrêmes tourments de faim et soif et qu'en si long chemin ils pensèrent périr; qu'il sait aussi que ledit Bernal Diaz y perdit un cheval dont la mort ne réjouit pas peu ses compagnons qui le mangèrent, car ils étaient affamés depuis plusieurs jours, mais qu'on ne le lui paya point, et de ce susdit voyage ils revinrent très fatigués et recrus, en grand désarroi, avec nombre de malades dont plusieurs, au jour d'aujourd'hui, sont encore perclus et n'ont pas de quoi manger, n'ayant été nullement récompensés de leurs peines par les capitaines et gouverneurs au nom de Sa Majesté. Villanueva confirma également dans sa déposition tout ce qu'on lui demandait au sujet de la rébellion de Copilco et de Xaltepeque et de leur pacification, lorsque les soldats, rompus de fatigue, revenaient des Higueras où, comme toujours, Bernal Diaz avait très bien servi sans solde, comme on accoutumait en ces temps, et sans récompense aucune; aussi était-il pauvre, comme les autres, vu qu'on lui avait aussitôt enlevé le peu qu'on lui avait donné, bien qu'il eût été si juste qu'on reconnût ses peines et que Sa Majesté déchargeât sa conscience à l'égard de tous ceux qui L'avaient servie et Lui avaient gagné la moitié d'un monde. Le déclarant ajouta qu'il lui était notoire que les pueblos de Tlapa et de Chamula avaient été baillés en Commanderie à Bernal Diaz, qu'il les avait eus quelque temps et qu'ils lui avaient été ôtés de force, le privant ainsi des bons profits qu'il en tirait, le premier par le capitaine Osorio pour le joindre au terri-

toire de la province de Tabasco, et le village et estancias de Chamula par Diego de Mazariegos, qui le réunit à celui de Chiapa ; que, à la suite de cette spoliation, Diaz avait entamé, avec les villes de Tabasco et de Chiapa, un procès qu'il ne put suivre, empêché par sa pauvreté ; qu'au milieu de cette nécessité, Castillo maintenait son honneur, vivant toujours vertueusement et sans qu'on lui connût aucun vice ; qu'il eut des charges de Regidor et Procurateur pour la ville de Guaçaqualco et s'acquitta parfaitement et heureusement des affaires dont il fut chargé, ainsi qu'il était public et notoire ; enfin, que le déclarant savait très bien que, quand l'Évêque de Santo Domingo prit possession de la charge de Président de la Royale Audience, Bernal Diaz réclama la restitution des susdits pueblos et estancias, et que ce Prélat, aussi bien que le Vice-Roi pareillement sollicité, lui répondirent suivant la teneur de la dernière question, ce qui mettait le Conquistador suppliant dans l'état fâcheux et malaisé où tous le voyaient.

Miguel Sanchez Gascon, habitant de la ville de Guaçaqualco, dit : Qu'il y avait huit ans, peu ou prou, qu'il connaissait Bernal Diaz ; que, respectivement aux premières questions, qu'il savait par ouï dire ce qui était public et notoire ; quant à la huitième et suivantes, sur les expéditions de Rodrigo Rengel et la pacification de Chiapa, il pouvait répondre affirmativement, s'y étant trouvé en personne, ainsi qu'au voyage des Higueras et à la pacification de Copilco et Xaltepeque, où il vit Bernal Diaz servir Sa Majesté fort bravement, et faire tout son possible pour conquérir et pacifier ces provinces, sans toucher aucune solde, suivant la coutume du temps. Il dit ensuite qu'il l'avait vu posséder en Commanderie les pueblos énoncés en la question et s'en servir, qu'il les savait

très bons et les meilleurs de ces provinces, et qu'ils lui furent enlevés par Osorio et Mazariegos pour être réunis aux villes de Tabasco et de Chiapa, sans compensation aucune ; qu'à ce sujet, il y avait eu procès entamé avec lesdites villes, sans que Diaz del Castillo en pût rien tirer, à cause de ses faibles ressources, et parce qu'il était fort pauvre et malaisé, et n'avait personne qui moyennât pour son fait, vu qu'à ce moment il ne possédait rien autre que quelques Indiens sur une estancia qui ne lui donnait qu'un peu de maïs pour sa subsistance. Il termina en disant qu'il tenait Bernal Diaz pour très honnête personne qu'il avait toujours vu bien agir, et de bonne vie et renom ; qu'il avait été et était présentement Regidor en ladite ville de Guaçaqualco, où lui, Sanchez, comme y habitant, eût certainement vu et connu les grâces qui lui auraient été faites, si on l'avait jamais favorisé de quelqu'une.

Luis Marin, Alcalde Ordinaire de la cité de Mexico, âgé de plus de trente ans, dit : Qu'il connaissait Bernal Diaz depuis dix-sept ans environ ; qu'il savait, par ouï dire, tout ce qu'affirmait l'interrogatoire à l'égard de l'expédition de Hernandez de Cordova, et qu'il était certain de tout ce qui regardait celle de Hernan Cortès, la conquête de Mexico, les entreprises de Gonzalo de Sandoval qu'il avait accompagné, et la mission confiée à Rengel, au sujet de laquelle il avait entendu citer et louer la brave conduite de Bernal Diaz del Castillo. Il dit qu'il était le Luis Marin dont il était question dans l'interrogatoire ; que, comme capitaine, il avait eu sous ses ordres le susnommé Castillo, qui, pour ses bons services envers Sa Majesté et son brave courage en la conquête, méritait d'être récompensé ; qu'il avait été en personne au voyage des Higueras, et qu'à la journée de Culaco il avait lui-même envoyé Francisco Marmolejo et, avec lui, Bernal Diaz, qui fit ce qu'il pré-

tend en la question ; qu'aux conquêtes de Copilco et Xaltepeque, il en alla exactement comme il le dit, et que Diaz y servit partout très bien, faisant ce que lui commandaient ses chefs et sans toucher salaire aucun de Sa Majesté ni d'autre personne en son nom ; qu'il savait qu'à Bernal Diaz, pour prix de ses services à la Nouvelle-Espagne, avaient été donnés en Commanderie les pueblos et estancias énumérés dans l'interrogatoire ; qu'il les avait tenus et possédés quelque temps sans contradiction aucune ; que c'étaient d'excellentes terres et des mieux peuplées qu'il avait maintes fois vues ; que, de ces pueblos, Tlapa avait été pris par le capitaine Osorio et Chamula et ses estancias par Diego de Mazariegos, sans autre droit, à son sentiment, que d'être, l'un capitaine de Tabasco, et l'autre de Chiapa ; il dit qu'il avait connaissance du procès qui s'en était suivi, et, finalement, qu'il tenait Bernal Diaz pour honorable personne, de bon renom et mœurs ; qu'il croit qu'il a été Regidor de Guaçaqualco ; qu'il a ouï dire qu'il était venu à Mexico comme Procurateur de ladite ville et avait nettement rendu ses comptes, et qu'après que Bernal Diaz avait été dépouillé de ses pueblos, on ne lui en avait pas donné d'autres, ni aucune autre compensation, et qu'il le savait fort nécessiteux et bien médiocrement aidé par ses Indiens ou d'autres.

Ces témoignages pris et reçus, ainsi que ci-dessus, ledit seigneur Alcalde, à la requête dudit Bernal Diaz, m'a ordonné, à moi notaire, de tirer au net une expédition du présent acte, ou deux au plus, à la volonté dudit Bernal Diaz, et de la lui bailler et remettre, de sorte qu'elle fasse foi pour la garde et conservation de son droit ; en laquelle si besoin était, il dit qu'il faisait et fit intervenir son autorité et décret judiciaire, afin qu'elle vaille et fasse foi en justice et ailleurs. Laquelle expédition, moi ledit no-

taire, d'ordre dudit seigneur Alcalde, ai baillé ; faite au jour, mois et an dessusdits. — *Joan Xaramillo.*

Et moi, Joan de Zaragoza, notaire de Sa Majesté et notaire public du corps de cette cité de Mexico, je fus présent au susdit acte et le fis écrire, et y apposai mon seing, en témoignage de vérité. — *Joan de Zaragoza,* notaire public.

Ayant obtenu ces témoignages, ainsi que l'expédition de l'enquête, Bernal Diaz sollicita des recommandations pour faire valoir ses droits à la Cour, et, dans les derniers jours de février, obtint de Cortès, qui se trouvait alors à la Nouvelle-Espagne, la lettre suivante pour les seigneurs du Conseil des Indes.

LETTRE DU MARQUIS DEL VALLE.

Illustrissime et révérendissime Seigneur, très illustre Seigneur, très magnifiques Seigneurs, étant, comme je suis, grandement obligé envers ceux qui vinrent avec moi à la conquête de ce pays, et connaissant la volonté qu'a Sa Majesté, afin de décharger sa Royale conscience, qu'ils soient convenablement traités, je vous recommande le porteur de cette lettre, Bernal Diaz, qui fut un des premiers et de ceux qui ont bien servi tant en la conquête de cette cité qu'au voyage que je fis à Honduras, Guatimala et autres provinces, sans compter qu'il fut des compagnons de Francisco Fernandez de Cordova, premier découvreur de cette terre ; de manière qu'il a toujours bien travaillé et vaillamment servi, comme j'en suis très bon témoin. Durant mon gouvernement, je lui fis don de deux villages en la province de Guaçnqualco, lesquels, sous le trésorier

Alonso Destrada, lui furent ôtés pour l'établissement et entretien de deux villes qui s'y fondèrent, sans que rien lui fût baillé en retour; aussi a-t-il souffert et souffre-t-il, lui et ses enfants, maintes misères et nécessités. Or, marri de le voir en si fâcheux état, j'ai délibéré de le faire savoir à vos Seigneurie et Grâces, à seule fin qu'Elles sachent ce que méritent ses services, et aussi pour satisfaire à mon devoir envers Sa Majesté et décharger sa Royale conscience. Et certes, c'est chose due, ainsi que Vos Seigneurie et Grâces le verront par la relation qu'il porte. Et toute merci qui lui serait accordée, outre qu'elle lui sera faite en nom de l'Empereur, notre seigneur, sera par moi reçue comme personnelle et fort grande faveur. Que Notre Seigneur garde et prolonge la vie illustrissime et révérendissime et la très illustre personne de Votre Seigneurie et la très magnifique de Vos Grâces. De cette cité de Mexico, l'ultime de février de l'an mil cinq cent trente et neuf. — Le très assuré serviteur de Votre Seigneurie et de Vos Grâces : — *Le Marquis del Valle.*

Nous avons tenu à donner cette lettre, ainsi que celle du Vice-Roi dont Diaz fait mention dans le Prologue de la *Véridique Histoire.*

LETTRE DE DON ANTONIO DE MENDOZA, VICE-ROI DU MEXIQUE.

Illustrissime et révérendissime et très magnifiques et révérends Seigneurs : Bernal Diaz, habitant de la province de Guaçaqualco, va supplier Sa Majesté de lui faire la grâce d'ordonner qu'on lui baille de quoi vivre, en récompense de ses services en la conquête, pacification et dé-

couverte de cette terre, à cause qu'on lui a repris, soi-disant pour la fondation des villes de Chiapa et de Tabasco, certains pueblos qu'il tenait en Commanderie. Et tant à raison de sa brave personne que des services par lui rendus à Sa Majesté, je supplie Votre Seigneurie révérendissime et Vos Grâces de le favorablement traiter, de manière que Sa Majesté lui daigne donner de quoi manger, puisque aussi bien il L'a servie. Que Notre Seigneur garde l'illustrissime et révérendissime personne de Votre Seigneurie et de Vos Grâces, avec accroissement de leur état. De Mexico, XXX de février de 1539. Illustrissime et révérendissime Seigneur, baise les mains de votre illustrissime et révérendissime et de Vos Grâces : — *D. Antonio de Mendoza.*

A l'illustrissime et révérendissime et très magnifiques et révérends seigneurs le Cardinal de Siguenza, président du Conseil des Indes, pour Sa Majesté.

Suivent quatre cédules Royales adressées à l'Adelantado don Pedro de Alvarado, gouverneur de Guatemala ; au Licencié Çerrato, président de l'Audience Royale des Confins ; à D. Antonio de Mendoza, vice-roi du Mexique, et au Licencié Çerrato, président de l'Audience de Guatemala, enjoignant de pourvoir Bernal Diaz d'Indiens équivalents à ceux qui lui avaient été retirés, ainsi que d'un poste de Regidor, et levant toutes difficultés et entraves qui pourraient être apportées à l'exécution de ces ordres Royaux. Les deux premières cédules sont datées de Madrid, 9 et 13 juin 1540 ; la troisième de Valladolid, 1er décembre 1550, et la quatrième d'Augsbourg, 13 juin 1551.

II

PREUVES DES MÉRITES ET SERVICES DE BARTOLOMÉ BECERRA.

La requête de Francisco Diaz del Castillo Becerra fut présentée le 10 février 1579, à l'Audience Royale siégeant en la cité de Santiago de Guatemala. Les témoins furent entendus le 12 du même mois.

Dans cette *probanza*, Francisco Diaz, fils aîné du Conquistador et de Teresa Becerra, fait attester légalement sa capacité et suffisance à remplir les emplois qu'il prétend lui être dus à raison des services de son père Bernal et de son défunt aïeul Bartolomé Becerra, l'un des conquérants du Guatemala. Les témoins déclarent que Francisco Diaz est fils légitime de Bernal, qu'il a été corregidor de Tecpan-Atitlan, de Totonicapa, Gamayaque et San Luis et qu'il l'est présentement de la province de Suchitepeques; que, marié à Magdalena de Lugo, il en a cinq enfants; que sa maison est bien tenue, avec domestiques, armes et chevaux pour servir Sa Majesté; mais qu'il est pauvre et nécessiteux, sans biens ou propriétés connus et n'ayant, pour se sustenter lui et les siens, que les mercis et faveurs de charges et emplois que lui ont faits et font les Gouverneurs du pays; charges et emplois qu'il a toujours remplis à leur satisfaction et dont il est toujours sorti sans profit illicite, en bon et honnête chrétien, ce pourquoi il a été et demeure nécessiteux.

Il résulte de cet acte, qu'à la date du 12 février 1579, Bernal Diaz vivait encore et habitait la cité de Santiago de Guatemala dont il était Regidor. L'un des témoins, Joan Rodriguez Cabrillo de Medrano, dépose en ces

termes, au sujet du vieux Conquistador : « Que ses services sont notoires et sans conteste, ainsi que plus amplement le constatent les informations faites par ledit Bernal et les cédules de Sa Majesté que le témoin a vues, ainsi que la Chronique que ledit Bernal Diaz del Castillo a écrite et composée de la conquête de la Nouvelle-Espagne, et qu'il a envoyée à Sa Majesté le Roi don Philippe, notre seigneur, laquelle le témoin a vue et lue ; quant à la tenue et traitement de sa personne et maison, que ledit Bernal Diaz del Castillo a toujours fort splendidement vécu, avec abondance d'armes, chevaux et domestiques, en très brave gentilhomme et serviteur de Sa Majesté. »

III

Requête présentée à l'Audience Royale, le 9 décembre 1611, par Francisco Diaz del Castillo, habitant et Regidor de la cité de Santiago de Guatemala, pour demander l'attestation et légalisation des signatures des notaires Antonio de Turcios et Joan de Zaragoza, par-devant lesquels, fut faite à Mexico, le 7 février 1539, la *probanza* de Bernal Diaz que nous avons ci-dessus traduite.

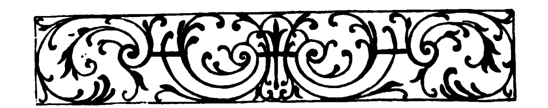
Il résulte de cet acte, qu'en décembre 1611, Bernal Diaz (mort suivant une tradition de famille en 1602), avait été remplacé dans sa charge de Regidor de Guatemala par son fils aîné, Francisco Diaz del Castillo Becerra, qui, lui-même, suivant l'acte de décès que nous donnons, mourut le 11 février 1613.

IV

Par requête du 15 avril 1613, Pedro del Castillo Becerra, Contador et Officier de la Royale Hacienda, demande que

lui soient délivrées des copies certifiées et légalisées des états de services de son père Bernal Diaz, du capitaine Bartolomé Becerra, son aïeul maternel, et de Francisco del Valle Marroquin, aïeul paternel de Doña Jacoba Ruiz del Corral sa femme, dont les originaux sont déposés en l'étude de Garcia de Escobar, greffier de la chambre de la Royale Audience.

Le 6 mai de la même année, ledit Pedro del Castillo Becerra, fait par-devant D. Juan de Herrera, Alcalde Ordinaire de Sa Majesté, et pour la garde de son droit, ses preuves de filiation comme fils du Conquistador et de Teresa Becerra, sa légitime épouse. Il présente pour témoins Alonso Nuñez, bourgeois de Guatimala, Cristobal Azetuno Guzman, notaire public et familier de la Sainte Inquisition, et Antonio de Salazar Monsalbe, Alcalde Ordinaire de Sa Majesté. Le second de ces témoins déclare qu'il connaît l'impétrant « depuis sa petite enfance, ayant été élevés ensemble, voisins de quartier et maison ; qu'il a connu Bernal Diaz, de son vivant habitant et Regidor de cette Cité et l'un des anciens conquérants et colonisateurs tant d'icelle, que de la Nouvelle-Espagne et ses provinces, en ayant été sûrement informé par les récits des anciens et les papiers qu'il a vus ; qu'il a aussi connu en son vivant Teresa Becerra, femme dudit Bernal, les a vus vivre ensemble et conjointement en état de mariage et nourrir, entre autres fils et filles qu'ils avaient et alimentaient, comme fils légitime issu de leur mariage, ledit Pedro del Castillo Becerra, Contador ; qu'ils l'appelaient fils et lui les nommait pères et que, pour leur fils légitime, il fut et est tenu et considéré et communément réputé tel parmi toutes les personnes qui les connurent, sans contradiction aucune... Et c'est la vérité ! »



NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS



AGE 1, *ligne 8. Le pape Adrien de Louvain*. Adrien Boeijens, né à Utrecht en 1459, fut professeur à Louvain et précepteur de Charles-Quint, qui, par deux fois, en 1516 et 1520, le chargea de gouverner l'Espagne en son absence et le fit, en 1522, nommer pape. Il mourut en 1523.

Page 2, ligne 2. Monsieur de Lasoa. C'est le seigneur de La Chaulx que nous trouvons cité parmi les chambellans à quarante-huit sols dans l'*État des officiers de la maison de Charles-Quint en 1517 et 1522*, publié par M. Gachard au tome II de la *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*. Bruxelles, 1874.

Page 19, ligne 8. D'immenses palais.— « Cortès y avait employé, dit Herrera (Dec. III, lib. IV, cap. VIII), sept mille poutres de cèdre, dont plus d'une avait cent vingt pieds de long et douze de grosseur. »

Page 22, ligne 23. Jean Florin.— « Le grand corsaire Français » ne doit son existence qu'à une erreur de copiste. Une abréviation mal lue a créé Jean Florin. C'est Jean Florentin ou le Florentin qu'il fallait lire. Ce Florentin n'est autre que Giovanni da Ver-

razzano, « noble homme messire Jehan de Varasenne, capitaine des navires esquippez pour aller au voiage des Indes », ainsi que le qualifient deux documents tirés des archives de la cour d'appel de Rouen et publiés par le sagace érudit Henry Harrisse. Malgré une légère discordance de dates, imputable à Bernal Diaz, la relation de Verrazzano donnée par Ramusio dans le troisième volume de ses *Navigationi et Viaggi* (Venise, 1565), et les assertions de Herrera et de Barcia (*Ensayo cronologico*), nous avaient fait soupçonner la vérité. Le livre de M. Henry C. Murphy : *The Voyage of Verrazzano* (New-York, 1876), lève tous les doutes. On y lit une lettre de Alonzo de Avila, datée de la prison de la Rochelle, où le Contador relate la prise de la caravelle qui portait à Charles-Quint le trésor de Montezuma. C'est la « bonne fortune et le profit » dont parle Verrazzano dans son rapport au roi Très Chrétien, daté de Dieppe, 8 juillet 1524.

Suivant Ramusio, Verrazzano, au cours d'une expédition suivante, aurait été pris et mangé par les sauvages de la Floride. Bernal Diaz, et, après lui, Herrera et Barcia soutenaient qu'il avait été fait prisonnier, envoyé à Charles-Quint et pendu au Puerto del Pico. Les pièces publiées par M. Murphy ne laissent aucun doute sur la triste fin du navigateur florentin. Capturé au mois d'octobre 1527, il fut, avec son équipage, conduit à Cadix. Tandis qu'on l'acheminait vers Madrid, sur un ordre de l'empereur daté de Lerma, 13 octobre 1527, Jean Florin, ou plutôt Giovanni da Verrazzano, fut, un certain jour du mois de novembre, pendu comme pirate à Colmenar de Arenas.

Voir le savant article de M. Harrisse dans la *Revue critique* du 1er janvier 1876.

Page 23, ligne 21. Le dix-sept de mai de l'an mil cinq cents et tant. Le 15 octobre 1522, dit Prescott, suivant Herrera (Dec. III, lib. IV, cap. III). Le 22 octobre 1522, dit Gomara (*Conquista*, hist. primit., p. 404).

Page 23, ligne 25. Sa Majesté Césaréenne écrivit à Cortès. Suivant Herrera (Dec. III, lib. V, cap. I), les instructions royales à Cortès furent expédiées de Valladolid le 6 juin 1523. Les longs extraits qu'il en donne contiennent force prohibitions somptuaires.

Page 24, ligne 27. Advenus à Santiago de Cuba. — « Francisco de las Casas et Rodrigo de Paz notifièrent publiquement ladite sentence et provision à Diego Velazquez, à Santiago de Barucoa de Cuba, au mois de mai de l'an ensuivant 1523. De quoi le Velazquez fut si outrageusement marri qu'il en mourut. Il finit triste et pauvre, ayant été très riche, et, depuis son trépas, ses hoirs ne réclamèrent plus rien à Cortès. » (Gomara, *Conquista*, hist. primit., p. 404.)

Page 34, ligne 2. Rodrigo Rangel. Cette expédition partit le 5 février 1524. (Cortès, *Cartas y Relaciones*, publ. par don P. de Gayangos, p. 306.)

Page 61, ligne 26. Lui avait écrit en sa lettre. Datée de Tenuxtitlan, 15 octobre 1524, et publiée dans les *Cartas y Relaciones*.

Page 68, ligne 4. Las Casas fonda Truxillo. Le dix-huit de mai de l'an 1525, dit Gomara. (*Conquista*, p. 406.)

Page 69, ligne 19. Il était de grand cœur. — « Il me sembla, écrit Cortès au commencement de sa cinquième lettre, qu'il y avait bien long temps que ma personne était oisive et n'avait rien fait de nouveau pour le service de Votre Majesté. »

Page 70, ligne 21. Il emmena. — « Avec Quauhtemotzin Cortès emmena, suivant Gomara, dont nous respectons l'orthographe, entre autres personnages, Couanacochcin, ancien seigneur de Tezcuco; Tetepanque Zatl, seigneur de Tlacopan; Oquici, seigneur d'Azcapuzalco; Xihuacoa, Tlacatlec, Mexicalcinco, tous hommes bastants à révolutionner le pays. » — Les troupes auxiliaires étaient commandées par le prince Tezcucan Ixtlilxochitl, allié des Espagnols. — Voy. la *Relation* de don Fernando de Alva Ixtlilxochitl, publiée par Ternaux-Compans. Paris, 1838.

Page 72, ligne 27. Les voilà donc partis de Mexico. Ce fut le 12 octobre 1524 que Cortès entreprit ce funeste voyage. La relation en est tout entière dans sa cinquième lettre à Charles-Quint, dont nous nous servirons, ainsi que de la *Relation* d'Ixtlilxochitl, pour éclairer le récit de Diaz. Le fil de ce long voyage est bien malaisé à suivre. La chronologie et la géographie en sont

fort embrouillées. Pour l'orthographe des quelques noms de lieux que l'on parvient à reconnaitre, nous avons suivi de préférence le chroniqueur Indien. Voir aussi le beau livre de M. D. Charnay, *les Anciennes villes du nouveau monde* (Hachette, 1885).

Page 83, ligne 3. On ne voyait rien. — « On ne savait où aller, et la forêt était de si singulière qualité, écrit Cortès, qu'on ne voyait sur le sol que la place où l'on posait les pieds et, en haut, que la clarté du ciel, et l'épaisseur et hauteur des arbres étaient telles que, même en grimpant à leur cime, on ne pouvait découvrir à une portée de canon. »

Page 86, ligne 25. Ciguatepecad. C'est, je pense, le Çagoatezpan de Cortès et l'Ahuetecpan d'Ixtlilxochitl.

Page 91, ligne 5. Un pont. Ce fameux pont, de plus de mille troncs d'arbres rattachés par des lianes, fut fait par les Indiens alliés. Cortès n'osa pas y employer les Espagnols, tant ils murmuraient. Gomara a consacré à sa description tout un chapitre. — « C'est la chose la plus étrange qui se soit oncques vue », dit Cortès. (*Cartas y Relaciones*, p. 415.)

Page 93, ligne 26. J'ai remémoré ici ce fait. — « Dieu sait quelle fut notre allégresse », se contente de dire Cortès, qui ne fait point mention de l'aventure si caractéristique que narre si complaisamment Diaz.

Page 97, ligne 19. Gualemuz, grand Cacique de Mexico. La fin tragique de Quauhtemotzin est contée par Cortès (*Cartas y Relaciones*, p. 420 et 425) de la façon la plus sommaire. — « Il advint un cas dont il est bienséant que V. M. soit informée », dit il, et, après avoir brièvement rapporté la délation du traître Mexicaltzingo, le Conquistador ajoute sèchement : « Au matin, ces seigneurs furent arrêtés, et, après les avoir ouïs, je fis pendre Guatemucin et Tetepanqueçal. Les autres demeurent épouvantés. »

Voici le récit d'Ixtlilxochitl : « Le lendemain, jour de mardi gras de l'année 1525, trois heures avant l'aube, tous les rois et les seigneurs furent arrêtés sans qu'aucun d'eux fût prévenu en particulier des mesures que l'on prenait à l'égard des autres. Personne n'en fut instruit, dans la crainte d'une révolte et que

Cortès et les siens ne fussent en danger, et tous ces princes furent pendus les uns après les autres; d'abord le roi Quauhtemoc, puis Tletlepanquezatzin et ainsi de suite. » (*Relation*, trad. et publ. par Ternaux-Compans. Paris, 1838, p. 185 et suiv.)

Au moment où l'on branchait Cohuanacotzin, prince de Tezcuco, son frère Ixtlilxochitl, ancêtre du chroniqueur auquel nous empruntons ce récit et général des troupes auxiliaires indiennes, accourut sur le lieu de l'exécution et coupa la corde. Cortès s'excusa auprès du prince allié et lui dit qu'il n'avait pas voulu le déranger de son sommeil pour voir pendre son frère. Cohuanacotzin mourut peu de jours après.

Gomara termine ainsi le chapitre où il relate la mort du dernier des Empereurs Aztèques : — « Cette exécution eut lieu, durant les jours gras de l'an 1525, à Izancanac (Teotilac, suivant Ixtlilxochitl). Cuahutimoc fut vaillant homme, et en toutes ses adversités fit montre d'un cœur intrépide et royal, dans la guerre, durant le siège, à sa prise, à sa pendaison, et lorsque, pour lui faire déceler le trésor de Montezuma, il fut mis à la torture, les pieds oints d'huile exposés au feu; mais on en tira plus d'infamie que d'or. Cortès eût dû le conserver précieusement, car il était le triomphe et la gloire de ses victoires; mais il ne voulut pas l'avoir à garder en temps et lieu si difficiles. Pourtant il en faisait grand état, car les Indiens l'honoraient d'amour et de respect, et lui faisaient la même révérence et cérémonies qu'à Moteczuma. Et je crois que c'est pour cela que Cortès le menait toujours quant et lui par la ville, à cheval s'il chevauchait, à pied s'il allait pédestrement. » (Gomara, *Conquista*, p. 413.)

Page 102, ligne 10. Lacandons. Cette peuplade habitait le territoire voisin de la province de Tuzulutlan, qui, sous le nom de la Verapaz, fut comprise dans l'évêché de Chiapa.

Page 108, ligne 9. Taica. Sans doute le Tiacac d'Ixtlilxochitl et le Tiac de Cortès.

Page 111, ligne 12. Tania. Tunia.

Page 122, ligne 12. Tous dolents. — « Ils étaient fort malades et blessés et morts de faim. » (Cortès, *Cartas y Relaciones*, p. 440.)

Page 121, ligne 6. Pacayas. — « Il se trouve donc d'autres genres de fruitiers et de fruits plus grossiers... comme les guanas, pacayes, les hobos et les noix qu'ils appellent emprisonnées, lesquels fruits semblent à plusieurs estre des noix de la mesme espèce que sont celles d'Espagne. » (*Hist. nat. et morale des Indes*, par J. Acosta, trad. de Robert Regnauld. Paris, Tiffaine, 1616.)

Page 124, ligne 22. Faisans qu'on nomme sacahueles. — « Ils les avaient en cage », dit Cortès. C'est sans doute quelque variété de hoccos.

Page 124, ligne 10. Il s'en alla par le fleuve. Cortès fait un long récit de cette expédition. (*Cartas*, p. 444 et suiv.)

Page 135, ligne 1. Truxillo. — « Jetant l'ancre audit port de Honduras, je sautai dans une barque avec deux Frères de Saint-François que j'ai constamment menés avec moi, et une dizaine de mes domestiques, et m'avoyai vers la terre. Tout le peuple du lieu était sur la place à m'attendre et me voyant approcher, ils entrèrent tous dedans l'eau et me portèrent hors de la barque, témoignant extrême allégresse de ma venue. » (Cortès, *Cartas y Relaciones*, p. 457 et suiv.)

Il faut lire dans Cortès le récit de la réception des malandrins de Truxillo et la longue harangue apologétique d'un certain clerc qu'ils avaient là.

Page 179, ligne 16. Il s'embarqua. Le 25 avril, suivant Cortès.

Page 180, ligne 6. Après cinq jours. Dix jours, d'après la lettre de Cortès, qui dit être parti le 16 mai de la Havane. (*Cartas y Relaciones*, p. 479.)

Page 180, ligne 12. Au bout d'une demi-heure de marche à pied. Cortès affirme avoir fait à pied quatre lieues pour gagner Medellin.

Page 183, ligne 17. Il alla au monastère. Cortès (*Cartas*, p. 480) dit être demeuré six jours à San Francisco, en la compagnie des moines, à rendre compte à Dieu de ses fautes.

Page 186, ligne 29. Au vu des Royales missives. — « Le lendemain, jour de Saint-Jean, j'avais à peine dépêché ce messager qu'il en survint un autre, cependant que j'étais aux courses de taureaux, joûtes de cannes et autres réjouissances, lequel me remit une lettre dudit Juge et une de Votre Sacrée Majesté, par lesquelles missives je sus le but de sa venue et que Votre Césaréenne Majesté me daignait demander les comptes de mon gouvernement en ce pays. Et vraiment je m'en réjouis fort, tant pour l'immense grâce que Votre Sacrée Majesté me fait de vouloir être informée de mes services et fautes, que pour la bonté avec laquelle Votre Altesse, en sa lettre, me faisait assavoir sa Royale intention et volonté de me guerdonner. Aussi, tant pour l'un que pour l'autre, je baise cent mille fois les pieds Royaux de Votre Césaréenne Majesté, et plaise à Notre Seigneur de me faire l'extrême bien de mériter en quelque chose l'inestimable guerdon de si insigne merci, et que Votre Césaréenne Majesté connaisse le grand désir que j'en ai, ce qui, pour moi, ne sera certes pas un mince loyer. » (Cortès, *Cartas y Relaciones*, p. 481.)

Il semble que, sous l'excessive humilité de ces formules de respect, se dissimulent malaisément le dépit et l'ennui que dut ressentir le Conquérant à l'arrivée de Juan Ponce.

Page 192, ligne 16. Le jour ensuivant. Cortès ne dit rien de tout cela. Diaz est beaucoup plus explicite. (Voy. *Cartas y Relaciones*, p. 482.)

Page 19, ligne 13. Quelle hâte ! Cortès ne dit rien de ces poursuites, de ces réclamations, de toute cette explosion d'envie et de haine; mais il emploie toute la dernière partie de sa lettre à présenter en cinq ou six pages une défense de sa conduite fort détaillée et fort habile, réfutant une à une toutes les accusations de « ses puissants émules et contraires », comme il dit.

Page 198, ligne 23. L'air fini. — « On n'en voit guère qui, comme ce jurisconsulte, meurent en dansant. » Telle est l'oraison funèbre de l'intègre Juan Ponce, par Gomara. (*Conquista*, p. 422.)

Page 203, ligne 2. Choluteca Malalaca. Malalaca est un village de la province de la Choluteca. (*Historia de Guatemala o Recordacion Florida*, par Fuentes y Guzman, publ. par D. Justo Zaragoza. Madrid, Luis Navarro, 1882.)

Page 204, ligne 4. Chapanastiques. Chaparrastrique est un pueblo de la province de San Miguel. (Fuentes, *Hist. de Guatemala*, t. I, p. 125.)

Page 204, ligne 16. Là, je fus blessé. — « Mon ancêtre Castillo y fut blessé d'un coup de flèche », dit Fuentes.

Page 204, ligne 19. Del Tuerto. C'est, suivant Fuentes, la vallée de Panchoi.

Page 205, ligne 12. Nous filâmes. Le 27 août 1526, Alvarado quitta Guatemala, après avoir, « pour l'administration de la royale justice et pacification du pays, nommé Diego Bezerra et Baltazar de Mendoza Alcaldes Ordinaires de la cité, et Regidors Hernan Carrillo, Pizarro, Pedro Portocarrero et Diego de Alvarado. » (Fuentes, *Hist. de Guatemala*, t. I, p. 126.)

Page 206, ligne 19. De l'or et du cacao pour mes dépenses. Les graines de cacao, comme nous l'avons déjà dit, servaient de menue monnaie au Mexique.

Page 209, ligne 26. Diego Garcia de Paredes. Né à Truxillo en 1466, ce vaillant capitaine fut surnommé, grâce à sa bravoure, à sa taille de géant et à sa force extraordinaire, l'Hercule espagnol. Après avoir guerroyé contre les Portugais et les Mores de Grenade, il entra au service d'Alexandre VI et des Vénitiens. Il fut pris par les Turcs à Céphalonie. Après sa captivité, il conquit avec son ami le Grand Capitaine le royaume de Naples, et prit part aux batailles de Séminara, de Cérignole et du Garigliano, et sous l'empereur Maximilien, aux sièges de Vicence et de Vérone. Il combattit à Pavie et mourut en 1530 d'une chute de cheval.

Page 219, ligne 14. L'exil signé. — « Chose scandaleuse! s'écrie Gomara, et peu s'en fallut que Mexico ne fût mise à sang. Si Cortès eût eu l'âme d'un tyran, comme on l'en accusait, quelle meilleure occasion pouvait-il avoir pour se lever? Tous, Espa-

gnols et Indiens, eussent pris les armes en sa faveur... Mais Fernand Cortès avait toujours à la bouche ces deux vieux refrains : *Que le Roi soit mon Coq!* et : *Mourir pour sa Foi et son Roi.* » (*Conquista*, p. 422.)

Page 223, ligne 23. Il avait déjà réuni. A cette liste de curiosités, on peut ajouter, d'après Gomara : un pélican, un aiotochtli, un tlacuaci, animal qui, pour manger, embourse ses petits dans une poche, et dont la queue, au dire des Indiennes, aide fort les femmes en mal d'enfant; une grande quantité de mantes de plume et poil, des éventails, des boucliers, des ouvrages de plume, des miroirs de pierre et autres objets à donner.

Page 227, ligne 11. Au mois de décembre de l'an mil cinq cent vingt-sept. A la fin de l'année 1528, dit Gomara. (*Conquista*, p. 424.)

Page 237, ligne 15. D'autres fort riches pierreries. — « Cortès avait apporté cinq émeraudes, choisies entre toutes celles qu'il eut des Indiens, très fines et qu'on prisa cent mille ducats. L'une était ouvragée en manière de rose, l'autre de cornet et la tierce à semblance de poisson avec les yeux d'or, de merveilleux travail indien. Une autre en forme de clochette, ayant une riche perle pour battant, garnie d'or, avec cette inscription : *Béni soit celui qui t'a créée.* La dernière était une petite tasse montée sur un pied d'or, à quatre chainettes rattachées par une grosse perle en guise de bouton. Elle avait son beuvoir d'or avec cette devise : *Inter natos mulierum non surrexit major.* Pour cette seule pièce, qui était la meilleure, des Génois lui offraient à la Ravida quarante mille ducats, dans le but de la revendre au Grand Turc. Mais il ne l'aurait alors cédée à aucun prix. Il les perdit depuis à Alger, lorsqu'il y accompagna l'Empereur, ainsi que nous le contons au récit des guerres maritimes de notre temps. On lui dit que l'Impératrice désirait voir ces pièces, qu'Elle les lui demanderait et que l'Empereur les lui payerait. Aussi les envoya-t-il à sa fiancée, avant que d'entrer à la Cour. Il en guerdonna son épousée et ce furent les plus riches joyaux que jamais eut femme d'Espagne. » (Gomara, *Conquista*, p. 425.)

Page 244, ligne 21. Ils furent fort contraires aux choses du Marquis. Guzman et l'Audience Royale agirent terriblement contre Cortès. On le cita, on le condamna, on vendit à vil prix ses bien à l'encan. — « Ils lui mettaient la lance jusqu'au talon, dit pittoresquement Gomara, et s'il avait été là, il eût couru risque de la vie, encore que barbe à barbe le respect se garde, et que d'ordinaire, c'est à l'encontre de l'absent que les juges font plus volontiers les braves. »

Page 257, ligne 3. Sebastian Ramirez. De Fuenleal, natif de Villaescusa. — M. Joaquin Garcia Icazbalceta en a publié un mémoire important au tome II des *Documentos para la Historia de Mexico*, 1866.

Page 267, ligne 12. Quatre navires. Trois, d'après Gomara; la nef Capitane, dite la Florida, le Santiago et un brigantin. Cette Armada partit du port de Ciuatlanejo, le jour ou la veille de la Toussaint de l'an 1527, et non au mois de décembre, comme l'avance Diaz.

Page 269, ligne 12. Armada de deux navires. Le Sant Miguel et le Sant Marcos sortirent du port d'Acapulco le jour de Corpus Christi de l'an 1532.

Page 269, ligne 18. A raison de la capitulation. Voy. la *Real Provision*, publ. par J.-G. Icazbalceta. *Documentos*, t. II, p. 31.

Page 273, ligne 20. Ayant gagné le port. Chiametlan, dans la province de Xalisco, suivant Gomara qui donne le nom des trois navires, la Santa Agueda, le San Lazaro et le Santo Tomás.

Page 273, ligne 27. Ce fut au mois de mai. Le 1er mai 1536.

Page 275, ligne 17. La Californie. C'est une terre pauvre, dit Gomara. Voy. *la Storia della California*, par le savant abbé F.-S. Clavigero. Venise, 1789.

Page 277, ligne 6. Francisco de Ulloa. Ramusio a publié dans le tome III de ses *Navigationi et Viaggi* la relation du voyage de Ulloa.

Page 278, ligne 15. Titre. L'entrevue d'Aigues-Mortes. Charles-

Quint se rencontra avec François Ier à Aigues-Mortes, au mois de juillet 1538, en allant de Gênes à Barcelone. (Vandenesse. *Journal des Voyages de Charles-Quint,* dans Gachard. — *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas,* t. II, p. 143. Bruxelles, 1874.)

Page 280, ligne 25. Hernando Pizarro. L'aîné et le seul légitime des frères Pizarre. Son père était colonel d'infanterie et parent de la mère de Cortès. Il apprit la guerre en Italie sous le Grand Capitaine, alla rejoindre son frère bâtard Francisco au Pérou et joua un rôle considérable dans la conquête. Envoyé par deux fois à la Cour pour négocier, il fut, lors de son second voyage, en 1540, emprisonné à la Motte de Medina del Campo, y resta vingt ans enfermé et mourut à l'âge de cent ans. Voyez Prescott, *Conquête du Pérou,* t. II. — Pizarro y Orellana. *Varones illustres* et Herrera. Dec. VI, lib. VIII.

Page 282, ligne 8. Les richards endeuillés. Le texte porte *Peruleros enlutados. Perulero* signifie proprement Espagnol retour du Pérou. Péruvien se dit *Peruano.*

Page 283, ligne 25. Vaches et taureaux. Ce sont des bisons.

Page 284, ligne 3. Fray Marcos de Niza. Les relations de Fray Marcos de Niza et de Francisco Vazquez Coronado, avec deux lettres de ce capitaine et un mémoire du vice-roi Mendoza, au sujet du fabuleux royaume de Cibola, ont été publiées par Ramusio dans le tome III des *Navigationi.* (Venise, 1565.) Cibola et les Sept Villes ont été l'Eldorado du Nord, vainement cherché. Le vrai pays de l'or, la Californie, toute voisine, passait pour une terre pauvre.

Page 293, ligne 20. Tous Alvarado. Dans les notes de l'*Historia de Guatemala* de Fuentes, M. Justo Zaragoza relève les noms de onze Alvarado, frères légitimes ou bâtards, neveux ou cousins, qui accompagnèrent l'Adelantado don Pedro dans ses conquêtes du Mexique, du Pérou et de Guatemala. (*Recordacion Florida,* t. II, p. 319 et suiv.)

Page 295, ligne 2. Doña Leonor de Alvarado. Fille naturelle de Pedro de Alvarado et de doña Luisa, fille du chef Tlascaltèque

Xicotencatl, Doña Leonor de Alvarado Jicotenga Tecubalsi fut mariée à don Francisco de la Cueva, frère des deux femmes de l'Adelantado Doña Francisca et Doña Beatriz. Miraculeusement sauvée de l'inondation du 4 septembre 1541, elle fit transporter de Chiribitio à Guatemala les restes du Conquistador, son père. (*Recordacion Florida*, t. II, notes, p. 330.)

Page 298, ligne 12. Son testament. Le testament de Cortès est aux archives royales de Séville. Prescott, au livre VI de la *Conquête du Mexique*, en donne l'analyse.

Page 298, ligne 22. A Cuyoacan ou à Tezcuco. Déposé dans le caveau des ducs de Medina Sidonia jusqu'en 1562, le corps de Cortès fut, par ordre de son fils don Martin, transporté au Mexique, non pas, comme le voulait son testament, à Cuyoacan, mais au monastère de Saint-François, à Tezcuco, où on l'inhuma auprès de sa fille et de sa mère doña Catalina Pizarro. En 1629, à la mort du quatrième marquis del Valle, don Pedro, les restes de Cortès furent pompeusement transférés dans l'église de San-Francisco, à Mexico, et, en 1794, dans l'hôpital de Jésus de Nazareth, que le Conquérant avait fondé et doté sous le nom de Notre-Dame de la Conception. Enfin, en 1823, la populace de Mexico, ayant voulu briser le cercueil de cristal plaqué d'argent où étaient enfermées les cendres du Conquérant du Mexique, on assure que les amis de la famille Cortès enlevèrent secrètement le corps. (Voy. Prescott. *Conquête du Mexique*. Liv. VI, p. 251 et suiv.)

Page 300, ligne 4. Il ordonna. — « Cortès ordonna de bâtir un hôpital et un collège à Mexico et un moûtier de nonnes à Cuyoacan, où il enjoignit par testament que ses os fussent transportés aux frais de son fils aîné. Il affecta quatre mille ducats de rente annuelle, que valent ses maisons de Mexico, à ces trois œuvres, dont deux mille pour le collège. » (Gomara. *Conquista*, p. 454.)

Page 300, ligne 13. La devise et blason. La voici, d'après Gomara, qui savait le latin : *Judicium Domini aprehendit eos et fortitudo ejus corroboravit brachium meum.*

Page 301, ligne 5. Figure et humeur de Cortès. Bien que plus détaillé par Bernal Diaz, le portrait de Cortès est peut-être, dans Gomara, marqué d'un trait plus incisif et plus singulier. Nous croyons devoir traduire le dernier chapitre de la *Conquista* que le chroniqueur a consacré à la peinture du Conquistador :

— « Hernando Cortès était de belle taille, en bon point, large de poitrine, de couleur cendreuse, la barbe claire, la chevelure longue. Très fort, très brave, très adroit aux armes, il avait été libertin dans sa prime jeunesse et devint sérieux avec l'âge. Aussi tint-il sa place en temps de guerre et fut-il, durant la paix, Alcalde de Santiago de Barucoa, le plus haut poste parmi les bourgeois du lieu. Il annonça là ce qu'il fut depuis. Il eut et garda toujours un goût extrême pour les femmes, aussi bien que pour le jeu. Il jouait aux dés à merveille et allègrement. Grand mangeur et médiocre buveur dans l'abondance, il était dur à la faim en cas de nécessité, comme il le prouva bien au voyage des Higueras et sur la mer à laquelle il donna son nom. Il était entêté ; aussi eut-il plus de procès qu'il ne convenait à son état. Dépensant très largement pour la guerre, les femmes, ses amis et ses caprices, il montrait par ailleurs quelque chicheté, d'où le surnom de « ruisselet à grandes crues ». Il s'habillait plus proprement que richement et était très net de son corps. Il se plaisait à tenir grand état de maison, avec force vaisselle de service et d'apparat et à faire le seigneur, mais avec tant de gravité et de prudence qu'il ne semblait ni lourd ni neuf dans l'emploi. On conte qu'il lui fut dit, étant enfant, qu'il gagnerait force terres et deviendrait magnifique seigneur. Il était jaloux chez lui, tout en étant hardi chez les autres, ce qui est un trait de putassier ; dévot, beau diseur de patenôtres, d'oraisons et de psaumes dont il savait à foison, et fort grand aumônier. Aussi, à son lit de mort, recommanda-t-il de bien faire l'aumône. Il donnait, chaque an, mille ducats d'ordinaire pour l'amour de Dieu et prit parfois à banque de l'argent à cet effet, disant que l'intérêt qu'il baillait aux pauvres rachetait ses péchés. Il mit en ses housses et armoiries : *Judicium Domini aprehendit eos et fortitudo ejus corroboravit brachium meum,* devise fort congruente pour la conquête. Tel fut, comme l'avez ouï, Cortès, conquérant de la Nouvelle-Espagne, et, ayant commencé à sa naissance le récit de la conquête de Mexico, je le

Page 321, ligne 11. N... de Villafuerte. Juan Rodriguez de Villafuerte, natif de Medellin, dans Gongora. C'est sans doute le même que Juan Villafuente cité par Orozco.

Page 321, ligne 25. N... de Angulo. Juan.

Page 321, ligne 29. N... de Cieza. Sans prénom.

Page 326, ligne 29. N... de Balnor. Sans prénom, à moins qu'il ne faille l'identifier avec un Francisco Banar de la liste de Gongora qu'on ne retrouve pas dans celle d'Orozco.

Page 327, ligne 25. N... Vazquez. Il est naturel que Diaz ait oublié le prénom de ce brave soldat, car il y a sept Vazquez portés sur les listes.

Page 327, ligne 29. Cortès disait qu'il était son parent. Par sa mère Catalina Pizarro Altamirano.

Page 331, ligne 7. Benito Bejel. Diaz le nomme ailleurs Bejer ou Veguer, et il est inscrit deux fois sous ces deux noms dans la liste de Orozco. Le brave Benito était destiné aux doubles emplois, car il était à la fois fifre et tambour.

Page 335, ligne 21. Juan Perez Malinche. De son vrai nom Juan Perez de Arteaga. Diaz lui-même conte qu'on l'avait surnommé Malinche parce qu'il était toujours avec Marina à parler indien.

Page 336, ligne 13. Mourut perclus de bubes. Aguilar fut sans doute moins chaste au Mexique qu'il ne s'était montré continent durant sa captivité chez le Cacique de la pointe de Cotoche. Sa qualité de trucheman lui fut fatale en lui donnant trop de facilité de s'entendre avec les jolies Indiennes.

Page 337, ligne 1. N... de Santiago. Gregorio de Santiago, sur les deux listes.

Page 337, ligne 5. N... Mendez. Juan Mendez de Alcantara, sur les deux listes.

Page 337, ligne 16. N... de Gaona. Sans prénom.

Page 337, ligne 29. N... de Rojas. Il y a deux Rojas sur chaque

liste, Antonio et Andrès Rojas ; ce dernier qualifié d'excellent écuyer par Gongora.

Page 340, ligne 10. Et moi pareillement. On compte dans la liste de Gongora cinq Diaz et pas un seul du nom de Bernal. Il est probable que le compagnon inscrit sous le nom de Bartolomé Diaz n'est autre que notre historien, dont le prénom aura été altéré par quelque copiste. Dans la liste d'Orozco, qui comprend outre les conquérants venus avec Cortès, les gens de Camargo, de Salcedo, de Garay, de Narvaez et de Ponce, il n'y a pas moins de dix-huit soldats portant le nom de Diaz.

Page 351, ligne 15. Le roi don Jayme d'Aragon. Jaime Ier, dit le Conquistador, né à Montpellier en 1206, épousa Leonor de Castille, conquit les Baléares, hérita de la Navarre, s'empara du royaume de Valence et de Murcie et, après avoir échoué dans sa croisade de 1269, assista au concile de Lyon et mourut en 1276.

Page 351, ligne 21. Le prince d'Orange. Philibert de Châlons, prince d'Orange, né en 1502 au château de Nozeroy. Irrité par les prétentions de François Ier sur sa principauté d'Orange, il passa au service de Charles-Quint. Pris en 1525 par les Français, il fut enfermé au château de Lusignan jusqu'au traité de Madrid. En 1527, il était au siège de Rome avec le connétable de Bourbon, qu'il remplaça dans le commandement des Impériaux. En 1528, « tout jeune capitaine et quasi général sans barbe, à la barbe d'un des plus vieux routiers et capitaines renommez de ce temps, Monsieur de Lautrec, il gagne Naples » et contraint les Français à en lever le siège. « Par puissance absolue, il se donne récompense à luy et à ses gens de guerre qui avaient si bien fait, et par payes et par bienfaits, et par une telle libéralité, aux dépens pourtant de l'Empereur, en prenant tout ce qu'il pouvait prendre sur les contraires à son party et sur les Angevins ». — (Brantôme, *Capitaines étrangers.*)

Bernal Diaz eût fort approuvé ce passage de Brantôme.

Philibert de Châlons fut tué en 1530, au siège de Florence.

Page 353, chapitre CCVIII. Au sujet des sacrifices humains et des mauvaises mœurs des Indiens, nous ne pouvons que renvoyer le curieux lecteur à Gomara, Oviedo, Herrera, au Conquérant

Anonyme, à Mendieta (*Historia ecclesiastica indiana*, publ. par Icazbalceta à Mexico, 1870), à la *Storia antica* de Clavigero, à l'*Histoire générale* de B. de Sahagun, traduite par M. D. Jourdanet, et, en dernier lieu, à Diaz lui-même et à nos propres notes.

Page 359, ligne 13. Ils ignoraient cet emploi de la cire. — « Ils n'avaient pour s'éclairer de nuit d'autres chandelles que tisons. Grandissime barbarie et d'autant plus grande qu'ils avaient plus de cire, sinon d'huile. Aussi, quand les nôtres leur enseignèrent l'emploi et profit de la cire, ils confessèrent leur simplesse, nous tenant pour de nouveaux dieux. » Gomara. (*Conquista*, p. 451.)

Page 360, ligne 5. Davantage je dirai. Il faut, au sujet de l'adresse et intelligence des Indiens, lire les chapitres 12, 13 et 14 du livre IV de l'*Historia ecclesiastica indiana,* de Fray Geronimo de Mendieta, publ. par don Joaquin Garcia Icazbalceta, à Mexico, 1870, et les liv. IX et X de l'*Historia general* de B. de Sahagun dans la trad. de M. D. Jourdanet. (Paris, Masson, 1880.)

Page 361, ligne 6. Catalognes. Couvertures dans le goût de celles qui se fabriquent en Catalogne.

Page 365, ligne 15. Un Collège universel. Si l'on en croit Herrera (Dec. VI, lib. VII, cap. 6), dès 1539, à la demande de F. Bartolomé de las Casas, ordre fut envoyé d'Espagne au vice-roi don Antonio de Mendoza de fonder une Université à Mexico. Ce ne fut réellement qu'en 1551, par cédules datées de Toro, du 21 septembre, que Charles-Quint fonda l'Université sur le modèle de celle de Salamanque, avec dotation annuelle de mille pesos d'or. En 1555, le Saint-Siège confirma la dotation et les privilèges. Telle fut l'origine de l'Université de Mexico, fondée presque en même temps que celle de San Marcos de Lima. Voy. les Trois Dialogues de F. Cervantès Salazar que, sous le titre de *Mexico en 1554*. M. Joaquin Garcia Icazbalceta a traduits et publiés avec des notes de la plus remarquable érudition. (Mexico, Andrade y Morales, 1875.)

Page 373, ligne 23. Le Licencié de la Gasca. Né en 1485, Pedro de la Gasca, après avoir servi Charles-Quint dans ses démêlés avec Clément VII, fut envoyé en 1546 au Pérou comme Prési-

dent de l'Audience Royale de Lima. Il vainquit Gonzalo Pizarro et pacifia le Pérou. A son retour en Espagne, il fut fait comte de Pernia et évêque de Placencia et mourut en 1560.

Page 290, ligne 4. L'Empereur Henri Quatre. Henri IV, fils de Henri le Noir et troisième empereur de la maison de Franconie. Ses démêlés avec le pape Grégoire VII et ses guerres continuelles avec le duc de Saxe, Rodolphe de Souabe, Hermann de Luxembourg et la comtesse Mathilde agitèrent son long règne. Déposé par la Diète de Mayence, il mourut à Liège en 1106.

Page 390, chapitre CCXIII. — Titre. — Des signes et planètes. Ce chapitre, mal coté CCXXII, est placé dans la seconde édition de 1632, après la *Conclusion et Epitome*, et précédé de l'avertissement suivant : « Ce chapitre, qui est le dernier de l'original, paraissant superflu, n'avait pas été imprimé ; on l'ajoute aujourd'hui, à la demande d'un curieux lecteur. » -- Dans ce dernier chapitre, qui doit dater de la fin de sa vie, Diaz se laisse aller à conter de vieux contes, comme il dit. Il termine sa *Véridique Histoire* par quelques-uns de ces récits merveilleux, pluies de crapauds, prodiges, comètes et apparitions qui avaient jadis charmé l'ennui des veillées militaires et qu'il se plaisait sans doute encore, au déclin de sa vie, à narrer à ses nombreux petits-enfants.

Les livres IV et V de la *Historia general* de Bernardino de Sahagun traitent fort curieusement de l'Art Divinatoire et des Augures et pronostics chez les indigènes mexicains (trad. D. Jourdanet. Paris, Masson, 1880). Fray Geronimo de Mendieta a consacré le ch. VIII du liv. IV de son *Historia ecclesiastica indiana* (publ. par J.-G. Icazbalceta. Mexico, 1870) au récit de la prodigieuse tempête qui détruisit la Cité Vieille de Guatemala.

FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
ET DU TOME
QUATRIÈME ET DERNIER.





78 64

Capitulo lxx[illegible] todos [illegible] capitanes y sol
dados q fuesen

Y viendo. holgamos de entrar en la
y [illegible] vista q ciudad. a
cordo. y quien sentia. que le
tenian por buen soldado fue de mi
parescer [illegible] de dios con firmi
dad. porque no ameter [illegible]
fuertes de poderes. de mon
tezuma hazer otra cosa por
q sien[illegible] que por de mas. [illegible] va
[illegible] eron los del contrario
[illegible] de buena voluntad
con [illegible] los q andavan. en
[illegible] haziendo. q [illegible]
tros primos [illegible] q [illegible]
[illegible] y vias. de nro. señor
dios. [illegible] señores de tlas
cala [illegible] siempre estavan
con [illegible] con [illegible]
semos.
[illegible] mos. de [illegible]
q [illegible] q eran sus parientes
[illegible] una [illegible] tratos de [illegible]
[illegible] entrasemos. en aquella
[illegible] acordamos de
[illegible] poblazon y muy [illegible]
[illegible] asentada q verdadera
[illegible] de castilla la vieja
poblazones y tiene [illegible]
[illegible] los de tlascala y
[illegible] [illegible]
con [illegible] [illegible]
[illegible]

78 — 64

Capitulo lxx[illegible] todos nuestros capitanes y sol-
dados q fuesen [illegible]

Y viendo los [illegible] holgaran de entrar en la
y otras [illegible] vista q [illegible] a-
cordo [illegible] en quien sentia que le
tenian buena voluntad fuesen a la
partes [illegible] de ellos confirmi-
dad. por no [illegible] meter [illegible] en
fuerte de los poderes del mon-
tezuma. hacer otra cosa por-
q siempre que por de [illegible]
otros [illegible] con los del contrario
varios de buena voluntad
con [illegible] los q andavan en
estas [illegible] haziendo [illegible]
tros [illegible] dios q [illegible]
[illegible] y [illegible] Señor
Dios [illegible] señores de tlax-
cala [illegible] siempre estavan
conociendo [illegible]
semos [illegible]
[illegible] tenieron
q [illegible] q eran sus parientes
[illegible] una [illegible]
entendemos [illegible]
[illegible] acordamos de
[illegible] y [illegible]
asentada q [illegible] verdadera
[illegible] de castilla la vieja
poblazones y tene [illegible]
[illegible] los de tlaxcala y
[illegible]
[illegible]



TABLE

Chapitres CLXVII à CCXIII 1-398

Conclusion et Épitome 399-400

Appendice. 401-412

Pièces justificatives. 413-432

Notes et Éclaircissements. 433-451





ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE TRENTE ET UN DÉCEMBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-SIX

PAR A. QUANTIN

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

